

Romano-

4

3457810296
328

2766248233328
6915620983 2
1237343037 48
188416172964 48






HISTOIRE
des
PRINCES
D'ORANGE.



25

HISTOIRE
DES
PRINCES D'ORANGE
DE LA MAISON
DE NASSAU.



A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beurs-straat, prés le Dam, à la Renommée.

M. DC. LXXXXIII.


R S

PREFACE.

LE premier Prince d'Orange de la Maison de Nassau fut René, fils de Henri de Nassau & de Claude de Châlon. On sera surpris, sans doute, de ne voir pas ici l'Histoire de ce Prince. Mais dans la vûë que s'est proposée l'Auteur, qui est de ne parler des Princes d'Orange, que par rapport à la Republique de Hollande, il ne devoit commencer que par Guillaume Premier.

Guillaume *au cornet*, *ou au court nez*, qui fut ainsi appellé, à cause du Cor de chasse, qu'il portoit dans ses Armes, ou par-

ce que dans un combat, il eut le bout du nez emporté d'un coup d'épée, conquit la Ville d'Orange l'an 793. ſur Theobard Roi Saraſin, & en fut le premier Comte, ou Prince. Les Deſcendans de Guillaume joüirent de cette Principauté, juſqu'à Rambaud III. qui mourut ſans enfans, environ l'an 1177. Tiburge ſa Sœur qui fut ſon Heritiere porta la Principauté à Bertrand de Baux, avec lequel elle fut mariée. Du mariage de Bertrand avec Tiburge nâquit un Prince appellé Guillaume, qui commença la ſeconde Race des Princes d'Orange, laquelle ſe continua juſqu'à Rai-

mond V. qui mourut ſans enfans mâles, l'an 1393. Marie de Baux, fille de Raimond fut mariée à Jean de Châlon & lui transfera la Principauté. Guillaume VIII. nâquit du mariage de Jean de Châlon & de Marie de Baux & laiſſa Jean II. qui fut Pere de ce Philibert, qui eut le commandement de l'Armée de Charles-Quint, à la priſe de Rome, apres la mort du Duc de Bourbon, qui y fut tué. Philibert mourut ſans enfans, en 1502. & laiſſa heritier René Fils de Claude ſa Sœur, qui fut mariée à Henri de Naſſau. Ainſi René commença la quatriéme Branche & fut le pre-

mier Prince d'Orange de la Maison de Nassau, comme je l'ai dit au commencement.

La Serenissime Maison de Nassau est tres-ancienne, & l'une des plus illustres de toute l'Allemagne à cause du grand nombre de Heros qu'elle a produits. Il n'y a point de Genealogiste qui ne lui donne, pour le moins, six siecles d'ancienneté. En effet, pour ne remonter que jusques-là, Otthon de Nassau épousa l'Heritiere de Gueldres, Alix, ou Adelaïde, Fille de Wichard III. qui mourut en 1061. Henri son fils appellé le Riche, laissa Walrame & Otthon, qui ont fait les deux principales

Branches de cette Maiſon illuſtre. La premiere vient de ce Walrame, qui fut Pere de l'Empereur Adolphe. Cette Branche eſt diviſée aujourd'hui en trois autres, qui ſont Naſſau Salbruk, Naſſau Wisbaden & Idſtein, & Naſſau Veilbourg. La ſeconde vient d'Otthon Frere de Walrame, qui épouſa Agnés Comteſſe de Solms, & elle eſt diviſée en cinq autres, ſçavoir, Naſſau Siegen, Naſſau Dillembourg, les Princes de Naſſau, Naſſau Hadamar, & Naſſau Orange.

Henri, qui étoit de cette derniere Branche, épouſa, comme je l'ai deja dit, Claude de Châ-

lon, qui aquit la Principauté d'Orange dans la Maison de Nassau, dont René son Fils fut heritier, par le Testament de Philibert. René fut tué, d'un coup de mousquet au Siege de S. Disier, & avant que d'expirer, il appella à la succession Guillaume I. son Cousin, qui est le premier, par où nôtre Auteur commence son Histoire.

Guillaume I. suivit le Parti de Charles-Quint, & s'attacha en suite à Philippe II. avec une ardeur incroyable. Mais Philippe s'étant defié de lui & l'ayant extrêmement maltraité, il crût qu'il ne devoit pas balancer à suivre une meilleure fortune.

Si bien que voyant la conjonĉture favorable, poussé moins, toutefois, par le ressentiment qu'il avoit contre le Roi d'Espagne, que par un principe de Religion, & pour la liberté des Païs-Bas, il fit dessein de s'oposer à la tyrannie du Duc d'Albe, que le Roi d'Espagne y avoit envoyé en qualité de Gouverneur. Pour cet effet, ayant suscité adroitement la rebellion des peuples contre Philippe II. qui abusoit de son Autorité & faisoit exercer les dernieres violences sur ses Sujets, & ayant attiré la plûpart des Grands dans son Parti, il secoüa le joug d'Espagne; se garantit de la Domi-

nation tirannique du Duc d'Albe, & revint, au travers des plus grandes oppreſſions, arroſer, pour ainſi dire, ce qu'il avoit planté lui-même. Il fut reconnu par les Etats-Generaux des Provinces-Unies, comme le Chef de leur Republique: auſſi eſt-ce à ſa prudence, à ſa bravoure & à ſon zele, qu'elle doit ſa gloire & ſon établiſſement. Ce Prince, qui avoit pris pour ſa Deviſe; *Sævis tranquillus. Tranquile, au milieu des plus grandes tempêtes*, eut à en eſſuïer de terribles, ſous la violence de l'une deſquelles il ſucomba enfin. Car les Eſpagnols qui crurent qu'il leur étoit permis

de mettre tout en uſage, pour ſe defaire d'un tel ennemi, lui firẽt courir une infinité de dangers & ſe vangerent enfin, en le faiſant aſſaſſiner. Guillaume I. mourut donc de la main d'un ſcelerat, laiſſant à la poſterité la gloire de n'avoir jamais eu de ſemblable en adreſſe, en vigilance, en liberalité, en douceur d'eſprit & en penetration. Il fut comparé à Brutus, qui mourut pour ſoûtenir la liberté de ſa Patrie: mais on l'eleva au deſſus de cet illuſtre Romain, en ce que Brutus mourut en ſe defendant, au lieu que les ennemis de Guillaume I. le redouterent ſi fort, qu'ils n'oſerent l'attaquer, que

lors qu'il estoit sans armes & par consequent hors d'état de defence. C'est ce qui est exprimé, dans cette Epigramme:

Brutus & Auriacus, pro libertatis honore
Hic fraude, ille armis occidit, ergo pares.
Haud ita pro Patria, laus est, si quis cadat armis:
Plus est hunc armis non potuisse mori.

Philippe-Guillaume estoit l'aîne de Guillaume I. Il l'avoit eu de son premier mariage avec Anne, Comtesse de Buren, car il fut marié, quatre fois, comme on le verra dans son Histoire. Ce Prince étoit prisonnier, lors que son Pere mourut, & ne pût obtenir la liberté, que long-temps apres. Il avoit les inclinations grandes, nobles & guer-

rieres.

rieres. Et s'il ne s'eſt pas diſtingué par ce grand nombre d'actions heroïques, dont la vie des autres Princes d'Orange n'a été qu'un tiſſu perpetuel, on le doit attribuer uniquement au malheur de ſa deſtinée. Quelque temps apres ſa delivrance, il eſpouſa Eleonor de Bourbon, Fille de Henri de Bourbon Premier Prince de Condé, & de Charlotte Catherine de la Tremoüille ſa ſeconde féme. Cette Princeſſe n'eut point d'enfans.

Maurice ſon Frere, né du ſecond mariage de Guillaume I. avec la Princeſſe Anne, fille de Maurice, Electeur de Saxe, ſucceda à la Principauté d'Orange,

ge, & en même temps, à toutes les Charges de la Republique, que ſon Pere avoit poſſedées. Il n'avoit que dix-huit ans, lors que les Etats lui defererent le Gouvernement de Hollande, de Zelande & d'Utrecht, avec l'Amirauté. Comme le grand deſſein qu'il avoit étoit de ſe vanger de l'aſſaſſinat de Guillaume ſon Pere, ſur les Eſpagnols, qui vouloient bien paſſer pour en être les auteurs, il attendit avec impatience la fin de la Treve qui étoit entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, laquelle étant enfin arrivée & la Guerre ayant recommencé, il fut ſi heureux & combattit

avec tant de courage, qu'on lui donna dans toute l'Europe le nom de Fleau des Espagnols. La passion dominante de ce Prince étoit la Guerre: & il y fit tant de choses merveilleuses, qu'il merita, à tres-juste titre, le nom de premier Capitaine de son siecle. Il ne voulut jamais se marier, pour n'être pas obligé de partager, comme il disoit son affection, entre une femme & son épée. *Trahit sua quemque voluptas*. Ainsi ce Prince mourut sans enfans.

Frederic-Henri succeda à son Frere Maurice. Ce Prince étoit né du quatriéme mariage de Guillaume I. avec Louïse de

Coligni, Fille du grand Admiral, Gaſpard de Coligni. Comme il herita de la bravoure, de l'intrepidité & de toutes les autres qualitez de ſes Ancêtres, il fut élevé auſſi aux mêmes Charges de la Republique, où ils avoient eſté élevez. Il fut la terreur des Eſpagnols, qu'il battit en pluſieurs rencontres & leur fit ſouffrir de grandes pertes. Il fut marié avec Emilie de Solms, de laquelle il eut pluſieurs enfans.

Ce Prince ne fut pas plûtôt mort, que Guillaume II. ſon fils fut élevé à toutes les Dignitez qu'il poſſedoit. Il fut marié fort jeune, avec la Princeſſe Marie

rie fille de Charles I. Roi d'Angleterre. Il se broüilla avec les Magistrats d'Amsterdam & échoüa dans l'entreprise qu'il avoit faite de se rendre Maître de cette Ville. Il étoit brave & n'aimoit pas moins la guerre que le Prince Maurice, mais il ne posseda le Gouvernement des Provinces-Unies, que dans le temps que toute l'Europe étoit en Paix, & ainsi il fut dans l'impuissance de faire paroître cette bravoure, avec laquelle il estoit né, & qui a fait dire à un Historien, que s'il fût parvenu à l'âge de ses Ancêtres, il les eut, peut-être, surpassez. Mais il mourut à l'âge de 24. ans, ayant

laiſſé enceinte la Princeſſe ſon Epouſe, qui accoucha, au bout de huit jours, de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne, qui poſſede ſeul toutes les qualitez que ſes illuſtres Ayeux ont poſſedées.

Voilà en abregé l'Hiſtoire des Heros de la Maiſon de Naſſau, que fait nôtre Auteur. Il eſt vrai, qu'à proprement parler, il ne s'étend que ſur les actions Heroïques du Roi Guillaume, ne diſant, à l'égard des autres Princes, que les choſes en gros & autant qu'il a eſté neceſſaire, pour donner une idée de la vie de ces grands hommes, dont on peut lire ailleurs l'Hiſtoire. On

ne

ne doute pas, que quelque main habile n'écrive un jour la vie de ce grand Prince, que Dieu a élevé miraculeusement sur le Trône, pour essuyer les larmes de la Religion Protestante, pour maintenir les Provinces-Unies & assurer la liberté de toute l'Europe. Mais en attendant, le Public se contentera de cette ébauche, qui sera comme une introduction à la vie de Guillaume le Grand. *Bis dat qui citò dat.*

Cette Histoire avoit deja paru en 1689. sous le titre *d'Histoire de Guillaume I. Prince d'Orange, descendu des premiers Fondateurs de l'an-*

cienne Maison de Nassau, avec les actions les plus remarquables de Guillaume III. Roi de la Grand'-Bretagne, & une Relation de sa descente en Angleterre, de sa reception à Londres & de son élection à la Royauté. C'est à la verité, la même Histoire, le même dessein. Mais outre, que dans celle qu'on publie aujourd'hui, on a fait l'Histoire de Guillaume II. qu'on n'avoit faite qu'en deux periodes, & qu'on conduit celle de Guillaume III. jusqu'à la reduction d'Irlande; on a retranché dans la premiere tant de choses superfluës; on en a ajoûté de si essentielles,

& elle a esté si retouchée, soit à l'égard du stile, soit à l'égard des noms propres, que cet Ouvrage peut passer pour un Ouvrage nouveau.



GUILLAUME I.
Prince D'Orange.



HISTOIRE DE GUILLAUME I. PRINCE D'ORANGE.



IL est certain que la Maison de Nassau est une des plus grandes & des plus anciennes de toute l'Allemagne. Car outre ses grandes Alliances ; la multiplicité de ses Branches, & l'honneur qu'elle a d'avoir été élevée à la Dignité Impériale, en la personne d'Adolphe de Nassau Empereur d'Allemagne & Successeur de Rodolphe de Hapsbourg ; elle a encore cet avantage de s'être continuée par une ancienne & incontestable succession d'en-

d'environ dix Siécles : ce qui est une gloire que la Maison de Nassau partage avec la République de Venise, qui se vante d'avoir été établie sur les fondemens fermes, où nous la voyons aujourd'hui, l'espace de plus de mille ans.

Othon Comte de Nassau, qui vivoit il y a environ six cens ans, eut deux Femmes; la premiére lui apporta en Mariage le Païs de Gueldres; & l'autre la Province de Zutphen, qui fut possédée par cette Famille durant plus de trois cens ans.

Environ trois cens ans aprés, un autre Comte nommé aussi Othon de Nassau épousa la Comtesse de Vianden, Dame & Heritiére de plusieurs Terres considérables dans les Païs-Bas.

Son petit-Fils Ungilbert premier de ce nom, Comte de Nassau, épousa l'Héritiére de Loeke & de Breda l'an 1404. Il étoit grand Pere d'Ungilbert second du nom, Comte de Nassau.

C'étoit un Prince qui n'avoit pas moins d'expérience dans le métier de la Guerre, que dans le maniement des affaires Civiles. Il gagna la Bataille de Guinegast; éteignit & vangea la rebellion de Bruges, & fut choisi pour être Gouverneur général des Païs.

Païs-Bas par l'Empereur Maximilien Premier. Il mourut enfin sans enfans, laissant son Frere Jean de Nassau héritier de tous ses biens.

Ce Comte Jean eut deux Fils, Henri & Guillaume. Il donna à son Fils aîné Henri tous les biens qu'il possédoit dans les Païs-Bas, & à Guillaume toutes les Terres qu'il avoit en Allemagne. Ce fut ce même Henri de Nassau, qui par ses intrigues & puissantes sollicitations fit élire Charles-Quint pour Empereur, & exclurre François Premier: ce fut lui aussi qui eut l'honneur de mettre la Couronne Impériale sur la tête de l'Empereur. Nonobstant cela, aprés que la Paix eut été conclûë entre ces deux puissans Princes, l'Empereur l'ayant envoyé en France, pour faire hommage au Roi François, des Païs de Flandres & d'Artois; ce Roi, par une générosité incroyable, oubliant ce que le Comte de Nassau avoit fait contre lui, lui donna en Mariage Claude de Chalon, Fille unique de Philibert de Chalon Prince d'Orange, laquelle avoit été élevée sous la Reine Anne de Bretagne sa belle-Mere. En vertu de ce Mariage, son Fils unique, René de Nassau & de Chalon, fut Prince d'Orange, aprés la

mort de son Oncle maternel, qui mourut sans enfans.

Guillaume Comte de Nassau, Frere du Comte Henri, embrassa la Religion Réformée, & chassa l'Eglise Romaine de tous ses Etats. Il étoit Pere de cet Illustre Guillaume de Nassau, qui fut Prince d'Orange, & Seigneur de tous les biens de la Maison de Chalon, par le Testament de René de Nassau & de Chalon son Cousin germain, qui ayant été tué au Siége de S. Didier, ne laissa point d'enfans.

L'Empereur Charles-Quint qui aimoit la Maison de Nassau, à cause des grands services qu'il en avoit reçûs, ne pouvant voir sans regret, que le jeune Prince Guillaume de Nassau alloit apparemment être élevé dans la Religion Réformée, le demanda à son Pere, ce à quoi le Comte ne consentit qu'avec beaucoup de répugnance. Cet Empereur le garda auprés de lui, & lui donna des Précepteurs de sa main, pour l'instruire dans la Religion Romaine, laquelle il professa durant la vie de Charles & les premiéres années du Régne de Philippes Second; mais ces principes de la Religion Réformée qu'il avoit succez avec le lait; qu'il avoit en suite plus à loisir goûtez

tez dans la Cour de France, où ils étoient en grande réputation, & où il étoit en ôtage pour l'obſervation de la Paix du Château de Cambreſis, avoient pris une ſi profonde racine dans ſon eſprit, qu'ils lui firent bien-tôt oublier les principes de l'Egliſe Romaine qu'on lui avoit inſpirez par force.

Guillaume Comte de Naſſau eut de ſa Femme Julienne Comteſſe de Stolbourg, cinq Fils & ſept Filles. L'aîné s'appelloit Guillaume de Naſſau, de qui nous allons écrire briévement la Vie & les Actions. Le plus jeune s'appelloit Jean de Naſſau, qui laiſſa une nombreuſe poſtérité. Ses trois autres Fils furent Loüis, Adolphe & Henri de Naſſau, qui ſe ſignalérent dans les Guerres Civiles de France & des Païs-Bas, & qui ne s'étant jamais mariez moururent tous trois à la Guerre, en combattant généreuſement pour la liberté de leur Patrie, & ſecondant avec courage les nobles deſſeins de leur Frere aîné le Prince Guillaume.

Les ſept Filles de Guillaume Comte de Naſſau furent toutes mariées, l'une au Comte de Bergues, Mere du Comte Henri de Bergues, qui commanda les Armées

du Roi d'Eſpagne contre ſes Couſins germains, Maurice & Henri-Frederic Princes d'Orange, & qui enfin étant devenu ſuſpect aux Eſpagnols quitta leur ſervice. Les ſix autres furent mariées à des Comtes Souverains d'Allemagne, & une entr'autres, au Comte de Shwasbourg, laquelle eut le malheur d'être preſente à Anvers, lors que Jean Javregny tira au Prince d'Orange ſon Frere un coup de piſtolet au milieu du corps, & à Delft, lors que le même Prince fut enfin malheureuſement aſſaſſiné par Baltazar Gerard de la Franche-Comté; car elle ne vouloit jamais abandonner ſon cher Frere lequel elle aimoit tendrement.

Cuillaume de Naſſau Prince d'Orange nâquit l'an 1533. au Château de Dillembourg dans la Comté de Naſſau. Mais l'Empereur, comme nous avons déja dit, l'ayant retiré de la maiſon de ſon Pere, pour l'élever dans la Religion Romaine, le mit entre les mains de ſa Sœur Marie, Reine de Hongrie, & le fit un des Gentilshommes de ſa Chambre, auſſi-tôt qu'il fut en âge pour cela. Il demeura neuf ans dans cette Charge, toûjours auprés de la Perſonne de l'Empereur, qui admiroit d'autant plus la grandeur de ſon ame, qu'elle

étoit

étoit toûjours accompagnée d'une modeſtie extraordinaire. En effet, peu de temps aprés il fit paroître un génie ſi fort au deſſus du commun, que l'Empereur prenoit plaiſir à l'inſtruire lui-même, & à lui faire confidence de ſes affaires les plus importantes & les plus ſecrettes; avoüant à ſes plus grands Favoris, que bien ſouvent ce jeune Prince lui découvroit des moyens & lui donnoit des connoiſſances dans les affaires dont il ne ſe ſeroit jamais aviſé. Et lors que l'Empereur donnoit Audience particuliére aux Princes & aux Ambaſſadeurs, nôtre jeune Prince voulant ſe retirer avec le reſte des Courtiſans, l'Empereur l'arrêtoit toûjours avec ces paroles obligeantes; *demeurez Prince.*

Toute la Cour étoit ſurpriſe de voir la grande eſtime que ce grand & prudent Monarque avoit plûtôt pour le Prince, que pour aucun de ceux qui étoient auprés de ſa Perſonne, & qu'il confiât les ſecrets les plus importans de ſon Etat à de jeunes années, qui n'avoient encore aucune expérience; car à peine le Prince avoit-il vingt ans, lors que l'Empereur, à l'excluſion de tous les Grands de ſa Cour, le choiſit pour porter la Couronne Impériale qu'il

résigna à son Frere Ferdinand. Commission que nôtre Prince reçut avec quelque répugnance, alléguant à l'Empereur, qu'il ne lui séïoit pas bien de porter à un autre cette Couronne que son Oncle Henri de Nassau lui avoit mise sur la tête.

Et pour faire voir que l'Empereur avoit la même opinion de sa valeur que de sa prudence: lors que Philibert-Emanuël Duc de Savoye, Général de ses Armées, fut obligé de s'absenter des Païs-Bas pour ses affaires particuliéres, quoi que le Prince d'Orange n'eût pas alors plus de vingt-deux ans, & qu'il fût allé en ce temps-là visiter sa Ville de Breda, néanmoins l'Empereur à son absence & de son propre mouvement, contre l'avis de tout son Conseil, le choisit préférablement à tout autre, pour remplir la place de Généralissime, sans avoir égard à ses autres Capitaines plus expérimentez, & particuliérement au Comte d'Egmont, qui étoit plus vieux que lui de douze ans: & cela dans une conjoncture trés-dangereuse, ayant à faire à Monsieur le Comte de Nevers, & à l'Amiral de Châtillon deux grands Capitaines. Néanmoins, bien loin que l'Empereur reçut aucun échec cette Campagne-là par la conduite

duite de nôtre Prince, il fit bâtir Philippeville & Charlemont à la vûë de l'Armée Françoise.

Ces témoignages de la confiance & de la faveur de l'Empereur lui nuisirent auprés de Philippe Second. Car quoi que l'Empereur, en se retirant en Espagne, l'eût recommandé au Roi son Fils, d'une façon toute particuliére; les Espagnols qui gouvernoient ce Roi, qui avoit été élevé en Espagne furent si jaloux des prospéritez continuelles de ce jeune Prince, & ils le rendirent tellement suspect à Philippe, par leurs calomnies & leurs fréquentes accusations, que ses paroles & ses actions les plus innocentes étoient toûjours mal interprétées: jusques-là, qu'on attribuoit à ses intrigues l'opposition & la résistance que faisoient les Païs-Bas à la volonté du Roi sous prétexte de leurs Priviléges.

En effet, Philippe II. étant à Flessingue, sur le point de s'embarquer pour l'Espagne, parla au Prince d'Orange avec beaucoup de colére, lui reprochant d'avoir empêché l'exécution de ses desseins par ses Cabales secrettes. Le Prince lui répondit avec toute sorte d'humilité, que tout avoit été fait par l'immédiat & pur mouvement des Etats

mêmes : mais le Roi le prenant par la main & la lui secoüant, lui repliqua ; *ce ne sont pas les Etats, mais vous, vous, vous* : répétant ce mot de *vous* par trois fois, pour marquer la grandeur de son ressentiment, selon la coûtume Espagnole. Un si public & cruel reproche, fit tant d'impression sur l'esprit du Prince, qu'il ne se crut pas obligé d'attendre que le Roi fût embarqué, il lui souhaita seulement un heureux voyage, & prit congé de lui au milieu de la Ville, où il se croyoit bien en seureté parce que le peuple l'aimoit passionnément.

Il y avoit encore une autre raison qui lui faisoit supporter avec beaucoup de peine la mauvaise volonté du Roi. Il étoit privé du Gouvernement des Païs-Bas, qui avoit toûjours été entre les mains de ses Prédécesseurs, & il voyoit d'un autre côté, que le Cardinal de Granvelle étoit l'unique personne, à qui on confioit tous les secrets de la Cour d'Espagne, & qu'on ne le consultoit jamais dans les affaires importantes. Ce procédé du Roi ne plaisoit ni à la Noblesse en particulier, ni au Peuple en général.

En effet, lors que Philippe Second, qui avoit été élevé en Espagne, vint dans les Païs-Bas, pendant que son Pere vivoit,

on

on remarqua une si grande différence entre le Pere & le Fils, que le Peuple & plus encore la Noblesse, avoient autant d'aversion pour l'un, qu'ils avoient d'estime & de vénération pour l'autre. Car l'Empereur étoit affable, courtois, d'un accés libre, familier avec tout le monde, & parlant à tous en leur propre Langue ; ce qui lui gagna le respect & l'estime universelle : au lieu que son Fils Philippe gardoit son rang, sa faisoit voir rarement, & s'habilloit toûjours à la mode Espagnole, parlant peu & toûjours en sa Langue ; ce qui le fit haïr généralement des Grands & du Peuple des Païs-Bas, qui détestoient & craignoient si fort l'orgueil des Espagnols, que dans ce temps-là pendant une Assemblée des Etats Généraux des Païs-Bas tenuë à Gand, ils se saisirent du Gouvernement ; remontrérent au Roi, que Sa Majesté eût à congédier toutes les forces Etrangéres qui étoient dans les Provinces ; qu'il eut la bonté de se servir des Habitans naturels du Païs pour le défendre, & qu'il n'admît aucun Ministre étranger dans le Gouvernement Civil.

Ces demandes ne surprirent pas seulement le Roi, mais le mirent dans une gran-

de colére. Il crut que le Prince d'Orange en étoit l'Auteur : il dissimula pourtant & leur donna de bonnes esperances. Ayant en suite établi Marguerite d'Autriche sa Sœur naturelle, Femme d'Octavio Farnese Duc de Parme, Gouvernante absoluë des Païs-Bas, il s'embarqua pour l'Espagne, & avant que de partir, il laissa ordre à la Gouvernante d'établir l'Inquisition d'Espagne dans les Provinces, & de faire plusieurs nouveaux Evêques. Ce furent-là les veritables sources de tous les desordres qui arrivérent dans la suite, le Peuple détestant & ayant en abomination le nom seul d'Inquisition & de ces nouveaux Evêques, qu'ils croyoient en être les Membres.

A quoi il faut ajoûter que le Cardinal de Granvelle étoit le Confident de tous les secrets de Philippe, & gouvernoit absolument sous la Duchesse de Parme. Il en usa si mal, étant naturellement fier & hautain, & traita la Noblesse d'une maniére si impérieuse, qu'il s'attira si fort leur haine, que le Comte d'Egmont, le Prince d'Orange, & le Comte de Horn, ne pouvant plus souffrir l'arrogance de ce Ministre, écrivirent au Roi Philippe, que s'il ne rappelloit le Cardinal, il seroit infailliblement la cau-

se de leur révolte, par l'excés de son orgueil, & par ses violens conseils déteſtez par la Nobleſſe & par le Peuple.

Un avis ſi hardi fut conſidéré en Eſpagne comme un crime, où, depuis ce temps-là, on réſolut de perdre ces trois Seigneurs, & tous ceux qui étoient de leur parti. Néanmoins, la Cour fut obligée pour lors de diſſimuler ſon mécontentement, & de rappeller le Cardinal de Granvelle. Les Païs-Bas, à cauſe des tumultes & des deſordres qui troubloient de plus en plus la paix publique, jugérent à propos d'envoyer en Eſpagne le Comte de Bergues Gouverneur de Haynaut & du Cambreſis, & Florent de Montmorency Seigneur de Montigny Gouverneur de Tournay, tous deux Chevalliers de la Toiſon d'or, pour informer le Roi de l'état des affaires, & pour tâcher de perſuader à Sa Majeſté d'introduire un Gouvernement plus doux & plus modéré. Mais voyant que ces deux Seigneurs ne revenoient point pour rendre compte de leur Commiſſion, car la Ducheſſe avoit ſecrettement donné avis au Roi de ne point laiſſer aller les Ambaſſadeurs, tant que les troubles dureroient, cela donna ſujet aux autres de ſonger à eux-mêmes.

Le

Le Prince d'Orange, qui étoit un grand Politique, n'eut pas plûtôt appris que le Roi Philippe, par l'avis de ses Ministres Espagnols, & à la sollicitation du Cardinal de Granvelle, qui étoit enragé de ce qu'on l'avoit chassé de Flandres, alloit envoyer le Duc d'Albe dans les Païs-Bas, avec une Armée d'Espagnols & d'Italiens; qu'il conjectura que c'étoit pour se vanger des demandes que les Etats de Gand lui avoient faites, & de ce qu'on l'avoit contraint de rappeller le Cardinal. Si bien que ne doutant pas que l'on n'eût résolu de faire plusieurs autres changemens dans le Païs, il pria la Duchesse de vouloir intercéder auprés du Roi, pour lui permettre de quitter ses Gouvernemens de Hollande, de Zelande, d'Utrecht & de Bourgogne; ce que la Duchesse lui refusa, lui conseillant seulement d'éloigner de sa Personne le Comte Loüis son Frere, comme soupçonné de lui donner des conseils préjudiciables au repos public. Mais il n'écouta ni ce conseil, ni la proposition qu'on lui fit de prendre un nouveau serment de fidélité; ce qui l'auroit obligé, non seulement d'exterminer les Hérétiques, mais forcé à faire mourir sa Femme, parce qu'elle étoit Luthérien-

ne:

ne : c'eſt pourquoi il répondit, qu'ayant déja prêté le ſerment de fidelité entre les mains du Roi, il ſeroit fort inutile de le faire derechef, puis qu'en le prêtant une ſeconde fois, cela feroit croire qu'il auroit violé le premier.

D'un autre côté, la Gouvernante preſſant l'établiſſement de l'Inquiſition, & la création de nouveaux Evêques, quatre cens Gentilshommes, dont Loüis de Naſſau étoit le Chef, & pluſieurs autres perſonnes d'entre la Nobleſſe preſentérent une Requête à la Ducheſſe, contre l'Inquiſition, les nouveaux Evêques, & la publication du Concile de Trente. Ceux qui preſentérent cette Requête furent appellez Gueux, nom, que le Comte de Barlemont grand Confident de la Ducheſſe, leur donna, à cauſe de la gravité & modeſtie de l'habit qu'ils portoient lors qu'ils preſentérent leur Requête. Ce nom, qui leur fut donné par dériſion, ſervit à les unir plus étroitement, & à fortifier le parti du Prince, lequel voyant qu'on mépriſoit leur Requête, écrivit aux Comtes d'Egmont, de Horn, & d'Hoſtrat, & au Comte Loüis ſon Frere, de ſe trouver à Tenremonde, pour conſulter ſur les moyens de leur pro-

pre ſeureté & de celle des Provinces. La plûpart furent d'avis de prendre les armes, pour empêcher les Eſpagnols d'entrer dans les Païs-Bas, & pour rompre leurs deſſeins, qui tendoient à les ruiner. Ce que le Prince d'Orange prouva viſiblement par des Lettres interceptées, que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne réſidant pour lors à Paris avoit écrites. Mais le Comte d'Egmont Gouverneur de Flandres & d'Artois, qui étoit extrêmement aimé des Soldats, n'approuva point cette réſolution, mais ſe confiant en ſon propre mérite, conſeilla à l'Aſſemblée d'implorer la clémence & la miſéricorde du Roi. Et ayant répété ces mêmes paroles dans une Aſſemblée à Villebroc, le Prince d'Orange lui repliqua; *que la miſéricorde du Roi en qui il ſe confioit, ſeroit un jour ſa ruine, & qu'il ſerviroit de pont aux Eſpagnols pour venir dans les Païs-Bas, mais qu'aprés qu'ils auroient paſſé par deſſus le pont, ils le briſeroient*, & aprés ces paroles, comme s'il eût prophetiſé, & qu'il ne deût plus revoir le Compte d'Egmont, ils s'embraſſérent tous deux, & jettant beaucoup de larmes, ils ſe dirent le dernier a dieu.

Immédiatement aprés, le Prince avec ſa

Fem-

Femme & ses Enfans, excepté son Fils aîné Philippe qui étudioit à l'Université de Louvain, se retira dans sa Ville de Breda, accompagné de quantité de Noblesse, où aprés avoir demeuré quelque temps, il alla dans le Païs de Cléves, & aprés à Dillembourg, l'ancienne demeure de la Maison de Nassau.

Cependant le Duc d'Albe hâtoit sa marche dans les Païs-bas avec une Armée de vieux soldats Espagnols & Italiens. Il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il fit arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn, & aprés avoir fait mourir dix-huit Seigneurs & autres Gentilshommes de moindre qualité à Bruxelles, il fit peu de temps aprés executer ces deux Comtes au milieu du Marché de la même Ville. Les Espagnols étoient obligez au premier, des deux fameuses Victoires de Saint Quentin & de Graveline. Mais le Peuple blâma la trop grande crédulité du Comte d'Egmont, & admira la prudente précaution du Prince d'Orange, se réjouïssant de son salut; car ils croyoient que tant qu'il vivroit, les Païs-Bas n'étoient pas hors d'espérance d'être delivrez. Le Cardinal de Granvelle étoit même de leur opinion, car étant à Rome & ayant appris

tout

tout ce qui s'étoit passé à Bruxelles, il demanda à celui qui en apporta la nouvelle, si le Duc avoit pris le *Taciturne*; c'est ainsi qu'il appelloit le Prince d'Orange. Et le Messager ayant répondu, que non, le Cardinal repliqua: *si ce Poisson n'a pas été pris dans la filet, le pêche du Duc d'Albe ne vaut rien.*

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Hostrat & de Culembourg, & autres Seigneurs qui s'étoient sauvez des Païs-Bas, furent par le commandement du Duc d'Albe, sommez par le Conseil des douze, qu'on appelloit le Conseil de Sang, de comparoître, & de se justifier eux-mêmes des crimes dont on les accusoit. Mais le Prince d'Orange refusa de comparoître, en appellant aux Etats de Brabant, ses Juges naturels, & au Roi lui-même, parce qu'étant Chevalier de la Toison d'or, il ne pouvoit être jugé que par le Roi, & par les Chevaliers de l'Ordre. D'ailleurs, le Prince s'adressa à l'Empereur Ferdinand & implora son assistance, & celle des Princes d'Allemagne. L'Empereur & les Princes de l'Empire, bien loin de lui refuser leur protection, approuvérent ses raisons & blâmérent le procédé du Duc d'Albe. Cependant,

pendant, dés que le temps auquel le Prince devoit comparoître fut expiré, le Duc le déclara coupable de Léze-Majesté ; confisqua tous ses biens, mit Garnison dans la Ville de Breda, & enlevant son Fils Guillaume de l'Université de Louvain où il étudioit, il l'envoya en Espagne, où on le garda pour ôtage, comme on le verra plus particuliérement, en faisant l'Histoire de ce Prince.

N'a-t-on pas sujet aprés cela de dire, que le Roi Philippe fut lui seul la cause de la perte des Païs-Bas, pour avoir violé & méprisé les Priviléges de ces Païs, que son Pere Charles-Quint avoit gouvernez auparavant avec tant de modération, & pour avoir si maltraité un Prince, qui avoit rendu de si grands services à l'Empereur son Pere. Car s'il avoit continué sa faveur au Prince Guillaume selon le bon conseil & exemple que lui en avoit donné Charles-Quint, ce Prince l'auroit sans doute servi avec la même fidélité & la même chaleur qu'il avoit servi l'Empereur son Pere. Mais se voyant traité avec tant de rigueur & d'injustice; considéré comme un Ennemi public: exposé aux violences de ses Ennemis mortels, & menacé de la perte de sa vie &

de ſon honneur, & pour comble de cruauté, privé de ſon Fils aîné, que l'on avoit arraché du Sanctuaire de l'Univerſité; ſon innocence, ni les anciens Priviléges de cette Univerſité ne l'ayant pû protéger, il crut qu'il étoit temps pour lui de paſſer le Rubicon, & de défendre par la force des armes ſon honneur & ſa vie; d'autant plus que l'oppreſſion de ſon Païs lui donnoit une juſte & belle occaſion de prendre parti dans la querelle commune de la Religion & de la Liberté.

Pour cet effet il leva une Armée en Allemagne, qu'il fit marcher devant lui, & qui entra en Friſe ſous le Commandement de ſes Freres Louïs & Adolphe de Naſſau; qui ſe rendant Maîtres de Dam & d'autres Villes, s'arrêtérent vers la Baye de Dullart; où Jean de Ligni Comte d'Aremberg s'oppoſa à eux avec des forces conſidérables. C'étoit un Capitaine de grande réréputation, qui fut d'abord heureux dans les premiéres eſcarmouches, mais ayant été forcé de donner Bataille, il fut entiérement défait par l'Armée des Princes, avec perte de la fleur des Eſpagnols, de leur canon, bagage, & une grande ſomme d'argent, deſtiné pour la paye des ſoldats: & pour com-

comble de malheur, ce brave Comte fut lui-même tué dans le Champ de Bataille. Car s'étant apperçû qu'Adolphe rallioit courageusement ses Soldats qui avoient été mis en desordre, il poussa son cheval à toute bride vers lui, & le chargea. Et quoi qu'il fut blessé en chemin, sa blessure le rendant plus fier & plus emporté, il déchargea d'abord un coup de pistolet sur Adolphe, & lui passa en suite son épée au milieu du cœur, mais ayant été au même temps mortellement blessé par Adolphe, il tomba mort sur la place à deux pas de son Ennemi, qui expira dans le moment.

Le Comte Loüis ne joüit pas longtemps de la Victoire; car le Duc d'Albe le suivant de prés, & l'ayant atteint entre la Baye de Dullart & le Rhin, l'attaqua dans un temps que les Allemans s'étoient mutinez, car sous prétexte qu'on leur avoit refusé leur paye, ils aimérent mieux se faire tailler en piéces, que de résister à l'Ennemi; de sorte qu'il fut aisé au Duc d'Albe d'obtenir la Victoire sur des Troupes lâches & mutinées, qui aimérent mieux lui tourner le dos que d'obéïr à leur Général. Il y en eut six mille de tuez, ou de noyez, & le Comte lui-même auroit bien eu de la peine à se sauver,

ſauver, ſi par hazard il n'avoit trouvé une barque qui le paſſa de l'autre côté du Rhin, pendant que les Eſpagnols ne ſe rendirent pas ſeulement les Maîtres de ſon Camp, mais reprirent les Trophées de la Victoire qu'il venoit de remporter ſur eux.

Nonobſtant cette perte, le Prince d'Orange, bien loin de perdre courage, leva une autre Armée de 24000. Allemans, auſquels ſe joignit un autre Corps de quatre mille François, commandez par François Hangeſt Seigneur de Genlis. Mais avant que le Prince entrât dans les Païs-Bas, il publia un Manifeſte, qui contenoit les raiſons pourquoi il avoit pris les armes, & où il ſe juſtifioit des crimes qu'on lui impoſoit, rejettant les cauſes de la Guerre, ſur le Conſeil de Sang, & ſur le Duc d'Albe.

Ayant en ſuite traverſé le Rhin & paſſé heureuſement la Meuſe, par le même ſtratagême dont Ceſar s'étoit ſervi en traverſant la Segre prés de Lérida; car il attacha les chevaux tous enſemble & leur fit en ſuite paſſer la Riviére pour rompre ſa rapidité; il fit paſſer ſon Infanterie à gué ſur le ſoir, ſans bruit & avec une viteſſe incroyable, & arriva de l'autre côté ſain &

ſauf

ſauf avec toute ſon Armée. Ce qui ſurprit tellement le Duc d'Albe, que, lors que Barlemont lui dit que l'Ennemi avoit paſſé la Riviére, le Duc lui demanda s'il croyoit que ce fut une Armée d'oiſeaux.

Par ce moyen le Prince d'Orange ayant gagné le Brabant, offrit d'abord le Combat aux Eſpagnols. Mais le Duc d'Albe qui étoit fatigué, ne voulut point hazarder la perte des Païs-Bas ſur le ſuccés d'une Bataille, contre un Ennemi plus frais & plus fort que lui, c'eſt pourquoi il ſe tint dans les poſtes avantageux qu'il avoit pris, ſans que le Prince, quelque effort qu'il fit, pût jamais l'en faire ſortir. De ſorte qu'aprés vingt-deux chocs & campemens, le Prince n'ayant pû l'attirer au Combat, il perdit entiérement l'eſpérance de ſe battre. D'ailleurs il s'étoit flaté que les Villes qui favoriſoient ſon parti ſe révolteroient, mais bien loin de cela elles deſapprouvérent ſa conduite, & ſe fortifiérent contre lui: malheur qui auroit ſans doute réduit ſon Armée dans de grandes miſéres faute de proviſions, dans un Païs de ſi peu détenduë, qu'il n'étoit pas poſſible d'y entretenir un ſi grand nombre de Soldats: outre que ſon monde commençoit à ſe mutiner n'étant

n'étant pas payé. Tellement que tout bien considéré, il résolut, par l'avis de Genlis & des autres Officiers François, de congédier son Armée, luy payant une partie de ce qui lui étoit dû, ayant vendu pour cela sa vaisselle d'argent, son artillerie & son bagage, & engagé sa Principauté d'Orange & autres Terres qu'il avoit, aux principaux Officiers, pour ce qui leur étoit dû en particulier. Néanmoins, avant qu'il eût congédié son Armée, il défit entiérement dix-huit Compagnies d'Infanterie & trois cens chevaux des Ennemis, entre Quênoy & Cambray, & prit prisonniers les principaux Officiers, l'un des Fils du Duc d'Albe ayant été tué sur la place, ce qui vangea un peu le Prince de la perte qu'il avoit reçûë en Brabant, où le Comte d'Hostrat fut tué.

Cette nombreuse Armée s'étant ainsi séparée, le Prince ne retint auprés de lui que douze cens chevaux, avec lesquels accompagné de ses deux Freres Louïs & Henri, il alla joindre le Prince Palatin Volfang Duc des Deux-Ponts, qui étoit prêt d'entrer en France avec une Armée pour secourir les Huguenots. Nôtre Prince se trouva par ce moyen à la prise de la Charité,

&

& en ſuite à la Bataille de Rochelabeille, où avec le Comte de la Rochefoucaut, il commandoit les Huguenots : & Louïs de Naſſau ſon Frere ſe ſignala contre Philippe Strozi Colonel de l'Infanterie Françoiſe lequel il fit priſonnier. Il ſe trouva auſſi au Siége de Poitiers, mais ce Siége ayant étét fatal au Parti des Mécontens, il ſe ſauva déguiſé à Montbelliard, & de là dans ſa Terre de Naſſau, attendant une meilleure fortune.

Pendant que le Prince demeura parmi les Huguenots en France, l'Amiral de Coligni lui conſeilla de donner des Commiſſions à pluſieurs perſonnes fugitives des Païs-Bas, pou aller donner la chaſſe par Mer aux Eſpagnols; l'aſſurant que s'il pouvoit mettre le pied en Hollande & en Zelande, il feroit fort difficile de l'en chaſſer. Ce conſeil ne fut pas ſeulement avantageux au Prince d'Orange, mais ce fut comme une Prophetie de l'Amiral; car le Prince ſe rendit Maître en peu de temps de la Hollande & de la Zelande, n'étant pas moins heureux & victorieux par Mer, qu'il avoit été malheureux par Terre.

Ceux qui ont lû l'Hiſtoire de ces temps-là écrite plus au long, croiront que le Duc

d'Albe avoit conſpiré la perte de ſon Maître ; car ayant chaſſé les Allemans des Païs-Bas, & s'étant delivré d'une terrible Guerre, il s'appliqua à mettre de nouveaux impôts ſur le Peuple, prenant la dîme de toutes les marchandiſes qui ſe vendoient, & le vingtiéme de tous les biens immeubles, afin de remplir le Treſor que les Guerres avoient épuiſé. Rien au monde n'aigrit tant les Provinces contre le Duc que ces nouvelles taxes ; en telle ſorte qu'à Bruxelles, (qui étoit le Siége de ſa cruauté, & où, à cauſe de ſa preſence, il croyoit trouver plus de ſoûmiſſion) lors que l'on publia ſes Edits pour la levée de ces impôts, on ferma toutes les boutiqes, & les Boulangers, Bouchers & Cabaretiers refuſérent de vendre leurs denrées, ce qui fait voir combien ces taxes provoquent le Peuple à la rebellion, particuliérement lors qu'il eſt d'ailleurs tellement foulé, qu'il n'a pas beſoin qu'on lui impoſe de nouveaux fardeaux. Néanmoins, quelque ſujet que des Peuples euſſent de ſe plaindre de la cruauté & de lorgueüil du Duc d'Albe, cela ne fit que le faire haïr & le faire regarder avec execration ; la choſe n'alla pas plus loin. En effet, lors que le Prince d'O-

range

range entra dans le Brabant avec ſon Armée, les Villes, quoi que haïſſant mortellement le Duc d'Albe, ne lui envoyérent pas le moindre ſecours. La raiſon en eſt, que le châtiment qui ne s'étend que ſur peu de perſonnes, quoi qu'il attire la haine de tout le monde, tient néanmoins les eſprits dans la terreur & dans la crainte; mais les impôts regardant tous les particuliers, ceux qui en ſont les plus oppreſſez mettent bas toute crainte, & mépriſent leurs fortunes mêmes; ſi bien que ſans conſidérer les malheurs qui peuvent arriver, ils cherchent un Chef pour les empêcher d'être dépoüillez des fruits de leur travail & de leur induſtrie. Ainſi lors que les Villes, tant celles qui furent fidéles au parti Eſpagnol, que les autres qui leur étoient ſuſpectes, ſe virent preſſées de payer ces taxes, la haine générale l'emporta ſur leurs craintes. Le Prince d'Orange s'apperçût fort bien de tout cela, & voulant profiter de l'occaſion, il crût que le temps étoit venu de delivrer ſon Païs, & de jetter les fondemens du Gouvernement, dont il avoit déja formé le modéle dans ſon eſprit. Pour cet effet il ſe tint en repos quelque temps, & leva des ſoldats à loiſir, pour ſeconder le ſuccés de ceux qu'il avoit envoyez ſur Mer,

& qui avoient reçû des lettres & des ordres du Prince pour épier le temps & l'occasion d'entrer en Hollande & en Frise.

Le Commandant en chef de ces Matelots, qu'on appelloit Gueux Marins, étoit Guillaume Seigneur de la Lune, de la Maison des Comtes de la Mark, avec qui étoient aussi Guillaume Blosius Treslong, Lancelot Fils naturel du Comte de Brederode, Barthelemi Entese, Sonoi & plusieurs autres.

Ces braves gens ayant pendant quelque temps donné la chasse aux Espagnols, résolurent enfin de se saisir de quelque Port dans le Nord de la Hollande, les Anglois, à la sollicitation du Duc d'Albe, leur ayant refusé entrée dans les leurs; Enfin, la tempête les jetta à Vorn en Hollande, où est aujourd'hui la Brille; & trouvant cette Ville sans Garnison, ils s'en rendirent aisément les Maîtres, & ce fut en vain que le Comte de Bosleduc tenta de la reprendre. Aprés la prise de cette Isle & de cette Ville, plusieurs Villes de Hollande, comme, Horn, Alkmaer, Edam, Tergou, Oudewater, Leyde, Gorcum, Harlem & toutes celles de la Zelande, excepté Middelbourg, se déclarérent pour le Prince d'Orange,

Fles-

Flessingue Ville & Port considérable de Zelande suivit l'exemple de la Brille, & animée par les exhortations d'un Prêtre qui disoit la Messe le Jour de Pâques, elle chassa la Garnison Espagnole avec une si grande furie, que le Peuple pendit Alvarez Pacheco parent du Duc d'Albe, à la requête de Treslong, pour se vanger de la mort de son Frere, que le Duc d'Albe avoit fait décoler à Bruxelles quatre ans auparavant.

Dans une si subite révolte de tant de Villes, (car en même temps les Villes de Zutphen, Overiſſel, Gueldre, & Frise, furent ou prises par composition, ou par assaut, ou se rendirent d'elles-mêmes;) rien ne surprit davantage le Duc d'Albe, que d'apprendre que Loüis de Nassau avoit pris la Ville de Mons Capitale de Haynaut, par l'assistance des François, c'est pourquoi il résolut de la reprendre à quelque prix que ce fût, ce qui donna temps aux Villes révoltées de prendre haleine, & de se fortifier d'hommes & de munitions.

Le Siége de Mons fut long & difficile, à cause de la vigoureuse resistance du Comte Loüis, assisté de Monsieur de la Noüe, & de quantité de Noblesse Françoise. Cependant, le Prince d'Orange ayant levé une

Armée de 11000. hommes de pied & de 6000. Chevaux, pour le payement desquels il s'étoit fié aux promesses des François, passa le Rhin & la Meuse; & ayant été reçû dans Ruremond, il entra par ce moyen dans le Brabant, & parut à la vûë de Louvain, qui lui fit present de la somme de 16000. écus, d'où il avança jusqu'à Malines, qui lui ouvrit d'abord les portes, comme firent plusieurs autres Villes, les unes par affection, les autres par crainte; jusqu'à-ce qu'enfin il vint dans le Haynaut à la vûë du Camp du Duc d'Albe, qu'il trouva environné d'une circonvallation, qui pouvoit empêcher la Garnison de faire des sorties, & qui étoit inaccessible à ceux qui auroient voulu jetter du secours dans la Ville, ou faire lever le Siége. Cependant, le Prince résolut de faire tous ses efforts pour cela, sans être découragé par la défaite du secours des François, commandez par le Seigneur de Genlis, que l'Amiral de Colligny lui envoyoit pour renforcer son Armée. Car Genlis plein de feu, impatient de la longueur du temps, jaloux de partager l'honneur de delivrer les Assiégez, & plus vaillant que discret, donna combat à Frederic de Toléde Fils du Duc d'Albe, qui

qui le défit entiérement & le prit prisonnier, ce qui fit grand tort aux affaires du Prince. Néanmoins le Prince tâcha par toutes sortes de moyens, de forcer le Duc d'Albe dans ses retranchemens, ou de l'attirer au Combat. Au milieu de ces peines infatigables, il reçût avis du Massacre de Paris. Ce terrible & soudain accident le surprit beaucoup : mais quoi qu'il eût perdu l'Amiral de Châtillon, tous ses meilleurs amis, & toutes les espérances qu'il avoit du côté de France, il fit pourtant encore un effort pour attirer le Duc d'Albe à une Bataille, avant que la nouvelle du Massacre de Paris vint aux oreilles de ses soldats ; mais le Duc se tenant toûjours dans son poste, & foudroyant la Ville en seureté, & le Prince d'un autre côté craignant que les Officiers François, qui étoient la plus grande force de son Armée, ne l'abandonnassent aux nouvelles du Massacre, écrivit à son Frere Loüis, de faire une honorable composition pour lui & pour les siens. Il se retira en suite à petites journées vers le Rhin, non pas néanmoins sans quelque perte, & en danger de sa propre vie; car deux cens Fantassins de l'élite de l'Armée Espagnole, & huit cens Chevaux étant en-

rez dans ſon Camp durant la nuit, s'étoient ouvert le paſſage, en tuant & paſſant ſur le ventre à tout ce qu'ils rencontroient, juſqu'à ſa tente, où il dormoit d'un profond ſommeil : & ſans un petit chien qui dormoit ordinairement ſur ſon lit, qui ne ceſſa d'abboyer & de lui gratter le viſage, juſqu'à-ce qu'il l'eût éveillé, il eût été en grand danger d'être ſurpris : mais ſautant hors de ſon lit, & voyant le péril où il étoit, il courut à ſes ſoldats, qui venoient à lui pour le delivrer. Ce fut alors que les Eſpagnols eurent ſujet de ſe repentir de leur témérité, car voulant faire retraite, ils furent tous taillez en piéces. Le Prince étant à Orſoy congédia ſon Armée, & paſſant au travers de l'Overyſſel, ſe retira à Utrecht, & de là en Hollande & en Zelande, où on l'attendoit avec impatience. Car les Etats de Hollande & de Zelande s'étant aſſemblez à Dort, avoient déja reconnu le Prince d'Orange, en ſon abſence même, pour leur Gouverneur, & lui avoient prêté le Serment entre les mains de Philippe de Marnix, Seigneur de Saint Aldegonde, ſon Procureur, promettans de lui être fidéles au péril de leurs biens & de leurs vies.

C'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'il fut arrivé dans

dans les Provinces de Hollande & de Zelande, il confirma pour son Lieutenant de Nord-Hollande, appellée autrement Westfrise, Theodoric de Sonoi Gentilhomme de Frise ; il donna le Gouvernement de Flessingue à Charles Boisot, & fit son Frere Loüis Boisot Amiral, tous deux Gentilshommes de Bruxelles, qui ayant été condamnez par le Duc d'Albe, suivirent la fortune du Prince d'Orange.

Le Prince néanmoins agit en toutes choses au nom des Etats, quoi qu'il eût toute l'autorité du Gouvernement entre ses mains, tant étoit grande la confiance qu'avoit le Peuple en sa conduite ; car c'étoit lui qui mettoit les Garnisons dans les Villes, qui armoit par Mer & par Terre, qui avoit la disposition des Emplois & Dignitez publiques, qui ordonnoit & qui disposoit des revenus qu'on avoit ôtez au Clergé. De sorte qu'en moins de quatre mois il équippa une Flote à Flessingue de cent cinquante voiles, & leur courage & leur experience eurent toûjours un si grand succés sur Mer, que durant l'espace de dix ans, pendant lesquels ils battirent les Espagnols, ils ne reçûrent par Mer aucun échec qu'une fois.

Parmi les changemens que fit le Prince d'Orange, il ordonna, que, puis qu'il n'y avoit anciennement que six Villes qui eussent droit de suffrage dans les Etats, sçavoir Dort, Harlem, Leyde, Delft, Amsterdam & Tergou, il jugeoit à propos d'y en ajoûter douze autres, sçavoir, Rotterdam, Gorcum, Schidam, Schonoven, la Brille, Alkmaer, Horn, Enchuse, Edam, Monikendam, Medenblic & Purmerend, afin que lui étant obligées d'un si grand honneur, elles lui fussent plus affectionnées dans l'Assemblée des Etats. Il bannit de toutes les Eglises les Cérémonies de l'Eglise Romaine, afin que la différence de Religion rendit le Peuple irréconciliable avec les Espagnols. Et c'est ainsi que le Prince d'Orange, suivant la Prophetie de l'Amiral de Coligny, s'établit dans les Païs-Bas, qu'il gouverna avec tant de prudence, de resolution & de vertu, que toute la puissance des Espagnols ne fut point capable de l'en chasser.

Mais pour retourner au Duc d'Albe, ayant repris Mons, il envoya son Fils Frederic de Toléde pour recouvrer les Villes révoltées de Gueldre & de Hollande. Pour cet effet, il fit un exemple terrible de

Malines pour avoir ouvert ſes portes au Prince d'Orange, il défit en ſuite le Marquis de Bergues, reprit les Villes de Zutphen & de Naerden, mais il fut obligé de s'arrêter plus long-temps devant Harlem.

Vibald Riperda Gentilhomme de Friſe étoit Gouverneur de cette Ville, & le Duc Frederic jura, qu'il ne vouloit point y avoir d'autres Chefs pour y entrer que ſon canon. Le Siége fut long & ſanglant, mais Harlem étant enfin réduit à l'extrémité par une famine ſans exemple, qui fit mourir treize mille perſonnes, & n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouruë, le Comte de la Mark & le Baron de Battembourg ayant été défaits, elle ſe rendit à diſcrétion aprés huit mois de Siége. Les Eſpagnols pendirent & noyérent durant pluſieurs jours plus de deux mille des Habitans, & entr'autres, les Miniſtres, les premiers Magiſtrats de la Ville, & les principaux Officiers de la Garniſon. Le Gouverneur & Lancelot, Fils naturel du Comte de Brederode, eurent la tête coupée.

Mais bien loin que ces cruautez avançaſſent les affaires des Eſpagnols, au contraire, les autres Villes furent encore plus obſtinées à leur réſiſter, car étant allez

devant la petite Ville d'Alkmaer, ils en furent vigoureusement repoussez, & le Prince d'Orange prit d'autant plus facilement Gertrudemberg, qui étoit d'une grande importance pour la seureté de la Ville de Dort.

D'un autre côté Middelbourg, la Ville Capitale de Zelande, que Mondragomo défendit durant deux ans de Siége avec une vigueur incroyable, & où les Espagnols dépenférent sept millions pour tâcher, mais inutilement, de faire lever le Siége, se rendit enfin, & fut réünie au reste de la Province. Et dans ce temps-là la Flote Espagnole qu'on avoit envoyée pour secourir cette Ville ayant été dissipée, ou brûlée, & l'Amiral qui la conduisoit tué, cela dédommagea le Prince de la perte de Harlem.

Un peu auparavant ceci, le Duc d'Albe avec son Fils furent rappellez des Païs-Bas, & Loüis de Requesens Grand Maître de l'Ordre de Saint Jaques fut envoyé en sa place; le Roi d'Espagne étant à la fin convaincu que la cruauté & la rigueur ne servoient qu'à rendre les Peuples plus obstinez & plus opposez à son Gouvernement.

Re-

Requeſens eut d'abord de méchans commencemens, par un choc qui ſe fit entre la Flote du Prince d'Orange & celle des Eſpagnols, où ceux-ci perdirent grand nombre d'hommes & de Vaiſſeaux. Mais il eut un meilleur ſuccés par Terre, au grand préjudice du Prince ; car le Comte Loüis de Naſſau ſon Frere ayant amené une quatriéme Armée d'Allemagne, compoſée de ſept mille hommes de pied & de quatre mille Chevaux, fut mis en déroute prés de Nimégue par Sancho d'Avila, qui prit ſon temps lors que les Allemans, ſelon leur coûtume, ſe mutinérent & demandérent leur paye, au lieu de ſonger à défendre leurs vies & l'honneur de leur Général. Dans ce Combat, ou plûtôt dans cette boucherie, le Comte Loüis fut tué, avec ſon Frere le Comte Henri, & Chriſtophle Comte Palatin.

Les Eſpagnols enflez d'un tel ſuccés, mirent le Siége devant la Ville de Leyde, & la réduiſirent à une telle extrêmité, que le Peuple étoit prêt de mourir de faim; néanmoins, l'opiniâtreté & la conſtance des Aſſiégez fut ſi grande, qu'ils proteſtérent qu'ils mangeroient plûtôt leur bras gauche, aprés que leurs proviſions ſeroient con-

consumées, que de rendre la Ville. Le Prince ayant été informé de leurs miséres, par le moyen des Pigeons qu'on avoit fait envoler de la Ville, & voyant que des maladies desespérées ont besoin de remédes desesperez, ordonna que l'on préparât deux cens batteaux plats, de douze, quatorze & seize rames chacun, dont les plus gros pussent porter deux piéces de canon. Ces batteaux étoient conduits par des Matelots qu'on avoit fait venir de Zelande, & chargez de toutes sortes de provisions; tout étant disposé & prêt, les Hollandois ayant fait de grands trous dans les chaussées, & renversé les digues que l'on avoit élevées pour arrêter les vagues de la Mer, & les eaux des Riviéres de l'Issel & de la Meuse, inondérent le terrain des Espagnols, & couvrirent toute la Campagne d'eau, en sorte que ceux qui étoient à quarante mille de là, vinrent apporter du secours d'hommes & de provisions aux Assiégez. Tellement que les Espagnols, aprés avoir encloüé leurs canons, & les avoir jettez dans les fossez, furent forcez de lever le Siége, qui avoit duré quatre mois; non pas sans perdre beaucoup d'hommes, ayant été poursuivis par les Hollandois dans leurs batteaux,

batteaux, qui avec de longs crocs de fer noyérent & firent prisonniers grand nombre des Ennemis.

Aprés cette delivrance, le Prince d'Orange fut reçû dans Leyde comme une Divinité, qui les avoit préservez de tomber entre les mains d'un Ennemi cruel & barbare; car ils le regardoient, aprés Dieu, comme la seule cause de leur conservation, en ce que bien qu'il ne voulût pas rompre les chaussées sans le consentement des Etats, ce fut lui néanmoins qui en fit la premiére proposition : en effet, les Etats lui ayant répondu, quoi qu'ils sçussent bien le dommage que tout le Païs en souffriroit, qu'un Païs dépeuplé valoit mieux qu'un Païs perdu, alors nôtre Prince executa son dessein. Ce fut aussi en ce même temps, que pour soulager en quelque façon les miséres qu'avoit souffertes cette Ville, il y érigea une Université, à laquelle il donna de trés-beaux Priviléges & de grands revenus.

D'un autre côté Requesens, pour récompenser cette perte, se rendit Maître, environ ce même temps-là, de Zericzée; quoi que ni lui ni les Espagnols ne jouïrent pas long-temps des fruits de leurs Conquêtes; car les Espagnols & les Allemans

se

ſe reſſouvenant avec quelle peine & travail ils avoient obtenu un ſi grand avantage, & ayant appris que Requeſens étoit mort, devinrent ſi inſolens & ſi fiers de leurs propres mérites, qu'ils demandérent leur paye avec une fierté extraordinaire ; & abandonnant Schelde & Doveland, qu'ils venoient de gagner avec tant de gloire, lors que Zericzée n'étoit alors gardé qu'avec peu de Walons , ils coururent d'un côté & d'autre dans le Brabant, ſans ſçavoir où aſſouvir leur rage: juſqu'à-ce qu'enfin ils ſe jettérent ſur Maſtrich, & ſur Anvers même, qu'ils ravagérent & pillérent; de ſorte que l'on appelloit le pillage de ces deux Villes, la fureur des Eſpagnols, car ils y avoient pillé la valeur de vingt-quatre millions. Et l'extravagance licencieuſe de ces mutins étrangers étoit ſi inſupportable, que les Provinces, qui juſques alors avoient continué dans l'obeïſſance du Roi Philippe, déclarérent les Eſpagnols Ennemis du Roi & de la Patrie, & appellérent le Prince d'Orange à leur ſecours. Ce fut pour lors que tous les Païs-Bas, excepté Luxembourg, entrérent dans une aſſociation & conclurrent à Gand l'an 1576. ce fameux Traité de Paix, par lequel ils jurérent

rent solemnellement de s'assister les uns les autres pour delivrer leur Païs de la servitude Espagnole. En conséquence du même Traité, les Châteaux de Gand, de Valenciennes, de Cambray, d'Utrecht, & de Groningue furent démolis, & toute la Frise se déclara pour les Etats.

Dom Jean d'Autriche fut envoyé dans les Païs-Bas en la place de Requesens, pour remedier à tous ces desordres. Il se comporta d'abord avec beaucoup de douceur & d'affabilité; mais le Prince d'Orange qui connoissoit le fonds des desseins des Espagnols, avertissoit sans cesse les Provinces, de ne se laisser point tromper par les belles promesses que Dom Jean faisoit au nom du Roi; les assurant qu'un Prince une fois provoqué, peut à la vérité dissimuler pour quelque temps, mais qu'il n'oublie les injures qu'il a reçûës, que jusqu'à-ce qu'il ait le temps & l'occasion de s'en vanger.

Néanmoins ils se laissérent pour quelque temps surprendre par l'Edit perpétuel, fait le dix-sept Février, l'an 1577. entre les Etats d'une part, & le Roi d'Espagne de l'autre, par la Médiation de l'Empereur Rodolphe, & du Duc de Cléves & de Juliers; par lequel

quel Edit le Traité de Gand fut ratifié, la tenuë des Etats Généraux accordée, & ordonné que les Eſpagnols & les Allemans ſortiroient des Païs-Bas, avec cette clauſe, qu'ils n'emporteroient avec eux aucunes des proviſions, munitions & artillerie qui ſe trouvoient dans les Places qu'ils tenoient. Mais le Prince d'Orange, avec les Etats de Hollande & de Zelande, proteſtérent contre cet Edit, alléguant que pluſieurs articles, particuliérement ceux qui regardoient la Religion, n'étoient pas aſſez clairs, ni aſſez expliquez.

Dom Jean fut reçû avec grande pompe dans Bruxelles, & il ne fut pas plûtôt établi dans ſon Gouvernement, que les Etats trouvérent la vérité des bons avis du Prince d'Orange, ayant découvert par pluſieurs Lettres interceptées, écrites en chiffres que Philippe de Marnix déchiffra, que Dom Jean avoit des ordres particuliers de tenir une autre conduite, qui tendoit à les ruïner, & tous ceux qui étoient dans leurs intérêts. Ouvrant alors les yeux, ils réſolurent de s'oppoſer à lui par la force des armes.

D'un côté Dom Jean ſe ſaiſit des Châteaux de Namur & de Charlemont, rappella

pella les Troupes Espagnoles & Allemandes,& se prépara à faire la Guerre. De l'autre, les Etats démolirent le Château d'Anvers, & se joignirent au Prince d'Orange, qui venant à Breda avec sa troisiéme Femme Charlotte de Bourbon, fut invité par les Etats de les honorer de sa presence, pour les rassurer & faire revivre. Pour cet effet, les Bourgeois d'Anvers furent assez loin au devant de lui, & l'accompagnérent dans leur Ville, où les Etats Généraux députérent les Abbez de Villiers & de Maroles, & les Barons de Fresin & de Caprias, pour le suplier de venir promptement à Bruxelles, où il se rendit par eau dans une Berge,les Bourgeois d'Anvers marchant d'un côté du Canal, & ceux de Bruxelles de l'autre: & ayant été reçû avec grande pompe & les acclamations de tout le Peuple, il fut déclaré Gouverneur de Brabant, & Sur-Intendant des Finances & des revenus des Provinces.

Nous pouvons remarquer ici, que quoi que la Vie de ce Noble & Héroïque Prince, semblât être persécutée en plusieurs rencontres par la Fortune, ce qui auroit accablé un esprit moins résolu & moins constant que le sien, il avoit néanmoins souvent la satisfaction d'une joye & d'un contentement

tement intérieur, que les Stoïques mêmes les plus insensibles ressentent quelquefois, au milieu des réjoüissances & des vœux du Peuple, dont il possédoit entiérement les cœurs & l'affection, au lieu qu'il y a des Princes qui ne commandent que les corps de leurs Sujets, ce qui n'est point comparable à ce charmant empire sur les ames, qui fait la plus noble partie de la Souveraineté.

Mais parce que la vertu ne manque presque jamais d'être enviée, & qu'une grande réputation sans tache est plus exposée à l'envie, qu'une réputation vulgaire: cette réception magnifique du Prince d'Orange, l'autorité que les Etats & le Peuple donnérent de leur bon gré, à sa haute naissance, à sa conduite incomparable, à sa grande expérience, & à son mérite extraordinaire, le rendirent bien-tôt suspect à plusieurs grands Seigneurs & Personnes de qualité, les principaux desquels étoient, le Duc d'Arscot, le Marquis de Havrez son Frere, le Comte de Lalen, & son Frere le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, le Comte d'Egmont, & beaucoup d'autres, qui jaloux de sa grandeur, envoyérent secrettement le Sieur de Malstede, à l'Ar-

l'Archiduc Matthias Frere de l'Empereur Rodolphe, pour lui offrir le Gouvernement des Païs-Bas. Cet Envoyé se dépêcha si fort, & pressa avec tant d'importunité l'Archiduc de venir promptement, que l'Archiduc partit de Vienne & arriva à Cologne, avant qu'on eût la moindre connoissance qu'il eût été invité à venir.

Ces Seigneurs se tenoient comme assurez d'avoir tout pouvoir dans le Gouvernement sous l'Archiduc, qui les devoit considérer comme les Auteurs de son avancement, & de ruïner par ce moyen l'autorité du Prince d'Orange, en lui mettant en tête un Supérieur de cette haute qualité.

Mais le Prince d'Orange qui sçavoit si bien user du temps, & se conduire selon les saisons, & convertir les poisons qu'on lui préparoit en antidotes, ne prit point d'autre connoissance de leur procédé, sinon qu'il se plaignit modestement dans l'Assemblée des Etats, de ce qu'ils avoient appellé l'Archiduc sans lui communiquer une affaire de cette importance, d'autant plus qu'il avoit été resolu de ne rien entreprendre que d'un commun consentement, & sur tout dans des affaires si importantes

portantes, à quoi il ajoûta néanmoins qu'il ne vouloit s'oppoſer en aucune maniére à la réception, ni à l'établiſſement de l'Archiduc. Mais ayant aprés cela gagné dans ſon parti le Comte de Lalen, qui commandoit en chef l'Armée des Etats, il fit ſi bien par ſon adreſſe & par ſa prudence, que l'Archiduc ayant été fait Gouverneur ſous de certaines conditions, il fut lui-même choiſi Lieutenant Général à la pluralité des voix dans l'Aſſemblée générale, & eut le maniement principal des affaires ſous l'Archiduc, du propre conſentement d'une perſonne qui connoiſſoit ſa grande capacité. Ainſi nôtre Prince, par ſa bonne & prudente conduite, fit tomber ſur la tête de ſes Ennemis la tempête qu'ils avoient formée pour le détruire; car le Duc d'Arſcot Chef de la Conjuration contre lui, fut bien-tôt arrêté dans la Ville capitale de ſon Gouvernement, par le Sieur de Riboüe Favori des Princes. Et pour le rendre plus ſenſible à ſon malheur, on arrêta auſſi en même temps ſes meilleurs amis, les Evêques d'Ypres & de Bruges, avec les Sieurs Raſſinguem & Seuvequem, & pluſieurs autres de ſes Créatures

D'un autre côté, Dom Jean d'Autriche

che ayant été déclaré l'Ennemi public des Païs-Bas, rappella les soldats Espagnols & Italiens, qui avoient été contraints de sortir du Païs, en conséquence de l'Edit perpetuel, avec quantité d'Allemans, & défit à Gemblours l'Armée des Etats, commandée par le Sieur de Goignie en l'absence du Comte de Lalen, & des principaux Officiers, qui étoient pour lors à Bruxelles, à se divertir aux nôces d'un de leur amis.

Cette perte fut néanmoins bien-tôt récompensée, par la prise de la fameuse Ville d'Amsterdam, laquelle se rendit, & fut unie aux Etats de Hollande, huit jours aprés la déroute de l'Armée.

Dom Jean enflé néanmoins du succés de sa Victoire de Gemblours, vint avec de grandes forces pour attaquer l'Armée des Etats, qui étoit à Rimenant prés de Malines, commandée par le Comte de Bossu; mais il trouva que ce Général étoit si bien préparé pour le recevoir, qu'il fut contraint de se retirer en confusion & avec une perte considérable. En telle sorte, que quoi que le Comte de Bossu fut extrêmement loüé de sa conduite dans le commencement de la Bataille, il ne fut pas moins blâmé pour avoir laissé perdre l'occasion de poursui-

vre

vre l'Ennemi dans sa retraite avec toutes ses forces, ce qui rendit sa Victoire imparfaite.

Cependant, les Etats Généraux publiérent une tolérance des deux Religions dans les Provinces, cette Ordonnance fut appellée la Paix & la Religion. Mais cette Paix n'étant pas approuvée par tout le reste des Confédérez, produisit un troisiéme Parti, qu'on appelloit le Parti des Mécontens, du nombre desquels étoit le Baron de Montigny, le Vicomte de Gand, Valentin de Pardieu, le Baron de Cabrias, & quelques autres. Par leur moyen les Provinces de Hainaut & d'Artois retournérent dans l'obéïssance des Espagnols, quelques remontrances que leur pussent faire les Etats Généraux, tant par leurs lettres, que par la bouche de leurs Commissaires.

Dans ce temps-là, les Etats ayant renforcé leur Armée de Troupes Allemandes, envoyérent faire plusieurs propositions, à Dom Jean; & entr'autres, de remettre le Gouvernement des Païs-Bas entre les mains de l'Archiduc Matthias, aux mêmes conditions sous lesquelles ils lui avoient prêté serment, comme aussi de restituer aux Etats la Province de Limbourg, & tout ce qu'il avoit pris dans le Hainaut,

ou

ou dans le Brabant, par force ou de bon gré. Mais dans le temps qu'on faisoit ces propositions, Dom Jean, dont l'esprit n'étoit pas moins malade que le corps, se croyant suspect à la Cour d'Espagne, à cause de la mort de son Secrétaire Escovedo, qu'on croyoit avoir été empoisonné par les Espagnols, mourut dans le Camp de Namur. Alexandre Farnese Duc de Parme lui succéda dans son Gouvernement; ce Duc, par ses maniéres obligeantes, & par ses grandes promesses, augmenta beaucoup le nombre des Mécontens, & affoiblit les Confédérez des Etats.

Mais le Prince d'Orange toûjours vigilent, environ ce même temps-là, c'est à dire, le 22. Janvier de l'année 1579. mit la premiére pierre angulaire de la République des Païs-Bas, par l'union étroite qui fut faite à Utrecht entre les Provinces de Gueldres, Zutphen, Hollande, Zelande, Frise, & l'Ommelande. Cette union contenoit 25. Articles, les chefs desquels étoient, que les Provinces s'assisteroient mutuellement contre l'Ennemi commun, & ne traiteroient d'aucune Paix ni Guerre, que d'un consentement général, sans aucun préjudice néanmoins des Priviléges desdites Pro-

vinces. Cette Alliance fut appellée le Traité d'Utrecht, parce qu'elle fut ratifiée dans cette Ville, où les Gouverneurs des Provinces & les Etats, pour montrer que leur conservation dépendoit nécessairement d'une union étroite, prirent pour leur devise ces paroles de Micipsa dans Salluste; *Concordiâ parvæ res crescunt.*

Peu de temps aprés, le Prince s'appercevant que les forces des Etats diminuoient tous les jours, à cause que quelques-unes des Provinces & plusieurs Personnes de leurs Corps les ayant abandonnez, avoient fait leur paix avec le Roi d'Espagne, par les fortes persuasions du Duc de Parme; leur remontra que dans la condition où ils étoient, ils ne pourroient jamais résister à un si puissant Ennemi, manque de puissance & de force, de sorte qu'ils seroient ou obligez de se réconcilier avec l'Espagne, ce qu'il ne leur conseilloit jamais de faire, puis qu'il n'y avoit point de seureté de ce côté-là, ni pour leur vie, ni pour leur Religion; ou bien de faire choix de quelque Prince voisin pour être leur Protecteur & leur Souverain, & que pour cela il croyoit que le Duc d'Alençon Frere unique de Henri III. Roi de France, étoit le plus propre. Cet-

Cette propoſition ayant été approuvée, on envoya en France Philippe de Marnix avec quelques autres Commiſſaires, qui en peu de temps conclurent un Traité avec le Duc d'Alençon, par lequel il fut arrêté, que les Etats de Hollande, Zelande, Brabant, Flandres, Utrecht, & Friſe, le reconnoîtroient pour leur Souverain; à condition qu'il ne feroit aucun changement dans la Religion, & qu'il conſerveroit les Priviléges des Provinces; qu'il aſſembleroit les Etats une fois l'an, & qu'il leur ſeroit permis de s'aſſembler plus ſouvent s'ils le jugeoient à propos; qu'il ne diſpoſeroit d'aucuns Emplois, ou Charges dans le Gouvernement, que du conſentement des Etats, & que s'il violoit les Priviléges des Provinces, ou aucun Article du Traité, il ſeroit déchû de la Souveraineté, & que pour eux, ils ſeroient abſous du ſerment qu'ils lui avoient fait, & libres de choiſir un autre Souverain.

L'Archiduc voyant qu'on n'avoit plus beſoin de lui dans les Païs-Bas, puis qu'ils recherchoient une Protection plus puiſſante que la ſienne, prit congé d'eux, & ſe retira en Allemagne, aprés avoir reçû de grands remercimens des Etats, & pluſieurs

presens magnifiques, autant que leur condition presente le leur pouvoit permettre.

Cependant le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour hâter l'arrivée du Duc d'Alençon, sçachant de quelle importance il étoit pour son intérêt, d'être soûtenu par la presence d'un si grand Prince; d'autant plus que la même année 1580 le Roi d'Espagne avoit publié une Proscription sanglante contre lui; dans laquelle, aprés lui avoir reproché les faveurs dont Charles-Quint l'avoit comblé, il le chargeoit d'opprobres, l'appellant Ingrat, Rebelle, Perturbateur du repos public, Hérétique & Hipocrite, un autre Caïn, un Judas, ajoûtant qu'il étoit sans Conscience, Impie, Sacrilége, Parjure, Auteur de tous les troubles des Païs-Bas, & la Peste du genre humain. Aprés quoi le Roi le déclaroit Criminel de Léze-Majesté, donnoit son bien, son corps & sa vie, à quiconque pourroit s'en rendre le Maître. Promettant sur sa parole de Roi & de Chrêtien 25000. écus de récompense, à celui qui le prendroit vif ou mort & l'améneroit en Espagne, & le pardon de tous les crimes qu'il auroit jamais commis, & s'il n'étoit pas déja Noble, de lui donner à lui & à ses héritiers des Lettres de Noblesse.

Le

Le Prince pour réponſe fit une longue Apologie, répondant en particulier à chaque article de la Proſcription. Il eut ſoin de la faire lire en pleine Aſſemblée des Etats Généraux, & il eût bien ſouhaité que les Etats l'euſſent imprimée en leur nom, mais quelques-unes des Provinces ne le jugérent pas à propos, parce qu'elle étoit trop piquante, & d'autant qu'ils ne prenoient aucune part dans beaucoup de manquemens de mauvaiſe foi qu'elle attribuoit au Roi. Néanmoins ils déclarerent par un Acte public, que le Prince étoit accuſé à tort; que c'étoit uniquement à leurs grandes ſollicitations & importunitez, qu'il avoit accepté le Gouvernement, & ils lui offrirent une Compagnie de Gardes pour garder ſa Perſonne, qui ſeroit entretenuë aux dépens du public; le priant de continuer à maintenir leur Liberté, avec promeſſe d'obéïr avec toute ſoûmiſſion à ſes commandemens & à ſes conſeils, qu'ils proteſtoient ne tendre qu'à leur ſeureté & conſervation.

Mais ſi ce Prince avoit ſujet d'être troublé aprés une ſi terrible Proſcription, il n'avoit pas moins raiſon d'être affligé de la priſe de Breda, qui avec le Païs circonvoiſin faiſoit une conſidérable partie de ſon re-

venu, perte qui lui étoit particuliére, mais qui n'étoit pas moins considérable au Public. Ce qui le consola néanmoins dans son malheur, fut d'apprendre que le Duc d'Alençon étoit en marche avec quatorze mille Chevaux & Fantassins, pour faire lever de Siége que le Duc de Parme avoit mis devant Cambray. En effet, ce Général n'eût pas plûtôt sçû des nouvelles du Duc d'Alençon, qu'il leva le Siége. Nôtre Prince se vit vangé en quelque sorte de sa Proscription; car sur les nouvelles de la venuë du Duc d'Alençon, les Etats déclarérent le Roi d'Espagne déchû de la Souveraineté des Païs-Bas, brisérent ses Sceaux, & ordonnérent qu'il ne seroit plus reconnu pour leur Prince: & ils ne furent nullement découragez de la prise de Tournay par le Duc de Parme, nonobstant la vigoureuse defénse de Madame Marie de Lalin Princesse d'Epinoy & Sœur du Baron de Montigny: Dame qui par une valeur toute mâle pour encourager les autres, s'exposa elle-même durant le Siége à tant de dangers, qu'elle fut blessée d'un coup de mousquet dans le bras.

La rigueur de la saison ayant causé une suspension d'armes, le Duc d'Alençon fit un tour en Angleterre, où aprés avoir été

régalé

régalé ſplendidement, & avoir reçû une ſomme conſidérable pour ſon voyage des Païs-Bas, il s'embarqua au milieu de l'hyver, & mit pied à terre à Fleſſingue, & de là marcha à pied juſqu'à Middelbourg, où il fut reçû par le Prince d'Orange & par le Prince d'Epinoy, qui le conduiſirent juſqu'à Anvers. Il fut reçû dans cette Ville avec une pompe & une magnificence incroyable, & le Prince d'Orange l'ayant inveſti du Bonnet Ducal & du Manteau de Velours Cramoiſi doublé d'Hermines, il prêta le ſerment en preſence des Etats & des Magiſtrats de la Ville, & d'une multitude infinie de peuple, qui étoient accourus en foule pour voir un ſpectacle ſi extraordinaire, promettant d'obſerver exactement le Traité conclû avec lui; de conſerver les Priviléges du Païs, & de ne point gouverner ſelon ſa volonté & bon plaiſir, mais ſelon l'équité & la juſtice. Aprés quoi les Etats & les Magiſtrats de la Ville d'Anvers, lui prêtérent auſſi le Serment de fidélité & d'obeïſſance, comme à leur Prince Souverain.

Mais ce Triomphe & cette Joye publique furent bien-tôt tournez en pleurs & en triſteſſe, par le malheureux accident qui arriva au Prince d'Orange: car le Roi d'Eſ-

pagne ayant promis dans ſa Proſcription une trés-grande récompenſe, l'argent qui eſt le poiſon de l'ame, avoit déja corrompu l'eſprit de pluſieurs ſcélérats, & les avoit mis en campagne pour mériter le prix du ſang de nôtre Prince. Le premier qui oſa commettre cet attentat, fut un nommé Javrigny, qui épiant l'occaſion, lui tira un coup de piſtolet chargé d'une ſeule bale, qui le perça ſous l'oreille droite, & ſortant par la jouë gauche, lui caſſa quelques dents. On croyoit au commencement que les François avoient fait ce coup, mais l'aſſaſſin ayant été tué par les Halebardiers de la Garde du Prince, & ayant trouvé certains papiers dans ſa poche, qui faiſoient connoître qu'il étoit Eſpagnol, le peuple qui avoit pris les armes pour ſe vanger ſur les François, fut appaiſé & chacun ſe retira chez ſoi. Le Prince d'Orange, nonobſtant la grande douleur qu'il ſouffroit, écrivit de ſa propre main aux Magiſtrats d'Anvers, touchant l'aſſaſſinat commis en ſa Perſonne par les Eſpagnols.

Il eſt impoſſible d'exprimer combien grande & extraordinaire étoit la triſteſſe de cette grande Ville, à la nouvelle de la bleſſure du Prince; les Magiſtrats ordonnérent des Jeûnes publics; le peuple étoit continuelle-

nuellement à l'Eglise,pour implorer le secours du Ciel pour la guérison de ce Prince; & lors qu'il fut hors de danger, ils ne témoignérent pas moins de zéle à offrir à Dieu leurs actions de graces pour le rétablissement de la santé du Pere de la Patrie.

Si-tôt que le Prince fut en état de sortir, le Duc d'Alençon le prit avec lui pour aller à Gand & à Bruges, où l'on découvrit une autre Conspiration contr'eux, dont le Chef étoit un certain Nicolas Salcédo Espagnol, qui confessa avoir reçû quatre mille écus du Duc de Parme pour assassiner le Duc d'Anjou & le Prince d'Orange, pour l'empoisonner ou pour s'en défaire de quelque maniére que ce fut. François Baza Italien un des Complices ayant été pris confessa la même chose: mais avant que d'être mené au lieu de son supplice, il se tua lui-même, pour éviter les tourmens qu'on lui alloit faire souffrir. Salcédo fut conduit à Paris & tiré à quatre chevaux.

Mais le Duc d'Anjou, à l'exemple du jeune Roboam, qui se perdit en suivant le conseil de jeunes Conseillers, se laissant conduire par Tervagues, Saint Agnan, Rochepot, & plusieurs autres jeunes étourdis qui le gouvernoient, & négligeant de consulter le

Prince d'Orange, le Duc de Montpensier, le Comte de Laval, & plusieurs autres capables de lui donner de meilleures instructions, résolut contre le serment qu'il avoit pris, & contre toutes les Loix de la justice, de se saisir des principales Places du Païs-Bas, comme Dunkerque, Dendermonde, Bruges & Anvers, & toutes ces Places dans un même jour. Comme ces jeunes gens lui avoient fait comprendre que l'Autorité du Prince d'Orange étoit trop grande & la sienne trop limitée, n'étant Souverain que de nom, il allegua, pour justifier son procédé, que le Peuple d'Anvers avoit environné son Palais pour le tuër, & que par conséquent, par une telle révolte, il étoit absous de son serment. Pour cet effet il prit Dendermonde, Dunkerque, & d'autres Places, mais il manqua Bruges & Anvers, dont les Bourgois se comportérent avec tant de résolution, que les François qui étoient au dedans y furent tuez en si grande quantité devant les portes, que ceux qui étoient au dehors ne pouvoient entrer pour les secourir.

Le Duc d'Anjou voyant cela, rendit les Places dont il s'étoit rendu le Maître, & retournant en France mourut dans son Château

teau de Château-Thierry de chagrin & de tristesse.

Les Flamans crûrent que le Prince d'Orange avoit été d'intelligence avec les François pour surprendre Anvers, & ses ennemis se servirent de cette fausseté pour diminuer sa réputation, qui fût un peu ternie par son quatriéme Mariage avec Louïse de Coligny. C'est pourquoi le Prince s'appercevant que le Parti des Etats s'affoiblissoit tous les jours dans le Païs des Walons, se retira en Hollande, où il se croyoit plus en seureté, & moins exposé aux attentats de la superstition, & à la récompense que promettoit la Proscription contre sa Personne: il choisit la Ville de Delft pour le lieu de sa résidence, où la Princesse sa Femme accoucha d'un Fils qui fut le dernier qu'il eut, nommé Frederic Henri, grand-Pere de Son Altesse d'aujourd'hui.

Ayant donc ainsi affranchi une partie de son Païs de la servitude des Espagnols, par tant d'actions de courage & de prudence, & à sa gloire immortelle, il ne faut pas s'étonner si le peuple pleura si universellement sa perte par l'assassinat commis en sa Personne. Celui qui commit ce lâche attentat, étoit un nommé Baltazard Gerard de Ville-frans

dans la Comté de Bourgogne, homme de phisionomie laide & hideuse, de petite stature, d'humeur attrabilaire & d'un certain courage brutal qui le rendit entreprenant & hardi. Comme d'ailleurs il étoit fort superstitieux, grand ennemi de la Réformation, & qu'il étoit continuellement dans les Maisons des Moines, il conçût une si grande aversion pour le Prince d'Orange, qu'il résolut de s'en défaire. Il étoit à Dole chez un Procureur, lors de la Pacification de Gand, & depuis ce temps-là, poussé par son mauvais naturel & par ceux qui dirigeoient sa conscience, il fit paroître de si grands transports contre la personne de cet excellent Prince, que s'il n'eût été détourné par quelques-uns de ses amis, à qui il avoit découvert son cœur, il eût tenté, dés ce moment-là, d'aller executer son infame dessein. Il fut arrêté, parce que Dieu qui tient en bride les méchans avoit résolu de conserver encore ce grand & illustre Héros. Mais trois ans aprés, ce barbare toûjours enflammé de menaces & de tuërie ayant vû la Proscription qui avoit été publiée contre le Prince, partit de Dole & se rendit à Luxembourg, resolu d'aller executer son abominable entreprise. I

ne

ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'il apprit que Javrigni l'avoit prévenu. Il se mit alors au service du Secretaire du Comte de Mansfeldt, & là ayant été assuré que le Prince étoit encore vivant & que son assassin n'avoit fait que le blesser; il abandonna le service de ce Secretaire & alla à Tréves.

Le même jour qu'il fut arrivé dans cette Ville, il se confessa à un Jésuite & lui déclara la résolution où il étoit d'achever ce qui avoit été commencé par Javrigni. Ce Jésuite découvrit ce dessein à trois autres de ses Confreres, & tous quatre s'étant assemblez le lendemain & ayant fait venir ce malheureux, ils l'assurérent qu'il feroit une action Héroïque, s'il délivroit l'Eglise du plus grand Ennemi qu'elle eût, & lui protestérent en même temps, qu'ils lui déclaroient de la part de Dieu, qu'il commettroit un crime digne des Enfers, s'il abandonnoit son dessein, & qu'il seroit mis au rang des Martyrs, s'il mouroit en executant une entreprise si pieuse. Sur ces assurances, il se rendit à Tournai, où s'étant confessé au Docteur Gerri Gardien des Cordeliers, ce Moine lui donna sa benediction & lui promit le Paradis, pour l'encourager à mettre en

en execution ſon projet infernal & Diabolique.

Balthaſard Gerard perſuadé qu'il étoit, que ſon action ſeroit méritoire devant Dieu, partit de Tournay, & arriva à Delft au commencement de Mai. Du moment qu'il fut dans cette Ville, il ſe rendit au Cloître de Sainte Agathe qui étoit l'Hôtel du Prince. Comme ſon deſſein étoit de s'inſinuer auprés de lui, il lui preſenta un Placet, par lequel il lui promettoit de lui découvrir pluſieurs choſes concernant le Païs & la Religion. Le Prince qui crut que cet homme lui ſeroit néceſſaire, promit de lui donner de l'emploi. Cependant, ce malheureux déguiſant ſa Religion, ſa naiſſance, ſa vie, ſon nom, ſes actions, & ne faiſant rien à quoi on pût trouver à redire, pendant pluſieurs mois; les Favoris du Prince & ſes Miniſtres furent les premiers qui le prirent ſous leur Protection, & qui mirent dans l'eſprit de Guillaume, que cet homme, qui leur paroiſſoit ſi affectionné lui pourroit être d'un grand ſervice. Cet infame aſſaſſin avoit pris le nom de François Guyon fils de Pierre Guyon de Bezançon, qui s'étoit rendu recommandable par les ſouffrances qu'il avoit endurées pour la Religion Réformée. Et pour faire voir

voir qu'il étoit véritablement Réformé, il n'étoit jamais ſans avoir entre les mains des Pſeaumes & le Nouveau Teſtament, & autres Livres de Religion qu'il affectoit de lire devant tout le monde. Il ne manquoit jamais d'aſſiſter à tous les Sermons qui ſe faiſoient en preſence de Son Alteſſe. Si bien que par cet artifice & tous les autres qu'il mettoit en uſage, il aquit ſi fort la faveur du Prince, qu'il lui confioit la plûpart des dépêches qu'il étoit obligé d'envoyer dans les Places où il avoit des correſpondances. Et dans le temps même que ce malheureux commit ſon aſſaſſinat, il attendoit un Paſſeport pour aller dans une Province, où le Prince avoit fait deſſein de l'envoyer. Ce fut même ce Paſſeport qui lui facilita l'occaſion d'executer ce qu'il avoit réſolu de faire depuis ſi long temps: car ayant pris le moment que le Prince ſe levoit de table pour monter à ſa chambre, il lui preſenta d'une main un papier pour le ſigner, & de l'autre il lui tira un coup de piſtolet chargé de trois bales, & cela fut fait ſi promptement que perſonne ne s'en apperçut. On n'eut le temps que de le porter dans une chambre proche de celle d'où il ſortoit de dîner: car un moment aprés, ayant per-

perdu toutes les forces, il expira en la presence de la Princesse son Epouse & de sa Sœur la Comtesse de Swartzenbourg, n'ayant pas pû même achever de prononcer ces paroles: *Seigneur aye pitié de mon ame & de ce pauvre peuple.*

Cet infame meurtrier n'avoit alors, que 25. ans, ou environ. Et cependant, il fit paroître autantde courage & de fermeté à souffrir les tourmens de la mort, que de hardiesse & de résolution à entreprendre un tel crime. Il fut pris quelques momens aprés qu'il eut fait ce funeste coup, & le lendemain ayant été condamné à un supplice digne de son attentat, il fût executé publiquement. Il fut tenaillé dans toutes les parties de son corps. Sa main parricide fut brûlée entre deux fers ardens. Il fut ensuite écartelé tout vif, & le Bourreau lui ayant arraché le cœur le lui jetta contre le visage. Ses tourmens furent longs & rigoureux : mais il les endura avec tant de constance, que l'Histoire a parlé comme d'un prodige de l'action de ce scélérat.

Ainsi mourut l'Illustre Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui avoit fait paroître un jugement des plus solides dans l'une des plus grandes entreprises qui ayent été jamais projettées ; un courage incomparable

parable à la pourſuivre, & une conſtance invincible à l'executer, malgré la puiſſance formidable des Eſpagnols, & les menées ſecrettes d'une infinité de gens qui s'étoient oppoſez à ſes deſſeins. C'eſt pourquoi les Etats & le Peuple, qui au milieu de leurs plus grands dangers avoient expérimenté ſi ſouvent ſa prudence, ſa conſtance, ſa magnanimité, ſa juſtice, ſa patience & ſa modération; Vertus qui ne ſe ſont, peut-être, jamais rencontrées en un ſeul homme, pleurérent ſa mort, comme la plus grande perte qu'ils puſſent faire en ce monde. Et pour témoigner leur douleur, & en même temps leur reconnoiſſance, ils firent tout ce qui étoit en leur pouvoir, pour éterniſer ſa mémoire. Vingt-trois jours furent employez pour l'appareil de ſes Funérailles. Les Etats Généraux, le Conſeil d'Etat, les Etats de Hollande, & tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans les Provinces aſſiſtérent à ſa Pompe funébre précédez de douze cens Bourgeois ſous les armes. Enfin, les Provinces-Unies, pour laiſſer à la poſtérité un Monument éternel de cet incomparable Prince, lui firent ériger dans le nouveau Temple de Delft, un Mauſolée des plus magnifiques & des plus ſuperbes qu'il y ait

dans toute l'Europe, où on lit une Epitaphe en Latin qui est l'abregé de sa Vie. L'année de sa mort est comprise dans ce Dystique.

AVrfaCVs prInCeps hIspanI fraVde tyrannI
OCCVmbIt, VInCI non aLIter poterat.

Guillaume Premier avoit la taille belle quoi que médiocre, le visage plûtôt brun que blanc & couvert de petites taches, les yeux gros, à fleur de tête, & un peu bruns, les cheveux chatains, le nez plus long que court & assez gros, & la démarche noble & grande. Il paroissoit froid, parloit peu, pensoit beaucoup & ne disoit jamais rien qu'à propos. Il étoit d'un tempérament si robuste qu'il n'avoit jamais eu de maladie qui l'eût retenu huit jours au lit, excepté la peste qu'il avoit euë dix ans auparavant. Il s'étoit si endurci dans les diverses fatigues qu'il avoit essuyées depuis l'âge de vingt & un an qu'il fut mis à la tête des Armées de l'Empereur, que rien n'étoit capable de l'incommoder. Il étoit civil & honnête. Il aimoit la raillerie & railloit fort agréablement. Sa mémoire étoit admirable. Il sçavoit les Mathematiques. Il entendoit la Langue Latine, & dans

ſes heures de loiſir, il liſoit preſque toûjours des Livres de Politiques & d'Hiſtoire. Il étoit adroit, prudent, ſecret dans ſes deſſeins, & trés-habile à découvrir ceux des autres. Il étoit charitable, libéral, bon, propre dans ſes habits, mais d'une propreté modeſte. Il n'y avoit aucun Seigneur dans les Païs-Bas qui eût une meilleure table que lui, & ſa Maiſon étoit ouverte à tous les Princes Etrangers & à tous les Ambaſſadeurs. Et cette générosité jointe à une infinité d'autres qualitez propres à gagner les cœurs, lui avoit attiré l'amitié & l'eſtime de tout le monde. Jamais Prince n'a été moins vindicatif que lui. Il haïſſoit les complimens outrez. Il faiſoit plus qu'il ne promettoit, & il étoit ſi modeſte qu'il ne vouloit point s'entendre loüer. Enfin, c'étoit un Prince ſi affable & ſi familier avec le commun du peuple, qu'il s'abaiſſoit à s'entretenir avec le moindre petit Bourgeois. Lors qu'il marchoit par les ruës, il alloit toûjours découvert, montrant toûjours un viſage riant au peuple, qui accouroit de toutes parts, pour le voir paſſer. On rapporte, qu'un jour paſſant à pied dans une des Villes de Hollande, & qu'ayant entendu du bruit dans la maiſon d'un petit Bourgeois, ſa femme & lui étant en diſpute,

te, il entra dans cette maiſon, où aprés avoir écouté patiemment la cauſe de leur querelle & les raiſons qu'ils alléguoient, l'un & l'autre, il les exhorta à ſe réconcilier, avec une tendreſſe incroyable. Ce qui ayant été executé ſur le champ, le Maître du logis le pria de goûter ſa biére, ce que le Prince lui accorda. La boiſſon étant donc venuë, le Maître, ſelon la coûtume du Païs, bût le premier à ſa ſanté dans un pot, & lui ayant verſé en ſuite de la biére dans le même pot & eſſuyé avec ſa main l'écume qui étoit ſur les bords, il le lui preſenta, & le Prince l'ayant pris & lui ayant fait raiſon, bût & ſe retira. Il avoit accoûtumé de dire à ſes amis, qui lui repreſentoient qu'il s'abaiſſoit trop avec le peuple, que les grands devoient acheter l'amitié des petits, & qu'il n'y avoit rien qu'on pût aquerir à meilleur marché que leur affection, puis que cela ne coûtoit que la peine de tirer ſon chapeau & un peu d'affabilité & de franchiſe.

Guillaume Lantgrave de Heſſe l'un des plus ſages Princes de ſon Siécle en parlant de Guillaume I. le comparoit ordinairement à Judas Maccabée. En effet, Judas Maccabée avec une poignée de ſoldats défit l'Armée d'Antiochus & Guillaume avec cinq mille hom-

hommes triompha d'une Armée de plus de quatrevingt mille & reduisit les Espagnols à la derniére extrêmité. Judas Maccabée sacrifia sa vie & celle de ses quatre freres pour le salut d'un Peuple affligé & oppressé en leurs biens, en leurs personnes & en leur conscience, & Guillaume exposa la sienne & la perdit lui & trois de ses freres, pour la délivrance des Provinces Belgiques, pour l'avancement de la Religion, pour la gloire de Dieu & la liberté de tout un Peuple & d'une Republique qui est devenuë par son moyen l'une des plus florissantes de la terre. L'un & l'autre eurent à combattre les trahisons, les perfidies, les mécontentemens du dedans, les stratagêmes du dehors & à conduire un Peuple divisé par plusieurs factions. Enfin Judas Maccabée rendit les Juifs l'effroi de leurs voisins & la terreur de toute la terre. Il força même les Romains à rechercher leur alliance, & de l'aveu de tout l'Univers, Guillaume par sa bravoure & par sa prudence rendit les Hollandois redoutables à toute l'Europe & établit leur Republique sur des fondemens si forts & si fermes qu'elle est devenuë l'Arbitre de la Paix & de la Guerre, & l'unique soûtien de l'Espagne.

Ce Prince eut quatre femmes. La premiére

miére s'appelloit Anne d'Egmont, Fille de Maximilien d'Egmont, Comte de Buren & Laerdam, trés-riche Héritiére, qu'il épousa par la faveur de Charle-Quint; Il eut d'elle Philippe-Guillaume Prince d'Orange, & une Fille, Marie de Nassau, qui épousa Philippe Comte de Hohenlo, qui aprés la cruelle mort du Prince, lors que les Provinces Conféderées étoient dans une étrange consternation, soûtint généreusement l'effort des Espagnols, & redonna la vie aux Hollandois abattus.

Il épousa en secondes nôces Anne de Saxe, Fille de Maurice l'Illustre, l'Electeur de Saxe, qui fit tête à Charle-Quint. Il eut d'elle le fameux Comte Maurice, dont nous aurons assez occasion de parler, & une Fille nommée Amelie de Nassau, mariée à Emanuël Fils d'Antoine, Roi de Portugal.

Charlotte de Bourbon fut sa troisiéme Femme, elle étoit de la Maison de Montpensier. Le Prince en eut six Filles.

La premiére Julie de Nassau, fut mariée à Frederic IV. Electeur Palatin, Pere de Frederic qui fut élû Roi de Bohême.

La seconde Elisabeth de Nassau, qui épousa Henri de la Tour, Duc de Boüillon si renommé dans les Guerres de Henri IV.

La

La troisiéme Catherine Belgique, mariée à Philippe-Louïs Comte de Hanau.

La quatriéme Charlotte de Brabant, Femme de Claude Duc de Trimoüille & de Toüars, & Comte de Laval.

La cinquiéme Charlotte de Flandres de Nassau, qui ayant embrassé la Religion Romaine, mourut Abbesse de Sainte Croix de Poitiers.

La sixiéme Amelie de Nassau, mariée à Frederic Casimir, qui étoit une des Branches de la Maison des Deux-Ponts, appellé le Duc de Lansberg.

Sa quatriéme & derniére Femme fut Louïse de Coligny, la seule qui restoit de la Famille de Monsieur de Teligny, & Fille du Grand Châtillon Amiral de France, de laquelle il eût ce renommé & fameux Capitaine Frederic-Henri Prince d'Orange, de qui nous parlerons en son lieu.

Voici l'Inscription qui se lit, sur le Tombeau de Guillaume I. Elle est traduite, mot à mot, du Latin.

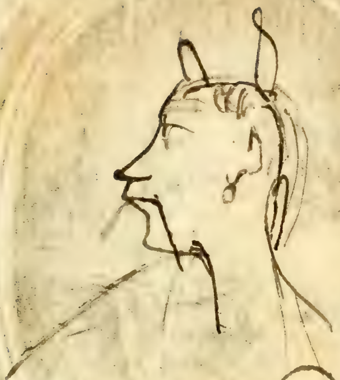
A Dieu Trés-Bon & Trés-Grand, & à la memoire éternelle de Guillaume de Nassau, Prince Souverain d'Orange, Pere de la Patrie.

Il préféra à sa propre fortune, la fortune de

de la Hollande & des siens.
Il leva deux fois presque à ses dépens, de très-grosses Armées, & il les licentia deux fois.
Il secoüa le joug de la Tyrannie d'Espagne, sous les Auspices des Etats; rétablit le Culte de la Religion, & remit les anciennes Loix du Païs dans l'état, où elles étoient auparavant.
Enfin, il laissa le soin d'achever le rétablissement de cette liberté, qui n'étoit point encore affermie, au Prince Maurice son Fils, qui hérita de toutes ses vertus.
Guillaume fut un Héros veritablement pieux, doüé d'une grande prudence & qui ne fut jamais vaincu.
Philippe Roi d'Espagne le craignit, quoi que ce Prince fut la terreur de toute l'Europe.
Il ne le vainquit point. Il ne l'épouvanta point. Et s'il lui arracha la vie, ce fut par le secours d'un impie & infame assassin, & par la plus lâche de toutes les trahisons.

Il fut assassiné le 10. de Juillet 1548.

HIS-





PHILIPE,
Prince D'Orange.



HISTOIRE

DE

PHILIPPE-GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE.



E Prince nâquit au Château de Buren le 19. de Décembre 1554. & étoit Filleul de Philippe II. Roi d'Eſpagne. Il n'avoit que cinq ans, lors que ſa Mere mourut. Il fut élevé auprés de ſon Pere dans ſa tendre jeuneſſe : & comme Guillaume I. ſçavoit par ſa propre expérience, combien un Prince ſe diſtingue des autres, quand il a quelque teinture des Lettres, il n'oublia rien pour ſon éducation, & pour cet effet, lors qu'il fut un peu avancé en âge, il l'envoya avec un

Gouverneur & un train digne de la grandeur de sa Maison, dans l'Université de Louvain, qui étoit dans ce temps-là, l'une des plus renommées & des plus florissantes de toute l'Europe.

Dans le temps que ce jeune Prince faisoit ses études dans cette célébre Université, les troubles des Païs-Bas contraignirent Guillaume I. comme nous l'avons déja vû, de prendre les Armes pour sa propre défense, & de se retirer dans la suite, pour éviter la fureur du Duc d'Albe. Il semble que l'affection Paternelle devoit obliger ce Prince à pourvoir à la seureté de la Personne de son Fils, comme il avoit pourvû à la sienne. Mais l'un des Priviléges de cette Université étant, que l'on n'y pouvoit prendre, ni arrêter personne pour quelque crime & sous quelque prétexte que ce fût, lors qu'on y étoit immatriculé; Guillaume I. ne pensa pas que le Roi d'Espagne voulût fouler aux pieds les priviléges les plus Augustes, pour se saisir d'un jeune Prince, qui à cause de la foiblesse de son âge n'avoit pû contribuer en rien au soûlévement qui s'étoit fait. Ainsi n'étant dans aucune appréhension à l'égard de son Fils & regardant Louvain comme un asy-

asyle, où il étoit dans une seureté aussi grande, que s'il eût été auprés de lui, il n'eût pas même la pensée de l'en retirer. Cependant Jean Vergas Espagnol, Président du Conseil de Sang, homme brutal, extrêmement cruel, & aussi barbare dans ses actions qu'il l'étoit dans ses discours, accompagné d'un parti de Soldats, l'enleva par force, d'un Sanctuaire si sacré & l'amena en Espagne. Le Recteur de l'Université s'opposa à cette violence. Il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour empêcher qu'on ne fit un affront si sanglant à une Université qui étoit alors dans le plus grand éclat où elle eût jamais été. Il allégua enfin, qu'on ne pouvoit point enlever Philippe-Guillaume sans violer des Priviléges, que les Rois d'Espagne avoient toûjours respectez. Mais Vergas ne fit que rire de toutes les raisons qu'on allégua & dit enfin, avec son Latin barbare; *Non curamus Vestros Privilegios. Nous nous soucions fort peu de vos Priviléges*, & menaça le Recteur de le faire châtier, s'il continuoit de s'opposer à son dessein.

Guillaume Premier se plaignit hautement de cette injustice. Il fit publier des Ecrits dans lesquels il allegua non seulement que

les Eſpagnols avoient violé des Priviléges, qu'on avoit toûjours regardez, comme ſacrez, mais où il fit voir auſſi, que leur tyrannie étoit ſi grande, qu'il n'y avoit ni loix, ni immunitez, ni condition, ni âge, qui fuſſent capables de garantir perſonne de leurs injuſtices. Mais toutes ſes plaintes furent inutiles. Ce jeune Prince, comme je l'ai dit, fut amené en Eſpagne, & quoi qu'il n'eût encore que treize ans, il fut mis entre quatre murailles dans un Château à la Campagne, où étant privé de toute ſorte d'éducation, il ſe vit contraint, pendant l'eſpace de trente ans, de paſſer ſes jours de la maniére du monde la plus triſte, n'ayant pour tout divertiſſement que quelques heures que le Concierge du Château lui donnoit pour joüer aux Echecs avec lui. Aprés une captivité d'une ſi longue durée on lui donna un peu plus de liberté, mais il étoit gardé cependant & obſervé avec tant d'exactitude, qu'il ne s'apperçût pas qu'il fût libre.

C'étoit un Prince doüé de pluſieurs qualitez excellentes, & s'il n'y a rien dans ſa vie qui puiſſe aller du pair avec celle de ſon illuſtre Pere & des Princes ſes Freres, ce fut la fatalité de ſa deſtinée qui l'empêcha de

de ſe ſignaller par des actions de bravoure, car il étoit né avec des inclinations grandes & généreuſes & dignes du Sang illuſtre dont il étoit iſſu : les calamitez de ſa priſon n'ayant été jamais capables de lui faire oublier qu'il étoit Fils d'un des plus vaillans & des plus intrépides Princes de ſon Siécle; on en jugera par cette action.

Durant ſon empriſonnement ſon Concierge ayant eu un jour la hardieſſe de parler avec mépris du Prince ſon Pere, cette inſolence l'irrita ſi fort, que l'ayant pris, tout d'un coup, par le milieu du corps, il le jetta d'une fenêtre en bas. Si bien que ce miſerable s'étant caſſé le cou, fut payé comme il méritoit de ſa témérité brutale. Le Conſeil de Philippe II. fut long-temps à ſe déterminer, pour ſçavoir de quelle maniére on devoit procéder à l'égard du Prince, dans une occurence ſi extraordinaire. Comme ce Conſeil étoit compoſé de perſonnes qui étoient ſans pitié la plûpart & qui n'aimoient qu'à répandre le ſang, la vie de Philippe-Guillaume ne fut pas dans un petit danger. Mais enfin, la douceur & l'indulgence l'emportérent ſur la cruauté de ces Juges barbares & ſanguinaires. Et ce qui fut proprement la cauſe que cette action

ne fut pas punie, fut le rapport qu'en fit un jeune Gentilhomme appellé Gabriel Oſorio, qui avoit été preſent, lors que ce jeune Prince vangea avec tant d'intrépidité l'injure qu'on faiſoit au Prince ſon Pere. Car Oſorio qui avoit admiré le courage & la noble fureur de ce jeune Prince exagera d'une maniére ſi pathétique l'inſolence de ce Concierge & fit voir par des raiſons ſi fortes, qu'un Fils ne pouvoit ſans lâcheté laiſſer impunies les injures faites à un Pere, que le conſeil demeura d'accord, à la fin, que ce malheureux s'étoit attiré juſtement ſa punition & qu'il étoit digne de ſon ſort. Auſſi ce généreux Prince fut-il toute ſa vie ſi ſenſible à l'obligation qu'il avoit à ce jeune Gentilhomme, qu'il le retint toûjours auprés de lui, ne ceſſant de reconnoître un ſi grand bien-fait, non ſeulement par mille marques de tendreſſe qu'il lui témoigna dans toutes ſortes d'occaſions, mais par toutes les récompenſes dont il fut en ſon pouvoir de le gratifier.

Il avoit atteint l'âge de trente ans lors que le Prince ſon pere fut aſſaſſiné. Comme le Comte René Prince d'Orange, qui étoit mort ſans enfans d'une bleſſure qu'il avoit reçûë, le 15. de Juillet 1554. ainſi que nous l'a-

l'avons déja dit, avoit fait héritier par ſon Teſtament, Guillaume Premier qui étoit ſon Couſin-Germain, Philippe-Guillaume lui ſuccéda, & fut appellé incontinent à dominer ſur les Etats Souverains de ſes Ancêtres. Mais ſa priſon l'ayant empêché de prendre poſſeſſion de la Principauté d'Orange, le Prince Maurice ſon Frere fut déclaré Régent, & gouverna à ſa place.

Philippe-Guillaume ayant été toûjours inſtruit dans la Religion Romaine, fit toûjours profeſſion de cette Religion. Et la ſeule raiſon que les Eſpagnols alléguoient pour juſtifier la detention injuſte de ce Prince, étoit, qu'ils n'avoient deſſein que de le preſerver du poiſon de l'Héréſie dont le Prince Guillaume ſon Pere avoit été infecté.

Cependant quelque bon Catholique que fût le Prince, il n'en étoit pas moins priſonnier. Philippe II. avoit même formé le deſſein de ne lui accorder jamais la liberté. Mais enfin, ſoit qu'il eût compaſſion d'une captivité ſi longue, ſoit qu'il fut las de punir un Fils innocent des prétendus crimes de ſon Pere, ou qu'il ſe flatât que ſa liberté cauſeroit de la diviſion entre les Freres de la Maiſon d'Orange, comme cela arriva autrefois, durant la Ligue, lors que le Duc de

Guise se sauva de prison ; il changea de résolution & lui accorda son élargissement.

On peut dire certainement, que toutes ces raisons contribuérent à faire élargir Philippe-Guillaume, mais ce ne fut pas toutefois la principale. La grande vûë qu'avoit le Conseil d'Espagne étoit de se servir de ce Prince pour tâcher d'attirer à soi les Provinces qui avoient secoüé le joug Espagnol. En effet le Cardinal Albert d'Autriche qui avoit été designé pour le Gouvernement des Païs-Bas, sollicita puissamment le Roi à lui donner la liberté, lui faisant connoître que ce seroit le veritable moyen de se rendre Maître de toutes les Villes qui étoient encore sous son obéïssance & qui menaçoient de se soûlever.

Le Roi d'Espagne n'eût pas plûtôt fait dire au Prince qu'il étoit libre & qu'il pouvoit se retirer, où il lui plairoit, qu'il ne balança pas un moment à sortir d'un Royaume, où il avoit été toûjours captif. Il profita du départ du Cardinal, qui lui fit connoître qu'il seroit bien aise qu'il fût de son voyage, & qui le traita effectivement, de la maniére du monde la plus obligeante. Ils partirent pour l'Italie, accompagnez de vingt-six Galéres, sous la conduite du Prin-

ce

ce d'Oria, & allérent aborder à Gennes. Le ſejour que le Cardinal fit dans cette Ville, où il tramoit quelque choſe contre la France donna le temps à Philippe-Guillaume de voir les principales Villes d'Italie. Il fut à Rome, où Clement VIII. qui tenoit alors le Siége lui fit rendre des honneurs extraordinaires & le gratifia de pluſieurs preſens. Enfin ayant rejoint le Cardinal Albert, il ſe rendit avec lui à Turin, traverſa la Savoye, la Franche-Comté, la Lorraine,& de là paſſa dans les Païs-Bas. Le nouveau Gouverneur fit ſon entrée à Bruxelles, où il fut reçû magnifiquement, ayant d'un côté le Prince & de l'autre le Comte de Fuentes, qui lui étoit venu au devant.

Dés que Philippe-Guillaume fut arrivé en Flandres,il reçût une Lettre,des Etats des Provinces-Unies, où aprés lui avoir mis devant les yeux l'injuſtice de ſa longue priſon, le ſouvenir des glorieuſes actions du Prince ſon Pere, l'horreur de ſon meurtre, & le deſſein qu'avoient eu les Eſpagnols de profiter de ſa delivrance pour les perdre, ils lui remontroient, que par toutes ces raiſons, il devoit embraſſer leurs intérêts & achever ce que Guillaume avoit ſi heureuſement & ſi glorieuſement commencé. Le

Prince Maurice lui remit les Domaines, dont il étoit pour lors en possession, comme Breda & quelques autres Places & lui envoya trés-souvent des Députez, n'osant l'aller voir en personne, de crainte de se rendre suspect aux Etats. On lui fit même tenir dix mille livres de ses revenus : & il est certain que ce Prince eût été entiérement disposé à quitter le Parti des Espagnols. Mais comme la plûpart de ses terres étoient dans les Etats du Roi d'Espagne, comme il étoit Catholique Romain, & que les Etats des Provinces-Unies avoient déja donné à son Frere le Gouvernement de leur Païs & le commandement de leurs Armées ; enfin, comme la France étoit en Guerre dans ce temps-là, avec l'Espagne & qu'il y avoit du risque pour lui d'entrer en possession de sa Principauté d'Orange, qui est enclavée dans la France; il crût qu'il ne devoit point quitter le Parti des Espagnols. Si bien que par politique, plûtôt que par inclination, il s'attacha à leur service, protestant toûjours aux Etats-Généraux qu'il regardoit leurs intérêts comme les siens propres.

Il étoit toûjours avec l'Archiduc Albert qui le combloit d'honneurs & de bien-faits.

On

On peut dire qu'il tenoit le premier rang dans la Cour de ce Cardinal. Mais on peut dire aussi qu'il se rendit digne de toutes les faveurs de ce Ministre. Il le suivit au Siége de Calais, qu'il avoit mis devant cette Ville l'an 1596. en faveur de la Ligue, & ce fut dans cette occasion, où il donna des marques d'une valeur extraordinaire. Car les assiégez ayant fait une sortie extrêmement vigoureuse, ce Prince alla tête baissée au milieu des plus grands périls. Il y eut trois Seigneurs Espagnols qui eurent la tête emportée, d'un coup de canon, si proche de lui, que le sang lui rejallit sur le visage. Cet accident ne fut pas capable néanmoins de l'étonner. Il combattit avec le même courage qu'il avoit fait auparavant. Et lors qu'on le pria de ne s'exposer plus, vû le danger éminent qu'il y avoit pour sa personne; il répondit, qu'il falloit vaincre, & que les Princes de sa Maison n'avoient jamais appréhendé la mort. Il se trouva en suite au secours d'Amiens, où il fit des actions dignes de son sang, à la tête d'un Escadron.

Deux ans aprés, il accompagna l'Archiduc en Espagne, qui y amenoit la Princesse Marguerite d'Autriche sa Niéce qui avoit

été

été mariée avecPhilippe III.& pour y épouser, en même temps, l'Infante d'Eſpagne Iſabelle-Claire-Eugenie. Ils traverſérent l'Allemagne & s'étant rendus à Rome, le Pape ſolemniſa les deux mariages. Aprés quoi, le Prince ſe rendit à Milan avec l'Archiduc & la Reine d'Eſpagne.

Comme on fut obligé de paſſer l'Hiver en Italie, afin d'attendre une ſaiſon plus propre pour paſſer en Eſpagne, Philippe-Guillaume profita de ce temps pour viſiter ſa Principauté, où il pouvoit aller ſans riſque, les diviſions inteſtines qui la diviſoient étant appaiſées, depuis le Traité de Vervins qui avoit mis en Paix la France avec l'Eſpagne, & par lequel il étoit maintenu dans tous les droits de ſa Souveraineté. Ses ennemis avoient fait deſſein de le faire mettre à l'Inquiſition lors qu'il étoit en Italie, ſous prétexte qu'il étoit Réformé. Mais leurs deſſeins ne réüſſirent pas. Il arriva à Orange, où il fut reçû ſolemnellement. Il n'y eut rien qu'on oubliât pour témoigner la joye qu'on avoit de le voir dans ſaPrincipauté.Mais cette joye faillit à lui être funeſte. Car dans une Courſe de Bague qui ſe faiſoit dans la Place du Cirque ſon cheval s'abattit ſous lui avec tant

de

de violence, qu'il fut bleſſé conſiderablement. Sa bleſſure ne fut pas plûtôt guerie qu'il alla rejoindre à Marſeille la Reine d'Eſpagne & la conduiſit à Madrid. En ſuite de quoi il accompagna en Flandres l'Archiduc & l'Infante ſon Epouſe, à laquelle le Roi Philippe avoit donné pour Doüaire la Souveraineté des Dix Sept-Provinces.

Toute l'Europe fut ſurpriſe de ce que le Fils d'un Pere qui avoit été ſi odieux à l'Eſpagne avoit été choiſi pour une Ambaſſade ſi honorable. Mais cela marquoit l'eſtime & la confiance extraordinaire qu'on avoit pour lui.

Aprés cela il vêcut à la Cour de Bruxelles avec les Archiducs de Flandres. Car les Etats des Provinces-Unies avoient conçû une telle défiance de lui, à cauſe de cet Emploi & à cauſe auſſi que le Roi d'Eſpagne l'avoit rétabli dans tous les biens qu'il avoit dans tous les Païs-Bas Eſpagnols & dans la Franche-Comté, qu'ils ne vouloient pas ſeulement lui permettre de viſiter leurs Provinces, bien loin de permettre qu'il y fit ſa reſidence ordinaire.

Il épouſa la Sœur du Prince de Condé, Eleonore de Bourbon, Dame d'une grande vertu, de laquelle il n'eut point d'en-

ſans. Et ce ſut en vertu de cette Alliance avec la premiére Princeſſe du Sang, qu'il fut remis en poſſeſſion de la Principauté & Château d'Orange. Le mariage fut célébré avec une magnificence Royale à Fontainebleau : & quelque temps aprés, le Prince & la Princeſſe ſon Epouſe ſe rendirent dans leurs Etats, où ils furent viſitez par le Prince & la Princeſſe de Condé, par le Connêtable de Montmorenci, l'Amiral ſon Fils, le Duc de Guiſe & pluſieurs autres Seigneurs & Dames de la premiére diſtinction. Le Prince défraya toute cette Nobleſſe; leur donna des courſes de bague & toutes ſortes d'autres divertiſſemens; il avoit même réſolu d'ouvrir un Tournoi avec le Duc de Guiſe & pour cet effet, il avoit déja fait forger des Armes qui peſoient plus de trois cens livres. Mais Henri le Grand qui ſçavoit que de ſemblables fêtes ſont toûjours funeſtes à quelqu'un l'en diſſuada.

Ce Prince mourut à Bruxelles, des Hémorroïdes, & l'an 1618. laiſſant le Comte Maurice héritier de ſa Principauté & de tous ſes biens.

HISTOI-



MAURICE.
Prince D'Orange.



HISTOIRE DE MAURICE, PRINCE D'ORANGE.



CE grand Capitaine a fait voir, que ce qu'on dit ordinairement, que les Fils des Héros sont d'ordinaire des personnes de peu de mérite, ne se trouve pas toûjours véritable : car quoi qu'il fut le Fils d'un excellent pere, qui a laissé aprés lui une gloire immortelle, il ne l'a pas seulement égalé en prudence & en grandeur d'ame, mais il l'a de beaucoup surpassé dans la connoissance du Métier de la Guerre, & dans la Fortune qui l'y accompa-

gnoit

gnoit presque toûjours. Si l'on a parlé avec admiration du Pere vingt ans durant par toute l'Europe, son Fils a fait plus de bruit dans le monde, pendant plus de trente ans, que toutes les Têtes Couronnées de l'Europe ensemble. Car depuis l'année 1584. qu'il commença à paroître dans le monde, jusqu'à l'an 1625. qu'il mourut, toute la terre l'admira & parla de lui comme du plus grand Capitaine, qui ait jamais été.

Il nâquit au Château de Dilembourg, le 13. de Novembre 1567. dans le temps que le Prince son Pere étoit chassé & dépoüillé de ses biens. N'étant encore que fort jeune, pour donner à connoître à tout le monde le desir qu'il avoit de suivre les traces glorieuses de son Pere, il prit pour sa devise, le tronc d'un arbre scié deux pieds au dessus de la racine, d'où il sortoit un seul rejetton verdoyant & plein de feüilles, comme s'il se fût hâté de devenir un gros arbre, avec ces mots à la devise. *Tandem fit surculus arbor. Enfin, le rejetton devient arbre.*

Et veritablement le Prince Maurice avoit un courage & une constance au dessus du commun. Les Etats Généraux le

mirent

mirent à la tête de leurs Armées à l'âge de dix-ſept ans, & lui donnérent la même autorité qu'avoit euë Guillaume ſon Pere. L'événement fit voir que ce Prince étoit deſtiné pour maintenir la liberté de ſa Patrie, humilier l'orgueüil d'Eſpagne & arrêter Alexandre Farneze, Duc de Parme, Gouverneur des Provinces Eſpagnoles: car il ne s'effraya nullement de voir les proſperitez de ce Duc qui pouſſoit ſes Conquêtes avec une rapidité ſi grande, qu'il prit Bruges, Gand, Dendermonde, Deventer, Nimegue, Grave, & Anvers; ferma l'embouchure de l'Eſcaut, & arrêta la Mer par une grande Chauſſée, ce que l'on avoit crû impoſſible. Nôtre Prince ne ſe découragea pas non plus de voir les confuſions & deſordres des Etats, par la conduite hautaine du Comte de Leiceſtre, qui par ſon orgueil inſupportable, & par ſon ambition démeſurée, fit plus de mal à la République, que les grandes ſommes d'argent & le ſecours qu'il y amena, ne lui firent de bien.

Car les Etats, quatre ans durant, ſouffrirent de grandes extrêmitez, & l'on ne pouvoit jamais s'imaginer qu'un ſi jeune Prince pût jamais calmer tant de deſordres,

ni remédier aux maux de l'Etat qui étoit tombé comme en paralisie, par les pratiques d'Espagne ou par la tromperie des Créatures du Comte de Leicestre. Mais comme les affaires de ce monde ne demeurent jamais dans un même point, & qu'elles roulent toûjours dans une perpétuelle agitation; ce même bonheur qui avoit favorisé long temps le Duc de Parme, passa tout d'un coup du côté du Prince Maurice; car aprés la totale destruction de cette Armée invincible, qui devoit engloutir l'Angleterre & les Païs-Bas, tout d'un coup; le Duc de Parme perdit entiérement la réputation qu'il s'étoit aquise, lors que Maurice le força de lever honteusement le Siége de Bergue-Opson, qu'il s'étoit flaté d'emporter par surprise, avec trois mille hommes de pied & dix Cornettes de Cavalerie, qu'il en avoit fait approcher, lors qu'on s'y attendoit le moins.

Aprés la levée de ce Siége, qui déconcerta les mesures du Duc de Parme, le Prince fut toûjours victorieux, jusqu'à la Tréve de douze ans, qui fut faite entre les Espagnols & les Etats, l'an 1609. car il reprit, pendant ce temps là, trente-huit, ou quarante Villes, pour le moins, beaucoup

coup plus de Forteresses ; & battit les Espagnols, en trois Batailles rangées, sans compter les Victoires qu'il remporta sur Mer, par ses Vice-Amiraux, & par ses Lieutenants, sur les Côtes de Flandres & d'Espagne.

Mais rien ne lui aquit tant de réputation que la prise de Breda qu'il surprit, par le moyen d'un Batteau chargé de Tourbes, où il avoit fait cacher environ soixante soldats armez, n'y ayant eu dans une action si importante & si périlleuse qu'un seul homme qui se perdit, s'étant laissé tomber malheureusement dans l'eau pendant l'obscurité de la nuit. On s'attendoit si peu à un stratagême de cette nature, que les soldats de la Garnison, qui étoient presque tous Italiens, gens extrêmement sensibles au froid, eurent tant de joye d'avoir de quoi faire du feu dans la saison rigoureuse où ils étoient, qu'ils furent les premiers à aider les Batteliers à décharger la Barque fatale, où étoient cachez les soldats, qui avoient été choisis pour faire réüssir cette entreprise. Ainsi ceux qui gardoient cette Place, dont la conservation étoit si importante à l'Espagne, laissérent, à l'exemple des Troyens, entrer un cheval de bois dans leurs

leurs Murailles, qui fut la cause que leur Ville fut surprise, ce qui donna sujet aux beaux esprits de ce temps là, de comparer la prise de Breda à celle de Troye, si fameuse dans l'Histoire fabuleuse.

Le Prince Maurice avoit si fort à cœur de faire reüssir ce dessein, qu'il n'y eut aucunes Mesures qu'il ne prit, pour n'avoir pas le déplaisir d'échoüer. Pour cet effet, il eut recours à un stratagême qui ne servit pas peu à parvenir à ses fins. C'est que lors que le Batteau chargé de Tourbes faisoit voile vers Breda, il fit mine de vouloir assiéger Gertrudemberg, ce qui obligea Lanzavechea, qui étoit Gouverneur de ces deux Villes, d'aller secourir avec toute la promptitude qui lui fut possible, la Place qui étoit menacée. Et ainsi le Château de Breda étant sans Gouverneur, fut plus aisément surpris & emporté, sans qu'il y eût une seule goute de sang répandu.

La prise de Breda fut suivie de celle de Zutphen. Et dans cette occasion le Prince fit paroître, qu'il n'avoit pas épuisé toutes les ruses de la Guerre. Car ayant feint, avec un petit Camp volant, de vouloir attaquer Boisleduc, ou Gertrudemberg, il envoya secrettement des Troupes du côté de

de Doesbourg, ſous la conduite du Colonel Veer. Et ce Colonel, ſelon les inſtructions de ſon Maître, ſurprit le Fort de Zutphen, par le moyen de neuf ſoldats déguiſez en païſans & païſannes qu'il y fit entrer adroitement. Cependant, le Prince s'étant approché avec autant de Troupes qu'il pût avoir & avec vingt-huit piéces de Canon, aſſiégea la Ville, qui ſe rendit, quelques jours aprés.

Le même jour que Zutphen eût Capitulé, Maurice qui ne vouloit pas s'arrêter à cette Victoire fit marcher ſon Avantgarde contre Deventer, qui n'eſt qu'à deux heures de la Place qu'il venoit de prendre: & le lendemain s'y étant rendu en perſonne, il fit faire deux ponts ſur la Riviére & ayant fait dreſſer une Batterie de tout ſon Canon, il fit donner un Aſſaut ſi vigoureux, que la Ville fut entiérement allarmée. En effet, les Habitans & le Gouverneur même qui avoit été dangereuſement bleſſé à l'œil, n'ayant pas voulu ſoûtenir un ſecond Aſſaut, il fut réſolu qu'on ſe rendroit, ce qui fut executé.

Aprés deux Conquêtes ſi ſignalées, dans l'eſpace ſeulement de quatorze jours, il ſemble que le Prince Maurice ne devoit ſouhaiter que le repos. Cependant, toûjours

avide de la Victoire qu'il sembloit avoir enchaînée, il ne donna que cinq jours à ses Troupes pour se delasser. Aprés lequel temps il les fit embarquer avec son Canon dans cent cinquante bateaux. L'Ennemi qui ne comprenoit point, où alloit fondre cette Armée, tâcha de se tenir sur ses gardes: mais ces précautions furent inutiles. Car ayant fait mine d'assiéger Groningue, il se tourna, tout d'un coup, du côté du Fort de Delfziel & s'en rendit Maître, sans tirer un seul coup de Canon.

Dans ce temps-là le Duc de Parme assiégea le Fort de Knodsembourg. Mais à la premiére nouvelle qu'on eut de ce Siége, le Prince y ayant envoyé un secours qui défit d'abord sept Compagnies des Ennemis; cette défaite consterna si fort le Duc, que feignant d'être rappellé en France, il prit la fuite, laissant une partie de son bagage & de son Canon. Il prit en suite la Ville de Hulst & tous les Forts qui étoient au tour de cette Place, aprés quoi il alla mettre le Siége devant Nimégue, qu'il attaqua, par terre,. de tous côtez, ayant disposé pour cela quarante piéces de Canon en trois Batteries, & jetté un Pont sur la Riviére pour passer & repasser selon le besoin. Ses Batteries

teries n'eurent pas été plûtôt dressées & en état de joüer qu'il fit sommer la Ville de se rendre. Le Gouverneur qui crut être assez fort pour résister, ou qui crut d'avoir du secours, fit répondre à cette sommation; *Que le Prince étant jeune & brave, & Nimégue une belle Pucelle, il étoit raisonnable qu'il lui fit plus long temps l'amour, avant que de la posséder.* Maurice se prit à rire d'abord de cette plaisanterie du Gouverneur; mais comme il n'entendoit pas raillerie, il le menaça de le canonner. Si bien que les Habitans commençant à perdre cœur, la Ville résolut de se rendre & elle se rendit, de bonne grace, aprés sept jours de Siége.

La prise de Nimégue fut suivie de celles de Steenvick, d'Otmarsen & de Coëvorden: mais celle de Gertrudemberg fut bien plus considérable. Car aprés un long & pénible Siége, pendant lequel Maurice avoit pris le Fort de Steclof, cette Ville fut obligée de se rendre à la barbe d'une Armée d'Espagnols de trente mille hommes, commandée par le Comte de Mansfeld vieux Capitaine, en l'absence du Duc de Parme. Car le Prince ayant fait faire des Ponts sur les eaux & les marais qui environnoient cette Place, pour la communication de ses

quartiers, & ayant fortifié ſon Camp, avec tout l'art & toutes les précautions imaginables; ce Général tout ruſé qu'il étoit, ne put jamais le forcer dans ſes tranchées, ni l'en faire ſortir par aucun artifice, quoi qu'il lui offrît la bataille tous les jours: de ſorte qu'un jour le Prince Maurice lui ayant envoyé un Trompette, & ce Général lui ayant demandé, comment ſon Maître qui étoit jeune & fier pouvoit s'empêcher de ſortir de ſes tranchées, aprés qu'il l'en avoit défié tant de fois; le Trompette répondit, que le Prince ſon Maître étoit jeune à la vérité, mais qu'il avoit autant d'expérience que Son Excellence. Toutes ces choſes ſe paſſérent depuis l'an 1591. juſqu'à l'année 1593.

L'année d'aprés il prit la grande & fameuſe Ville de Groningue, Capitale de la Province du même nom. Il prit auſſi & reprit Rhinberg, & ſe rendit Maître de Mœurs & de Grave. Mais ce qui le rendit plus recommandable que tout cela, fut la vigoureuſe & longue défenſe de la Ville d'Oſtende, où les Eſpagnols aprés avoir perdu ſoixante mille hommes, devant cette Place, pendant un Siége de trois ans, & avoir épuiſé leur treſor par une dépenſe de

plus

plus de cent millions, s'en rendirent enfin les Maîtres, mais aprés qu'elle eut été réduite dans un état, qu'elle ressembloit plus à une Mazure & à un Cimetiére, qu'à une Ville.

Le Prince pour récompense de cette perte eut tant de bonheur & fit tant de diligence, qu'il prit en peu de jours l'Ecluse dans la Comté de Flandres, Place bien plus importante qu'Ostende, qui avoit coûté tant de temps, tant d'hommes & tant d'argent.

Mais dans la Bataille de Nieuport, où il défit à platte coûture l'Archiduc Albert, il fit connoître à toute la terre, qu'il sçavoit aussi bien vaincre une Armée de vieux Soldats plus nombreuse que la sienne & rangée en Bataille, que défendre, se rendre Maître, ou prendre par force les meilleures Forteresses de l'Europe. L'Archiduc & le Duc d'Aumale furent blessez dans le combat. François Mendoza Amiral d'Arragon y fut fait prisonnier, avec grand nombre des principaux Officiers, jusqu'aux Pages mêmes de l'Archiduc, que nôtre Prince renvoya à leur Maître sans rançon, avec non moins de générosité que de noblesse d'esprit. Le canon & tout le bagage des Ennemis, avec plus de cent Cornettes &

Drapeaux furent les dépoüilles de sa Victoire, & six mille Espagnols furent tuez sur la place. Et quoi que quatre Régimens d'Infanterie & quatre Compagnies de Cavalerie que commandoit le Prince Ernest eussent été défaites auparavant, cela ne l'empêcha pas néanmoins de donner Bataille aux Ennemis. Au contraire, résolu de vaincre ou de mourir, il renvoya tous les Vaisseaux qui avoient transporté tout son monde en Flandres, disant à ses Soldats qu'il n'y avoit point d'espérance de se sauver par la fuite; qu'il faloit passer sur le ventre des Ennemis, ou boire de l'eau de la mer.

Ce ne fut pas la premiére fois que ce Prince avoit paru en pleine Campagne, comme nous l'avons déja remarqué. Car outre les actions de vigueur qui viennent d'être rapportées, il défit un Corps de six mille Fantassins & de six cens Chevaux commandez par le Baron de Balançon. Et non seulement le Général fut tué dans cette rencontre, mais deux mille des Ennemis restérent sur la place. Outre cela, il prit trente-huit Drapeaux, ou Etandards, & fit un trés-grand nombre de prisonniers, de la premiére qualité.

Ce Prince s'étoit rendu si recommanda-

ble

ble par ſes grandes Actions, & s'étoit aquis ſi fort l'eſtime de tous les autres Princes, que le Roi de la Grand'-Bretagne, pour témoigner celle qu'il avoit conçûë pour lui, envoya en Hollande ſon premier Héraut d'Armes, porter l'Ordre de la Jarretiére, avec Commiſſion à ſon Ambaſſadeur Ordinaire vers les Etats, de le preſenter à cet illuſtre Prince. La Cérémonie s'en fit à la Haye le quatriéme de Février 1613. de la même maniere qu'elle ſe fit, le même jour, en la Ville de Londres, à la reception des Chevaliers de cet Ordre, que des Empereurs ſe ſont fait honneur de porter. Jamais on n'a vû tant de pompe qu'on en vit dans cette occaſion. Les Etats aſſiſtérent à cette Cérémonie, & Barnevelt fit le remerciment pour eux, de l'honneur qu'ils avoient reçû, en la Perſonne de leur Capitaine Général, & félicita le Prince de cette nouvelle Dignité.

Le Grand & Invincible Maurice étoit un Prince infatigable & né véritablement pour la Guerre. Il étoit robuſte & d'un fort bon tempérament, quoi que néanmoins il ait été ſujet à pluſieurs maladies aiguës & dangereuſes. Il paroiſſoit plus petit qu'il n'étoit, parce qu'il avoit un peu trop d'embonpoint. Il avoit le viſage plein, la bar-

be large & épaiſſe, la phiſionomie heureuſe, quoi qu'un peu rude, & les yeux clairs & pleins de feu. On a dit de lui qu'il étoit Allemand d'origine, François d'éducation, & Flamand d'inclination. En effet, il avoit les maniéres des Flamands qui ſont ſincéres & ſans façon. Il ne quitta jamais la Fraize, ni ſa maniére de s'habiller, qui étoit fort modeſte : car excepté ſes Manteaux & ſes Caſaques qui étoient doublées de Velours, & un Pourpoint de Satin, avec un petit Galon d'or, l'Etoffe de ſes habits étoit de laine & toûjours de couleur de muſc. Et il ne pouvoit ſe tenir de rire quand il voyoit les François qui portoient des Pourpoints coupez & des demi-chemiſes, ſur tout en Hollande, où il fait extrêmement froid dans l'Hyver.

Il diſoit toûjours quelque bon mot, & comme il connoiſſoit trés-bien le génie de tous les Peuples, il avoit accoûtumé de comparer les quatre principales Nations de l'Europe, à quatre ſortes d'Inſectes, qui les repreſentoient admirablement. Il diſoit que les François reſſembloient aux puces, qui ſautent toûjours & ne peuvent demeurer dans la même place, les Eſpagnols à ces petits vers, qui ne quittent jamais le lieu

où

où ils ſont; les Italiens aux punaiſes, qui ne demeurent pas long temps dans un endroit ſans y laiſſer quelque infection; & les Allemands aux poux, qui ſouffrent patiemment qu'on les écraſe ſur une table. Il ne pouvoit ſouffrir que ſes Cavaliers portaſſent des bottes trop étroites, diſant qu'un Cavalier ne ſçauroit être trop tôt à cheval, & qu'il y a une infinité d'occaſions où ils ſont obligez de monter en un inſtant: c'eſt pourquoi il en portoit lui-même de ſi larges, qu'il les pouvoit mettre tout d'un coup.

Ses principales occupations, lors qu'il n'étoit point en Guerre, étoient la promenade, la lecture des livres d'Hiſtoire, de Politique, de Mathematiques & de Religion, le jeu de Paume, de Mail & de Echecs qu'il aimoit avec beaucoup de paſſion.

Comme il entendoit admirablement la Géometrie & les Mechaniques, il inventa pluſieurs Inſtrumens fort utiles & d'un grand uſage dans les Siéges & les paſſages des Riviéres. C'eſt à lui qu'on doit l'invention des Galeries & des Ponts roulans, & celle d'alléger le Canon, pour en faciliter le tranſport, ſans en amoindrir pourtant l'effet. Il avoit auſſi inventé, pour ſon divertiſſement un Chariot équipé à voiles, qui

rouloit, quand le vent étoit un peu fort, comme si c'eût été un petit Vaisseau.

Ce Prince paroissoit être toûjours content au milieu de ses plus grandes traverses: & quelque chagrin qu'il eût essuyé, il étoit pourtant si tranquile, que du moment qu'il étoit au lit & qu'il avoit la tête sur son chevet, il s'endormoit si profondement, qu'on avoit de la peine à l'éveiller. Cependant, comme il connoissoit bien que ce défaut de temperament avoit été trés-souvent funeste aux Généraux d'Armée, il avoit si bien remédié à tous les inconveniens que son sommeil trop profond lui pourroit causer, qu'il avoit toûjours deux hommes dans son Antichambre, qui se relevoient, d'heure en heure, & qui avoient ordre de le réveiller, en cas de besoin.

Il mourut âgé de cinquante-huit ans, le vingt-troisiéme d'Avril 1625. dans le temps que le Marquis de Spinola tenoit assiégée la Ville de Breda, qui étoit reduite à la derniére extrêmité par la peste & par la famine. Ce qui a fait croire à quelques-uns, que le chagrin qu'il eut de ne pouvoir secourir sa propre Ville, qu'il avoit surprise avec tant de bonheur, 34. ans auparavant lui causa la mort. Il ne se maria jamais, ainsi

ainsi il laissa le plus jeune de ses Freres héritiers de ses titres & de tous ses grands biens.

Ce n'est ici qu'un abregé fort succint de la vie de ce Grand Prince, pour laquelle il faudroit un volume entier. Il étoit sage, vaillant, & incomparable, pour assiéger, ou secourir une Place, pour fortifier un Camp, surprendre l'Ennemi, épargner la vie du Soldat & faire exercer une exacte Discipline parmi les Troupes. Aussi sa vie ne fut qu'un tissu d'actions Héroïques & surprenantes & une suite perpetuelle de triomphes. Et cette glorieuse vie ne fut uniquement consacrée qu'à la gloire de son Païs. Car quoi que ses Ennemis ayent dit que le grand dessein qu'il avoit, étoit d'usurper la Souveraineté des Provinces-Unies, & que son ambition causa la mort de Barnevelt, dont il craignoit le crédit & la fidélité, il y a si peu d'apparence à cela, qu'aujourd'hui les Historiens qui auroient le plus d'intérêt à soûtenir cette calomnie le justifient là-dessus. En effet, si ce Prince avoit eu le dessein d'usurper l'autorité Souveraine, il eût pû le faire réüssir, aprés la mort de Barnevelt, & lors qu'il étoit Tout-puissant dans l'Etat, par la chûte du Parti Remontrant. Cependant il ne parut jamais dans le public aucu-

ne marque d'une entreprise de cette nature, ce qui n'eût pas manqué, sans doute, de faire quelque éclat, s'il eut conçû une semblable resolution: & ceux qui l'ont voulu rendre suspect aux Etats, lui & sa posterité, par cet endroit-là, ne se sont fondez que sur de foibles conjectures, ou sur des faits qu'ils ont inventez méchamment. Disons donc avec un célébre Historien, que ce fut *un trés-excellent Fils d'un incomparable Pere & le Protecteur de sa Patrie*, & que Guillaume laissa à ce Fils qui hérita de toutes ses Vertus, le soin d'achever le rétablissement d'une liberté qui n'étoit pas encore tout à fait affermie.

On a dit, il y a long temps que tous les Grands Hommes ont commencé jeunes à faire de grandes Actions. Mais jamais cela ne s'est trouvé plus veritable qu'à l'égard du Prince Maurice. Il reçût le Gouvernement des Provinces-Unies à dix-sept ans. Il abattit la faction du Comte de Leycestre à dix-neuf. Il étouffa les divisions qui commençoient à croître dans les Provinces à vingt & un. Et depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, sa vie ne fut qu'un tissu de Victoires. Car il prit par Siége trente-huit Villes, quarante-cinq Forts, ou Châteaux, & emporta

porta d'assaut quatorze, ou quinze Places considérables. Il fit lever douze Siéges : se rendit Maître quatre fois du Brabant, & vainquit trés-souvent les Ennemis en Bataille rangée, avec une poignée de gens. Il faillit à être assassiné six fois : mais Dieu lui fit la grace de mourir dans son lit. Il fut enseveli dans le magnifique Tombeau du Prince son Pere, avec toute la pompe que méritoit le Restaurateur de sa Patrie.



FREDERIC HENRY.
Prince D'Orange.



HISTOIRE DE FREDERIC-HENRI, PRINCE D'ORANGE.

FRederic-Henri nâquit à Delft en Hollande le vingt-huitiéme de Février 1584. quatre mois & dix jours avant le funeste assassinat de son Pere. Ce fut un Capitaine des plus renommez de son Siécle, & dont la réputation pour les affaires de la Guerre ne fut pas moins illustre que celle de son Frere Maurice. Il eut pour Parrains Henri Quatriéme Roi de Navarre & depuis de France, & Frederic Troisiéme Roi de Danemark,

nemark, qui lui donnérent leurs noms. Tellement qu'il fut appellé Henri-Frederic. Mais à son avenement au Gouvernement des Provinces-Unies, il voulut qu'on l'appellât Frederic-Henri.

Il passa ses premiéres années à la Cour de France, où il fut élevé avec beaucoup de soin.

La premiére entreprise de ce Prince fut de tenter le secours de la Ville de Breda, que le Prince Maurice avoit laissée assiégée en mourant, par le Marquis de Spinola. Mais comme je l'ai déja dit, cette Place étoit réduite à une si cruelle extrêmité, & d'ailleurs, l'Armée ennemie étoit si nombreuse, le Marquis avoit si bien pourvû à la seureté de son Camp, que ses tentatives furent inutiles. Si bien qu'aprés avoir fait tout ce qui se pouvoit faire dans cette rencontre, Justin de Nassau Fils naturel de Guillaume Premier fut contraint de rendre la Place, aprés avoir rempli tous les devoirs d'un sage & habile Gouverneur, & la retraitte du Prince fut si judicieuse, qu'elle fut estimée des Ennemis même.

On conservoit dans le Port de Breda le Bateau dont le Prince Maurice s'étoit servi pour

pour ſurprendre cette Place, en 1590. comme il a été rapporté : mais Spinola ne ſe fut pas plûtôt rendu Maître de cette Ville qu'il fit brûler ce fameux bateau. Cette action lui attira une infinité de railleries de toutes parts, & des Vers Latins qui furent extrêmement ſanglans, & que chacun peut avoir lûs dans une Hiſtoire qui eſt aſſez connuë.

Mais pour revenir à Frederic-Henri, ce Prince n'étoit pas enfant, lors qu'il fut appellé à la Succeſſion de la Principauté d'Orange & au Gouvernement des Provinces-Unies ; il avoit déja atteint l'âge de quarante ans, & en état par conſequent de ſoûtenir le faix des grandes affaires.

Il étoit au Camp de Valvick lors qu'on lui annonça la Nouvelle de la mort de ſon Frere : mais il ne la ſçût que le lendemain: & le jour ſuivant, il reçût, de la part des Etats-Généraux, ſes Proviſions de Général de leurs Armées, d'Amiral & de Gouverneur de leurs Provinces, avec les mêmes honneurs, la même Autorité & les mêmes avantages que le Prince ſon Predeceſſeur.

Deux ans aprés la perte de Breda, il fit aſſiéger Oldenzeel Ville Capitale de Tuente

Tuente, avec une Armée de six mille hommes, commandée par le Comte Ernest de Nassau. Le Baron de Monclé défendoit la Place avec sa Compagnie de Chevaux-Legers & une Garnison assez considérable. Il fit diverses sorties vigoureuses: mais cela n'empêcha pas qu'il ne s'en rendit Maître, aprés huit jours de Siége. Comme cette Ville n'étoit pas fort nécessaire aux Etats & qu'elle les incommodoit, étant entre les mains des Ennemis, le Prince la fit démanteler, avec le Château de Laach. Aprés quoi, il alla camper avec son Armée qui étoit composée de seize mille hommes, entre Calcar & Cranenbourg, pour tâcher d'interrompre les travaux d'un Canal entrepris par le Marquis de Spinola, pour joindre le Rhin à la Meuse, depuis Rhinberg jusqu'à Gueldres & depuis Gueldre jusqu'à Venloo. Les Espagnols avoient fait dessein de bâtir vingt-quatre Forts & deux Forteresses Royales dans la longueur de ce Canal, pour y loger les gens de guerre qui devoient couvrir les travailleurs. Ce Canal devoit être de soixante & dix pieds de largeur, dans le dessein de défendre le Brabant des courses des Hollandois, & pour dé-

détourner le Commerce d'Allemagne en Hollande & l'attirer dans le Brabant.

A la verité le Prince n'interrompit pas les Ouvrages de ce Canal, mais il incommoda fort les Ennemis. Il força & demolit un de leurs Forts avec ſept ou huit Redoutes, paſſa au fil de l'épée pluſieurs Soldats & fit un nombre conſidérable de priſonniers, avec quinze Cornettes de Cavalerie & deux milles hommes de pied ſeulement, commandez par le Comte de Stirum. Mais ſon deſſein étant de ſe rendre Maître de quelque Place, aprés pluſieurs reſolutions il ſe détermina d'aller mettre le Siége devant Grolle qui avoit été priſe & repriſe par le Prince Maurice & qui étoit enfin retombée entre les mains des Eſpagnols.

Frederic-Henri ne fut pas plûtôt devant la Place qu'il diſpoſa ſon Camp en trois quartiers, & il fit faire ſes travaux avec tant de diligence, que le même jour il fut à couvert dans ſes retranchemens, & les jours ſuivans il fit des choſes ſi extraordinaires, que celui qui a fait la Relation de ce Siége, dit qu'il ne s'étoit rien vû de ſemblable du temps de Maurice, qu'il appelle le Reſtaurateur de l'ancienne Mi-

lice. Enfin, aprés plusieurs sorties, aprés plusieurs combats sanglants, le Prince ayant fait joüer une Mine, les Assiégez furent obligez de Capituler & cette forte Place si fort contestée se rendit aux mêmes conditions que ceux de Breda avoient acceptées de Spinola, deux ans auparavant, malgré les efforts du Comte Henri de Bergue, qui ne la pût jamais secourir, quelque nombreuse que fût son Armée.

Son Vice-Amiral Hein ne fut pas moins Victorieux sur mer qu'il venoit de l'être sur terre : car il prit la Flotte Espagnole prés de Cuba estimée plus de vingt millions, car elle étoit composée de vingt Navires chargez d'or & d'argent & de marchandises trés-precieuses.

Mais ce qui acheva de rendre recommandable Frederic-Henri fut la prise de Boisleduc, qui est une Ville entourée de Forts & de Marais qui la rendoient inaccessible & qui à cause de cela étoit appelée la Vierge de Brabant. En effet, depuis que les Habitans de cette Ville s'étoient déclarez, par bigotterie, pour l'Espagne, elle avoit été attaquée à diverses fois & elle n'avoit pû jamais être emportée. La Conquête de cette Place fut entreprise par Guil-

Guillaume Premier en 1581. Elle fut bloquée par le Duc d'Anjou trois ans aprés. Elle fut surprise en 1585. par le Comte de Hohenloo : & le Prince Maurice l'assiégea à cinq diverses fois, sans qu'il lui fût possible de s'en rendre Maître. Cette Ville fut toûjours imprenable, par des accidens imprévûs, ou par un decret de la Providence qui la réservoit à Frederic-Henri, qui l'ayant investie sur la fin du mois d'Avril 1619. l'obligea à Capituler, le quatorziéme de Septembre de la même année. On peut dire certainement que ce fut l'un des plus beaux Siéges du Siécle. Antoine Schetz Baron de Grobbendonck, qui en étoit Gouverneur, & qui s'étoit signalé par sa bravoure & par sa prudence en une infinité d'occasions éclattantes, étoit dans la Place avec trois mille hommes de pied & quatre Compagnies de Cavalerie. Ce Baron qui avoit succedé à son Pere au Gouvernement de cette Ville, contre la maxime des Espagnols, se défendit avec toute la résolution dont est capable un Gouverneur qui a du courage & de l'expérience & qui en perdant la Place perd son établissement. Mais sa resistance toute vigoureuse qu'elle fut ne fit qu'animer davantage

vantage le Prince, & ne servit qu'à lui faire entreprendre des Travaux qui peuvent être comparez aux plus renommez de l'antiquité.

Le Comte Henri de Bergue qui avoit échoüé au Siége de Grolle, voulut pour se dédommager du peu de succés de son entreprise donner du secours à Boisleduc & obliger le Prince à lever le Siége. Pour cet effet, il s'approcha de son Camp avec trente mille hommes: mais le Prince le fit retirer & s'exposa tant de fois, que non seulement les Etats Généraux le priérent par leurs lettres de conserver une vie si précieuse à leur République, mais les Ennemis mêmes l'avertirent, qu'il couroit aux dangers avec trop d'intrépité. Jamais Prince n'a témoigné en même temps tant de fermeté & tant de valeur que Frederic-Henri en témoigna dans cette occasion. Car il continua toûjours son Siége, quoi que le Comte de Bergue fût entré dans le Velau pour faire diversion; quoi qu'il eût été joint par les Troupes Impériales commandées par Ernest Comte de Montecuculli; qu'il eût pris Amersfort, à trois lieuës d'Utrecht, & que ses armes eussent porté une si grande terreur dans toute la Hollande,

de, que tout le monde lui conseilloit d'abandonner la Place qu'il avoit assiégée pour aller delivrer son Païs que les Ennemis ravageoient.

Enfin, car on ne sçauroit ici entrer dans aucun détail, le Prince pressa si fort la Place, repoussa si souvent les Ennemis, & fit joüer si heureusement une Mine, qu'on fut obligé de demander une espéce de composition. Le Gouverneur lui envoya des Otages, dont l'un étoit même son Beau-Frere & son Lieutenant, & l'un d'eux lui fit ce Discours. *Jusques ici*, Monseigneur, *nous n'avons pû être vaincus par les armes : cependant, quoi que nous n'ayons pas dégéneré en ce Siége de la valeur de nos Ancêtres, nous voyons bien que nous avons été réservez pour vous, & que nous ne sçaurions résister à nôtre destinée. Mais cela ne nous sera pas honteux à cause de vôtre valeur extraordinaire, & ne peut même nous être que salutaire à cause de vôtre grande générosité. Nous ne stipulons pas néanmoins pour le principal des conditions, desquelles on convient aisément, quand les Supplians ont affaire à des Princes de vôtre vertu. Nous ne demandons que quelques jours pour avertir nôtre Princesse que nous ne sçaurions plus résister,*

réſiſter, & nous croyons que nôtre demande n'effacera en rien le luſtre de vôtre Victoire. Si nous obtenons, Monſeigneur, *ce que nous demandons, vous avez vaincu deux fois, vous que les armes & la clémence ont rendu juſques-ici invincible.* Ce Diſcours tout rempli de loüanges, n'éblouït pas toutefois le Prince, quoi qu'il ſentit bien qu'il les méritoit. Il ſe contenta de répondre, que le Gouverneur demandoit des choſes injuſtes, & leſquelles il étoit certain qu'il n'oſoit eſpérer. Et ſur cela ayant fait ſommer la Ville de ſe rendre, elle ſe rendit.

On croyoit que Frederic-Henri iroit pourſuivre le Comte de Bergue: mais il ne le fit point, parce que ſon deſſein, comme je l'ai déja dit, étoit de ſe rendre Maître de Boiſleduc, à quelque prix que ce fut. Cependant, pour rompre entiérement les meſures à ce Comte, pendant le Siége, il tourna ſes penſées du côté de la Ville de Weſel, où étoit toute l'Artillerie des Eſpagnols, & le Magazin des proviſions de leur Armée. Othon de Gent Seigneur de Dieden Gouverneur d'Emmerick pour les Etats l'alla attaquer & la prit. Et cette action à laquelle le Comte ne s'attendoit pas le déconcerta ſi fort & jetta une ſi gran-

de

de épouvante parmi ses Troupes, qu'il fut obligé d'abandonner Amersfort, de sortir du Velau, & de repasser l'Issel aussi vîte qu'il l'avoit passé. Ainsi le Prince Frederic-Henri ayant remporté une double Victoire, s'aquît la réputation de vaillant & heureux Capitaine: le bonheur étant si nécessaire à un Général, que Sylla le Dictateur préféra le surnom d'Heureux à celui de Grand.

Quelque temps aprés, le Comte Jean de Nassau son Cousin, ayant passé dans le Parti des Espagnols, pour quelque mécontentement, fut défait en pleine Campagne prés du Rhin, par Cott Iselsteine, avec une Armée qui n'étoit pas la moitié si nombreuse que la sienne, pris prisonnier, & mené à Vesel, où il paya dix-huit mille Risdales pour sa rançon.

Le Comte, pour se vanger de cet affront, leva une puissante Flotte, dans l'espérance de surprendre Villemstadt dans les Terres du Prince, mais il fut entiérement défait par les Hollandois, avec perte de quatre mille hommes qui furent faits prisonniers, & du reste de ses soldats qui furent tuez ou noyez. Lui-même il eût bien de la peine à se sauver avec le Prince de Brabançon.

Et ce fut la raison pourquoi les Etats-Généraux, pour gratifier le Prince d'Oran-

ge, & pour lui témoigner leur reconnoissance pour tant de grands services qu'il leur avoit rendus, donnérent au Prince Guillaume son Fils, la survivance de toutes ses Dignitez & Emplois.

Le Prince Frederic-Henri ne fut pas ingrat à cette honnêteté: car aprés avoir pris Ruremonde, Venlo & Strall, il résolut d'assiéger Mastricht. Pour ce dessein, il fit provision de toutes les choses nécessaires à ce Siége, & il en eût suffisamment jusqu'à-ce qu'il eût pris la Ville, ayant fortifié tellement ses Tranchées, que ni l'Armée Espagnole, ni celle des Allemands, commandée par le Comte Pappenheim fameux Capitaine, ne le purent jamais obliger à lever le Siége, les Ennemis ayant été contraints de faire une honteuse retraite, aprés plusieurs vains efforts & des pertes considérables.

Je pourrois rapporter ici plusieurs autres faits de moindre importance; comme la prise de Reinberg, petit Fort, mais tellement contesté, des deux côtez, à cause de sa scituation, que Spinola avoit coûtume de l'appeller, *la Garce de l'Armée*; comme la vangeance qu'il exerça contre le Cardinal de Richelieu, qui avoit tâché de le priver de sa Principauté d'Orange, lors qu'il abandonna

donna les François ; & la priſe du Fort de Skink, la Clef des Païs de Gueldres & d'Utrecht, qui avoit été ſurpris auparavant par les Eſpagnols. Mais tout ce que l'on pourroit dire, au ſujet de ces petites Places, n'eſt rien, en comparaiſon de la priſe de Breda & du Château, aprés un Siége de quatre mois ſeulement, au lieu que Spinola y avoit été plus d'un an, & avoit fait de prodigieuſes dépenſes, avant que de s'en rendre le Maître, comme ſi l'Ennemi eût travaillé avec tant de peine à faire paroître la réputation de nôtre Prince avec plus d'éclat & de gloire.

Son Vice-Amiral Arpez Tromp, eût le même bonheur ſur Mer : car pourſuivant la Flotte Eſpagnole, forte de ſix-vingt & ſept grands Vaiſſeaux de guerre, renforcée de pluſieurs autres Vaiſſeaux de Dunkerque, formidables en ce temps-là, il les força d'abord de s'aller mettre à couvert ſous les Dunes. Ayant en ſuite reçû un renfort de Vaiſſeaux de guerre & de Brûlots de Hollande, Zelande, & Friſe, il attaqua pour une ſeconde fois la Flotte Ennemie avec tant de courage, qu'aprés un vigoureux combat, des deux côtez, il brûla & coûla à fond quarante grands Vaiſſeaux, où plus de ſept mille hommes périrent & où deux mille furent

menez prisonniers en Hollande. Au reste, il y avoit, entre les grands Navires de guerre qui périrent, le fameux Galion de Portugal, qui portoit huit cens hommes, dont il n'y en eut pas un seul de sauvé.

L'an 1645. Frederic-Henri prit la forte Place de Hulst en Flandres qu'il enleva, à la barbe des Espagnols, quelques efforts qu'ils fissent pour la secourir; ce fut la derniére conquête du Prince.

Nous avons vû, de quelle maniére, Guillaume Premier jetta les premiers fondemens de la République de Hollande; comment son Fils Maurice les assura & les rendit solides par ses Victoires; & enfin, comment le Prince, dont nous venons de parler, par la suite de ses Conquêtes & par l'étenduë des Païs qu'il ajoûta à ceux des Provinces-Unies, obligea les Espagnols de renoncer au prétendu droit des mêmes Païs, en les affranchissant, par sa valeur, de leur esclavage. De sorte que l'on peut dire, avec justice & avec vérité, que l'Illustre Pere & ses deux Fils si renommez, sont les Fondateurs d'une République, qui est devenuë si puissante, qu'elle envoye des Ambassadeurs, comme les autres Puissances, aux plus grands Rois de la Chrêtienté & au Roi d'E-

spagne

ſpagne même, ſous la Domination duquel elle vivoit, il n'y a pas plus d'un Siécle.

Frederic-Henri avoit la taille grande, l'air noble, le port beau & une force de corps extraordinaire. Il avoit l'eſprit vif & une ſolidité de jugement admirable. On a dit de ce glorieux Prince qu'il avoit toutes les vertus & toutes les qualitez qui font les Héros. En effet, il étoit civil, obligeant, populaire, deſintéreſſé, & fidéle à ſon Païs, pour lequel il s'expoſa à toutes ſortes de dangers, comme on l'a pû voir dans le tiſſu de ſon Hiſtoire. Il étoit d'une probité ſi bien établie, que ſa conduite ne fut jamais ſoupçonnée. Il étoit ami de l'union, conſtant, modéré, ſage, plein de valeur, généreux, & ſi ménager de la vie des Soldats, qu'il en fut nommé le Pere. Outre cela, il étoit ſçavant, avoit la connoiſſance de pluſieurs Langues & étoit d'une piété exemplaire.

Avant que d'être Prince d'Orange & Gouverneur des Provinces-Unies, il avoit été honoré de pluſieurs Commandemens & s'étoit vû à la tête de pluſieurs Armées, pour le ſecours des Princes & des Etats Etrangers, & il s'étoit aquité de ces divers Emplois avec tant de gloire, que les Etats ne balancérent pas un moment à le revêtir des

Dignitez du Prince Maurice. Jamais Capitaine n'a commandé avec plus d'autorité; n'a executé ses desseins avec plus de conduite, & n'a usé de la victoire avec plus de modération que le faisoit cet Illustre Prince. Il avoit enfin une infinité de qualitez de corps & d'esprit qui le faisoient admirer de ses plus grands Ennemis, & pour le dire tout en un mot, il étoit parfait Capitaine.

Il avoit fait son apprentissage de la guerre sous le Prince Maurice son Frere. A l'âge de quinze ans, il se signalla à la levée du Siége de Bommel: & à l'âge de dix-sept dans la sanglante Bataille de Nieuport à la tête du Régiment des Walons surnommez les Nouveaux Gueux, qui l'avoient accepté pour être leur Colonel. Il n'avoit que dix-huit ans, lors qu'on le jugea capable de commander un Quartier du Camp devant Grave, où il se rendit Maître d'une Demi-Lune. L'Année suivante il fut envoyé en Angleterre pour féliciter le Roi Jaques, de son avénement à la Couronne. Et jusqu'à-ce qu'il fut élevé à la Dignité de Gouverneur des Provinces-Unies, il ne fit que des actions d'éclat & dignes du Sang dont il étoit issu.

Etant déja un peu sur l'âge, il épousa, par l'avis du Prince Maurice, Amelie de Solms, Fille

Fille de Jean Albert, Comte de Solms, qui vint avec la Reine de Bohême en Hollande, & qui étoit une Dame d'une beauté, d'une grace, d'une modestie & d'une prudence admirable.

Il eut de ce mariage Guillaume Second Pere de Guillaume Troisiéme, aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne, & quatre Filles. L'aînée, appellée Louïse-Henriette, fut mariée à Frederic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, dont elle eut plusieurs enfans. Albertine qui fut la seconde épousa le Comte de Nassau son Cousin, Guillaume-Frederic, Gouverneur de Frise. La troisiéme Henriette-Catherine fut mariée à Jean-George Comte d'Anhalt, & la quatriéme au Duc de Simeren, de la Maison Palatine.

Frederic-Henri mourut le douziéme du mois de Mars 1647. âgé de soixante & trois ans. Ainsi finit ses jours dans son lit cet incomparable Héros, qui avoit risqué de perdre la vie plus de cent fois, ou dans des Siéges, ou dans des Batailles, & qui dans le temps qu'il quitta le monde étoit autant redouté de ses Ennemis, qu'il étoit aimé de ses Soldats & du Peuple & estimé des Grands & de la Noblesse. Il n'eût tenu qu'à lui, s'il eût encore vêcu, de continuer la

guerre à ſon avantage, ou de faire une Paix glorieuſe. Mais Dieu qui diſpoſe des Princes, comme des autres hommes, l'enleva à la terre & aux Hollandois dans le temps que ſon nom étoit le plus redoutable à l'Eſpagne. Il fut enſéveli à Delft dans le Mauſolée du Prince Guillaume avec une Pompe qui ſurpaſſe l'imagination. Car outre qu'il ne s'eſt guéres vû un ſi grand concours de peuple que celui qui ſe vit dans cette occaſion; tout ce qu'il y eut de perſonnes diſtinguées dans les Provinces-Unies & dans les Etats des Alliez de la République aſſiſtérent à cette Pompe funebre, qui couta plus de cent ſoixante & dix mille Florins. Le Corps du Prince étoit ſur un Chariot traîné par huit chevaux & ceux qui portérent les bouts du Drap étoient le Comte de Brederode, le Comte Maurice de Naſſau, le Comte de Solms & le Comte Guillaume Gouverneur de Friſe, ſuivis immédiatement par le Prince de Portugal, l'Electeur de Brandebourg, les Princes de Radzivil & d'Anhalt, le Comte Palatin, le Prince de Talmont, pluſieurs Comtes de la Maiſon de Naſſau, pluſieurs Ambaſſadeurs, & tous les Colléges, Magiſtrats & Eccléſiaſtiques. Le Comte de Stirum portoit ſur un

Car-

Carreau l'Ordre de la Jarretiére, dont il avoit été honoré par Charles Second Roi de la Grand'-Bretagne. Et ce qui n'étoit, peut-être, jamais arrivé, on dit qu'il se trouva plus de quatorze mille personnes qui prirent volontairement le deüil pour ce Prince.



GUILLAUME II.
Prince D'Orange.



HISTOIRE DE GUILLAUME II. PRINCE D'ORANGE.



L'Année 1626. n'avoit été remarquable que par la prise d'Ondenzeel & du Château de Laach, qui étoient des Conquêtes peu considérables, par rapport à celles que Frederic-Henri fit dans la suite. La Campagne de cette année s'étoit passée, à proprement parler, sans aucun avantage des deux Partis. Mais si cette année ne fut remarquable par aucune de ces Actions éclattantes qui aquirent tant de réputation & tant de gloire à Frederic-Henri, elle le fut par la Naissan-

ce de Guillaume Second, Pere de Guillaume Troisiéme, aujourd'hui Roi de la Grand'-Bretagne.

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies portérent sur les Fonts ce jeune Prince, qui par la volonté de son Pere fut appellé Guillaume, du nom de son illustre Ayeul.

L'année 1630. ce jeune Prince fut déclaré & reconnu Général de la Cavalerie des Païs-Bas, & l'année suivante, les Etats de Hollande lui accordérent la survivance du Gouvernement de leur Province, pour reconnoître en la personne du Fils, une partie des grandes obligations qu'ils avoient au Pere. Ceux de Zelande suivirent leur exemple, & lui envoyérent des Ambassadeurs, qui presentérent dans un Coffret d'or l'Acte de leur resolution; Utrecht & la Province de Gueldres firent la même chose.

Le Prince Guillaume ne fut pas plûtôt en âge de porter les Armes, qu'il suivit son Pere à l'Armée. Il se trouva en 1637. au Siége de Breda, que le Cardinal Infant ne pût faire lever quelques forces qu'il eût assemblées. Ce jeune Prince, qui n'avoit alors que treize ans, donna beaucoup de témoignages de valeur. Mais comme les armes ne prospérent pas toûjours, l'année suivante, étant

étant campé avec une partie de l'Armée Hollandoise au Fort de Çaloo proche d'Anvers, il fut défait par les Espagnols, & il se sauva, comme par miracle, avec un trés-petit nombre de Cavaliers.

Cette défaite bien loin d'intimider le Prince ne fit que l'animer davantage. Il se trouva dans des occasions, où il fit voir que la valeur ne seroit pas moins son partage, qu'elle l'étoit du Prince son Pere, sous lequel il portoit les armes, & quatre ou cinq ans aprés, il en donna une marque éclatante. Car étant à la tête d'un Corps d'Armée, il attira les Espagnols, à peu prés, dans le même endroit, où il avoit été battu, & les ayant envelopez dans une embuscade, il les chargea si vigoureusement & avec tant de prudence, qu'il les défit entiérement & fit prisonnier Jean de Borgia qui commandoit la Cavalerie Espagnole, & un nombre considérable d'Officiers & de Soldats.

Dans ces entrefaites Frederic-Henri passa avec son Armée dans le Païs de Vas pour assiéger Sas de Gand, & s'étant d'abord rendu Maître de quelques Forts qui étoient aux environs de cette Place, il l'attaqua si vigoureusement que quelque résistance qu'il trouvât il l'emporta, aprés deux mois de

Siége.

Siége. Le Prince Guillaume l'avoit accompagné dans cette expedition, où il donna une infinité de marques de sa bravoure.

Frederic-Henri mourut, deux ou trois ans aprés & il ne fut pas plûtôt mort que Guillaume, qui devoit succéder prêta le serment de fidélité aux Etats pour les Charges & les Gouvernemens dont ils lui avoient accordé la survivance, comme nous l'avons déja vû.

Dans le temps que le Prince d'Orange mourut, la négotiation de la Paix Générale qui se faisoit, depuis si long temps à Munster, étoit sur le point d'être terminée, & elle se termina l'année suivante. Toute l'Europe étant donc tranquille & la Hollande étant en Paix avec l'Espagne, les Etats se voyant chargez de beaucoup de dettes, à cause des dépenses extraordinaires qu'ils avoient été obligez de faire, crurent qu'ils n'en devoient point faire d'inutiles: & comme ils entretenoient beaucoup de Troupes à leur solde, sans aucune néceſſité, puis qu'ils n'avoient plus de guerre à soûtenir, ils proposérent d'en licentier une bonne partie. Guillaume Second qui avoit été revêtu des Charges du Prince son Pere & qui vit bien que ce n'étoit que par

les

les armes qu'il pouvoit se conserver le crédit, qui étoit attaché à ses Dignitez, s'opposa puissamment au dessein des Etats Généraux. Il representa que c'étoit contre les Loix de la Politique de congedier des Troupes qui avoient été si fidéles à l'Etat, & il ne manqua pas d'alléguer que la France, ou l'Espagne pourroient bien se prevaloir de cette Réforme & venir fondre sur la Republique, dans le temps qu'elle ne seroit plus en état de se défendre. Les Etats qui avoient déja résolu de réformer six-vingt Compagnies, offrirent pour contenter en quelque maniére le Prince, de continuer la solde ordinaire aux Officiers Réformez. Le Prince donna les mains à cette proposition. Mais la Province de Gueldre & la Ville d'Amsterdam s'étant opposées à cela, par plusieurs raisons qu'elles alléguérent, ceux qui étoient dans les intérêts du Prince lui conseillérent de faire un voyage dans les principales Villes des Provinces, pour tâcher d'obliger les Magistrats à prendre la resolution de laisser non seulement les Officiers, mais même les Troupes, dans le même état, où elles étoient avant la guerre, afin qu'ils fussent prêts à servir, lors que la nécessité le demanderoit. Dans cette vûë,

le

le Prince ayant mandé les Principaux Colonels, se transporta dans quatre ou cinq Villes de Hollande. Ceux d'Amsterdam qui virent bien que le Prince viendroit aussi dans leur Ville & qui apprehendérent que sa presence ne traversât leur resolution, le firent prier par leurs Députez de s'exempter de ce voyage, par plusieurs raisons qu'ils mirent en avant. Et à l'exemple d'Amsterdam, la Ville de Harlem, celle de Medemblic & quelques autres firent la même chose.

Ce que venoient de faire ces Villes donna un si sensible deplaisir au Prince & l'outra si fort, que s'étant presenté à l'Assemblée des Etats, il s'en plaignit avec un ressentiment, qu'il seroit difficile d'exprimer. Il tâcha de leur insinuer par une infinité de raisons, qu'on n'avoit dessein que de diminuer son Autorité, & qu'on avoit témoigné un si grand mépris pour sa Personne, en lui refusant Audience, que cet affront ne pouvoit être reparé que par une satisfaction publique, qu'il demanda instamment aux Etats. Les Deputez d'Amsterdam & des autres Villes qui l'avoient suivi, répondirent à ses plaintes par un long Ecrit, où ils alléguoient les raisons qui les avoient

por-

portez à lui faire cette priére. Mais le Prince se sentant plus vivement piqué & persistant plus fort que jamais à ne vouloir pas qu'on licenciât les Gens de Guerre, se porta à la plus violente des resolutions. Car il fit arrêter prisonniers six des Principaux Magistrats, qui furent conduits, incontinent aprés, dans le Château de Louvestein.

Ce procedé du Prince consterna les Etats Généraux & donna à penser au peuple. On commençoit à dire sourdement que Guillaume Second aspiroit à la Souveraineté; qu'il ne s'opposoit à la réforme qu'on vouloit faire, des Troupes superfluës, que pour s'en servir dans l'occasion, pour se rendre Maître de tout le Païs; & que cette action de hauteur qu'il venoit de faire n'étoit pas d'un heureux présage pour la République, que ses Ancestres avoient fondée. Toute l'Europe disoit, à peu prés, la même chose: & quoi qu'apparamment ce ne fût pas le dessein du Prince, l'entreprise qu'il fit sur Amsterdam fit soupçonner généralement à tout le monde qu'il ne pouvoit souffrir d'être soûmis aux Ordres d'un Gouvernement Populaire. Ceux qui ont jugé de cette entreprise, d'une maniére desintéressée, disent que Guillaume Second n'a-

n'avoit nullement en vûë de s'ériger en Souverain, quand même la chose eût été possible, & que s'il entreprit de se rendre Maître d'Amsterdam, ce ne fut que pour se vanger des injures particuliéres qu'il prétendoit avoir reçûës, de ses habitans, espérant, d'ailleurs, que s'il pouvoit venir à bout d'humilier une Ville si riche & si puissante, c'étoit le veritable moyen de se conserver cette autorité & ce crédit, dont ses Dignitez devoient être accompagnées. Quoi qu'il en soit, il résolut d'assiéger Amsterdam & il l'executa, le trentiéme de Juillet 1650.

Il y eut en ceci quelque chose de merveilleux & qui mérite d'être remarqué. C'est que le Jeudi & le Vendredi de la même Semaine que le Prince fit marcher ses Troupes pour tâcher de surprendre cette florissante Ville, on avoit reçû des Lettres de Gennes, de Venize, de Dantzic, & de Londres, qui portoient toutes généralement, que personne n'osoit entreprendre aucune affaire d'importance avec les Marchands d'Amsterdam, parce qu'on sçavoit, de certaine science, que leur Ville devoit être assiégée, dans trés-peu de temps, par le Prince d'Orange. La France qui avoit

avoit des Eſpions par tout avoit découvert ce deſſein & l'avoit publié. Cette Couronne a été toûjours ſi irritée contre les Hollandois, depuis ce qu'ils firent, en 1635. au Siége de Louvain que le Maréchal de Breſé avoit fait & qu'il fut contraint de lever, par la Politique de ceux qui gouvernoient dans les Provinces Unies; que le Cardinal de Richelieu n'avoit rien oublié pour ſemer la diviſion entre le Prince d'Orange & la Republique de Hollande. Pour y réüſſir, comme il avoit des Créatures par tout, il ne manquoit jamais de découvrir aux Etats, par des voyes indirectes, ce qui regardoit les intérêts du Prince, & au Prince ce qui regardoit les intérêts de la Republique. Le Cardinal Mazarin qui ſucceda dans le Miniſtére ſuivit les Maximes de ſon prédeceſſeur & fit toute ſa vie le même manege. Ce fut donc lui qui découvrit ce deſſein du Prince & qui le divulgua. Mais la Ville d'Amſterdam voyoit ſi peu d'apparence à cette entrepriſe & s'y attendoit ſi peu qu'elle faillit à être ſurpriſe. Car les Troupes qui avoient été deſtinées pour cette expedition avoient executé ponctuellement les ordres qui leur avoient été donnez, & s'étoient renduës ſi à propos, des

en-

endroits où elles étoient, au rendez-vous qui leur avoit été donné, que cette Ville fut tombée infailliblement entre les mains de celui qui s'en vouloit rendre Maître, si le Courier de Hambourg, qui passa au travers de l'Armée du Prince sans être apperçû, n'en eût donné avis aux Magistrats. Corneille Beker, ancien Bourguemaître, qui étoit à proprement parler, celui à qui le Prince en vouloit, & qui se trouva seul dans la Ville, ayant fait assembler, en même temps, le Conseil des Trente-Six, les Bourgeois se mirent sous les armes; les Ponts levis furent haussez; les portes fermées; le Canon placé sur les Remparts & la Ville mise en état de se défendre. Aprés toutes ces précautions & divers conseils qui se tinrent, on envoya des Députez au Prince, pour lui faire des propositions; ce qui dura le reste du jour. Comme ce n'étoit que pour gagner temps, ils travaillérent, durant cet intervale à leurs Ecluses, avec tant de diligence, que l'ouverture s'en fit le lendemain.

Déja le Magistrat d'Amsterdam avoit envoyé des Députez au Comte Guillaume de Nassau, à qui le Prince avoit donné charge de cette entreprise, afin de sçavoir, de

de lui, pour quel dessein il s'étoit approché de leur Ville avec tant de Troupes, & le Comte, au lieu de leur faire réponse, les avoit fait arrêter prisonniers, ce qui ne fut pas agréable aux Etats. Cependant le Prince voyant le Païs inondé; la resolution ferme & constante des Citoyens à se bien défendre, & l'impossibilité de faire un long Siége, prêta l'oreille à un accommodement, qui fut fait trois jours aprés, & dont les Articles furent à son avantage. On croit que ce Siége, quelque court qu'il fut, coûta plus de six Millions à la Ville d'Amsterdam, sans compter le degât que fit l'inondation & l'interruption du commerce.

Le Prince crut bien que les Etats Généraux se plaindroient de lui, & qu'ils seroient irritez de son entreprise. Si bien que pour les appaiser, il fit mettre d'abord en liberté les Seigneurs qu'il avoit fait arrêter dans le Château de Louvestain, à cette condition pourtant, qu'ils seroient privez, à l'avenir, de toutes sortes de Charges publiques. Et en même temps, il leur envoya un Manifeste, où il deduisoit les raisons qui l'avoient obligé à se saisir de leurs personnes & à aller mettre le Siége devant Amsterdam. Mais les Etats qui ne vouloient

loient entrer dans aucun détail dans cette affaire lui renvoyérent ſon paquet ſans l'avoir ouvert, alléguant qu'il n'y avoit nulle neceſſité qu'il ſe juſtifiât, puis que ces diviſions domeſtiques avoient été étouffées dans leur naiſſance.

Ce Prince aſſiſta, environ un mois aprés, à une Aſſemblée particuliére qui ſe tint dans le Duché de Gueldre, où par ſa bonne conduite & par ſa prudence, il diſſipa tous les ſoupçons qu'on avoit conçûs contre lui & appaiſa même quelques démêlez qui étoient ſurvenus, depuis quelque temps, entre la Nobleſſe de cette Province. Il ſe rendit à la Haye ſur la fin du mois d'Octobre, & ſe ſentant accablé de laſſitude, il ſe mit au lit le même jour. Comme tout le monde s'étoit apperçû, que depuis l'entrepriſe, où il avoit échoüé, il étoit ordinairement triſte & mélancholique, la Cour ne fut point allarmée de cette petite indiſpoſition. Le lendemain on lui tira du ſang, & le jour ſuivant on reconnut qu'il avoit la petite Verole. Les Medecins ne crurent pas d'abord que cette maladie fut dangereuſe, cependant elle fut ſi violente qu'elle l'emporta, ſix jours aprés, n'étant âgé que de vingt-quatre ans. Il mourut le ſixiéme de Novembre 1650. Trois

Trois choses manquérent à ce Prince, pour rendre sa mémoire immortelle, sçavoir, la continuation de la guerre, qu'il desiroit avec beaucoup d'ardeur: une longue vie, & un peu plus de menagement pour les Etats, avec lesquels il voulut agir avec un peu trop d'autorité. Mais les Princes sont faits comme les autres hommes & ne sont pas exempts de défauts. Il est bien certain que la violence qu'il avoit fait à ces Magistrats qu'il fit arrêter prisonniers, ni la tentative qu'il avoit faite sur Amsterdam ne lui avoient pas entiérement aliéné l'esprit des peuples, mais il est néanmoins constant qu'on ne le pleura pas comme il meritoit. Car enfin c'étoit un Prince qui avoit une infinité de grandes qualitez; qui possedoit tous les avantages du corps & de l'esprit; qui fut devenu un grand Capitaine; & qui n'eut pas moins excellé dans les Vertus civiles & militaires que les Héros de sa Maison. Il avoit le génie si beau & en même temps si vif, qu'il apprit, dés sa jeunesse, l'Histoire, les Mathematiques & cinq Langues différentes, qu'il parloit avec la plus grande facilité du monde & comme celle qui lui étoit naturelle, sçavoir, l'Angloise, la Françoise, l'Espagnolle,

gnolle, l'Allemande & l'Italienne. Ceux qui n'avoient pas été dans ses intérêts lui appliquérent ces mots d'Ovide, au sujet de la chute de Phaëton; *Magnis excidit ausis. Il s'est perdu dans ses grands desseins.* Il fut enterré à Delft dans le magnifique Tombeau des Princes d'Orange avec beaucoup de Pompe.

Guillaume Second épousa en 1641. la Princesse Marie Stuart, Fille aînée de Charles Premier, Roi de la Grand'-Bretagne. Comme la gloire, la naissance & les raisons d'Etat, sont les grands ressorts qui font agir les Princes dans le choix qu'ils font pour les Alliances de leurs Familles, ces trois choses contribuérent à ce Mariage. La gloire des grandes actions de Frederic-Henri étoient répanduës par toute l'Europe; Guillaume son Fils avoit témoigné en divers rencontres, comme nous l'avons vû, qu'il ne dégéneroit point de la bravoure & de la vertu de ses Ayeux, & la Maison de Nassau avoit donné cinq Electeurs à Mayence & à Tréves, & un Empereur à l'Allemagne. Aussi du moment que la proposition de cette Alliance fut faite à Sa Majesté-Britannique, elle y donna les mains & le Mariage fut célébré

à

à Londres avec toute la Magnificence possible. C'est de ce Mariage qu'est né Guillaume Troisiéme, dont nous allons ébaucher l'Histoire.



GUILLAUME . III
Prince D'Orange.&
Roy d' Angleterre.



HISTOIRE DE GUILLAUME III. PRINCE D'ORANGE.

Et Roi de la Grand'-Bretagne.



A mort inopinée de Guillaume Second mit la Cour & les amis de la Maiſon de Naſſau dans une conſternation ſi grande, qu'il ne ſeroit pas poſſible de l'exprimer. Ce fut un coup de foudre qui fut d'autant plus accablant, qu'on ne s'y étoit pas attendu. Mais Dieu n'ayant pas voulu laiſſer ſans conſolation cette Maiſon il-

lustre, à qui la République de Hollande doit son établissement; la Princesse Royalle accoucha huit jours aprés, de Guillaume-Henri, qui est un Prince égal en vertus & en toutes sortes de qualitez à ses glorieux Ancestres & qu'on peut appeller, à trés-juste tître, le Restaurateur de cette florissante République dont ses Peres ont été les Architectes & les Fondateurs.

Cet auguste Prince, dont ceux qui écriront la vie plus au long, diront des choses si surprenantes, que la posterité aura peine à les croire, nâquit le quatorziéme de Novembre 1650. Il eut pour Parrains les Etats de Hollande & de Zelande, & les Villes de Delft, de Leide & d'Amsterdam. On peut dire que ce fut un Phenix, qui nâquit de ses propres cendres, & le Noble Rejetton d'un Arbre abattu qui a crû & fleuri dans si peu de temps qu'il se fait admirer de toute la terre. La Princesse Royalle sa Mere le fit élever, avec beaucoup de soin: & dés sa plus tendre enfance, il fit paroître tant de prudence, tant de modestie, tant de docilité, tant de sagesse, & une si grande aversion pour les ennemis de sa patrie, que ceux qui avoient

le

le plus d'intérêt à abaisser sa Maison étoient contraints d'avoüer, que jamais Prince n'avoit donné de plus grandes esperances & qu'il ne céderoit en rien aux vertus Héroïques de ses Ayeux.

Cependant, comme il étoit né dans une circonstance facheuse, & dans un temps, où ses ennemis avoient un prétexte plausible de le priver des Dignitez de la République, dont ses Ancestres avoient été revêtus; les Etats-Généraux se trouvant libres, par la mort de Guillaume Second & ayant prevû dans l'entreprise d'Amsterdam, combien on avoit à craindre d'un Gouverneur; il fut résolu que pour remédier à tous les inconveniens qui pourroient arriver, à l'avenir, sur ce sujet, il se feroit à la Haye une Assemblée Générale, des plus nombreuses qui eussent été jamais faites. Cette Assemblée commença precisément le dix-huitiéme de Janvier 1651. Elle ne finit que dans le mois d'Août de la même année. Et dans les premiéres Séances, il fut résolu; que le Païs étant sans Gouverneur, par la mort du Prince, le choix de tous les Officiers & Magistrats seroit desormais en la disposition des Villes, & que non seulement les gens de guer-

re ordinaires, mais même les Gardes du Prince défunt prêteroient le Serment de fidélité aux Etats de Hollande, nonobstant toutes les représentations que fit sur cela la Princesse Royalle, qui vouloit conserver à son Fils les Charges que possedoit son Epoux, & avant lui, les autres Princes d'Orange, les Fondateurs, les Liberateurs & les Restaurateurs de la République.

Guillaume-Henri eut à souffrir beaucoup, par les intrigues & les machinations du Parti de Barnevelt rétabli en la personne de Mrs. de Wit. Mais il endura tout avec une moderation incroyable, attendant avec une patience au dessus de celle de son Bisayeul le Prince Guillaume, une saison propre & une occasion favorable, ponr être rétabli dans toutes les Dignitez & les grands Emplois, dont ses Ancêtres avoient de tout temps joüi, & desquels il avoit été privé par un Decret public, obtenu par une Faction dominante, aussi-tôt aprés la mort de son Pere.

Il faut avoüer que la France contribua en quelque maniére à son rétablissement, quoi que sans dessein de favoriser le Prince; mais le destin voulut que cet orgueilleux Monarque ravageât & détruisit presque

que cette floriſſante République, afin que Son Alteſſe pût faire connoître à toute la terre ſa prudence & ſon courage incomparable, en la rétabliſſant dans ſon luſtre, & pour faire voir auſſi, en même temps, que la ſeule Famille des Fondateurs de cette République étoit capable de réparer ſes ruïnes.

Car à peine peut-on s'imaginer, avec quel torrent le Roi de France courut & ſurprit toutes les Provinces-Unies, en forçant la plus grande partie des Villes Frontiéres, & autres Villes Capitales de ſe rendre. Entr'autres Utrecht & Zutphen ſe rendirent à la vûë ſeulement de l'Ennemi. Car quoi qu'elles euſſent de groſſes Garniſons, cependant, comme elles n'étoient compoſées que de Bourgeois, commandez par des Officiers de peu, ou de nulle experience, elles furent d'abord effrayées par une Armée aguerrie & brave, & qui ſçavoit ſe prevaloir de la Victoire, & de la frayeur où elle avoit reduit les Ennemis qu'elle combattoit. De ſorte que le Roi de France ſe vit, comme accablé d'un ſuccés ſi heureux, les choſes étant allées au deſſus de ſes eſperances & l'on peut même dire, de ſes ſouhaits.

Ces malheurs, qui avoient été prevûs, long temps auparavant, par les plus prudens de l'Etat ayant reduit les Provinces-Unies dans une consternation épouvantable, donnérent lieu au peuple de se plaindre de la mauvaise conduite de Mrs. de Wit, qui avoient alors toute l'autorité du Gouvernement, entre leurs mains : & par ce moyen, ils fournirent une occasion favorable aux Amis de la Maison de Nassau de dire leurs pensées sur ce qui se passoit pour lors. Ce qu'ils firent par voye d'avis aux peuples, leur donnant à entendre; que les Princes d'Orange étoient probablement les seuls qui étoient capables de soûtenir leur Etat chancellant & de les défendre contre leurs ennemis les plus puissans. Ajoûtant, que comme ces illustres Princes les avoient autrefois délivrez, de la Tyrannie des Espagnols, ils étoient encore les seuls qui pouvoient arrêter la furie & l'impetuosité des François.

La Princesse Doüairiere Grand'-Mere de son Altesse, femme d'une prudence incomparable & d'un courage au dessus de son Sexe, qui avoit souffert avec impatience l'Eclypse de la Maison de Nassau, qu'elle avoit vûë dans toute sa Splendeur, ne contribua

pas

pas peu par son adresse à reveiller ceux qui étoient dans ses intérêts, lesquels n'étoient pas en petit nombre. On ne peut pas dire que ce fût un crime en cette Princesse, de penser à l'avancement de son Petit Fils, en même temps qu'elle travailloit au bien public, tandis que tant d'autres tâchoient à s'élever sur les ruïnes de sa Maison & à s'établir dans les grands Emplois, aux dépens de leur propre Patrie. Ceux donc qui favorisoient le Prince d'Orange le reveillérent, se prevalant de la circonstance, qui toute funeste qu'elle étoit à l'Etat leur étoit néanmoins favorable: & ne pouvant souffrir d'être plus long temps méprisez & d'avoir perdu leur reputation; ne pouvant souffrir que tous les Emplois de l'Etat fussent donnez à des personnes qui n'en étoient pas toûjours dignes: & se servant en même temps, de la fureur du peuple, qui effrayé de tant de malheurs & allarmé avec raison de voir une Armée victorieuse au milieu de leur Païs ne parloit que de sacrifier les Mrs. de Wit; ils amenérent si bien les choses qu'ils vinrent heureusement à leurs fins. Car aprés un voyage que fit Mr. le Prince vers le commencement de l'année 1672. pour visiter les Fortifica-

tions de quelques Places ; les Etats de Hollande & de West-Frise s'étant assemblez, il fut arrêté unanimement qu'il seroit élû pour le Général de leurs Armées, ce qui fut notifié, le lendemain, à Mrs. les Etats Généraux & le vingt-quatriéme de Fevrier, le Prince ayant accepté l'offre, il prêta le serment devant leurs Hautes Puissances, avec les Cérémonies accoûtumées. Et il faut ici remarquer que les Païsans de West-Frise, qui sont trés-propres pour la guerre, ne voulurent jamais prendre les armes, qu'avec cette condition; *Qu'ils jureroient d'être fidéles à l'Etat & d'obéir aux Etats & à son Altesse, le Prince d'Orange.*

Le trop d'ambition de quelques-uns avoit été cause qu'il s'étoit formé auparavant deux Factions fatales, qui pour fortifier leurs intérêts particuliers affoiblirent les nerfs de la seureté publique: ce qui fit commettre à ceux qui avoient le plus de credit, les plus grandes fautes, en matiére de Politique, dont un Parti puisse être capable. Car s'imaginant, qu'aprés la Paix de Munster ils n'avoient plus rien à craindre, & que personne ne pouvoit leur nuire dans leurs prétensions, que la trop grande

grande puissance de la Maison de Nassau, à cause de ses Alliances avec la France & particuliérement avec l'Angleterre ; ils licentiérent, comme nous l'avons déja vû, leurs Troupes, composées pour lors de vieux Soldats & de Capitaines experimentez, qui avoient conservé la Patrie, mais qu'ils regardoient, comme entiérement dévouées au Prince d'Orange : & au même temps, ils donnérent les premiéres Charges de l'Armée & des Garnisons à des Fils de Bourguemestres, & des Deputez des Villes, gens qui quelque braves qu'ils fussent d'ailleurs, étoient la plûpart sans experience, n'ayant jamais eu de Commandement. Ce qui fut cause qu'étant surpris par un Ennemi rusé & courageux, il se trouva des Villes entiéres, qui quoi qu'elles eussent des Garnisons de cinq mille hommes de pied & de huit cens Chevaux, ne laissérent pas de se rendre à discretion, sans avoir osé tirer un seul coup, à la vûë de l'Ennemi. Ainsi la Faction & l'Intérêt qui sont ordinairement la destruction des plus florissans Royaumes ayant reduit les Etats Généraux, comme au desespoir, ils furent enfin contraints d'avoir recours à leur dernier asyle, le Prince d'Orange,

pour éviter leur ruïne entiére, & de mettre le peu d'espérance qui leur restoit en une personne, que le Parti Dominant avoit auparavant rejettée avec beaucoup d'ingratitude, & sans s'être rendu digne de ce triste sort : car enfin les enfans ne doivent pas être responsables des actions de leurs Peres, lors qu'ils n'y ont nullement trempé.

Et certes les Etats Généraux ne furent pas trompez dans leurs espérances; l'événement de la guerre en fut une preuve autentique. Car on vit un jeune Général, à l'âge de vingt-deux ans, comme avant lui son Ayeul, du temps de Charles-Quint, donner des marques si signallées & de conduite & de bravoure, qu'il s'aquit la réputation d'un Capitaine consommé. Etant certain, qu'outre qu'il possedoit dans cet âge-là, les grandes qualitez qui font l'essence d'un bon Général, sçavoir, une connoissance parfaite de la guerre, & une resolution intrepide; son autorité fut si bien établie & tout ce qu'il entreprit fut accompagné d'un bonheur si extraordinaire, que toute l'Europe eut les yeux sur lui : ses ennemis ne pouvant s'empêcher de dire eux-mêmes, que de l'air dont il s'y prenoit,

noit, il seroit infailliblement un des plus grands hommes de son Siécle. En effet, semblable au jeune Auguste, il ne parut pas plûtôt les armes à la main, qu'il arrêta non seulement un ennemi fier & victorieux, au milieu de sa carriére, mais ayant fait déclarer la fortune de son côté, il força, pour ainsi dire, l'orgueuil des ennemis les plus experimentez à se soûmettre à sa valeur.

Pour reprendre le fil de cette Histoire; le Prince n'eut pas plûtôt accepté la Charge de Général des Armées de leurs Hautes Puissances, qui lui fut presentée, de la part des Etats par Mrs. de Beverning, Jean de Wit & Gaspard Fagel, qu'il se rendit incessamment à l'Armée, qui étoit pour lors prés de Nieukop, où tout ce qu'il pût faire contre toutes les forces des François commandées par le Roi de France en personne fut de garder son poste. Ce qu'il fit avec tant de conduite, que l'ennemi, quelque puissant qu'il fût, n'eut aucun avantage, de ce côté-là. Au contraire, croyant de forcer le Prince dans ses retranchemens, il fut contraint de se retirer avec perte & d'abandonner ses Travaux.

Cependant, comme dans la Province

de

de Hollande, les Villes Frontiéres & les Garnisons tomboient tous les jours entre les mains des ennemis; le peuple commença à se plaindre hautement & à se défier, de ceux qui gouvernoient. Ceux de Dort furent les premiers qui se soûlevérent. Ils envoyérent un de leurs Capitaines aux Magistrats, pour sçavoir, s'ils étoient résolus de défendre leur Ville, ou de demeurer dans l'inaction. Les Magistrats ayant répondu, qu'ils étoient disposez à resister à tout les efforts de ceux qui les attaqueroient, & de n'oublier rien, de ce qui pourroit dépendre d'eux; le peuple demanda, au même temps, à voir les Magazins. Mais les clefs n'ayant pû se trouver, cela mit la populace en une si grande fureur, qu'on entendit mille voix confuses qui crioient, qu'il y avoit trahison, & qui demandoient le Prince d'Orange pour être leur Chef & leur Gouverneur, menaçant les Magistrats de les massacrer, s'ils ne se resolvoient sur le champ, à leur accorder leur demande. Ces cris redoublez & ces menaces allarmérent si fort les Magistrats, qu'ils envoyerent dans le moment, des Commissaires à son Altesse, pour le prier de se rendre dans leur Ville, avec tou-

te la diligence qui lui seroit possible, afin d'appaiser, par sa presence, l'émotion du peuple. Quelques raisons qu'alleguât le Prince à ces Commissaires, pour leur faire voir le danger qu'il y avoit d'abandonner son Armée, ils persistérent dans leur demande, & le Prince résolut enfin de leur accorder ce qu'ils desiroient. Ayant donc été conduit dans la grande Salle de la Maison de Ville, tenduë de riches Tapisseries & les Magistrats l'ayant prié de s'asseoir dans un Fauteüil, ils le suppliérent de leur déclarer sa volonté. Son Altesse répondit, que c'étoit à eux de lui faire leurs propositions, puis qu'ils l'avoient fait venir. Aprés quoi ils le priérent, que, pour satisfaire le Peuple, il visitât les Fortifications & les Magazins de la Ville, sans prendre connoissance de la qualité de Stathouder, à quoi le Prince consentit volontiers, & pour cet effet il alla faire immédiatement aprés, le tour de la Ville. Mais à son retour le Peuple, soupçonnant que les Magistrats les avoient trompez, aussi bien qu'ils avoient trompé le Prince, ils vinrent en foule à son Carrosse, & lui demandérent hardiment, avec beaucoup de respect néanmoins pour sa Personne, si les Magistrats l'avoient fait

leur

leur Gouverneur, ou non? Son Alteſſe ayant modeſtement répondu, qu'il étoit content de l'honneur qu'il lui avoit déja fait, & qu'il avoit ce qu'il pouvoit deſirer, ils déclarérent unanimement, qu'ils ne mettroient point les armes bas, juſqu'à-ce qu'on l'eût choiſi pour leur *Stathouder*. De ſorte qu'à la fin les Magiſtrats épouvantez par les menaces du Peuple, & ne ſçachant quel parti prendre, furent les premiers à accomplir ce qu'ils n'avoient qu'à moitié fait, quelque repugnance qu'ils euſſent à s'y reſoudre, tant il eſt difficile aux hommes de ſe défaire de la haine & de l'animoſité qui a une fois pris racine dans leur cœur.

Sur cala on fit une Ordonnance pour abolir l'Edit Perpétuel, que le Prince refuſa de reconnoître, à moins qu'on ne l'abſoût du Serment qu'il avoit prêté, lors qu'il accepta la Charge ſeulement de Capitaine Général, qu'on lui donnoit auſſi par cette Ordonnance. L'on fit d'abord un autre Acte, qui fut lû publiquement dans la grande Sale par le Secrétaire, par lequel les Magiſtrats déclaroient Son Alteſſe le Prince d'Orange, *Stathouder*, *Capitaine*, *&* *Amiral Général de toutes leurs forces tant*

par

par mer que par terre, & lui donnoient le même Pouvoir, Dignité & Autorité, qu'avoient eu autrefois ses Ancêtres, de glorieuse mémoire.

Aprés cela, toute la Ville retentit, des cris d'une joye universelle, & les Pavillons & Armes de la Maison d'Orange furent aussi-tôt plantées sur les Tours & sur les Rempars.

Il n'y eut que Corneille de Wit ancien Bourguemestre, qui revenant de la Flote tout indisposé, dit qu'il ne signeroit jamais l'Acte, quelque priére qu'on lui en fit. On le pressa extraordinairement, en toutes maniéres, à ne refuser pas cette signature. Mais ni les persuasions des Principaux, ni les menaces du peuple, qui se disposoit à piller sa maison, ni les larmes de sa femme, sensible aux périls, où il s'exposoit, ne furent pas capables de le fléchir. Cette femme le menaça même de se montrer à la fenêtre, & de protester de son innocence & de celle de ses enfans, en l'abandonnant à la fureur de la populace, mais tout cela fut inutile.

Dort ne fut pas la seule Ville, qui se soûleva, de cette maniére, & qui demanda que Guillaume Troisiéme fut revêtu des Digni-

Dignitez dont ses Anceſtres avoient joui. Toutes les Villes de Hollande & de Zelande, où les Bourgeois remarquoient la mauvaiſe conduite de leurs Magiſtrats, firent, à peu prés, la même choſe. De ſorte que ſur le rapport des Députes des Villes, les Etats de Hollande, de Zelande & de Friſe ne confirmerent pas ſeulement ce qui avoit été fait par la Ville de Dort, mais dans une grande Aſſemblée des Etats, Elles preſentérent à Son Alteſſe les Actes publics, par leſquels le Prince étoit abſous de ſon premier Serment de Capitaine Général, & investi, en même temps, de la Charge de Stathouder, avec tous les Droits, Juriſdictions & Priviléges accordez auparavant à ſes Anceſtres. En conſequence de quoi, Son Alteſſe prit le même jour dans la Sale de l'Audience, avec les Cérémonies accoûtumées, la place de Stathouder, de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies, & s'en retourna, en ſuite à l'Armée, qui étoit à Bodegrave.

Dés ce moment-là, comme ſi le rétabliſſement du Prince eût redonné courage au peuple, il y eut un Corps de cinq mille François, qui fut repouſſé, deux fois, devant

vant Ardembourg & qui ſans compter ceux qui demeurerent ſur la place, fut contraint d'y laiſſer cinq cens priſonniers, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Officiers & perſonnes de Qualité, & cela, par la valeur extraordinaire de deux cens Bourgeois ſeulement. Il eſt vrai que les femmes & les enfans les aidérent, perſonne ne s'étant épargné dans une occaſion qui fera éternellement la honte de la France, qui crioit déja Ville gagnée.

Les Bourgeois de Groningue ne ſe défendirent pas avec moins de courage & de bonne fortune contre l'Evêque de Munſter, que ceux d'Ardembourg venoient de le faire contre le Roi de France. Car cet Evêque ayant mis le Siége devant cette Ville avec une Armée de vingt-cinq, ou trente mille hommes, fut obligé de le lever, avec perte presque de la moitié de ſon monde, & aprés avoir été obligé de faire une dépenſe prodigieuſe pour toutes les munitions & inſtrumens de guerre, néceſſaires pour ſe rendre Maître de la Place. Le Gouverneur de la Ville rendit ce beau témoignage de la réſolution des Bourgeois, qu'il s'étoit rencontré en pluſieurs Siéges, mais qu'il n'avoit jamais vû tant de courage

rage ni de fermeté qu'il en avoit paru dans Groningue, durant un Siége si vigoureux. A quoi ils ne furent pas peu encouragez, par les soins que Son Altesse prit, de leur fournir toutes les choses nécessaires pour leur défense. Car ce Prince n'oublioit rien, pour se rendre redoutable & redonner la liberté à sa Patrie.

Au milieu de ce zéle extraordinaire du Peuple envers le Prince, il arriva un accident qui servit à le confirmer plus fortement dans l'affection de ce même Peuple, & qui fut cause de la mort de deux de ses plus grands Ennemis.

Car un Chirurgien ayant accusé Corneille de Wit, Baillif de Putten, de lui avoir proposé secrettement, d'empoisonner, ou de tuer le Prince d'Orange : la chose ayant été axaminée, le Baillif fut pris & mis en prison : & quoi qu'il niât la chose, en rejettant sur son Accusateur le même crime, pour tâcher de se justifier dans l'esprit du Prince & du peuple, cependant étant confronté avec le Chirurgien, qui persista dans son accusation, laquelle il confirma par la promesse qu'il disoit que le Baillif lui avoit faite de 300000. Francs pour récompense, & de six Ducatons qu'il lui avoit

avoit mis dans la main, & par plusieurs autres circonstances ordinaires dans ces sortes de traitez: La Cour de Hollande, aprés avoir meurement consideré le rapport fait par l'Avocat Général, condamna Corneille à être dépoüillé de toutes ses Dignitez & Emplois, & à un bannissement perpetuel, des terres de Hollande & de Frise. Mais le Peuple voyant que les Etats avoient poussé la chose si loin, & s'imaginant qu'un criminel puni avec tant de sévérité, l'auroit été davantage, si les Juges ne l'avoient pas favorisé, commença à murmurer de ce que la Sentence étoit trop douce, & tout aussi-tôt courut les armes à la main dans la prison. Dans ce moment-là Jean de Wit étant arrivé avec son Carrosse: pour tirer son Frere de prison, & un des Bourgeois ayant lâché ces paroles au milieu du Peuple: *Maintenant les deux Traîtres sont ensemble, & c'est nôtre faute, s'ils échappent de nos mains*; C'en fut assez pour animer la Populace, qui étoit déja assez animée. Mais il arriva encore un autre accident qui irrita davantage les esprits, c'est que pendant que le peuple attendoit la sortie des deux Freres, on fit malheureusement courir le bruit, qu'il y avoit plus de mille

mille païſans & pêcheurs, qui alloient à la Haye pour la piller. Sur quoi un autre Bourgeois ayant dit: *Allons*, Meſſieurs, *faiſons ſortir ces Traîtres, & les traînons: ſuivez-moi ſeulement & je vous montrerai le chemin*; ces paroles achevérent de les irriter, & les rendirent comme furieux. Ils briſérent donc ſur le champ les portes de la priſon, en tirérent par force les deux Freres, les traînérent dans la ruë, les maſſacrérent & les mirent en piéces, en s'écriant: *Voilà les Traîtres qui ont trahi leur Patrie.*

Ainſi périrent Corneille & Jean de Wit, les deux Ennemis jurez de la Maiſon d'Orange. On dit que Jean étoit l'Auteur de ces Réſolutions Politiques, ſçavoir, de l'excluſion de Son Alteſſe de tous ſes Emplois; de l'Edit perpétuel, & des qualitez requiſes à un Stathouder. D'où vient qu'un certain Ambaſſadeur lui dit, dans une Converſation particuliére: *Il y a long temps*, Monſieur, *qu'on m'a parlé avec éloge de vôtre prudence & de vôtre diligence infatigable dans les affaires, mais ce que je vois eſt au deſſus de ce qu'on m'a pû dire, & j'oſe vous aſſurer, ou que vous ſerez la ruïne du Prince, ou que vous vous perdrez*

drez en le voulant détruire. On dit auſſi que le Pere de Jean de Wit ayant prié un Avocat d'examiner ſon Fils, qui n'étoit âgé pour lors que de dix-huit ans, cet Avocat lui répondit, qu'il trouvoit en ce jeune homme de grandes qualitez & une certaine maturité d'eſprit, que l'on voyoit rarement dans d'autres, qui avoient paſſé toute leur vie à les aquerir. Aprés quoi le regardant fixement, & s'avançant vers le Penſionnaire de Hollande & de Dort, il dit, comme en prophetiſant, qu'il ne mourroit jamais d'une mort naturelle.

Aprés la mort du Penſionnaire, M. Fagel lui ſuccéda, le Prince d'Orange ayant approuvé ſon Election. L'Electeur de Brandebourg écrivit une Lettre aux Etats en faveur du Prince, par laquelle il leur mandoit; qu'ayant appris que Son Alteſſe avoit été rétablie dans les Dignitez de ſes Ancêtres, il ne doutoit nullement que le Ciel ne benît une réſolution ſi ſalutaire pour le bien public, d'autant plus qu'il ſçavoit que ce Prince poſſédoit, comme par héritage, toutes les vertus de ſes glorieux Prédéceſſeurs, proteſtant d'ailleurs qu'il ſe ſentoit obligé par ſon Elevation, de contribuer de tout ſon pouvoir, à ce que

le

le Prince recouvrât & conſervât ce que ſes Ayeux avoient acquis, par leur ſang, & avec tant de reputation.

Environ ce même temps-là, nôtre Prince ayant réſolu de faire déloger les Gardes avancez des François, fit un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, avec lequel il donna l'allarme à l'Ennemi, ſans deſcendre de cheval, de toute la nuit, & chaſſa les François juſques dans leurs tranchées devant Utrecht, épouvantez d'ailleurs par la perte de leurs Soldats devant Cronenbourg. Il amena avec lui dans cette occaſion pluſieurs Seigneurs François, qui chaſſoient en ce temps-là dans la Foreſt d'Amerong, leſquels il envoya priſonniers à Amſterdam, aprés les avoir traittez ſi civilement, que perſonne n'avoit oſé ſeulement leur ôter les bagues & les diamans qu'ils avoient aux doigts.

Ce fut auſſi en ce même temps, que l'on fit pluſieurs changemens des Magiſtrats dans la plûpart des Villes, au grand contentement des Habitans, qui voyoient avec plaiſir, que l'Etat alloit jouïr de ſa premiére tranquillité. Son Alteſſe ne pouvant ſouffrir plus long-temps la corruption de la Diſcipline Militaire, qui avoit été ſi fatale

fatale à tout le Païs, fit punir plusieurs Officiers pour leur lâcheté & pour leurs trahisons. Ces petits changemens ne laissérent pas néanmoins d'augmenter l'affection du Peuple envers le Prince, jusqu'à un tel degré, que le bruit ayant couru à la Haye, que certaines personnes déguisées, avoient attenté sur sa Personne, lors qu'il alloit sur les huit heures du soir, vers la fin du mois d'Octobre, visiter la Princesse Doüairiére; tout le Peuple, jeunes & vieux, grands & petits, prirent les armes & suivirent le jeune Reingrave, qui monta d'abord à cheval pour l'aller delivrer: mais ayant appris que c'étoit une fausse allarme, & que Son Altesse étoit arrivée en santé à Hountslaerdyk, ils s'en retournérent en leurs maisons avec autant de joye, qu'ils avoient fait paroître de furie & de zéle auparavant. Il fut pourtant résolu qu'à l'avenir Son Altesse auroit toûjours des Gardes pour l'accompagner.

Mais rien ne chagrina tant le Prince, que de voir la saison presque passée, sans qu'il eût fait aucune action considérable, ce qui le fit résoudre à attaquer Narden. Pour cet effet il fit avancer le Colonel Suykesteyn & le Comte de Horn, le premier

pour prendre son quartier entre Utrecht & Narden, & l'autre pour se retrancher à Polanen & du côté du Moulin. Son Altesse Elle-même se retrancha de ce côté-là prés de Bodegrave, avec quatre Régimens. Le Duc de Luxembourg se hâta d'abord d'aller au secours des Assiégez, & avec environ huit à neuf mille hommes, il attaqua le quartier du Colonel Suylesteyn, mais il en fut repoussé avec perte & contraint de se retirer. La Ville fut en suite battuë de la maniére du monde la plus furieuse & réduite à envoyer des Députez pour capituler: mais dans cet intervale le Duc de Luxembourg ayant reçû un nouveau renfort, & ayant traversé un long chemin tout plein d'eau, par le moyen des Païsans qui lui servoient de Guides, il attaqua pour une seconde fois, lors qu'on s'y attendoit le moins, le même quartier du Colonel Suylesteyn, d'où il avoit été chassé la nuit d'auparavant, & aprés un combat sanglant & opiniâtre, dans lequel le Colonel Suylesteyn fut tué, ayant refusé quartier. Enfin le Duc jetta trois mille hommes de secours dans la Ville. Il fut pourtant repoussé une seconde fois par le Comte de Horn, & contraint d'abandonner ses prisonniers.

Du

Du côté des François, il y eut deux mille Soldats de tuez, & cinquante Officiers qui moururent de leurs blessures, cinq jours aprés le combat, sans compter ceux qui furent contrains de se faire scier les bras & les jambes : ce qui jetta une si grande épouvante, parmi les François, qui étoient à Utrecht, que depuis ce temps-là, les Officiers tiroient au sort, lors qu'il s'agissoit d'aller en Parti contre le Prince d'Orange.

Du côté des Hollandois il y eut six ou sept cens hommes de tuez, outre le Colonel Suylesteyn, & un Lieutenant Colonel.

Son Altesse voyant que la Ville avoit reçû un si grand secours, se retira dans son Quartier, avec l'honneur d'une victoire entiére, & leva le Siége sans la moindre perte, aprés avoir défait cinq Régimens presque entiers, dont la plûpart des Officiers avoient été, ou tuez, ou mortellement blessez, & avoir repoussé par deux fois un vieux Général qui s'étoit prevalu de la perfidie des Païsans.

Aprés l'attaque de Narden, Son Altesse fit assembler un Conseil de Guerre, où assistérent les Principaux Officiers de l'Ar-

mée, & ayant commandé à la Cavalerie qui avoit été en Quartier à Helden, d'empêcher que les Marchandises des Anglois ne fussent transportées, de Rotterdam dans le Brabant, il marcha lui-même à Rosendael, qui étoit le lieu du Rendevous général. On rapporte que dans la marche, un Colonel eut la curiosité de demander au Prince, quel étoit le grand dessein que son Altesse avoit contre les François? Le Prince pour toute réponse, lui demanda, si en cas qu'il le lui dit, il ne le découvriroit à personne, supposé qu'on lui fit la même question? Le Colonel ayant répondu, que non. *Le Ciel*, dit le Prince, *m'a fait la même grace qu'à vous.* Sage réponse d'un Prince prudent & d'un grand Capitaine, semblable à celle que fit le fameux Consul Cecilius Metellus à un de ses amis, en une pareille occasion. Ayant fait, aprés cela, passer montre à son Armée à Rosendael, composée de vingt-quatre mille hommes de pied & de cheval, il prit sa marche directement dans le Païs de Liége. A son approche le Comte de Duras, qui étoit à Maseyk, se retira avec son Armée à Vassembourg, & plus avant vers la Riviére Roer. On crût que le principal dessein de

Son

Son Alteſſe étoit, de chaſſer les François de leurs Quartiers vers la Meuſe, & de donner bataille au Comte de Duras, qui commandoit les Troupes Ennemies, s'il en avoit l'occaſion favorable. Pour cet effet, ayant fait paſſer ſon Armée ſur un Pont de batteaux prés de Navagne, & ayant joint le ſecours qui lui venoit, d'Eſpagne, il alla directement à Tongres, qu'il inveſtit de tous côtez avec la Cavalerie Eſpagnole & la ſienne. Il ne fut pas plûtôt là, qu'il apprit que le Comte de Duras avoit décampé, ſi bien qu'il tourna bride du côté de Maſtricht, & repaſſant la Meuſe entre Sittart & Maſeik, il campa prés d'Ainsberg, où il demeura deux jours, pour voir s'il pourroit engager le Comte à donner bataille : mais la Riviére qui étoit enflée par les pluyes ne favoriſant pas ſon deſſein, il revint ſur ſes pas à Maſtricht, d'où il envoya un Parti de Cavalerie & d'Infanterie pour ſe ſaiſir du Château de Valeheron. Ce Château étoit fort, cependant, aprés quelque reſiſtance, il ne laiſſa pas de ſe rendre à diſcretion. On trouva là quantité de blé & de foin, & autres proviſions de bouche. Aprés cela Son Alteſſe marcha à Lewich dans l'eſpérance

 d'en-

d'engager l'Ennemi : mais le Comte se retira avec tant de vitesse, & s'éloigna si fort de l'Armée du Prince, qu'il lui fut impossible de l'approcher. Le Prince d'Orange fit paroître un grand courage dans tout ce temps-là, puis que malgré la rigueur de la saison, il ne laissa pas de presenter le combat à l'ennemi, au milieu de ses Victoires & de ses conquestes.

En effet, voyant que le Comte de Duras n'avoit pas envie de hazarder une bataille, il fit avancer le Comte de Marcin, pour investir Charleroi avec l'Avantgarde, pendant qu'il le suivoit avec l'Armée. Mais le froid fut si rigoureux, qu'il fut impossible d'ouvrir la tranchée, ni de faire la moindre circonvallation : de sorte qu'aprés s'être rendu Maître de Bins, & avoir fait prisonniers trois Capitaines & trois cens Soldats, pillé & démoli la Ville, il revint sur ses pas, passant par le Brabant, & mit son Armée en Quartier d'hyver. Le Comte de Montal, qui quelquefois s'enfermoit dans Tongres, & quelquefois dans Charleroi, parce qu'il craignoit pour les deux Places, ne sçachant pas néanmoins laquelle des deux le Prince assiégeroit, fut bien trompé, de croire que le Prince voulût

lût entreprendre un long Siége, dans la plus rigoureuse saison de l'année Ce fût néanmoins une chose bien remarquable, qu'un jeune Général qui commandoit une Armée composée de tant de Nations différentes, fût capable de marcher au milieu d'un hyver si facheux dans le Païs Ennemi, de chasser un vieux Général de son poste, de le défier au combat, & pour cet effet, de le suivre pas à pas, de jetter la terreur dans deux fortes Garnisons, & de revenir avec des prisonniers & avec le butin de deux Places bien fortifiées, & tout cela en neuf jours de temps, sans avoir perdu aucun de ses gens, ou fort peu. Outre la peur qu'il fit à l'Archevêque de Cologne, qui ne se croyoit pas en seureté ni à Bonne ni dans aucune Place de ses dépendances, tant que Son Altesse étoit si prés de lui.

Durant cette expédition du Prince, le Duc de Luxembourg fit une Armée de quartorze mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, avec résolution de conquerir la Province de Hollande : & dans l'espérance de s'enrichir lui & son Armée, du pillage de Leyde & de la Haye il fit dessein de marcher sur la glace, avec la fleur de l'Armée Françoise, vers la fin de Dé-

 cembre :

cembre : mais étant arrivé à Slinwetering, il trouva les eaux ſi grandes, qu'il n'y eut que trois mille cinq cens Fantaſſins qui puſſent paſſer, le reſte ayant été contraint de s'en retourner à Naerden. Ce parti attaqua d'abord Nieucrop, mais il fut repouſſé par les Païſans, de ſorte qu'il marcha vers Swammerdam, où les Soldats furent les premiers à s'enfuïr, laiſſant les Habitans à la merci de l'Ennemi. Néanmoins le Comte de Koningſmarck, qui commandoit à Bodegrave, ayant eu avis de la marche des François, ſe hâta d'aller du côté de Leyde, & poſta un Régiment à Gours-Sluys, pour les arrêter au paſſage, de ce côté-là.

Cette marche deſeſpérée des François, mit d'abord des Peuples dans une grande conſternation, particuliérement ceux de la Haye : mais rien ne les découragea tant, que d'apprendre, que pendant que les Etats prenoient tous les ſoins imaginables pour prévenir le retour de l'Ennemi, le Colonel Painvin avoit abandonné ſon poſte à Niewerbourg, & s'étoit retiré à Tergou. Par ce moyen l'Ennemi pouvoit avoir le paſſage libre pour ſe retirer, au lieu qu'il auroit péri dans le eaux, ou auroit été contraint

traint de se rendre à discrétion, à cause du dégel qui suivit bien-tôt aprés. Mais toutes leurs craintes s'évanouïrent au retour du Prince d'Orange, qui ayant reçû avis à Breda de l'entreprise des François, arriva avec une diligence incroyable à Alfen, & en peu de temps, sa presence rétablit toutes choses comme auparavant. Le Duc de Luxembourg étoit dans le Païs, tout ce temps-là, & il faillit même à se perdre par la chûte que son cheval fit dans l'eau qui étoit dégelée, ses gens ayant eu bien de la peine à le sauver. Quoi qu'il en soit, il en échappa, mais il n'en fut pas de même de six cens de ses meilleurs Soldats qui y périrent. Ainsi finit cette expédition si hardie.

Il est vrai que les François commirent des cruautez inouïes à Swammerdam & dans plusieurs autres Places qui tombérent entre leurs mains, violant les femmes, dépoüillant & blessant jeunes & vieux, & jettant les enfans dans le feu, sans avoir aucune pitié de leurs cris, ni être touchez de leurs larmes. Ces pertes néanmoins furent en quelque façon récompensées par la prise de Coeverden, qui est une Ville, des mieux fortifiées du Païs-Bas, la Clef des Provin-

ces de Frise & de Groningue, scituée sur les Frontiéres de la Drente, & sur les confins de la Comté de Benten & de Tuent, environnée de tous les côtez d'un Marais, fortifiée de larges, profonds & doubles fossez, de remparts extrêmement hauts & forts, & défenduë de sept Bastions, qui portent le nom des sept Provinces-Unies, & d'un Château trés-régulier, jugé imprenable par les anciens Ecrivains. Cette Ville tomba entre les mains de l'Evêque de Munster l'année 1672. année si fatale aux Provinces-Unies, non sans soupçon de trahison. Mais la fortune ayant tourné visage aux François victorieux, aprés le rétablissement de Son Altesse dans toutes ses Dignitez, elle fut reprise avec non moins de courage, qu'elle avoit été perduë auparavant avec tant de lâcheté. Car cette même Place que Verdugo avoit assiégée en vain l'espace de trente & une semaines de suite, & que l'Evêque de Munster, aprés s'en être rendu Maître, avoit pourvûë d'un Magazin considérable, dans le dessein d'en faire une Place d'Armes dans ces Païs-là, fut, par un Parti de neuf cens soixante hommes seulement commandez par M. de Rabenhaut, reprise en moins d'une heure, sans y

en

en perdre plus de ſoixante, au lieu que l'Ennemi y en perdit cent cinquante, outre les Officiers qui furent tuez à l'aſſaut, & quatre cens trente priſonniers qu'on fit, du nombre deſquels étoient ſix Capitaines, onze Lieutenans, & quatorze Enſeignes. Le reſte de la Garniſon, car elle étoit compoſée de neuf cens hommes, ſe ſauva bien vîte, auſſi-tôt qu'elle vit la Ville perduë. Mais ce qu'il y eut de plus conſidérable, c'eſt que dans cette Forteresse ſi importante, on trouva une quantité prodigieuſe de munitions de guerre, & d'autres poviſions en abondance, ce qui pouvoit ſans aucun doute, obliger les Ennemis à tenir le Siége plus long temps. De plus, comme cette forte Place repriſe par les Hollandois les encouragea beaucoup, ſa perte déconcerta extrêmement les Ennemis, dont la conſternation fut ſi grande, que ſur les nouvelles de cette perte, ils abandonnérent pluſieurs Places. Tout cela augmentoit la gloire de Son Alteſſe : car les peuples voyant de ſi heureux changemens, ſi tôt que le Prince eut le maniement des affaires, ils étoient aiſément perſuadez, & avec raiſon, que tous ces ſuccés ſi peu attendus, étoient les effets de ſon courage.

C'eſt pourquoi le Prince s'aquit la même autorité ſur les peuples des Païs-Bas, qu'eut autrefois Ariſtide ſur les Atheniens, qui ſe ſoûmettoient aveuglément à tout ce qu'il approuvoit: ainſi il régloit leurs différens domeſtiques, avec le même bonheur avec lequel il ſurmontoit leurs Ennemis du dehors; car la révérence & le reſpect accompagnent toûjours l'affection, particuliérement lors qu'elle eſt gagnée par la modération & par la douceur.

Il arriva dans ce temps-là, que les différens, entre les Magiſtrats de Friſe s'échauférent de telle maniére que les nouveaux & les vieux tenoient leurs Aſſemblées à part & prenoient des réſolutions toutes oppoſées. Ce deſordre ſi pernicieux au bien public n'avoit pû être terminé, ni par le Gouverneur de cette Province, ni par ſa Mere, quelques ſoins, & quelques précautions qu'ils euſſent pris l'un & l'autre, pour étouffer cette diſſention. Mais le Prince y ayant envoyé des Commiſſaires, ces Commiſſaires n'y furent pas plûtôt arrivez, que toutes ces brêches furent réparées & le Païs rétabli dans l'ordre & l'union qui y régnoit auparavant.

Son Alteſſe alla, en ſuite, elle-même en per-

perſonne, en Zelande, où les diviſions n'étoient pas moins grandes qu'en Friſe: & du moment qu'elle parut dans l'Aſſemblée des Etats à Middelbourg, tous les différens s'évanouïrent, & la Province ſe vit en état de ſe défendre, au grand contentement du Peuple en général, des Magiſtrats en particulier, & à la loüange éternelle de cet Illuſtre Prince. Il prit occaſion de là, d'aller viſiter les Frontiéres & les Fortifications de Fleſſingue, de l'Ecluſe, d'Ardenbourg, où on lui livra les clefs dans un baſſin d'argent, par de jeunes filles de la Ville, toutes couvertes de fleurs. Il fit la même choſe à l'égard d'Aſſendijck, de Bergopſon, de Breda, de Boiſleduc, & autres Places. Et aprés une revûë exacte, il s'en retourna à la Haye.

Le Printemps étoit déja bien avancé, & les Hollandois avoient beaucoup d'affaires ſur les bras: car d'un côté, ils étoient attaquez par le Roi de France en perſonne avec une puiſſante Armée, & le Prince de Condé & le Duc de Luxembourg étoient à Utrecht, avec de grandes forces, épiant l'occaſion de ſe jetter dans le cœur du Païs: & d'un autre, le Roi de la Grand'-Bretagne avec ſa Flotte & celle de France, les attaquoit:

taquoit vigoureusement, c'est pourquoi le Prince ne pouvoit sortir, étant contraint de garder son poste, tant pour veiller sur les desseins du Prince de Condé & du Duc de Luxembourg, que pour prévenir la descente des Anglois.

Au commencement du mois de Mai 1673. le Roi de France partit de Paris avec une grande Armée, que plusieurs autres Corps, qui étoient dans le Païs Conquis devoient joindre, & aprés avoir marché assez lentement, il s'arrêta devant Mastricht, le dixiéme de Juin, avec toutes ses forces, composées de quarante-deux mille hommes de pied & de cheval, ayant donné ordre auparavant au Comte de l'Orge d'investir cette Place avec trois mille Chevaux. La Garnison de Mastricht étoit d'environ quatre mille Fantassins, & de huit à neuf cens Chevaux, sous le Commandement de Monsieur de Farjaux Gouverneur de la Ville, brave & expérimenté Capitaine, comme il en donna assez de preuves, par la génereuse résistance qu'il fit, & par le deluge de sang qu'il en coûta au Roi de France qui perdit dans cette occasion plus de neuf mille de ses meilleurs Soldats, tous ses Mousquetaires, à la réserve

de

de ſept, & une infinité de braves Officiers; encore n'en eût-il pas été quitte à ſi bon marché, ſi les Aſſiégez euſſent été ſecourus à temps, d'une recrûë de mille hommes ſeulement, & qu'on les eût pourvûs de munitions dont ils commençoient à manquer. Il ſeroit ennuyeux de faire ici une Relation exacte, des rencontres & combats ſanglans qui ſe firent jour & nuit, & du feu que l'on faiſoit des deux côtez; c'eſt plûtôt l'ouvrage d'un Journal que d'une Hiſtoire. Je me contenterai donc de dire en peu de mots, qu'aprés que la Garniſon, par une vigoureuſe défenſe d'environ trois ſemaines, eut perdu la moitié de ſon monde, par de continuelles batteries & aſſauts l'un ſur l'autre, nuit & jour, & que ce qui reſtoit fut hors d'état de ſe défendre, à cauſe des grands travaux qu'ils avoient ſouffert; le Gouverneur fut enfin contraint, à la priére des Magiſtrats, ou plûtôt, par la trahiſon des Eccléſiaſtiques Papiſtes, de capituler & de ſe rendre. En effet, ſur la relation que le Gouverneur fit à Son Alteſſe de tout ce qui s'étoit paſſé, le Prince fut tellement ſatisfait de ſa conduite, qu'il le fit Major Général de ſon Armée.

Car dans la vérité, le combat avoit été

ſi

ſi vigoureux & ſi funeſte aux François, que le Roi de France crut avoir aſſez bien fait d'avoir pris Maſtricht, pendant cette Campagne. C'eſt pourquoi, aprés avoir fait démolir les Fortifications de Tongres, il diviſa, en même temps, ſon Armée, dont il envoya une partie au Maréchal de Turenne. Une autre partie fut deſtinée, pour aller ravager le Païs de Tréves, à cauſe que l'Electeur de ce nom avoit pris le Parti de l'Empereur. Et trois brigades marchérent inceſſamment pour aller renforcer l'Armée qui étoit dans la Hollande.

L'Armée de France ainſi diſperſée, & la Flotte Angloiſe, aprés le dernier combat, s'étant retirée, des Côtes de Hollande; le Prince d'Orange ſe voyant plus en liberté & ne pouvant plus demeurer ſans agir, rappella toutes les Troupes qui étoient en Zelande, pour venir joindre le reſte de ſon Armée, & alla mettre tout d'un coup le Siége devant Naerden, avec vingt-cinq mille hommes. Il donna le Commandement de la Cavalerie au Major Général Farjaux & prit ſon quartier d'un côté, & le Comte de Valdec, d'un autre. Dans ces entrefaites le Duc de Luxembourg ayant fait un Corps de dix mille hommes, outre

qua-

quatre Régimens de Cavalerie de Munſter, s'avança à la vûë des Hollandois, juſqu'aux retranchemens du Prince, qui étoient finis pour lors; mais n'oſant hazarder de ſecourir la Ville, le Prince pourſuivit ſon deſſein; prit d'aſſaut la Contreſcarpe & le Ravelin de devant l'Huyſer-Port, aprés trois heures de réſiſtance; força les Aſſiégez de ſe retirer en grand deſordre dans la Ville, & les obligea le jour ſuivant, aprés avoir perdu leurs Forts, de demander à capituler. La Ville fut donc renduë, à condition que la Garniſon ſortiroit Enſeignes déployées, Tambour battant, & avec deux piéces de Canon.

Le Gouverneur en paſſant ſalua Son Alteſſe avec une profonde révérence, & on rapporte qu'il dit au Prince, qu'il avoit eu de bonnes raiſons pour rendre la Ville en ſi peu de temps, leſquelles il déclareroit en temps & lieu au Roi ſon Maître: mais il y a de l'apparence que ſes raiſons ne furent pas trouvées fort bonnes, car il fut condamné à une priſon perpétuelle, aprés avoir été degradé à Utrecht, d'une maniére fort ignominieuſe. Il eſt vrai que tout le monde s'étonna; que les François euſſent abandonné ſi facilement une Place ſi

forte

forte & qui pouvoit si bien se défendre, car il y avoit deux mille neuf cens trente Soldats dans la Garnison, qui ne manquoient d'aucunes provisions, outre que les François, depuis qu'ils s'en étoient rendus les Maîtres, l'avoient extrémement fortifiée. Mais quelle qu'en fût la cause; soit les divisions survenuës entr'eux & les Suisses, comme quelques-uns le croyent, ou d'autres que nous ne sçavons pas, Son Altesse emporta la Ville en quatre jours de temps, & n'eut que cent hommes de tuez, & deux cens de blessez, ou environ: au lieu que les Assiégez en perdirent bien davantage, ce qui est contraire à ce qui se passe ordinairement dans les Siéges. On doit donc attribuer la prise si soudaine de cette Ville si forte au courage extraordinaire de Son Altesse, qui exposa sa Personne à tous les dangers, dans les tranchées & sur les batteries, pour encourager les Soldats par son exemple. Ce grand Prince ne fut pas moins soigneux de conserver sa Conquête, qu'il l'avoit été de la faire; c'est pourquoi aprés avoir donné tous les ordres nécessaires pour réparer les Fortifications, & y avoir mis Garnison, il fit le Comte de Coningsmark brave & expérimenté Capitaine,

pitaine, Gouverneur de la Ville, aprés quoi il s'en retourna à la Haye, pour se préparer à de plus grands desseins.

Car depuis que les Etats des Provinces-Unies avoient fait une Alliance plus étroite avec le Roi d'Espagne & l'Empereur, pour se défendre mutuellement contre la France leur Ennemi commun, par laquelle on s'obligeoit de s'assister conjointement de toutes leurs forces; depuis, dis-je cette triple Alliance, en consequence de laquelle l'Armée Imperiale composée d'environ vingt mille hommes de pied, & dix mille Chevaux, étoit en marche; le Prince d'Orange, pour faire quelque chose de remarquable, avant que la saison fut passée, fit avancer son Armée à Rosendael en Brabant, & la suivant de prés, il se joignit au Comte de Monterey, qui lui céda sans aucune difficulté la préseance & le Commandement de toute l'Armée. C'est pourquoi voyant que Monsieur le Prince de Condé avoit changé son Poste, sur les nouvelles de la jonction des deux Armées, & qu'il s'étoit si bien retranché qu'il étoit impossible de l'attaquer, il avança plus avant, & joignit l'Armée Impériale commandée par Montecuculli, entre Andernach & Bon-

Bonne. Dans ſa marche il ſomma Rhinback de ſe rendre : mais par la perſuaſion d'un Bourgeois qui encouragea le reſte à faire réſiſtance, cette Place ayant refuſé de ſe rendre, il commanda au Sieur de Valkenbourg de prendre deux Régimens de Dragons & deux d'Infanterie, & de donner l'aſſaut, ce qu'ils firent avec tant de vigueur, que les Soldats entrant dans la Ville paſſérent d'abord tout au fil de l'épée, & pendirent le Bourgeois qui étoit l'Auteur de la réſiſtance qu'ils firent ſi mal à propos.

Les Confédérez étant joints enſemble on réſolut d'attaquer Bonne. On envoya pour cet effet le Marquis d'Arſentar à Keſſenning pour y prendre ſon quartier, le jour ſuivant Montecuculli logea les Impériaux à Goedesberg ; Son Alteſſe s'alla mettre avec toutes ſes forces à Rynford ; & le Général Spork, qui commandoit la Cavalerie Impérialle, s'alla planter de l'autre côté de la Ville, prés de Weſterwaldt.

Bonne eſt une Ville conſidérable, appellée par les Romains *Julia-Bonna*, ſcituée ſur le Rhin, à quatre lieuës de Cologne. Comme elle étoit alors entre les mains de l'Electeur & des François, ils y avoient mis une Garniſon de deux mille hommes, ſous

ſous le Commandement de Lantsberghen, & l'avoient pourvûë de toutes ſortes de munitions de guerre, avec quatrevingt piéces de canon, plantez ſur les murailles & les Remparts. Les Confédérez ne croyant pas s'être ſuffiſamment payez de la perte de Maſtricht, par la priſe de Naerden, réſolurent de ſe rendre Maîtres de Bonne. Le Prince de Condé n'oſa pas les en empêcher lui-même, mais il envoya le Maréchal d'Humiéres avec un Corps de cinq mille Chevaux pour leur faire tête, & pour tâcher de jetter quelque ſecours dans la Ville, au commencement du Siége. Pour cet effet il avança juſqu'à Birchem, d'où il envoya un Parti de cent Chevaux, qui feignant d'être au Duc de Lorraine, paſſérent au travers des Impériaux, ſans être arrêtez par les Sentinelles, & entrérent ainſi dans la Ville. Mais cent autres, dans l'eſpérance d'avoir le même ſuccés, paſſant dans le quartier de Son Alteſſe, trouvérent les Sentinelles un peu plus dans la méfiance, de ſorte qu'il furent tous taillez en piéces, ou faits priſonniers; ce qui étant venu aux oreilles de cinq cens autres, qui ſe tenoient cachez dans le bois proche de là pour le même deſſein, ils ſe retirérent
le

le plus promptement qu'il leur fut possible. Dans ce temps-là le Général Spork avoit fait un Corps de cinq mille Chevaux, pour aller à la rencontre des François : ce que le Maréchal ayant appris, il battit la retraite & s'en retourna à Utrecht.

D'un autre côté les Assiégeans ayant fini leurs batteries & fait leurs approches, ne donnoient que peu ou point de repos aux Assiégez : & aprés avoir fait trois mines prêtes à joüer, ils se préparoient à donner l'assaut Général. Néanmoins les Généraux des Confédérez, voulant épargner leur monde, en cas qu'ils pussent se rendre Maîtres de la Place, par des voyes plus douces, envoyérent sommer tout de nouveau le Gouverneur de se rendre, lui remontrant que puis qu'il n'avoit aucune espérance de secours, ils alloient faire joüer les trois mines toutes prêtes; que ce qu'on leur disoit étoit si vrai qu'il n'avoit qu'à envoyer quelqu'un, de sa part pour les voir; & qu'ils étoient résolus de passer tout au fil de l'épée, sans donner aucun quartier à ceux qu'ils trouveroient les armes à la main. Cette menace effraya tellement les Assiéges, qu'aprés peu de jours de Siége; ils demandérent à capituler, & se rendirent

rent le même jour aux conditions ordinaires, sçavoir de sortir tambour battant, enseignes déployées, mais sans emporter aucunes provisions, ni munitions, excepté deux piéces de canon. Il sortit de la Garnison mille cinq cens hommes, le reste ayant été tué, ou blessé; tous les Allemans qui étoient parmi ces mille cinq cens desertérent, & prirent parti dans les Troupes de l'Empereur.

La Ville étant prise, Son Altesse se retira à Vesseling, & de là marchant plus bas avec son Armée & celle des Impériaux, (car il commanda toutes les deux, depuis le depart de Montecuculli pour Vienne, & jusqu'à l'arrivée du Duc de Bournonville) il prit les deux Châteaux de Brevel & de Sechuich, le dernier desquels avoit une Garnison de deux cens François commandez par un Allemand, qui voyant que ses Soldats, aprés avoir été sommez de se rendre, s'oppiniâtroient à tenir bon, s'avisa d'un stratagême pour les y porter: car il fit descendre les François dans la bassecourt, sous prétexte de la garder, & lors qu'il les y vit tous, il tira le pont-levis sur eux, & se voyant par là exposez à un plus grand nombre, ils furent forcez de rendre la Place.

Ce

Ce même Château, l'an 1642. avoit été assiégé par l'Armée entiére du Duc de Weimar & du Lantgrave de Hesse, sous le Commandement des Comtes de Guebriant & d'Eberstein, & battu six semaines durant, avec une furie extraordinaire. Cependant, aprés tous leurs efforts, ils furent contrains de lever le Siége.

Pendant tout ce temps-ci, le Maréchal de Turenne se tenoit éloigné, car quoi qu'il eût nouvelle que Bonne étoit assiégé par les Confédérez, & qu'il eût grande envie de tenter de faire lever de siége : néanmoins sçachant que le Duc de Lorraine étoit sur les bords de la Moselle pour l'observer, il couroit de côté & d'autre dans l'Electorat de Mayence, se plaignant extrémement de ce qu'il n'avoit pas été informé auparavant de la jonction des Confédérez.

Le Prince d'Orange fit des merveilles dans cette expédition, & les François étoient tellement consternez de voir que la Fortune leur tournoit le dos, & qu'eux qui menaçoient & insultoient un peu auparavant leurs Ennemis avec tant d'orgueil, se voyoient contraints de fuïr sans sçavoir où, qu'ils eussent bien voulu s'opposer aux desseins de Son Altesse, mais ils manquoient de

de recrûës, car les hommes ne ſont pas ſi-tôt faits, que tuez.

Cette grande multitude étoit réduite à un trés-petit nombre, qui n'étoit pas capable de tenir la campagne, ſans épuiſer leurs Garniſons. Ceux qui étoient ſi prodigues du ſang humain, auroient été bien-aiſes d'avoir ſeulement la moitié du monde qu'ils avoient perdu, pour garder, ſur leurs têtes, leurs lauriers flêtris. Ceux qui avaloient, pour ainſi parler, des Armées entiéres, comme s'ils faiſoient la guerre uniquement pour dépeupler les Etats, & qui ne ſe ſoucioient pas de faire des dépenſes prodigieuſes, pourvû qu'ils appauvriſſent les autres, voyoient, mais trop tard, que la Victoire qui coûte ſi cher, eſt plûtôt une miſére qu'une Conquête, puis qu'une Conquête ne ſçauroit être gardée, qu'avec les mêmes forces qu'elle a été faite. Ils furent battus de loin par leur propre prodigalité, & forcez de reſtituer leurs Conquêtes, manque de courage & de cette réſolution qu'ils avoient fait paroître auparavant. Au lieu que le Prince, avare de ſon monde, ne hazardant la vie de ſes Soldats qu'avec la ſienne & quand il étoit néceſſaire, remporta des Victoires aiſées ſur les vivans, en n'ex-

 poſant

posant pas aisément les siens à la mort. La Victoire faisoit hommage, pour ainsi dire, à sa prudence, ne se trouvant pas en seureté entre les bras de ses Ennemis téméraires, qui avoient si mal combattu pour Elle, qu'il sembloit qu'ils se repentoient d'avoir été ses Favoris. Ces considérations, ou plûtôt la nécessité où se voyoient réduits les François, les obligea d'abandonner la plus grande partie de leurs Conquêtes dans les Païs-Bas, & d'en retirer leurs Garnisons, plûtôt que de souffrir que l'Armée puissante des Confédérez, ne reprit sans aucune résistance les Villes, qui étoient sur le Rhin, sur la Meuse & sur la Moselle.

Woerden fut la premiére qu'ils abandonnérent, comme étant la premiére qui avoit senti leur tyrannie, le Gouverneur ayant reçû ordre du Duc de Luxembourg d'en démolir les Remparts & d'en emporter toutes les munitions & gros canons: mais comme dans les corps des Possédez, le Démon qui en sort laisse toûjours quelques marques terribles de sa rage, avant qu'il en soit chassé; tout de même le Gouverneur de la Ville, avant que d'en sortir envoya querir les Magistrats & leur demanda vingt mille livres pour se rachcter,

du

du pillage & de l'incendie : alléguant qu'il avoit ordre du Roi & du Duc de Luxembourg de ſaccager cette Place & de la reduire en cendres, à moins qu'on ne lui donnât cette ſomme. Les Magiſtrats ſe rendirent à Utrecht. Mais quelques remontrances & quelques ſoûmiſſions qu'ils fiſſent au Duc de Luxembourg, il fallut lui accorder ce qu'il demandoit & même au de-là, pour conſerver leur Château, leurs Portes & leurs Fortifications qu'ils les menaçoient de raſer, ayant été mêmes contraints de lui laiſſer des Otages, juſqu'à ce qu'ils euſſent payé cette ſomme. La malhonnêteté, la malice & la mauvaiſe foi des François avoit été telle néanmoins, qu'ils avoient miné le Château & un des Baſtions, qu'ils auroient infailliblement fait ſauter, ſi des Suiſſes qui étoient dans la Place n'euſſent découvert leur mauvais deſſein.

Herderwick fut entiérement démantelé. Ils ne laiſſérent pas cependant, de demander aux Habitans douze mille livres, mais parce que les plus riches Bourgeois avoient déja quitté la Ville, ils ne purent rien avoir.

Le Fort de Crevecœur fut tout à fait démoli : les François néanmoins offrirent de

ne point toucher à l'Eglise, ni à la Maison du Gouverneur, moyennant la somme de trois mille pistoles payables par ceux de Boisleduc, ce qui ayant été refusé, ils n'épargnérent ni la Maison, ni l'Eglise.

Bommel, Forteresse de grande importance, aux fortifications de laquelle le Roi de France avoit dépensé six-vingt mille livres, fut abandonné en même temps, les Habitans ayant donné douze Otages, pour payer la somme de deux mille écus, afin de garantir leurs maisons du pillage.

Utrecht, où les François avoient toûjours eu une Garnison de six à sept mille hommes, tout au moins, & qui par conséquent leur étoit à charge, fut aussi abandonnée. Cette Ville fut pourtant contrainte de donner des Otages pour le payement de la somme de cent mille écus. Les François en étant donc sortis tous en un même jour, les Bourguemestres furent absous du Serment qu'ils avoient prêté contre le rétablissement du Prince d'Orange, & lui envoyérent leurs Députez pour le reconnoître pour leur *Stathouder*, au nom de toute la Province, changement qui fut trés-agréable au peuple.

Elbourg sur la Mer Méridionale, Cam-

pen dans l'Overyſſel & Hattem, furent auſſi abandonnez par les François, & Steenwick & Meppell par les Munſtériens.

Ainſi nous pouvons dire que nôtre Prince fit plus que Céſar, car il vainquit ſes Ennemis, ſans les avoir vûs, non qu'il ne les voulût bien voir, mais parce que les Ennemis n'eurent pas le courage de l'attendre.

Ce fut en conſidération d'un changement dans les affaires ſi peu attendu & dû entiérement à la ſage conduite & au grand courage du Prince d'Orange, que les Etats confirmérent cet illuſtre Prince dans la Charge de Stathouder, pour lui témoigner autant de reconnoiſſance, qu'il avoit fait paroître de ſoin pour le bien public: & que non contens de cela, ils lui accordérent la ſurvivance de cette Dignité, pour ſes Heritiers, nez d'un légitime Mariage. Voici la teneur de la Réſolution, que nous infererons, mot à mot, comme étant un Monument éternel du merite de ce Héros, à l'Elevation duquel la fortune n'eut point de part, & à qui on appliqua avec beaucoup de raiſon, ces paroles: *Nec ſorte, nec fato. Ni par le hazard, ni par le deſtin.*

ſtin. Car certainement, ſon Election aux Dignitez de ſes illuſtres Ayeux ne fut pas l'Ouvrage d'une Providence aveugle, mais un effet de la Juſtice qui lui fut renduë par les Etats.

RESOLUTION DE Mrs. LES Etats Généraux, pour rendre la Charge de Stathouder, Héréditaire dans la Maiſon du Prince d'Orange, priſe, le 2. de Février, 1674.

AYant été délibéré, comme par voye de reſumption, ſur ce que Mrs. les Députez de la Ville de Harlem propoſérent dans l'Aſſemblée, le vingt-troiſiéme de Janvier de la préſente année 1674. *ſçavoir, s'il ne ſeroit pas expédient que la Charge de Stathouder, d'Amiral Général de la Province de Hollande & de Weſt-Friſe, & celle de Capitaine & Amiral Général des Provinces-Unies fuſſent conférées aux Héritiers mâles de Son Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, ainſi que cela ſe voit plus amplement par les notules de la même datte; Le Corps de la Nobleſſe & les Députez des Villes, au nom & de la part des Bourgue-*

meſtres

mestres & des Communautez desdites Villes, ont déclaré unanimement, ainsi qu'ils le déclarent par la presente Résolution, qu'ayant consideré attentivement l'état & la constitution du Gouvernement de ces Païs, comme il a été autrefois, par la benédiction de Dieu, sous les trés-Illustres Princes d'Orange de glorieuse mémoire, Prédécesseurs de Son Altesse, & particuliérement ce qui s'est passé, pour ce regard, depuis vingt & trois, ou vingt & quatre années en-çà; ils ont vû & remarqué, que cet Etat a été affligé de plusieurs calamitez, tant au dedans, qu'au dehors, depuis la triste & malheureuse année 1650. qui nous fut si fatale; Que pour ce qui est des affaires du dehors, on n'a presque jamais été sans guerre, ou crainte de guerre; qu'il s'en est élevé une trés-lamentable en l'an 1653. entre le Royaume d'Angleterre & cet Etat, laquelle a grandement ébranlé les fondemens du Gouvernement de ces Païs; & qu'à peine eut-on repris haleine, qu'il s'en éleva une autre contre la Couronne de Portugal en l'an 1656. 58. & 59. & encore une autre, à cause des intérêts de la guerre du Nord; qu'en l'an 1664. on l'eut, de nouveau, contre le Roi de la Grand'-Bretagne, & qu'un

peu aprés la fin de ladite guerre, est survenuë la presente, la plus triste & la plus funeste de toutes, vû que depuis qu'elle a commencé, la République a été obligée de supporter plusieurs insultes, de la part de ses voisins, desquels elle a été crainte & redoutée ci-devant. En second lieu, ils ont remarqué, que pour ce qui regarde les affaires de dedans, ce même Etat a été comme accablé de divisions & partialitez intestines; que depuis l'an 1650. *jusqu'à l'an* 1660. *plusieurs de ses Membres ont eu une aversion particuliére pour la personne de Son Altesse le Prince d'Orange, unique Rejetton de cette Maison illustre; que le Roi de la Grand'-Bretagne ayant été rappellé dans ses Royaumes & ayant pris son chemin par ces Païs, pour s'y transporter, cet Etat lui avoit témoigné, aussi bien qu'à Mesdames les Princesses Royale & Doüairiére, qu'il avoit un soin tout particulier des interêts & de l'éducation de Son Altesse, & qu'il le rétabliroit dans les Dignitez que ses Ancestres de glorieuse mémoire avoient possédées: mais qu'aprés la mort de la Princesse Royale, on avoit perdu toute sorte de bonne volonté envers ce Prince, sans se souvenir de ce qu'on avoit pro-*

promis, ſinon que depuis quelque temps, on avoit eu un peu plus de ſoin de ſon éducation, & qu'enfin vers la fin de l'an 1671. ou 1672. il y eut de grandes conteſtations touchant l'élection de Son Alteſſe pour être Capitaine Général de la Milice de ce Païs; Que Nous avons trouvé par une malheureuſe expérience, que nos diviſions & Factions domeſtiques ont donné occaſion à nos Ennemis de nous inſulter à tout moment, ſçachant fort bien, que nous ſerons incapables de ſonger à nous défendre, ſi nous rompons l'union qui a été le fondement de cette République, que Dieu a ſi miraculeuſement conſervée; Que les différens qui naiſſoient tous les jours touchant l'Election d'un Capitaine Général de la Milice, & les deſordres qui ont diviſé les principaux Membres de ce Corps, ont retardé & empêché les Délibérations & Réſolutions, que l'on auroit néceſſairement priſes pour repouſſer les forces étrangéres, & nous ont fait perdre le temps en vaines diſputes, au lieu d'en être meilleurs ménagers; Que les mêmes diviſions furent la cauſe en 1671. que le Roi de France ayant déclaré ouvertement qu'il vouloit faire la Guerre à la République, nous fumes des mois entiers à dé-

libérer qui nous choisirions pour être Capitaine Général, & si ce seroit Son Altesse, temps que nous aurions bien mieux employé à pourvoir à nôtre défense; ce qui fut encore la cause que le Roi de France envahit ce Païs, à force d'armes, l'an 1672. & nous réduisit à la derniére extrêmité & au hazard d'être totalement ruïnez. A ces Causes, ayant été jugé nécessaire, que le seul expédient qu'on pouvoit s'imaginer, pour couper la racine à toutes ces divisions & factions, & pour prévenir de tomber desormais dans les mêmes malheurs & calamitez, où ils avoient été exposez; & pour reconnoître en même temps, les grands services que la trés-Illustre Maison d'Orange a rendus, de temps en temps, pour l'établissement & la conservation de cette République, étoit de revêtir Son Altesse des Dignitez de ses Ayeux; Les Seigneurs du Corps de la Noblesse, avec les Députez des Villes, ont d'un commun accord conféré, & par ces Presentes conférent, au nom & pour les Bourgeois & Communautez des mêmes Villes, à Son Altesse, & à ses Héritiers mâles, nez d'un légitime Mariage, la Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollande

de & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits & Priviléges y appartenans, sans aucune exception ni réserve, & de la même maniére que ladite Charge est à present exercée par Son Altesse, & par conséquent qu'aprés la mort de Sadite Altesse, à laquelle néanmoins les Etats souhaitent longue vie, santé & prospérité, la même Charge de Stathouder, Capitaine, & Amiral Général des Provinces de Hollande, & de West-Frise, avec toutes les Dignitez, Prééminences, Prérogatives, Droits, & Priviléges qui y sont attachez, sans aucune exception ou réserve quelconque, sera dévoluë & descendra à ses Héritiers mâles nez d'un légitime Mariage. En conséquence de laquelle résolution, lesdits Seigneurs du Corps de la Noblesse ont ordonné des Lettres Patentes, scellées du grand Sceau des Provinces. Signé,

SIMON DE BEAUMONT.

Le même jour aussi les Etats de Zelande conférérent les mêmes Dignitez à Son Altesse, & le déclarérent premier Noble de leur Province.

Le temps étoit donc venu, qu'il faloit delivrer ces Etats, des confusions & des desordres que les François avoient semez & causez dans le Gouvernement des Provinces. C'est pourquoi le Prince, sçachant bien qu'il n'étoit pas moins glorieux à un bon Gouverneur de réformer & de corriger le mal qui étoit au dedans du Païs, que de faire des conquêtes au dehors; & que ce ne seroit rien d'avoir recouvré ce qu'on avoit perdu, s'il n'avoit soin en même temps d'y rétablir les anciennes Loix & Coûtumes; il se hâta d'aller à Utrecht, pour remettre sur l'ancien pied le Gouvernement de cette Province. Pour cet effet, il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il convoqua l'Assemblée des Etats, où il fut arrêté, qu'on éliroit de nouveaux Membres pour composer le Corps de la Noblesse & de la Magistrature, ce qui fut executé, de la maniére qu'il l'avoit conçû, & projetté. Car leur ayant donné à entendre, qu'à la requête de plusieurs des Bourgeois, il avoit fait un dessein de certains Ordres, pour mieux gouverner la Province à l'avenir, & que cependant il n'avoit rien à leur imposer, sans l'avis & le consentement de ceux qui étoient presens; chacun s'étant

retiré

retiré à son Assemblée, aprés une meure délibération, tous se soûmirent unanimement aux Ordonnances que Son Altesse avoit proposées, qui étoient; Que le Gouvernement de la Province seroit entre les mains de trois différentes Societez, comme il étoit anciennement, sçavoir des Conseillers Elûs, du Corps de la Noblesse, & des Députez des Villes; que les Conseillers Elûs seroient continuez trois ans, & non pas plus long temps, & qu'au bout de ce terme, duquel ils devoient avertir le Gouverneur Général, trois mois auparavant, il auroit le pouvoir de les continuer, ou de faire de nouveaux changemens tels qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'il n'y eût aucune opposition & qu'il ne nommât personne qui ne fût de la Religion Réformée, & qu'il y eut parmi ces Conseillers Elûs, quatre Bourgeois, & quatre Gentilshommes; de plus, que le Gouverneur Général auroit la disposition des Places vacantes des Prevôts, comme aussi des revenus des Vicairies appartenantes aux Prevôts, Doyens, & Chapitres de Moines, aussi-tôt qu'elles seroient vacantes, & cela pour l'entretien des pauvres Ministres, & autres usages pieux dans la Province; Que

Que pour éviter les disputes, touchant la convocation de la Nobleſſe, le Gouverneur auroit ſeul le pouvoir, aprés la mort d'un, ou de pluſieurs de ce Corps, de mettre en ſa place, ou en leur place, telles perſonnes qu'il jugeroit à propos, pourvû qu'elles fiſſent profeſſion de la Religion Réformée, ayant égard d'ailleurs, à leur âge, à leur naiſſance, à leurs biens, & à telles autres circonſtances, par rapport aux Baillifs des Villes, Préſidens, Avocats, Procureurs Fiſcaux, Maréchaux de chaque quartier, & à tous les Emplois militaires, dont toutes les vacances aprés la premiére nomination & élection du Gouverneur Général, feroient pour le temps à venir à ſa diſpoſition. Enfin, on convint d'une forme de Serment, que chacun de ceux qui étoient preſens, firent ſans aucun ſcrupule, & que tous les autres étoient obligez de faire, ſelon leurs différentes fonctions. Et ſur la propoſition que l'on fit, ſçavoir, s'il étoit à propos de conférer la Charge de Gouverneur Général, de Capitaine & Amiral Général de la Province à Son Alteſſe & à ſes Héritiers mâles & légitimes; tous d'un commun accord l'approuvérent & lui conférérent cette Dignité ſur le champ.

En

En même temps le Général Rabenhaupt avec la Milice de Frise & de Groningue, renforcée du Régiment de Bumarnia, s'étant mis en campagne, se rendit maître de Northom, qu'il fortifia de seize Compagnies de Cavalerie & de six d'Infanterie: & de là avançant dans le Tuvent, il prit plusieurs autres Places de moindre importance, dans le dessein de chasser de ce Païs-là les Munsteriens, ayant, pour cet effet, marché jusqu'à Nienbuys.

Les Ennemis n'eurent pas plûtôt appris la marche de ce Général, qu'ils investirent Northom, de cinq Régimens de Cavalerie, de trois Compagnies de Dragons & de trois cens Fantassins, commandez par le Général Nagel & chassérent dans la Ville les Gardes avancées. Le Général Rabenhaupt n'en eut pas plûtôt avis, qu'il retourna sur ses pas pour secourir la Place, ce qu'il fit si heureusement, que l'Ennemi fut obligé de prendre la fuite, aprés avoir perdu cent soixante & dix de ses hommes, dont cent vingt furent tuez sur la place & les autres faits prisonniers. Le lendemain il retourna à Nienbuys, & ayant résolu d'avancer ses affaires, il donna ordre à cinq Régimens différens, de donner l'assaut en cinq différens

rens endroits, tout à la fois, ce qui fut exécuté avec tant d'ardeur, qu'aprés un quart d'heure de résistance, l'Ennemi fut contraint de se retirer dans le Château, qui n'étoit environné que d'un simple rempart, & défendu de deux piéces de Canon. Les Assiégeans qui poussérent leur pointe, étoient tout prêts d'entrer dans le Château, mais l'Ennemi demanda quartier, ce qui lui fut accordé; la Garnison étoit de trois cens Fantassins, treize Officiers, & deux cens soixante & dix Chevaux & Dragons, avec quinze Officiers. Le Général Rabenhaupt aprés un si heureux succés, mit son petit Corps d'Armée en quartier d'hyver, ce que Nagel ayant sçû, il revint encore à Nyenbuys, & le reprit pour l'Evêque de Munster.

L'Evêque néanmoins n'aimant point tous ces changemens incertains de la guerre, ou plûtôt craignant l'approche des Impériaux, & appréhendant en même temps de perdre ce qui lui appartenoit, tandis qu'il envahissoit ce qui appartenoit aux autres, fit sa paix avec l'Empereur. Ce qui dégoûta tellement les François qui étoient dans les Villes Frontiéres, des Conquêtes des Païs Bas qu'ils possédoient encore,

que

que le Marquis de Bellefonds, qui ſucceda au Maréchal d'Humieres dans le Gouvernement des Païs Conquis, reſolut d'abandonner le reſte, prenant pour prétexte, qu'on avoit beſoin des Garniſons, pour conſerver les Conqueſtes qu'on avoit faites ſur le Rhin. Outre cela, ayant eu avis que le Prince d'Orange avoit fait le deſſein d'aller dans le Brabant avec trente mille hommes, pour y joindre l'Armée Eſpagnole, qui étoit compoſée de vingt mille, au lieu de fortifier les Places de ſon Gouvernement, il commença à les faire démolir. Thiel compoſa pour vingt deux mille Florins, afin de ſe garantir du pillage & de l'incendie, dont on la menaçoit & pour conſerver ſes Fortifications. La Ville de Zutphen en promit ſoixante & dix mille & donna douze Otages, pour aſſurance du payement. Arnheim en paya vingt & ſix mille & quatre mille boiſſeaux de Froment & de Farine, que les Magiſtrats de cette Ville s'engagérent de faire porter à Grave. Et Deventer donna à l'Evêque de Munſter quatre mille Riſdalles. Ainſi toute la Province d'Overyſſel regagna ſon ancienne liberté & retourna ſous ſes naturels & légitimes Souverains. C'eſt

pour-

pourquoi Son Altesse y envoya des Commissaires, pour y faire quelques changemens, & y régler les affaires, jusqu'à-ce qu'il eût le temps d'y aller en personne, pour y mettre la derniére main.

Le Roi de France fit semblant d'être fort en colére de la conduite du Marquis de Bellefonds, si bien qu'il le rélégua à Bourges, avec défense de revenir à la Cour; quoi qu'on sçût fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte, pour mieux cacher la nécessité où il étoit, étant bien aise d'avoir les Garnisons des Païs-Bas, pour renforcer l'Armée qu'il avoit destinée pour la Conquête de la Franche-Comté. Cependant tout le monde attribuoit l'honneur de toutes ces desertions au Prince d'Orange, & c'étoit avec justice. Car comme un autre Scipion, en faisant la guerre dans les terres des Ennemis, il avoit, en moins de deux ans de temps, forcé tous ces Hannibals François, de sortir de son Païs, & de chercher leur fortune ailleurs.

Cependant le Roi de France, semblable à la mer, ayant perdu d'un côté, tâcha de gagner de l'autre: pour cet effet, il entra dans la Franche-Comté avec une Armée prodigieuse, laquelle jointe à une autre

tre que commandoit le Prince de Condé fut si formidable, qu'il se rendit Maître en fort peu de temps de Besançon, de Dole, de Salins, & enfin de toute la Province. Lors que ces deux Armées se joignirent, son Altesse le Prince d'Orange s'en alla à son Armée qui étoit à Bergopsom, d'où il se rendit à Malines, & se tint sur ses gardes dans le Brabant, durant tout le temps que le Roi de France fut dans le voisinage: mais ce Monarque étant retourné à Paris, aprés sa nouvelle Conquête, où il perdit quantité de braves Officiers, & beaucoup de ses meilleurs Soldats; les Impériaux se jettérent dans Namur, prirent le Château, & Dinant; & le passage de la Meuse étant libre par ce moyen-là, ils allérent joindre l'Armée des Confédérez, vers la fin du mois de Juillet. Les trois Généraux, aprés quelques conférences, ordonnérent que Mr. le Comte de Souches conduiroit l'Avantgarde; que Son Altesse commanderoit le Corps de bataille; & le Comte de Monterey l'Arriéregarde. Dans cet ordre les Confédérez se préparérent à attaquer le Prince de Condé, qui avec une Armée de cinquante mille hommes s'étoit campé au de là de la

Ri-

Riviére de Pieton, pour prévenir les desseins de l'Ennemi. Les Confédérez qui avoient une Armée de soixante mille hommes, résolurent d'attirer le Prince & de lui donner bataille: dans cette vûë, ils marchérent droit à lui, ayant abondance de toutes sortes de provions, lesquelles leur venoient du Brabant.

Avec cette résolution l'Armée des Confédérez arriva à Nivelle, au commencement du Mois d'Août, où elle se campa pour quelques jours. Mais parce qu'ils voyoient que le Prince de Condé ne se disposoit nullement à sortir de son poste, qu'au contraire il se fortifioit encore davantage dans ses tranchées; les Confédérez jugérent à propos de s'approcher plus prés de lui, pour voir s'il ne seroit point d'humeur à hazarder une bataille en pleine campagne. S'étant donc avancez à cinq ou six mille du Camp des François, ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire sortir de son Fort, mais ce fut en vain: car le Prince, soit qu'il eût ordre du Roi, ou que ce fût de son propre mouvement, ne voulut point le quitter. C'est pourquoi l'Armée des Confédérez voyant que tous leurs efforts étoient inutiles, résolut d'attaquer

taquer quelque Place importante, ne doutant pas que Monſieur le Prince ne ſortît de ſon poſte, pour l'aller ſecourir,& qu'ainſi ils ne vinſſent à bout de leur deſſein.

Cette réſolution étant priſe, le Prince d'Orange décampa de Senef & marcha droit du côté de Bins. Les Impériaux avoient l'Avantgarde, les Hollandois le Corps de bataille, & les Eſpagnols l'Arriéregarde: & parce que les paſſages étoient étroits, la Cavalerie marchoit à gauche, l'Infanterie au milieu, & l'Artillerie avec tout le bagage à gauche auſſi, & pour aſſurer leur marche, le Comte de Vaudemont étoit derriére, avec quatre mille Chevaux & quelques Dragons.

Le Prince de Condé ayant appris cette marche, & connoiſſant parfaitement la difficulté des chemins par où les Confédérez devoient paſſer, ne manqua point de ranger ſon Armée en ordre. Néanmoins voyant bien qu'il n'étoit pas ſeur pour lui de combattre toute l'Armée des Confédérez, il laiſſa paſſer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de bataille, quelques lieuës devant; & lors qu'il vit qu'ils étoient déja trop avancez pour retourner aſſez à temps, il crût qu'il pouvoit ſe jetter ſur l'Ar-

l'Arriéregarde. Ce Prince sortit donc de ses tranchées, & donna sur la Cavalerie du Prince de Vaudemont, qui se voyant dans un Païs où la Cavalerie ne pouvoit pas bien se battre à cause des fossez & des hayes, envoya demander au Prince d'Orange deux Bataillons de sa meilleure Infanterie, pendant que sa Cavalerie étoit aux mains avec l'Ennemi. Son Altesse lui en envoya trois sous le commandement du jeune Prince Maurice de Nassau, qui du moment qu'ils furent arrivez, furent placez de l'autre côté de Senef, tout devant la Cavalerie en forme de quarré. Mais comme toute l'Armée du Prince de Condé étoit sortie de ses tranchées, on jugea à propos d'envoyer querir les troupes qui étoient de l'autre côté de la Riviére qui coûle prés de Senef, & alors ils placérent les trois Bataillons qui étoient, postez auparavant dans le bois, justement auprés du pont de Senef, sur lequel les François devoient passer. Ils n'y furent pas plûtôt, que les François attaquérent tout ensemble la Cavalerie, les Dragons, & l'Infanterie. Quelque vigueur qu'ils fissent paroître dans cette attaque, ils ne pûrent pas néanmoins forcer leur Ennemi à quitter son poste, de sorte qu'ils furent

rent

rent contraints de reculer, & de faire un Pont ſur la Riviére un peu plus haut. Ayant par ce moyen joint toutes leurs forces enſemble, la Cavalerie des Confédérez ſe rangea derriére l'Infanterie, de telle maniére pourtant qu'on pouvoit venir à leur ſecours. Cependant l'Infanterie fit ſi grand feu ſur les François qui avoient paſſé la Riviére, qu'il y en eût beaucoup de tuez. Mais parce que les Confédérez étoient fort à l'étroit, manque de terrain, & que les François ſe jettoient ſur eux en ſortant du bois, de tous côtez, leur Infanterie fut obligée de reculer, étant accablée par le grand nombre des Ennemis, ce qui fut cauſe qu'ils perdirent pluſieurs de leurs principaux Officiers. Le jeune Prince Maurice qui commandoit la Brigade fut fait priſonnier, avec quantité d'autres Officiers, & le Colonel Macovits fut tué.

Auſſi-tôt que l'Infanterie des Confédérez ſe fut retirée, les François attaquérent vigoureuſement la Cavalerie, que le Prince de Vaudemont commandoit, & le Prince de Condé commença de ranger ſon Armée en bataille, commandant à ſon Infanterie de marcher à couvert des hayes & des buiſſons. La Cavalerie des Confédérez eut

eut ordre de les charger, ce qu'allant faire, elle trouva un chemin creux entre l'Ennemi & eux, en ſorte qu'elle fut obligée de faire un tour à droit, & de joindre le reſte de l'Armée, de crainte que l'Ennemi s'appercevant de leur retraitte ne les chargeât en flanc. Les François obſervant cela, tournérent à gauche, & firent ſi grande diligence pour charger ce corps de Cavalerie, que le Prince de Vaudemont n'eut que le temps de ranger les trois Bataillons, pour tâcher de faire tête à l'Ennemi. Cette premiére rencontre fut malheureuſe pour les Confédérez, car les trois Commandans en chef de cette Brigade furent faits priſonniers, avec pluſieurs autres perſonnes de qualité, comme le Duc d'Holſtein, le Prince de Solms, & Monſieur de Langerak: & pluſieurs autres y furent tuez. Quelque effort que l'on fit pour rallier les quatre Bataillons, on n'en put jamais venir à bout, car ils prirent tous la fuite ſans faire la moindre décharge ſur l'Ennemi. Il eſt vrai que le Prince de Vaudemont donna des preuves d'un courage & d'une valeur extraordinaire, mais tous ſes efforts furent inutiles. Son Alteſſe auſſi le Prince d'Orange fit paroître une bravoure

voure intrépide, ſe comportant par tout comme un vieux & expérimenté Général, car il alla au devant de ces fuyards épouvantez, l'épée à la main, & tâcha par toutes ſortes de perſuaſions & par ſon exemple même de les encourager à recommencer le Combat, s'expoſant pluſieurs fois au danger d'étre fait priſonnier, ou d'être tué, mais il n'y eut pas moyen de les arrêter, juſques à ce qu'ils rencontrérent un Corps de Cavalerie Eſpagnol poſté au bas d'une petite Colline, entr'eux & le village de Fay. Un autre Parti de ces fuyards ſe joignit à ſeize Bataillons, commandez par le Duc de Villahermoſa, qui marcha à la tête de ſes Troupes, pour s'oppoſer aux François, qui les pourſuivoient, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre, d'une perſonne de ſa valeur & de ſa conduite, dans le miſérable état, où étoient les affaires pour lors. Le reſte des Confédérez ſe ralliérent enſemble avec un Corps d'Infanterie, poſté auſſi au pied de la même Colline.

D'un autre côté, le Prince de Condé, qui s'étoit avancé ſi loin, en pourſuivant les fuyards, ſe jetta avec tant de fureur ſur la Cavalerie Eſpagnole, & ſur les Fantaſſins qu'il avoit chaſſez; que le Marquis

d'Aſſentar fut obligé d'envoyer querir quatre autres Régimens du pied de la Colline, pour renforcer ſa Cavalerie. Ce que le Prince de Condé obſervant, il fit avancer d'abord cinq ou ſix Bataillons, avec une Brigade de Cavalerie, & diviſant ſes Troupes à droit & à gauche, il chargea la Cavalerie des Confédérez de front, & les mit en déſordre. Le Marquis fit tout ce qu'il pût par ſon exemple, pour rallier ſes gens & pour remettre le Combat, juſques à ce qu'enfin étant bleſſé en ſept endroits, il fut tué à la tête de ſes Troupes. La Cavalerie étant ainſi en déſordre, s'alla jetter au milieu des quatre Bataillons de l'Infanterie, qui étoit venüe à ſon ſecours, & la mit auſſi en grande confuſion, nonobſtant la conduite du Duc de Villahermoſa & du Prince de Vaudemont, qui firent ce qu'ils pûrent pour les rallier. Ils mirent auſſi en déſordre le reſte de l'Infanterie qui étoit poſtée au bas de la Montagne, quoi que le Comte de Valdeck fit tous ſes efforts pour les arrêter: mais voyant que c'étoit temps perdu, il chargea l'Ennemi Victorieux en flanc avec un Corps de Cavalerie tout frais, qui l'étoit allé joindre un peu auparavant. Et certainement il y avoit toutes les raiſons du

du monde d'attendre un bon effet de cette rencontre ſous la conduite d'un Commandant ſi courageux & ſi expérimenté, s'il eût été ſecondé, mais étant acablé par le grand nombre des Ennemis, il ſe retira du milieu de la mêlée, aprés avoir tué deux de ſes Ennemis qui s'étoient particuliérement attachez à lui, & aprés avoir rallié le reſte de ſes Troupes, quoi que tout ſanglant de trois bleſſûres qu'il avoit reçûes.

Dans la chaleur de ce Combat, quelques Bataillons des Ennemis ſe rendirent Maitres du Bagage de l'Armée Hollandoiſe, & ils en avoient déja pillé une partie. Car les Conducteurs, au lieu de ſe fortifier & de ſe barricader dans leurs Chariots, coupérent les harnois des chevaux, & prirent la fuite, ſans jamais regarder derriére eux, les uns du côté de Bruxelles, & les autres ailleurs, où ils firent courir le bruit que tout étoit perdu. Et il faut avoüer que le Prince de Condé auroit remporté tout l'avantage de la Victoire dans ce Combat, s'il s'en fût tenu là, mais ſon naturel ambitieux vouloit gagner tout ou rien, ce qui lui fut fatal à la fin.

Car aprés avoir rangé en bataille ſes Gardes du Corps, ſes Cuiraſſiers, & le

reſte de l'Armée qui avoit demeuré derriére, il s'avança vers le Corps de Bataille des Confédérez commandé par le Prince d'Orange, par le Prince Maurice, par le Rhin-Grave, & par le Major Général Vane. En même temps le Général de Souches qui conduiſoit l'Avantgarde, & qui s'étoit avancé, de quelques heures, devant le reſte de l'Armée, ayant eu avis de ce qui s'étoit paſſé, fit toute la diligence poſſible & joignit le Corps de Bataille, à une heure aprés midi. Auquel temps Son Alteſſe avoit avantageuſement rangé en bataille les Imperiaux & les Eſpagnols à l'Aîle gauche, & les ſiens à la droite. Et ce fut alors que le Combat recommença plus furieux que jamais.

Le Duc de Luxembourg commandoit l'Aîle droite des François & le Duc de Nouailles la gauche: car le Marquis de Rochefort, le Chevalier de Tourilles, & le Comte de Montal étoient tous trois bleſſez. Le premier choc des François fut le plus furieux qu'on eut jamais vû, durant toute cette Guerre. L'honneur, la haine, la vangeance, l'eſpérance, & le deſeſpoir animoient le courage des deux Partis. L'eſpérance de la Victoire qui ſembloit ne ſe dé-

clarer

clarer pour personne les fit résoudre à vaincre, ou à mourir. Le Prince d'Orange se trouvant par tout, n'épargna rien dans une telle occasion pour remporter la Victoire se jettant quelquefois au milieu des Ennemis au péril de sa vie, & les Soldats animez par son exemple se battoient à qui mieux mieux, de sorte que l'on peut dire avec verité, qu'ils soûtinrent le Choc des Ennemis avec une résistance que l'on n'attendoit pas. Ce qui ayant frustré l'esperance du Prince de Condé, il tâcha de faire couler son monde à gauche, mais Monsieur de Farjaux, Major Général de l'Armée Hollandoise, ayant été envoyé avec quelques Bataillons; secondé par le Comte de Chavagnac, qui commandoit un Escadron de la Cavalerie des Impériaux, pour prévenir ce dessein, s'opposa aux François avec tant de bravoure qu'ils furent contraints de se retirer, aprés cela le Comte envoya querir quatre piéces de Canon, avec lesquelles il battit l'Ennemi si avantageusement, que le Comte de Souches se jetta à corps perdu dans le plus fort des Ennemis, & donna des preuves d'une valeur extraordinaire, selon sa coûtume, en telles occasions. Le Prince de Lorraine ne fit pas moins, car

on le vit combattre plusieurs fois à la tête des premiers rangs, quoi qu'il eût perdu tant de sang, qu'il fut à la fin obligé de se retirer du Combat. Le Prince Pio qui étoit avec sa Brigade prés de Senef, accompagné du Marquis de Grana, & du Comte de Staremberg, aprés s'être signalé lui-même par mille belles actions, fut blessé à la cuisse d'un coup de mousquet. Le Marquis de Grana & les Fils du Comte de Souches se comportérent si vaillamment à la tête de leurs Escadrons, que les Suisses François ne pûrent gagner un pouce de terrain sur eux, ce qui ne contribua pas peu au gain de la Bataille pour les Confédérez.

Cependant le Prince de Condé chargea l'Aile droite des Confédérez avec ses Cuirassiers & avec la Maison du Roi, mais sans effet; seulement environ les sept heures du soir, il rompit deux Bataillons, qui étoient postez dans un pré à une petite distance de là. Mais le Prince Maurice rendit ici un service signalé aux Etats, en arrêtant l'impétuosité de l'Ennemi, & en prévenant un plus grand désordre de ce côté-là, avec autant de conduite que de courage. Le Rhingrave ne fut pas aussi des der-

derniers qui ſe comporterent en braves, & l'on peut dire avec verité que ſa valeur & ſa prudence ne contribuérent pas peu à l'heureux ſuccés de la Bataille. Il fut pourtant contraint de quitter le Combat, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçûë. Le Major Général Vane, & le Sieur de Villaumaire, aprés avoir donné des marques ſignalées de leur valeur, furent mortellement bleſſez, & moururent de leurs bleſſures.

Les deux Armées combatirent de cette maniére juſqu'à la nuit, avec une opiniâtreté inconcevable des deux côtez, quoi que la terre fût couverte de morts & de bleſſez, pendant que les Combatans couverts de ſang & de ſueur s'encourageoient l'un l'autre par un ſpectacle ſi épouvantable. On voyoit des Bataillons entiers d'un & d'autre côté quelquefois reculer & ſe rallier tout à coup, par la conduite de leurs Commandans, parmi leſquels le Prince d'Orange étoit le premier, qui ſe trouvoit par tout dans la chaleur du Combat, encourageant ſon monde par ſon exemple. Il avoit prés de lui le Prince de Friſe, n'étant alors âgé que de vingt ans, qui combattit toûjours à ſon côté dans le plus

fort de la mêlée, & qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince si jeune, si vaillant & si généreux.

Ainsi la fureur & le premier feu des François, qui d'abord sembloit devoir tout consumer, commença à se ralentir à dix heures du soir, l'Infanterie, dont ils avoient perdu une bonne partie, s'éloignant un peu, quelques efforts que fit le Prince de Conde pour les ramener : de sorte que le Prince craignant un plus grand malheur, fit aussi retirer la Cavalerie, ne laissant derriére, pour favoriser leur retraitte, que quelques Escadrons, qu'il fit retirer aussitôt que le reste de son Armée fut en seureté, laissant la Victoire & le Champ de Bataille au Prince d'Orange, qui deux heures aprés la retraitte des François, fit aussi retirer son Armée, & la mit en quartier d'hyver. Il laissa néanmoins Monsieur de Farjaux toute la nuit dans le Champ de Bataille pour observer les mouvemens des Ennemis, qui quoi qu'ils ne pussent digérer le mauvais traitement qu'ils avoient reçû le jour auparavant, n'osérent pourtant rien entreprendre, le Prince de Condé n'ayant laissé que quelques Dragons dans son vieux quartier, & s'étant retiré plus loin à trois heu-

heures de chemin, de peur que les Confédérez ne le poursuivissent.

Voilà quelle fut l'issuë de cette Bataille sanglante, où les Confédérez furent battus au commencement, quoi que néanmoins ils remportassent enfin la Victoire. Car du côté des Ennemis il y eut sept mille hommes de tuez sur la place, sans les blessez que le Prince de Condé laissa dans les Villages d'alentour, au nombre de plus de quinze cens. Du côté des Confédérez tout le nombre de ceux qui furent tuez, blessez, faits prisonniers, & deserteurs, ne montoit pas en tout à plus de six mille cinq cens, outre qu'il y en eut beaucoup, qui aprés avoir été dispersez de côté & d'autre dans la mêlée, retournerent à leurs Drapeaux. On dit, qu'on intercepta une Lettre que le Prince de Condé écrivoit au Roi de France, par laquelle, il lui donnoit avis; qu'aprés avoir fait la revûë generale de son Armée, il se trouvoit dans une condition trés déplorable; qu'il avoit perdu la fleur de son Infanterie & la meilleure partie de sa Cavalerie; & qu'ainsi, il ne se croyoit pas assez fort, pour hasarder une seconde Bataille. En effet, outre que trois Regimens; sept cens Suisses des

Gardes, & le Regiment des Suisses de Molandin avoient été entierément défaits; il y eut une infinité d'Officiers de distinction qui furent tuez, entre lesquels furent les Marquis de Chanvalon, de Clemerant, de Bourbon & d'Iliers; trois Comtes, deux Cornettes des Gardes du Roi, plus de quarante Officiers des Gardes du Corps, quarante-trois Officiers du Regiment du Roy, quatre-vingts Officiers des Gardes de la Reine, neuf Colonels, huit Lieutenans Colonels & Majors, & cent soixante & cinq Capitaines, sans compter les Officiers subalternes. De sorte que ce n'étoit pas sans raison, que le Prince de Condé se plaignoit de la perte qu'il avoit faite de ses plus braves Officiers, dans une Bataille si sanglante, perte qui étoit extrémement considérable. Et certainement si le Prince de Condé n'eût pas eu l'avantage au commencement du combat, son Armée eût été entierement défaite. Entre plusieurs Etandars qui furent pris, on prit la Cornette Blanche, qui fut portée à Bruxelles & mise avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise des Carmelites. Cet Etandart étoit en broderie d'or & d'argent avec un Soleil dans le Zodiaque avec ces superbes

perbes paroles: *Nihil obſtabit eunti. Rien ne ſauroit arrêter ma courſe.*

L'honneur de cette Victoire fut dûë entierement à la valeur & à la prudence du Prince d'Orange; ce que Mr. le Comte de Souches reconnut lui-même, dans une lettre qu'il écrivit aux Etats Généraux, comme on le peut voir par ce Fragment.

J'ai tâché de faire mon devoir, en accompagnant Son Alteſſe Monſeigneur le Prince d'Orange, dans la fameuſe & ſanglante Bataille, qui s'eſt donnée entre les Confederez & le Roi Tres-Chrêtien. L'heureux ſuccés que nous avons eu eſt dû uniquement à Son Alteſſe, qui a fait voir dans cette occaſion, la prudence d'un vieux Capitaine; le courage d'un Ceſar & l'intrepidité d'un Marius. Je dis ceci, Meſſeigneurs, ſans aucune flaterie, ne ſachant ce que c'eſt que de flater.

Mr. le Prince avoit déja écrit lui-même aux Députez des Affaires ſecretes de Leurs Hautes-Puiſſances, pour leur apprendre ce qui s'étoit paſſé dans cette occaſion. Aprés cette lettre, il en écrivit une autre, où les choſes ſont plus circonſtantiées; on ne ſera pas fâché de la voir ici.

MESSIEURS,

„Pour vous informer plus particuliere-
„ment que nous n'avions fait, de ce qui
„s'eſt paſſé dans nôtre derniére Bataille ;
„nous vous dirons, pour nous aquiter de
„nôtre promeſſe, que nous partîmes de
„Senef l'onziéme du preſent mois, dans
„le deſſein de nous camper entre Marimont
„& Bins ; & qu'ayant à paſſer à une petite
„lieüe de l'Armée du Prince de Condé,
„il fut trouvé bon de faire un Détache-
„ment à l'Arriéregarde, de quatre mille
„Chevaux & de quelques Dragons, tant
„des Troupes Impériales & Eſpagnoles,
„que de celles de cet Etat. Les Impériaux
„avoient l'Avantgarde dans la marche ;
„celles de l'Etat le Corps de Bataille & les
„Eſpagnols l'Arriéregarde. Aprés que
„nous eûmes marché quelques heures en
„cette ſorte, Mr. le Prince de Vaude-
„mont, qui commandoit le Détachement,
„envoya dire que l'Ennemi paroiſſoit avec
„quelques Troupes, & qu'ayant déja com-
„mencé d'eſcarmoucher avec les ſiens, il
„prioit qu'on lui envoyât deux Bataillons,

„d'au-

„ d'autant que le lieu où il se trouvoit étant
„ fort étroit & le Païs fort coupé, sa Cava-
„ lerie ne pouvoit pas agir comme il eût
„ été à desirer. Cet avis ne fut pas plûtôt
„ donné, qu'on jugea à propos de lui en-
„ voyer trois Bataillons, au lieu de deux
„ qu'il demandoit : si bien qu'on détacha
„ les Regimens de Mr. le Prince Maurice
„ Maréchal de Camp & du jeune Prince
„ son Neveu, sous le commandement du
„ dernier. Ces Regimens qui faisoient ju-
„ stement trois Bataillons, furent d'abord
„ postez de l'autre côté de Senef, en un
„ espece de bois, devant la Cavalerie : &
„ comme toutes les Troupes avoient déja
„ défilé, on fit repasser la Riviere qui cou-
„ le auprés de Senef, au Détachement qui
„ étoit de l'autre côté, & on mit au Pont
„ les Bataillons qui avoient été postez au-
„ paravant dans le bois. L'Ennemi les at-
„ taqua incontinent avec son Infanterie,
„ Dragons & Cavalerie, & ils firent autant
„ de resistance qu'on en pouvoit faire: mais
„ tandis qu'ils défendoient ce Poste, les
„ Ennemis passérent la Riviere plus haut.
„ On posta en même tems la Cavalerie du
„ Détachement derriere l'Infanterie, afin
„ de la soûtenir. Mais parcequ'elle étoit fort
„ serrée,

„ ſerrée, faute de terrain, en ſorte qu'on „ étoit comme entaſſé les uns ſur les autres, „ & que d'autre côté, l'Ennemi avoit paſ- „ ſé la Riviére plus haut, on fit retirer „ l'Infanterie : ce qui ne fut pas plûtôt fait, „ que l'Ennemi avança avec violence vers „ le Détachement, & commença à mettre „ ſes Eſcadrons en Bataille & à faire paſſer „ ſon Infanterie au travers des hayes & „ des buiſſons. Il fut réſolu ſur le champ „ qu'on les chargeroit, avant qu'ils ſe pûſ- „ ſent mettre en ordre : mais lors qu'on „ voulut ſe mettre en devoir de le faire, il „ fut impoſſible d'en venir à bout, à cau- „ ſe d'un chemin creux qui étoit entre „ deux. Cependant dans la crainte où „ on étoit, que le Détachement ne fût cou- „ pé, ou chargé en flanc : on lui donna or- „ dre de marcher à main droite, afin de ſe „ joindre au reſte de l'Armée : ce qui ayant „ été vû par l'Ennemi, il tourna à main „ gauche, pour éviter le chemin creux, & „ fit tant de diligence à charger le Détache- „ ment, que Mr. le Prince de Vaudemont „ n'eut le temps que de faire tourner face à „ trois Eſcadrons qu'il commandoit, l'un „ deſquels étoit de ſon propre Regiment & „ les deux autres des Regimens de Hol-

„ ſteyn

„ ſteyn & de Langerack, commandez par
„ leurs Colonels, leſquels perdirent leurs
„ trois Commandans & une grande partie
„ de leurs Officiers dans ce Combat. On
„ tâcha enſuite, de faire avancer quatre
„ autres Eſcadrons, pour ſoûtenir les pre-
„ miers: mais il ne fut pas poſſible de leur
„ faire tourner face excepté à deux, qui ne
„ firent néanmoins aucune réſiſtance & qui
„ prirent enfin la fuite avec le reſte, quel-
„ que peine que prit pour les arrêter Mr. le
„ Prince de Vaudemont, qui fit paroitre
„ dans cette rencontre des marques d'une
„ valeur toute extraordinaire. Ces fuyards
„ ne s'arrétérent point qu'ils n'euſſent joint
„ une partie de la Cavalerie Eſpagnole, qui
„ étoit poſtée au pied d'une petite Mon-
„ tagne ſituée entre eux & le Village de
„ Fay. Une partie ſe rallia auprés de cette
„ Cavalerie, qui étoit commandée par Mr.
„ le Duc de Villahermoſa leur Général,
„ lequel s'étant mis à la tête de ſa Compa-
„ gnie marcha contre les Ennemis & fit tout
„ ce qu'on pouvoit attendre d'une per-
„ ſonne de ſon mérite, dans le déſordre où
„ étoient pour lors les affaires. Le reſte du
„ Détachement ſe rallia auprés d'une par-
„ tie de l'Infanterie de l'Etat, qui étoit
„ poſtée

„ postée sur la Montagne, & étoit composée de la Brigade de Weede, excepté „ deux Bataillons qu'on avoit commandez „ auprés du Bagage. Cela n'empêcha pas „ néanmoins que l'Ennemi ne poussât toûjours sa pointe. Il se jetta sur la Cavalerie „ tant des Espagnols que de celle du Détachement qui s'étoit ralliée avec eux. „ Mr. le Marquis d'Assentar qui se trouva „ en ce rencontre fit demander quatre Bataillons, de l'Infanterie qui étoit sur la „ Montagne, pour soûtenir la Cavalerie, „ qui lui furent accordez, & on détacha „ outre cela, les Regimens d'Alva & de „ Swartsemburg, avec un Bataillon du Regiment de Touras, qui furent postez entre la Cavalerie & la Montagne. Cependant l'Ennemi ayant fait avancer un gros „ d'Infanterie par les Hayes & les Fossez, „ toute nôtre Cavalerie fut alors mise en „ désordre. Pendant le Combat Mr. le Marquis d'Assentar tâcha, par son exemple, „ de faire tenir tête aux Escadrons qui „ branloient & de repousser l'Ennemi: „ mais dans le temps qu'il combattoit avec „ un courage extraordinaire, il reçut sept „ blessûres, dont il mourut, & cette Cavalerie mise ainsi en désordre, y ayant „ mis

„ mis aussi les quatre Bataillons qui avoient
„ été envoyez pour la soûtenir, ils se ren-
„ verserent tous ensemble sur l'Infanterie
„ qui étoit demeurée sur la Montagne, où
„ elle avoit tenu ferme. Mr. le Comte de
„ Waldek se trouvant en cet endroit-là,
„ fit tout ce qui lui fut possible, pour em-
„ pêcher le désordre de l'Infanterie: mais
„ n'en pouvant venir à bout, il prit un Es-
„ cadron de la Cavalerie, qui s'étoit ral-
„ liée un peu auparavant auprés de là, a-
„ fin de charger l'Ennemi en flanc, afin
„ qu'il se pût mettre en ordre: mais n'étant
„ pas suivi comme il avoit esperé, & se
„ trouvant seul parmi les Ennemis, il re-
„ çut trois blessures, & se retira enfin,
„ sans étre pris, aprés avoir tué trois Fran-
„ çois qui l'avoient saisi au corps: & ainsi
„ blessé & ensanglanté, comme il étoit, il
„ retourna au gros de l'Armée, ne pouvant
„ étre persuadé qu'avec beaucoup de peine,
„ à se retirer, quoi qu'il n'eût presque plus
„ de force, pour se tenir à cheval. Mr. le
„ Lieutenant Général Alva s'est aussi gran-
„ dement signallé dans cette occasion. Le
„ reste de l'Infanterie de l'Etat, comman-
„ dée par Mr. le Prince Maurice, Mr. le
„ Rhingrave & le Sergent Général Major
„ Vane

„ Vane étoit poſtée ſur une hauteur, de „ l'autre côté du Village de Fay avec l'In-„ fanterie Imperiale, qui y arriva preſque „ en même temps qu'elle: & on peut dire „ à ſa loüange, qu'elle y ſoûtint les efforts „ de l'Ennemi avec une conſtance ſurpre-„ nante, & que tant les Chefs, que les „ Officiers & les Soldats, ils s'y aquiterent „ merveilleuſement de leur devoir. L'En-„ nemi tâcha, au commencement, de „ faire un petit circuit à main gauche: „ mais on détacha quelques Bataillons, „ pour aller à ſa rencontre: & Mr. de Cha-„ vagnac, qui étoit là avec un Gros de „ la Cavalerie Impériale, le repouſſa avec „ toute la vigueur qu'on ſe peut imaginer „ & retint le Poſte, où il fit venir en mê-„ me temps quatre Piéces de Canon, qui „ incommodérent fort les François. L'En-„ nemi n'uſa pas de moindre force contre „ l'Aile droite, mais avec peu de ſuccés, „ excepté que ſur les ſept heures du ſoir, il „ pouſſa juſqu'à l'un des Poſtes deux de „ nos Bataillons, qui étoient poſtez en „ un lieu fort éloigné & paſſa ſur le ven-„ tre des Eſcadrons qui les ſoûtenoient: „ mais il fut incontinent arrêté par Mr. le „ Comte de Naſſau, qui rendit un ſervice

„ ſigna-

„ ſignalé à l'Etat en cette occaſion, &
„ empêcha le déſordre, avec autant de con-
„ duite que de valeur. Mr. le Prince Mau-
„ rice agit en cette rencontre d'une ma-
„ niére entierement au deſſus de ſon âge:
„ car quoi qu'il ne fit que ſe relever d'une
„ grande maladie qui l'avoit fort abbatu,
„ & qu'il ne fût pas encore bien remis, il
„ ne laiſſa pas de faire toutes les fonctions
„ de ſa Charge, tant que le Combat dura,
„ ſans céder en rien aux plus jeunes.
„ Monſieur le Rhingrave s'y eſt fait auſſi
„ remarquer entre tous les autres: & on
„ peut dire avec verité, qu'une grande
„ partie du ſuccés de cette Bataille doit
„ être attribuée à ſon courage & à ſa bonne
„ conduite, en quoi il fut dignement ſe-
„ condé par Mr. le Comte d'Erpach qui fut
„ enfin obligé de ſe retirer à cauſe d'une
„ bleſſure qu'il reçut à la cuiſſe, qui l'em-
„ pêcha de pouvoir ſervir davantage. Le
„ Sergent Général Major Vane & Mr. de
„ la Villaumaire y furent bleſſez mortelle-
„ ment aprés avoir combatu avec beaucoup
„ de valeur & avoir tous deux rendu de
„ trés-grands ſervices dans ce Combat. En-
„ tre les Troupes Impériales, Mr. le Com-
„ te

„ te de Souches a donné des preuves du „ courage qu'il a fait paroitre en tant d'au- „ tres occasions. Mr. le Prince de Lorraine „ ne s'est pas moins signallé, mais il fut en- „ fin mis hors de combat, par une blessû- „ re qu'il reçut à la tête, & Mr. le Prince „ Pio tout de même par une qu'il reçut „ à la cuisse. La vigoureuse résistance qui „ a été faite par Mr. le Marquis de Grana, „ qui étoit auprés du Village avec son Ba- „ taillon, n'a pas peu contribué aussi à „ l'heureux succés de la Bataille, aussi bien „ que la bravoure des Bataillons du Regi- „ ment de Souches, commandez par les „ fils du Comte de ce nom. Enfin, aprés „ douze heures de combat, & un grand „ nombre de morts & de blessez de part „ & d'autre, l'Ennemi s'est retiré vers son „ Armée, & deux heures aprés, nous nous „ sommes rendus dans le Camp, que nous „ avions désigné pour nôtre Armée, avant „ la Bataille. Le seul avantage que l'Enne- „ mi a eu sur nous est la prise d'une partie „ du Bagage. Nous ne pouvons pas vous „ faire voir encore une liste exacte des „ morts & des prisonniers que nous avons : „ mais nous vous l'enverrons à la pre- „ miére occasion, vous recommandant

„ ce-

„ cependant en la protection du Tout-„ Puissant. Je suis,

MESSIEURS,

Vôtre bon Ami,

GUILLAUME HENRI PRINCE D'ORANGE.

De nôtre Quartier, à Quarignan, ce 18. *d'Août* 1674.

Le jour d'aprés la Bataille, Son Altesse alla du côté de Mons, avec toute son Armée, & se mit en quartier à S. Guillain, où il reçut cinq Regimens de nouvelles Recrûës: & les Imperiaux se retirerent à Queveraine, où ils demeurerent sans faire aucune action considérable, jusqu'à l'onziéme, ou douziéme de Septembre.

Cependant le Général Rabenhaupt entreprit le Siége de Grave, qui fut un des plus mémorables Siéges qu'il y eût eû depuis long-temps, tant pour la situation de la Place, la force de sa Garnison, l'abondance des Provisions & Munitions qu'il y avoit dedans, que par les attaques & assauts furieux

furieux des Assiégeans, & la vigoureuse résistance des Assiegez. Et ce qui le rendit encore plus fameux, c'est qu'on ne pût jamais en venir à bout jusqu'à l'arrivée du Prince d'Orange, qui y mit la derniére main.

La Garnison étoit composée de quatre-vingt-onze Compagnies d'Infanterie, qui faisoient en tout quatre mille hommes, & de neuf Compagnies de Cavalerie. Le Sieur de St. Louis vieux & expérimenté Capitaine commandoit la Cavalerie, & le Marquis de Chamilly vaillant & expert Commandant étoit Gouverneur de la Ville, où il y avoit quatre cent cinquante piéces de Canon, dont cent étoient montées sur les Remparts, outre une quantité infinie de poudre, de blé, de grenades & autres munitions de guerre & de bouche: car les François avoient mis là dedans tout ce qu'ils avoient emporté des Places qu'ils avoient conquises & abandonnées dans la suite.

Le Général Rabenhaupt mit le siége devant cette Place, qui incommodoit extrêmement tout le voisinage, avec vingt Regimens d'Infanterie & quelques Chevaux, qui furent renforcez bien-tôt aprés, de trois

trois Regimens d'Infanterie & de deux cens Chevaux commandez par Dom Jean de Pimentel & du Regiment d'Infanterie du Prince de Courlande, & outre cela de deux Régimens de Cavalerie de l'Electeur de Brandebourg, sous le commandement du Général Spaen. Le Colonel Hundebeck se logea derriére la grande Digue, du côté le plus proche de Velp. Le Colonel Golstein, du côté de l'Overissel. La Cavalerie de Braneebourg se posta plus avant vers l'Est, pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Ville. Et le Général lui-même s'approcha du Château de Vegelak. La Place étant ainsi environnée de tous côtez, le Siége fut poussé avec autant de violence, de la part des Assiégeans, que vigoureusement défendu par les Assiégez.

Cependant Son Altesse & les Impériaux qui étoient en quartier sur les Frontiéres de Hainaut s'étant remis du désordre de la derniére Bataille, songérent à faire quelque Action remarquable. C'est pourquoi le grand Convoi étant arrivé, de Bruxelles, avec l'Armée Espagnole, composée de huit mille Fantassins, sans conter les Chevaux & les Dragons; le Prince d'Orange décampa avec toute l'Armée, le

dou-

douziéme de Septembre, & traversa la Riviére de Hayne prés de Tournay & d'Ath pour aller de-là à Oudenarde. Cependant deux Régimens d'Infanterie & deux mille cinq cens Chevaux approchant de Grand furent envoyez, pour rompre les Ponts de Deinse & de Harlebeke sur la Riviére de Leye, avec ordre, aprés cela de réjoindre l'Armée. Le même soir, les mêmes Régimens amenérent quantité de Barges chargées de toutes sortes de Munitions & de Provisions, & de cinq cens Pionniers, qu'on fit avancer du côté d'Oudenarde, & qui furent suivis d'un Corps de Cavalerie de deux mille cinq cens Chevaux, qui se postérent ce soir là devant la Ville, & bouchérent tous les passages à la Garnison, de ce côté-là. Le Prince d'Orange & le Comte de Souches arrivérent en méme temps, & prirent chacun leurs quartiers, le Prince dans l'Abbaye d'Ename, & le Comte de Souches de l'autre côté de la Riviére à Leupegem & à Elare: & les Espagnols commandez par le Duc de Villahermosa se postérent à Beverem, & à Moregem. Il y avoit dans la Ville quatre cens Allemans, six mille Suisses, mi le François, & quatre cens Chevaux commandez

mandez par le Sieur de Rosquaire. Les Confédérez ayant fini tous leurs travaux, s'étoient déja rendus Maîtres de la Contrescarpe, lors que le Prince de Condé ayant décampé de devant Beaumont, commença d'approcher avec toute son Armée qui étoit de quarante mille hommes, résolu de donner Bataille aux Confédérez, s'il ne pouvoit autrement secourir la Place. Ce fut donc l'avis de Son Altesse de se tenir prêt & d'aller rencontrer l'Ennemi qui étoit fatigué & las d'une longue marche. Mais cette résolution n'eut point d'effet, à cause que l'on ne pût trouver le Comte de Souches de tout le jour. Ainsi l'Armée fut contrainte de se tenir dans ses tranchées. Cependant les François avançoient toûjours du côté des Impériaux. Mais le Comte de Souches au lieu de ranger son Monde en bataille, sortit de son poste, & traversa la Riviére avec tant de vitesse, qu'il laissa quelques piéces de Canon derriére lui que Son Altesse lui avoit envoyées, & qu'il ne pût recouvrer sans beaucoup de danger. Par ce moyen le Prince de Condé ayant le passage ouvert, entra dans la Ville avec une partie de son Armée. Et certainement il auroit en l'avantage de couper la

communication entre les Confédérez, ſans un gros broüillard qui ſe leva, tout d'un coup, & qui prévint ſon deſſein.

Le Prince d'Orange conſidérant l'état des affaires, crut qu'il valoit mieux ſe retirer, c'eſt pourquoi il ſuivit les Impériaux & les Eſpagnols, qu'il joignit à une lieuë d'Oudenarde. Là Son Alteſſe aſſembla toute ſon Armée, pendant que le Prince de Condé, aprés avoir paſſé avec toutes ſes forces au travers d'Oudenarde, s'étoit rangé en bataille au pied du Mont de la Trinité, entre la Ville & les Confédérez. Mais parce qu'il y avoit un chemin étroit entre les deux Armées, où ſix hommes pouvoient à peine marcher de front, ce qui ſans doute auroit mis en deſordre & en danger ceux qui auroient attaqué les premiers, cela empêcha qu'on ne donnât Bataille, les Confédérez n'étant pas d'humeur de commencer dans un poſte ſi deſavantageux, & le Prince de Condé croyant avoir aſſez fait de ſecourir la Ville. Les Alliez voyant donc que les François avoient réſolu de garder leur poſte, ſe retirérent du côté de Gand pour la commodité des vivres. Mais le Comte de Souches qui conduiſoit l'Arrieregarde donna à Son Alteſſe un autre

ſu-

ſujet de mécontentement : car au lieu de ſuivre le reſte de l'Armée, il prit un chemin contraire, de ſorte que le Prince d'Orange fut contraint d'envoyer de ſes gens pour favoriſer ſa retraite.

Dans un tel deſordre cauſé par les Impériaux, Son Alteſſe voyant qu'elle ne pouvoit rien faire, réſolut de retourner ſur ſes pas à Grave, où ſa preſence étoit plus néceſſaire, à cauſe du Siége, laiſſant le Comte de Waldeck pour commander l'Armée en ſon abſence. Le Prince arriva devant cette Place, le neuviéme d'Octobre, avec ſoixante Cornettes de Cavaleric, & ſa preſence donna un nouveau courage aux Aſſiégeans. Les Aſſiégez ſe défendoient néanmoins avec tant de vigueur & de réſolution, que quoi qu'ils fuſſent attaquez tous les jours, & réduits à ne boire que de l'eau, ils tinrent bon juſqu'au vingt-cinquiéme du même mois, auquel jour le Marquis de Chamilly demanda une ceſſation d'armes pour trois ou quatre heures, voyant qu'on avoit fait de grandes brêches par tout, & qu'on avoit fait jouër une Mine, qui avoit mis le feu à quantité de Grenades dans le Brugport, & ouvert une brêche conſiderable dans le Chemin couvert,

en ſorte qu'il lui étoit impoſſible de ſoûtenir encore un Aſſaut général, qu'on devoit donner le lendemain. Dans ce temps-là il demanda à capituler, & les Ottages étant donnez de part & d'autre, la Ville ſe rendit, à de trés-honorables conditions, & ainſi finit cette Campagne.

L'Année 1675. commença par les Rémercimens des Bourgeois pour les grands ſervices que Son Alteſſe le Prince d'Orange leur avoit rendus, en les delivrant des calamitez & des miſéres qu'ils avoient ſouffertes ſous la Tyrannie d'un Ennemi étranger. Pour cela ils offrirent au Prince la Souveraineté du Duché de Gueldres, & de la Comté de Zutphen, avec les Titres de Duc de Gueldres & de Comte de Zutphen. Mais Son Alteſſe croyant que s'il acceptoit cette offre, cela donneroit de la jalouſie & de la défiance aux uns, & que les autres pourroient inferer qu'il ne cherchoit que ſa propre grandeur dans cette Guerre; pour convaincre tout le monde de la ſincérité de ſes intentions, il jugea à propos de refuſer ces honneurs: mais il ne refuſa pas l'offre qu'on lui fit d'être le Gouverneur héréditaire de la même Province.

vince. Il l'accepta & aprés avoir prêté le ferment il y réforma tous les abus, qui y avoient été introduits par un Ennemi injuste. Et les affaires Politiques terminées, il donna entiérement ses soins à celles de la Guerre, à cause des continuelles allarmes, où l'on étoit, à l'égard des résolutions du Roi de France, qui devoit ouvrir lui-même la Campagne au commencement du Printemps. Pour cet effet, il assistoit continuellement aux Conferences qui se faisoient au sujet des affaires Militaires. Il fut même à Cleves pour conferer avec l'Electeur de Brandebourg, qui le reçut magnifiquement, & se rendit en suite à la Haye, où quelque temps aprés il fut attaqué de la petite verole, ce qui mit toutes les Provinces Unies dans une consternation d'autant plus grande, que cette Maladie avoit été fatale à sa Famille en la personne de son Pere, de sa Mere & du Duc de Glocesster: mais par le soin & la prudence d'un habile Médecin, & par l'aide de certains remédes que l'Electeur de Brandebourg envoya, Son Altesse recouvra la santé, ce qui causa une joye universelle dans toute la Hollande.

Etant donc en parfaite santé, il se hâta

de ſe trouver au rendez-vous général à Roſendael : car le Roi de France étant ſur la marche dans le Brabant, il faloit que le Prince obſervât ſes mouvemens. D'autant plus que Limbourg, qui étoit aſſiégé par le Marquis de Rochefort, demandoit un prompt ſecours, c'eſt pourquoi Son Alteſſe partant de Duffel avec ſon Armée, joignit les Ducs de Lunebourg & de Lorraine à Gangelt, avec réſolution de faire lever le Siége. Et peut-être qu'on en ſeroit venu à une Bataille entre le Roi de France & Son Alteſſe, parce que le Roi qui étoit pour lors campé à Maſtricht, ayant eu avis de la marche du Prince, avoit repaſſé la Meuſe à Viſet, pour s'oppoſer à ſon deſſein, mais la Ville qui ne pouvoit plus ſoûtenir le grand nombre des Ennemis, ſe rendit plûtôt qu'on ne penſoit.

Aprés la priſe de Limbourg, le Roi de France ſe campa prés de Tillemont, ravageant tout le Païs autour de Louvain, de Bruxelles & de Malines. Il auroit bien voulu avoir Louvain auſſi, mais Son Alteſſe & le Duc de Villahermoſa le veilloient de ſi prés, qu'il n'oſa pas l'entreprendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit plus rien faire, content d'avoir gagné Limbourg, il

il s'en retourna à Paris, laiſſant le Prince de Condé pour obſerver le Prince d'Orange.

Et certes ces deux prudens Généraux ſe veilloient l'un l'autre avec tant de ſoin, qu'ils ne purent gagner le moindre avantage l'un ſur l'autre. Mais Monſieur le Prince de Condé fut bien-tôt commandé d'aller en Alſace aprés la mort du Maréchal de Turenne. Nôtre Prince avoit donc à faire à un nouveau Général, l'Armée ayant été laiſſée ſous le commandement du Comte de Montmorency; c'eſt le Duc de Luxembourg, qui n'étoit pas moins prudent que ſon Prédeceſſeur. Son Alteſſe eut néanmoins cet avantage ſur lui, qu'il l'empêcha de ravager le Territoire de Tréves, de ſorte que cette Ville, aprés la fatale & entiére déroute de Monſieur de Crequi, tomba entre les mains des Impériaux.

On s'étonnera peut-être que Son Alteſſe & Monſieur de Montmorency, étant ſi prés & preſque à la vûë l'un de l'autre, ne fiſſent rien de conſidérable. Mais Mr. de Montmorency ſçachant que la France venoit de recevoir deux grandes pertes, dans la mort de l'Illuſtre Mr. de Turenne, & dans la défaite du Maréchal de Crequy, ne

voulut point se mettre au hazard d'en recevoir une troisiéme, qui auroit peut-étre été mortelle. Ce fut la raison pourquoi il laissa prendre Bins à sa barbe, qui se rendit à discrétion au Prince d'Orange. Il y avoit dans la Ville trois cens cinquante hommes de Garnison, & quantité de Provisions. Son Altesse fit démolir toutes les fortifications, afin qu'elle fût inutile à l'Ennemi. Mais il parut dans la suite que Monsieur de Montmorency n'avoit point d'ordre de donner Bataille au Prince: car quoi qu'il eût fait avancer mille Cavaliers François, dans le dessein d'attaquer l'Arriéregarde; comme Son Altesse avoit sujet de le soupçonner; il rangea son Armée dans une grande plaine & fit battre la retraite sans le moindre Choc. Ainsi le Prince voyant la Saison bien avancée, dispersa son Armée, & revint à la Haye.

Les miséres & les calamitez de la Guerre qui avoient, depuis quelques années, afligé & dépeuplé la plus grande partie de l'Europe, étoient si grandes & si déplorables, que plusieurs Princes émûs de compassion, se firent une affaire de songer aux moyens les plus propres, pour arrêter la violence de ces malheurs, qui accabloient les

les peuples. On ne fit pourtant que trés-peu de progrés dans un dessein dont l'execution devoit être si profitable à toute la Chrêtienté, jusques à ce qu'enfin Charles Second Roi de la Grand-Bretagne, ayant conclû la Paix avec la Hollande, ne témoigna pas moins de zéle à éteindre cet Incendie général, qu'à procurer une Paix universelle entre tous les Princes Chrêtiens, dont toute l'Europe avoit tant de besoin. S'étant donc rendu Médiateur, il n'omit rien de tout ce qui étoit en son pouvoir, pour exciter les autres Princes à suivre son exemple. Il y eut pourtant tant d'obstacles & tant de delais, que cela retarda pour quelque temps ce qu'il avoit projetté. Cela n'empêcha pas que ce Prince ne levât tous ces obstacles avec un soin tout Royal, & avec une diligence infatigable, donnant satisfaction aux divers partis, par des raisons si fortes, qu'on ne pouvoit pas raisonnablement refuser la méditation d'un si grand Monarque, en la justice & prudence duquel ils avoient beaucoup de confiance. Tous les Partis donc qui étoient en different s'en rapportérent à son jugement, & la ville de Nimégue fut choisie pour le lieu du Traitté de Paix, où tous les Pléni-

 poten-

potentiaires se rendirent au commencement de l'année 1676. comme au rendez-vous général.

On ne laissa pas néanmoins de se preparer à la Guerre pour le Printemps, comme si on n'eût aucunement songé à la Paix. De sorte que Son Altesse eut assez à faire, pendant tout l'Hyver, pour tenir son Armée preste pour le commencement de la Campagne: car il étoit aisé à voir qu'on auroit besoin de puissantes forces pour s'opposer à l'Ennemi commun, dés que la Saison seroit venuë. Les François même commencérent avant la Mi-Avril de faire la revûë prés de Charleville, de quantité de Troupes sous le Maréchal de Crequi: & le Maréchal d'Humiéres se mit en Campagne avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes, prés de Coutray, à dessein de se jetter dans le Païs de Vas, mais ayant été repoussé, il alla du côté d'Alost, mettant tout le Païs à Contribution, car les Espagnols n'étoient pas assez forts pour lui résister.

Cela fit faire diligence au Prince d'Orange, qui partit bien vîte de Rosendael, pour aller joindre le Duc de Villahermosa, ce qu'il fit à Cambron, le vingt-sixiéme d'Avril,

d'Avril. Mais auparavant le Maréchal de Crequy avoit bloqué Condé avec une Armée de seize mille hommes. A ces nouvelles, le Roi de France partit avec précipitation de Paris, & fut suivi bien-tôt aprés du Duc d'Orléans, qui amenoit avec lui un renfort de dix mille hommes. La Ville fut si furieusement attaquée & battuë de tous côtez, que ne pouvant plus soûtenir contre un si rude Ennemi, elle fut contrainte de se rendre à discrétion, quoi que le Prince d'Orange se fût déja avancé jusques à Granville pour la secourir. Mais ayant appris que la Ville s'étoit renduë, il marcha du côté de Mons & se posta prés d'Espinlieu, pendant que le Duc de Villahermosa étoit à Nancy pour observer les mouvemens des Ennemis. Le Roi de France aiant donné ordre qu'on reparât les Fortifications de Condé, & qu'on y mit une Garnison de trois mille hommes, commanda au Duc d'Orleans d'assiéger Bouchain avec l'Armée du Maréchal de Crequi, qui étoit de seize mille hommes. C'étoit une petite Ville, mais forte, située entre Cambray & Valenciennes, & qui défendant la communication entre ces deux Villes, avoit pour cette raison une

bonne Garnison sous le commandement d'un Gouverneur, qui avoit la réputation d'un brave & prudent Capitaine. Le siége de cette Place n'étoit pourtant pas extrémement difficile au Duc avec une telle Armée; d'autant plus que le Roi de France qui commandoit son Armée en personne n'étoit pas loin de lui, & qu'il tenoit en haleine durant tout ce temps-là les Armées des Hollandois & des Espagnols. Il s'étoit campé pour cela à Sebourg entre la riviere de Haine & l'Escaut, étendant son Armée aussi loin que Kievrain & Monsipont, pour empêcher le Prince d'Orange d'approcher de Bouchain. Il commanda aussi au Maréchal d'Humieres de se saisir avec neuf mille hommes de tous les passages sur l'Escaut entre Condé & S. Amant, pour empêcher le secours de ce côté-là.

Cependant Son Altesse aprés avoir fait la revuë de son Armée, qui se trouva de vingt-cinq mille hommes de pied, & de seize mille Chevaux; & aprés avoir reçû un Convoi de provisions de Bruxelles, que le Comte de Montal entreprit en vain d'enlever avec cinq mille Chevaux, décampa de Mons, & marchant sans bruit en deux grands Corps; les Espagnols à droite, &

les

les Hollandois à gauche, les Provisions & l'Artillerie au milieu, il se campa le lendemain entre Perwez & Basecles, à trois miles de Condé, ou environ. En même temps le Prince d'Orange envoya le Prince de Vaudemont avec mille Fantassins & trois mille Chevaux pour s'assurer du passage de l'Escaut prés de Condé, & commanda au Duc d'Holstein de passer prés de Mons avec quinze cens Chevaux & deux Régimens d'Infanterie, pour se poster prés de Kievrain, dans le dessein d'amuser les François & de leur donner tellement le change, qu'ils crussent que toute l'Armée marchoit vers cet endroit-là.

En effet, le Roi de France appréhendant que l'Armée des Alliez ne passât l'Escaut & ne fit lever le Siége de Bouchain décampa de Sebourg & de Kievrain & passant l'Escaut prés de l'Abbaye d'Ename, campa à la vûe de Valenciennes, où le Maréchal d'Humiéres l'alla joindre.

Cependant Son Altesse ayant eu avis que les François avoient dessein de se saisir d'une Colline prés de Valenciennes, passa l'Escaut à une lieüe au dessous de Condé, marcha en diligence du côté de Valenciennes & se rendant Maitre de la Colline, à dix

dix heures du matin, rangea incontinent ſon Armée en bataille, ce que le Roi apercevant, il en fit de même. Les François avoient le bois de S. Amant à leur Aile gauche, & les Confédérez à leur Aile droite le bois de Vicogne, où ils poſtérent trois mille hommes de pied, pour être à couvert de ce côté-là. Et comme il n'y avoit rien entre les deux Armées qu'une grande plaine, perſonne ne doutoit qu'il n'y eût Bataille. Pour cet effet, Son Alteſſe parut à la tête de chaque Regiment, encourageant tellement les Soldats, qu'ils jetterent leurs chapeaux en l'air avec des cris, qui témoignoient qu'ils ne deſiroient rien avec tant de paſſion que d'aller contre l'Ennemi. Mais quoi que les deux Armées fuſſent demeurées en bataille tout ce ſoir-là & le lendemain, les François n'ozérent pourtant avancer, de ſorte que le Prince d'Orange qui avoit campé ſon Armée pour n'être pas ſurpris, réſolut d'attaquer le jour ſuivant l'Armée du Roi, pendant qu'il envoya douze mille hommes détachez pour ſecourir la Ville : mais aprenant en même temps que Bouchain étoit pris, il changea de réſolution. Les deux Armées néanmoins étoient toûjours à la

vûë l'une de l'autre, prés de Valenciennes, & le Prince ne voulut point quitter son poste, que le Roi de France, qui avoit écrit à Paris la nouvelle de la prise de Bouchain, ne décampât le premier, ce qu'il fit, lui laissant l'honneur d'avoir bravé la puissance & la fortune de France, de sorte que si les Confedérez perdirent une petite Ville, les François perdirent l'honneur d'accepter le défi du Prince d'Orange.

Le Roi de France n'eût pas plûtôt décampé, que Son Altesse le suivit de prés, & jugeant par son quartier, lequel il avoit pris entre Grammont & Ninove, qu'il avoit dessein de se jetter dans le Païs d'Aloſt, il envoya Antoine d'Agourto Lieutenant Général avec un nombre considérable de Chevaux & de Dragons, pour se saisir de tous les passages & des Ponts qui étoient sur la Riviére du Dender, ce qu'il fit à la barbe des François. Le Prince s'étant assuré par ce moyen de tout ce Païs, le Roi de France s'en retourna à Kievrain, qu'il fit fortifier, comme s'il avoit dessein sur Valenciennes. Ce qui obligea Son Altesse de marcher avec son Armée vers Lombeek, & Vanbeek qui n'est pas fort loin de Bruxelles, pour observer les mouvemens

vemens des ennemis. Les deux Armées demeurérent dans cet état jusqu'au commencement de Juillet sans rien faire de considérable. Mais pour lors le Roi retournant à Paris, aprés avoir donné le commandement de son Armée dans le Païs-Bas Espagnol au Maréchal de Schomberg, le Prince d'Orange s'alla camper devant Mastricht. D'un autre côté, le Maréchal de Schomberg, pour faire diversion, envoya le Marechal d'Humieres avec quinze mille hommes, dans le dessein d'assiéger Aire, qui est une Ville extrêmement forte, car elle est environnée d'un profond Marais, de trois côtez, & de trés-bonnes Fortifications: de sorte qu'on n'y pouvoit entrer que d'un côté, qui est défendu par un Fort appellé S. François qui avoit cinq Bastions, deux Demi-Lunes & un Fossé trés-profond. Cependant cela n'empêcha pas que le Maréchal d'Humieres ne se rendit aussi-tôt Maître du Fort, le Gouverneur ayant trop peu de monde pour s'opposer au grand nombre de François. Aprés quoi, il jetta une si grande quantité de Bombes & de Grenades, que toutes les Maisons furent en feu. Si bien que les Bourgeois, qui ne pouvoient supporter

leurs

leurs pertes ayant demandé à capituler, ſans que le Gouverneur en ſût rien : le Gouverneur fut contraint de rendre la Ville, ce qu'il fit néanmoins à des conditions trés-honorables, que les François accordérent même avec plaiſir, parce qu'ils avoient eu avis que le Duc de Villahermoſa étoit en chemin, pour tâcher de faire lever le Siége.

Pendant tout ce temps-là, le Prince d'Orange n'avoit bougé de devant Maſtricht, qui étoit inveſti de tous côtez par ſon Armée, & par les Troupes du Prince d'Oſnabruk, de l'Electeur de Brandebourg, du Duc de Nieubourg & de quelques autres Confédérez, à chacune deſquelles il aſſigna leur quartier. Pour lui il prit le ſien à Smeermaes du côté de Ruremonde. Parmi le reſte de ces Troupes, les Anglois ſous les trois Colonels Fenwik, Widdrington, & Ashley, au nombre de deux mille ſix cens hommes, ſans les Volontaires & les Officiers Réformez, preſentérent une Requête à Son Alteſſe, par laquelle ils la ſupplioient, qu'on leur aſſignât un quartier particulier, & qu'ils fuſſent commandez à part, afin que s'ils ſe comportoient en braves gens, ils en euſ-

ſent

sent tout l'honneur, & que s'ils se comportoient en lâches, ils en eussent tout le blâme, n'étant pas juste qu'ils souffrissent par la faute des autres. Cela leur fut accordé de bon cœur par le Prince, qui commanda qu'on leur donnât un Poste à part, vis à vis de son Regiment des Gardes, du côté le plus prés de la porte de Boisleduc, sous le commandement du Colonel Fenwik, le plus ancien Colonel des trois: & ils tinrent bien leur parole, comme ils le firent voir par les rudes attaques, où ils se signalérent par une vertu extraordinaire durant le Siége.

Et en verité on peut dire que jamais Siége ne fut poussé avec plus de vigueur & de résolution contre des gens qui se défendoient vigoureusement: car le Prince animant continuellement ses Soldats par sa presence, leur aprenoit à mépriser la mort par le danger, où il s'exposoit lui-même, jusques-là qu'il fut blessé au bras, d'un coup de Mousquet, qui ne fit heureusement que lui éfleurer un peu la peau: & cela dans le tems que les Assiégez croyant avoir ruiné tous ses Travaux, furent repoussez par le Régiment qui étoit de garde pour lors. Et si le succés de ce Siége avoit

en-

entierement dépendu du soin infatigable, du courage intrépide, & de la vigilance incroyable de Son Altesse, on auroit infailliblement pris la Ville; mais il y eut deux raisons pour lesquelles on ne s'en rendit pas Maître aussi-tôt qu'on auroit pû. Premiérement la Riviére devint si basse, que le Prince fut obligé d'attendre son Canon quelques jours de Ruremonde faute d'eau. En second lieu, les forces qu'il attendoit de l'Evêque de Munster & des Ducs de Lunebourg ne vinrent point à son secours. D'un autre côté le Maréchal de Schomberg aiant reçû des ordres exprés de secourir la Ville, & s'étant avancé pour cet effet jusqu'à Tongres, Son Altesse assembla son Conseil de guerre pour consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture. Et aprés avoir consideré l'état où se trouvoit l'Armée, qui n'étant au commencement que de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, étoit extrémement diminuée, & encore plus fatiguée par les travaus continuels qu'elle avoit été obligée de suporter; aprés avoir fait réflexion, qu'il étoit impossible de boucher les passages & les avenuës dans la Ville, du côté de Wick, & que les François y jetteroient du secours,

quel-

quelque effort que l'on fit pour les en empêcher ; enfin, aprés avoir éprouvé que les Chevaux ne pouvoient plus ſubſiſter dans les Tranchées, faute de fourrage, on réſolut de lever le Siége. C'eſt pourquoi le Prince d'Orange ordonna que la Cavalerie joindroit le Comte de Valdeck, & envoya l'Artillerie, les Munitions & les Proviſions, avec les Malades & les Bleſſez à Ruremonde par eau, ſe tenant avec ſon Infanterie en bataille rangée, juſqu'à ce que les batteaux fuſſent hors de danger : aprés quoi il marcha à Loenaken, où il campa toute ſon Armée, pour voir ſi les François enflez de leur bon ſuccés, voudroient hazarder une Bataille. Mais le Maréchal content d'avoir fait lever le Siége ne voulut rien faire davantage; ce qui obligea Son Alteſſe de quitter Loenaken, & d'aller à S. Tron, où il donna congé aux trois Régimens Anglois, & à neuf autres Hollandoins qui avoient beaucoup ſouffert durant le Siége, & qui s'en retournerent en Hollande, pour ſe refaire un peu de leurs pertes.

De là le Prince prit ſa marche du côté de Janche & de Pertuis, le Duc de Villahermoſa conduiſant l'Avantgarde, le Duc d'Of-

d'Ofnabrug le Corps de bataille, & Son Alteffe l'Arriére-garde. Le Maréchal les fuivit jufqu'à Warem, efpérant donner fur l'Arriéregarde. Si bien que les Confédérez fe poftérent fur une petite éminence entre Janche & Pertuis, ne doutant pas que les François ne vinffent leur livrer combat: mais s'étant trompez, le Prince revint fur fes pas à Warem, où jugeant que la Campagne étoit finie pour cette année, il laiffa fon Armée fous le commandement du Comte de Valdeck, & s'en retourna en Hollande, pour affifter à l'Affemblée générale des Etats. Il leur rendit compte de la derniére Expedition, ce qui fatisfit tellement Leurs Hautes Puiffances, que le Préfident le félicita de fon heureux retour, & le remercia de la part de toute l'Affemblée, pour les grands travaux & les peines extraordinaires qu'il avoit fouffertes pour la République. Le Prince ayant fait la même chofe dans l'Affemblée des Etats de Hollande, Mr. le Penfionnaire Fagel lui rendit de nouvelles actions de graces, pour avoir expofé fa perfonne à tant de dangers pour la confervation de l'Etat, ajoûtant que cela les engageoit à reconnoitre qu'ils lui feroient éternellement

ment obligez de ses soins & de sa sage conduite.

La Campagne étant finie, tout le monde étoit dans de grandes esperances que la Paix qu'on négocioit se conclurroit enfin: & ceux qui la désiroient le plus, alléguoient pour raison, que tous les Princes de l'Europe étant fatiguez de la Guerre, & épuisez par les grandes & continuelles dépenses, seroient bien aises de prendre haleine & de se reposer. Mais nous ne savons pas toûjours les ressorts cachez qui font mouvoir les Etats & les Royaumes; & nous trouvons qu'il est bien plus aisé d'allumer un feu que de l'éteindre; une Paix comme celle-là n'étoit pas une chose si aisée, que ceux qui la souhaitoient pouvoient s'imaginer. Il faloit plus que d'un Hyver pour régler tous les préparatifs de cette grande Assemblée de Nimegue. En effet, nonobstant toutes les peines que le Roi de la Grand' Bretagne prenoit, ceux qui raisonnoient tant soit peu, voyoient bien, que la Paix n'étoit pas encore une affaire prête.

Et ces conjectures n'étoient pas vaines; car l'année 1677. ne fut pas plûtôt commencée, que quoi que ce fût au milieu de l'Hy-

l'Hyver, l'Armée de France prit ſa marche, du côté des Païs-Bas Eſpagnols: ſi bien que dans peu de temps tous les environs de Valenciennes, de Cambray & de St. Omer furent tellement couverts des Troupes Françoiſes, que ces trois Villes étoient en quelque maniére bloquées de loin. Et les François diſoient méme hautement qu'ils vouloient ſe rendre Maîtres de deux Places d'importance, avant que leurs Ennemis fuſſent prêts à ſe mettre en Campagne.

C'eſt ici que l'on peut remarquer le grand avantage d'une Armée conduite par un ſeul General, & qui obéit immédiatement & uniquement à ſes ordres, au deſſus de celle de pluſieurs Confédérez, qui eſt ſujette à mille délais & contradictions dans leurs Conſeils, à l'humeur differente de pluſieurs Nations, & à la miſére & pauvreté des Alliez; au lieu qu'une ſeule Perſonne qui a tout le pouvoir en main, ordonne toutes choſes comme il lui plait, ſans le moindre obſtacle.

Le Roi de France ayant donc une fois réſolu d'ajoûter à ſes nouvelles Conquêtes, celle des Pays-Bas Eſpagnols, y fit marcher en ſi grande diligence toutes ſes forces,

ces,

ces, que d'abord il environna Valenciennes avec une Armée de cinquante ou soixante mille hommes, sous le commandement du Duc de Luxembourg & du Comte de Montal: & quatre jours aprés il arriva lui-même en Personne au Camp.

Valenciennes est une grande & belle Ville, bâtie, comme l'on dit, par l'Empereur Valentinien. Elle est située dans le Hainaut sur l'Escaut, qui passe au travers, & par la petite Riviére de Roüelle, qui peut inonder le Païs d'un côté de la Ville, ce qui est un grand avantage. Elle est d'ailleurs si bien fortifiée, qu'on la croyoit imprenable.

Il y avoit dans la Ville une Garnison de deux mille Fantassins Espagnols, Wallons & Italiens, avec environ mille Chevaux & Dragons, sous le commandement du Marquis de Risbourg Frere du Prince d'Epinoy.

Le Roi de France étant arrivé au Camp, visita tous les Postes, considéra la Place donna ordre qu'on ouvrit la tranchée, & dressa les Batteries, qui furent poussées tellement en peu de jours, que les François s'étoient avancez jusqu'au Glacis de la Contrescarpe & d'un Ouvrage à Corne, qui

qui étoit une des meilleures défenſes de la Ville. Mais le Roi ne voulant pas perdre temps à prendre réguliérement tous les dehors, ordonna qu'on donnât l'aſſaut ſur l'Ouvrage à Corne, en quatre différens endroits tout à la fois, à huit heures du matin: & afin de faciliter cette entrepriſe, il ocupa les Aſſiégez toute la nuit, par quantité de Bombes, de Grenades & de Carcaſſes, qu'il jetta dans la Ville, ce qui eut tout l'effet qu'on en attendoit. Car le lendemain les Aſſiégez accablez des fatigues de cette nuit s'allérent repoſer, ne laiſſant que trés-peu de monde pour garder les Fortifications. Si bien que les Aſſiégeans ſe prévalant de l'occaſion emportérent tout ce qui ſe rencontra ſur leur chemin, gagnérent la Contreſcarpe & l'Ouvrage à Corne; & ayant tourné le Canon du côté de la Ville, cela mit la Garniſon dans une ſi grande frayeur, qu'elle cria qu'elle ſe rendoit, dans le temps que les François entroient pêle & mêle avec les Eſpagnols dans la Ville. Les François donc s'en rendirent Maitres; n'ayant perdu dans cette Expédition, que le Comte de Barlemont, Colonel du Régiment de Picardie; trois Mouſquetaires, ſix Grenadiers & quelques Soldats.

Le Roi de France n'eût pas plûtôt vû sur les Remparts de la Ville les Etendards François & Suisses, qu'il s'approcha au grand galop: & quoi que la Ville se fût rendüe à discrétion, il ordonna sous de grandes peines qu'on s'abstint du pillage & qu'on ne fit aucune insulte aux Habitans. Mais une autre raison qui obligea la Ville de se rendre, fut plûtôt que le Marquis de Risbourg avoit été blessé au commencement du Siége, ce qui l'obligea à garder le lit. C'est pourquoi le Roi de France le laissa aller à Bruxelles pour se justifier. Tout le reste de la Garnison qui étoit au nombre de deux ou trois mille hommes furent tous prisonniers de guerre.

Le Roi ayant ainsi emporté Valenciennes, s'alla camper devant Cambray avec une partie de son Armée commandée par le Duc de Luxembourg, & ordonna au Maréchal d'Humiéres d'aller devant S. Omer avec l'autre partie.

Cambray est une des plus anciennes Villes des Païs-Bas, bâtie du temps de Servius Hostilius, mais son Château fut bâti par Charles-Quint Empereur, de sorte que les Espagnols ont pris un grand soin de le conserver. Ce fut la premiére Ville

que

que Clodion Roi de France conquit aprés une perte de cinquante trois mille hommes de part & d'autre. C'eſt une Ville d'un grand Commerce pour certaines marchandiſes, & qui avoit été entre les mains des Eſpagnols depuis quatre-vingt ans. Il y avoit dedans une bonne Garniſon de quatorze cens Chevaux, de quatre Regimens d'Infanterie, outre deux Compagnies de vieux Soldats Eſpagnols, ſous le commandement de Dom Pedro de Zavala, qui en étoit Gouverneur. On ſe prépara des deux côtez à ſe bien défendre & à bien attaquer: mais l'Egliſe Cathédrale étoit en ſi grande vénération pour ſa beauté, que les Chanoines ſortirent de la Ville & préſentérent une Requête au Roi, pour le ſupplier que l'on ne tirât point ſur leur Egliſe, ce que le Roi leur accorda volontiers. Les lignes de circonvalation & de contrevalation ne furent pas plûtôt finies, que le Roi donna ordre que l'on donnât l'aſſaut à deux Demilunes du côté du Chateau, deſquelles les François s'étant tout auſſi-tôt rendus Maitres, on commença d'abord à miner les Remparts: ce qui mit les Aſſiégez dans une telle conſternation, qu'ils demandérent à capituler, & rendirent la Ville à des

 termes

termes trés-honorables. Les Ecléſiaſtiques firent leur capitulation à part.

Mais quoique la Ville ſe fût ainſi renduë, le Château tint encore bon, car le Gouverneur prenant avantage de la ceſſation d'armes, donna ordre cependant pour avoir du Canon & autres munitions néceſſaires; fit tuer tous les Chevaux, n'en réſervant que dix pour chaque Compagnie; & ſe retira ainſi dans le Château avec tous ſes Soldats, avant que les François en euſſent eu le moindre vent, étant réſolu de leur vendre la Citadelle plus cher qu'il n'avoit fait la Ville. De ſorte que le Roi fut obligé de faire deux Siéges devant une même Place: & le Château ne fut pas ſi aiſément ni ſi promptement pris que la Ville. En effet, le Roi voulant faire ſes approches avec ſa diligence ordinaire, fut obligé de ceſſer pour quelque temps, non ſeulement à cauſe que les Pionniers François furent repouſſez par les Aſſiégez dans une ſortie que ceux-ci firent pour prévénir leur approche, (auquel temps le Comte d'Auvergne fut bleſſé à la tête, & le Commiſſaire de l'Artillerie Françoiſe tué d'un Boulet de Canon) mais auſſi parce que le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange venoit

venoit au ſecours de S. Omer, fut contraint d'y envoyer le Duc de Luxembourg avec une grande partie de ſon Armée, pour renforcer ſon Frére Monſieur le Duc d'Orléans, qui avoit mis le Siége devant cette Ville, & avoit déja dreſſé ſes Batteries.

Car les Nouvelles des grands ſuccés que le Roi de France avoit eües à Valenciennes & à Cambray, & celles du Siége de S. Omer avoient tellement allarmé les Provinces-Unies, que cela obligea le Prince d'Orange de ſe mettre en Campagne, plûtôt, peut-étre, qu'il n'avoit deſſein, conſidérant le grand danger qu'il y avoit dans cette entrepriſe, qui demandoit beaucoup de diligence, avant que le reſte des Alliez fût prêt. Ayant donc pour cet effet, aſſigné à Ypre le rendez-vous général à ſon Armée, qui pour la plus grande partie, étoit compoſée de Hollandois, & de quelques Troupes, qu'on avoit tirées des Garniſons Eſpagnoles, il ſe mit en marche le ſeptiéme du Mois d'Avril, & le neuviéme il arriva à Sainte Marie Capel, où il aprit que le Duc d'Orléans avoit campé dans le grand chemin de S. Omer, ne laiſſant que quelques Régi-

mens dans les Tranchées pour les garder & pour tenir la Ville bloquée. Le Prince résolut neanmoins de continuer sa marche, ce qui étoit pourtant incommode, à cause de quantité de chemins étroits, où il faut passer, de sorte qu'aprés avoir marché tout le lendemain, il ne put avancer que jusqu'à un petit ruisseau appellé Pene, à l'autre bord duquel il apperçut les Ennemis, qui s'étoient rangez en bataille sur un terrain qui paroissoit assez découvert. Mr. le Prince ayant consulté tous les Guides & tous ceux qui connoissoient le Païs, ils l'assurérent tous unanimement, qu'il n'y avoit point d'autre passage pour aller à Bacq, qu'on jugeoit étre la seule Place par où S. Omer pouvoit étre secouru, c'est pourquoi il résolut de passer là ce ruisseau & d'aller attaquer l'Ennemi. Pour cet effet, ayant fait faire des ponts & reparé ceux que les François avoient rompus, il passa ce ruisseau l'11. d'Avril à la pointe du jour, & cela se fit si promptement, que tout étoit passé, avant que les Ennemis s'en apperçussent. Mais lors qu'il fut passé avec ses Troupes, il fut bien surpris, de voir qu'il y avoit encore un autre ruisseau entre les
Fran-

François & lui, couvert de plusieurs hayes, bien que ceux qui connoissoient le Païs eussent assuré le contraire : de sorte qu'il se trouva fort embarrassé, ne s'étant pas atendu à ce second obstacle. Il ne laissa pas néanmoins, de se rendre Maitre de l'Abbaye de Piennes, qui étoit à l'autre bord, pour tâcher de passer à la droite: mais ayant fait reconnoitre le lieu, on trouva que le terrain étoit si fort entrecoupé de fossez & de hayes de ce côté-là, qu'il n'y eut pas moyen de passer. Cependant l'Ennemi ayant reçû un renfort de quinze mille hommes, vint attaquer l'Abbaye, où s'étoient logez les Dragons du Prince, qui leur résistérent vigoureusement, & qui aprés avoir été renforcez de quelques Regimens d'Infanterie, contraignirent les François de se retirer. En suite de quoi, le Prince mit le feu à l'Abbaye, de peur que l'Ennemi ne s'en saisit pour s'y poster. En même temps les François avancérent à petit pas, avec l'Aile droite de leur Armée, pour charger en flanc l'Aile gauche de celle du Prince, qui étoit couverte de quantité de Hayes, où l'on avoit aussi posté deux Bataillons. Le Prince s'étant apperçû que l'Ennemi avoit reçû de nouveaux renforts

de ce côté-là, envoya encore trois Bataillons pour assister le sien & pour garder la Plaine qui étoit derriére les Hayes. Mais les deux premiers Régimens quittérent lâchement leur poste, à l'aproche de l'Ennemi, de sorte que les trois autres Régimens qu'on avoit fait venir pour les soûtenir, n'ayant pas eu le temps de se poster & voyant que les deux premiers Bataillons fuyoient, ils prirent aussi la fuite & se renverserent sur les Escadrons, qui étoient là pour les couvrir, ce qui causa une confusion extraordinaire. Et sur cela la Cavalerie ennemie venant à avancer & étant soûtenuë de l'Infanterie, qui faisoit un feu continuel, les Escadrons du Prince furent repoussez, mais ils n'allerent pourtant pas loin: car s'étant ralliez d'abord, ils se jetterent sur les François avec tant de courage, qu'ils les mirent en fuite, à leur tour. Cependant, l'Infanterie ennemie s'étant avancée là dessus & ayant occupé les hayes, où les gens du Prince s'étoient postez, auparavant, ils ne pûrent pas faire longue resistance, ni empêcher que le reste de leur Infanterie ne fût attaquée en flanc aussi bien qu'en front. Si bien que l'Infanterie, aprés avoir trés bien fait son devoir, se vit forcée

forcée de quitter ſon poſte & Mr. le Prince ayant repaſſé le ruiſſeau ſe retira en trés bon ordre à Steenword & de là, à Poperdingue, l'ennemi ayant été ſi maltraité par le Comte de Waldec, qui commandoit l'Aile droite du Prince, qu'il n'eut pas envie de le pourſuivre. Voila qu'elle fut l'iſluë de la Bataille de Mont-Caſſel.

Il eſt pourtant certain que les François étoient en bien plus grand nombre qu'on ne croyoit: car ils reçûrent, la nuit, avant la bataille, un renfort conſidérable de l'Armée, qui étoit devant Cambrai. Tellement, que par le rapport même des Priſonniers François, le Prince ſoûtint l'effort de trente-neuf Bataillons, & de cent Eſcadrons: Il eſt d'ailleurs certain, que quoi que le Prince perdît beaucoup de monde, les François en perdirent preſque autant, quantité de leurs Bataillons & de leurs Eſcadrons ayant été preſque mis en piéces. De ſorte que ceux qui parlent de ce combat ſans aucune prevention & ſans prendre parti, avoüent que ſi M. le Prince eût donné, le ſoir auparavant, comme il le ſouhaitoit, ce à quoi un des Capitaines Généraux s'oppoſa, diſant que les Troupes étoient trop fatiguées; ou que ſi l'Aile

gauche du Prince se fût battuë avec le même courage que la droite & que le Corps de Bataille, les François eussent eu du pire. Mais il se trouva malheureusement que cette Aile n'étoit composée que de nouveaux Regimens de jeunes Soldats sans experience, qui furent uniquement la cause que son Altesse ne remporta pas la Victoire, qui certainement étoit dûë à son courage & à sa conduite : car tout le monde demeure d'accord qu'elle fit tout ce qu'on devoit atendre d'un brave & prudent Général. On dit qu'il fit des merveilles dans le Corps de bataille qu'il commandoit en personne, allant lui-même à la charge, à la tête de ses Troupes, les encourageant par son exemple & par ses exhorations, & s'exposant si hardiment au milieu des Ennemis, qu'il reçut deux coups de mousquet dans sa Cuirasse. En effet, les Etats Généraux furent si sensibles à cela, que dans la réponse à une Lettre que le Prince leur écrivit pour leur rendre compre de ce qui s'étoit passé, ils lui rendirent de trés-sincéres actions de graces pour le grand soin & les peines infatigables qu'il avoit prises pour le service du Païs, sans même épargner sa Personne, le priant d'en avoir plus de soin à l'avenir & de

con-

confidérer combien elle leur étoit chére pour la conservation de leur Patrie, qui retomberoit infailliblement dans les mêmes malheurs & calamitez, si quelque accident lui arrivoit.

Le Prince d'Orange s'étant retiré, le Roi de France poursuivit le Siége de la Citadelle de Cambray avec toute la vigueur imaginable: & il arriva par malheur pour les Affiégez, qu'une des Bombes qu'avoient jettées les François, ayant mis le feu dans un des Magazins, où étoient les Grenades & autres Munitions de guerre, ce Magasin fut entierement consumé. Les Affiégez ne laifférent pas néanmoins de se défendre vigoureusement, & de se récompenser, en quelque sorte, de la perte qu'ils venoient de faire, par la mort du Marquis de Renel, un des Lieutenans Généraux du Roi de France, qui fut tué d'un coup de Canon du Château. Mais enfin les François ayant fait plusieurs brêches, & le Gouverneur de la Citadelle ayant été blessé, ils furent contraints de céder au grand nombre & aux continuelles attaques de l'Ennemi, & de rendre le Château, ce qui se fit sous des conditions trés-honorables.

Pour revenir au Duc d'Orleans, quoi qu'il fût victorieux, il eut si grand peur que le Prince ne tentât une seconde fois de jetter du secours dans S. Omer, qu'il n'osa pas quitter le Camp de bataille, & se tint sur ses gardes, huit jours durant, avant que de retourner devant S. Omer. Mais ayant apris que Son Altesse avoit passé le Canal de Gand avec toutes ses forces, il retourna devant la Ville, qu'il assiégea avec toute son Armée, & aprés une vigoureuse résistance, qui lui coûta quantité de ses meilleurs Officiers, la Ville fut contrainte, quoi que malgré les Habitans, de se rendre sous de bonnes conditions.

Aprés la prise de ces Villes, le feu des François se ralentit. Eux qui étoient si prompts à attaquer les autres, se contentérent de se défendre eux-mêmes, pendant tout le reste de l'Eté, & n'oserent jamais hasarder une Bataille, quoi qu'elle leur fût souvent presentée. Car d'un côté le Prince d'Orange avoit renforcé son Armée de nouvelles Recrûës: & les Troupes Auxiliaires des Evêques de Munster & d'Osnabrugh, des Ducs de Zell & de Wolfenbuttel, renforcées de dix mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, sous le com-

commandement du Duc de Villahermosa, étant venuës au rendez-vous prés d'Aloft; & étant jointes ensemble faisoient un Corps d'Armée formidable. Le Duc de Lorraine, d'un autre côté, étant venu jusqu'à Pont à Mousson avec une puissante Armée, menaçoit d'entrer dans la Champagne, ce qui obligea le Roi de retourner à Paris, laissant le Maréchal de Crequy pour s'opposer au Duc de Lorraine, & le Duc de Luxembourg, pour observer les mouvemens du Prince d'Orange, qui délogeant avec toute l'Armée, alla attaquer les François qui étoient devant Ath: car tous les Confédérez quoy que Villahermosa & l'Evêque d'Osnabrug y fussent en personne, lui en avoient cédé la conduite. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit si avantageusement posté devant deux petites Riviéres, que Son Altesse ne jugea pas à propos de l'attaquer dans son fort. Il fit néanmoins un Camp volant de huit, ou neuf mille hommes pour empêcher les François de faire des courses dans la Flandre, du côté de Bruges & d'Ostende; & voyant qu'il ne pouvoint pas attirer le Duc de Luxembourg à une Bataille, il marcha droit à Charleroy & l'assiégea.

Char-

Charleroy eſt une Fortereſſe réguliere que le Marquis de Caſtel-Rodrigo avoit commencée & que les Eſpagnols abandonnerent en 1667. aprés l'avoir raſée. Les François la rebâtirent, depuis, & en firent une des meilleures & plus fortes Places du Païs. Il y avoit alors une Garniſon de quatre ou cinq mille hommes, ſous le commandement du Comte de Montal Officier de grande réputation. Les François qui ſe doutoient bien que le Prince avoit deſſein de l'aſſiéger, l'avoient fournie de toutes ſortes de Munitions de guerre & de bouche, & d'une ſi grande quantité de Canon, que le Gouverneur avoit été obligé d'en renvoyer une bonne partie, & de faire ſortir les Femmes & les Enfans, avant que la Place fût inveſtie.

Si-tôt que le Duc de Luxembourg eut des nouvelles que le Prince d'Orange étoit avec ſon Armée devant Charleroy, il tira toutes les Garniſons des Païs conquis, & en ayant fait un Corps de quarante mille hommes, il décampa de devant Ath: & ſçachant fort bien que les Confédérez ne pouvoient avoir de Fourrage, que du Païs qui eſt au de là de la Sambre, il ſe poſta ſi avantageuſement de l'autre côté de la

Riviére

Riviére, qu'ayant un Bois à la droite, & la Riviere devant lui, il fut impossible de le forcer. Ce qu'il fit, non pas tant pour faire lever le Siége, que pour fatiguer les Assiégeans, qu'il sçavoit bien ne pouvoir subsister sans fourage. En effet, Son Altesse ayant consideré cela, & de plus, ayant fait reflexion, que s'il attaquoit les François, la Garnison de Charleroi ne manqueroit pas de se saisir de tous les gués & passages de la Sambre, il leva le Siége, si l'on peut l'appeller de ce nom, & se retira à Sombref, son grand dessein ayant été de conserver son Armée, d'où dépendoit le salut des Provinces-Unies. Les Généraux Espagnols, qui avoient mieux aimé qu'on entreprit ce Siége, que celui d'Oudenarde, n'étoient pas d'avis que le Prince se retirât, & à la verité cette retraite lui fit de la peine: mais enfin, ayant consideré que c'étoit s'exposer à une défaite trop apparente, tant à l'gard du poste, où étoient les Ennemis, que de la force de leur Armée qui étoit superieure à la sienne, il crut, qu'il étoit de la sagesse de conserver ses Troupes, & qu'il y auroit eu de la témérité à entreprendre une affaire, où il y avoit tant de hazard & si peu d'esperance de réüssir,

ſir, comme il l'écrivit lui-même au Duc de Lorraine, qui approuva fort cette conduite.

Son Alteſſe s'apercevant bien que les François n'avoient autre deſſein, que de l'empêcher de mettre le Siége devant quelque Place conſidérable, & reconnoiſſant d'ailleurs, qu'il ne pouvoit les attirer à donner une Bataille, ſans quoi il n'y avoit pas grand avantage à gagner ſur eux, marcha avec ſon Armée du côté de Bruxelles, & la laiſſant ſous le commandement du Comte de Waldeck, retourna à la Haye, accompagné du Comte d'Oſſeri, de Dom Carlos, du Duc d'Albermale, & de pluſieurs autres Perſonnes de qualité. Aprés avoir rendu compte aux Etats Généraux de la derniére Campagne, & des raiſons qui l'avoient obligé à lever le Siége de Charleroy, & à ne pas attaquer un Ennemi ſi avantageuſement poſté ; Leurs Hautes Puiſſances le remerciérent encore de ſa conduite & de ſes ſoins infatigables, le priant de continuer ſon zéle pour l'intérêt du bien commun.

Peu de temps aprés ſon retour à la Haye, il arriva quantité de Nobleſſe d'Angleterre

à la

à la Cour du Prince, qui dans une Assemblée des Etats Généraux leur donna à entendre, que son Oncle le Roi de la Grand' Bretagne Charles Second souhaitoit extrêmement, qu'il fit un voyage en Angleterre, dans l'espérance que sa presence dans ce Royaume contribuëroit beaucoup à la Paix que l'on négocioit alors, & qui seroit d'ailleurs trés-avantageuse aux Etats, leur offrant ses services en tout ce qu'il pourroit pour le bien public. Son Altesse prit donc Congé des Etats, & de tous les Colléges, le dix-septiéme d'Octobre, & étant accompagnée du Comte d'Offery, de Monsieur d'Odyk, du Comte de Nassau, & de plusieurs autres Personnes de qualité, Elle s'embarqua à Hellevoetsluys, dans un des Yachts de Sa Majesté, y en ayant trois autres, outre trois Vaisseaux de guerre pour l'escorter. L'Admiral Evertsen eut aussi ordre de l'accompagner avec quantité de Vaisseaux qui étoient dans le Texel. Ce Prince arriva à Harwich, le dixneuviéme à dix heures du matin, où le Duc d'Albermale, & le Maître des Créémonies l'attendoient avec les Carosses du Roi, qui le conduisirent le même soir à Ipswich, où le Roi lui-même accompagné de Son Altesse Roya-

Royale le Duc d'York, le receut avec tous les témoignages de bonté & d'affection. Le vingt-troisiéme il arriva avec Sa Majesté & Son Altesse Royale à Whitehall, & fut logé dans l'Apartement du Duc d'York, qui se retira à S.James. Le Dimanche suivant, qui étoit le jour de la naissance du Roi, s'étant passé avec les solemnitez acoûtumées, la Princesse Marie fille aînée de Son Altesse Royale parut pour la premiére fois en public, avec des habits trés-riches & trés-magnifiques. Et le jour de l'Installation du Lord Maire de Londres aprochant, le Maire accompagné des Aldermans & des Sherifs se rendit à Whitehall, non seulement pour feliciter le Prince sur son arrivée en Angleterre, mais aussi pour l'inviter avec le Roi & Son Altesse Royale à la solemnité de la Fête, qui devoit être plus magnifique que de coûtume, à cause que le bruit couroit déja que Sa Majesté avoit jetté les yeux sur Son Altesse, préférablement à tout autre Prince de l'Europe, pour le marier à sa trés-Illustre Niéce Héritiére Présomptive des trois Royaumes : c'est pourquoi la Ville de Londres avoit résolu de faire éclatter avec toute la magnificence

possi-

poſſible la gloire de la Monarchie de la Grand' Bretagne.

Ce qui n'étoit qu'un bruit auparavant, fut bien-tôt aprés confirmé par le Roi lui-même, qui le premier de Novembre déclara en ſon Conſeil le deſſein qu'il avoit de marier au Prince d'Orange la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York, lequel paroiſſant tout auſſi-tôt dans le Conſeil donna ſon conſentement au Mariage, & témoigna avoir beaucoup d'affection pour le Prince, dont le mérite étoit ſi connu. Le Roi & Son Alteſſe Royale déclarérent en même temps, qu'ils eſpéroient que cette Alliance contribuëroit beaucoup à l'accompliſſement de la Paix, pour laquelle Sa Majeſté avoit réſolu de travailler autant que l'intérêt de ſes Royaumes l'y engageroit. Aprés cela tout le Conſeil en Corps alla complimenter la Princeſſe & enſuite le Prince lui-même, comme fit auſſi à leur exemple, le reſte de la Nobleſſe du Royaume. La nouvelle s'en étant répanduë par la Ville, tout le Peuple témoigna la joye qu'il en avoit par le ſon des Cloches & par les feux de joye.

Le Prince d'Orange en donna avis aux Etats par un Exprés, leur mandant qu'aprés

prés avoir bien considéré les raisons qui le pouvoient porter à se marier pour le bien de leur Etat & pour se conformer à leurs souhaits, il avoit crû ne pouvoir mieux faire, que de s'attacher auprés de la Princesse Marie, fille aînée du Duc d'York; qu'il l'avoit demandeé en mariage à Sa Majesté & à Son Altesse Royale son Pere, qui lui avoient accordé sa demande, & qu'ainsi, il jugeoit à propos de leur en donner avis, attendant au plûtôt leur consentement, afin qu'il pût se rendre au plus vîte en leur Païs, pour le service de la Patrie.

Là-dessus les Etats Généraux s'étant assemblez: aprés avoir sérieusement pésé les raisons d'Etat sur lesquelles ce Mariage étoit fondé, & les avantages qui s'en pouvoient ensuivre, qui tendoient à l'affermissement de l'union étroite qui étoit entre le Roi de la Grand' Bretagne & les Etats des Provinces Unies; à l'établissement de l'ancienne Maison d'Orange, & à la conclusion de la Paix si long-temps desirée; aprés avoir considéré tout cela, & sur tout, le choix que Son Altesse avoit fait d'une Princesse, qui avec une bonté naturelle étoit doüée de toutes les vertus que l'on pouvoit souhaiter dans le Mariage; ils témoigné-

moignérent par un Edit public leur approbation en des termes pleins de joye & de contentement, déclarant outre cela le grand cas qu'ils faisoient d'une telle Alliance, & la sincére résolution où ils étoient de cultiver cette ancienne & fidéle amitié & bonne correspondance, qui avoit toûjours été, & qui étoit entre Sa Majesté Britannique & eux.

Cette réponse & approbation arrivant à Londres le quatorziéme de Novembre, qui étoit le jour de la Naissance de Son Altesse, le Mariage fut fait le même jour à onze heures de nuit, & avec si peu de bruit, que le Peuple n'en sût rien jusqu'au lendemain matin. L'Evêque de Londres fit la Cérémonie, & ce qu'il y eut de remarquable, ce Prélat ayant demandé, selon la coûtume; *Qui donne cette Dame?* Sa Majesté répondit, *C'est moi.* Le lendemain le Peuple fit paroitre par des témoignages publics la joye qu'il avoit d'une si glorieuse Alliance, dont il se promettoit un jour un trés-grand bonheur.

Cependant au milieu de tant de Fêtes & de joyes, le Prince sachant combien sa présence étoit nécessaire en Hollande, fit toute la diligence possible pour s'en retourner.

Il

Il partit de Londres le vingt neuviéme de Novembre avec la Princesse, & mit pied à terre à Terheyde, d'où il alla à Hounslaerdik, où ils attendirent quelque temps, jusqu'à ce qu'ils fissent leur entrée publique à la Haye, qui se fit peu de temps aprés, avec une magnificence extraordinaire. Car outre que les douze Compagnies des Bourgeois étoient en armes, chacune sous leurs differens Drapeaux; le Pont de la Haye étoit revêtu de verdure, en forme de Festons, au dessous desquels étoient écrites ces paroles:

Uxori & Batavis vivat Nassovius Hector!

Que le Prince d'Orange, qui est un second Hector, vive pour son Epouse & pour les Hollandois!

Auriaco & Patriæ vivat Britannica Princeps!

Que la Princesse d'Angleterre vive pour le Prince d'Orange & pour sa Patrie!

Leurs Altesses n'eurent pas plûtôt passé le Pont, qu'Elles furent rencontrées par vingt-quatre jeunes Filles, des mieux faites qu'on avoit pû trouver dans la Maison des Orphelins & des Pauvres. Elles étoient vêtües de blanc, & marchoient deux à deux aux côtez du Carosse, chantant & semant des fleurs & de la verdure le long du chemin.

On passa ensuite devant la Maison de Ville, sous un Arc de Triomphe revêtu de branches d'Orangers & d'Oranges avec les Armes de Leurs Altesses, où l'on voyoit deux mains jointes ensemble, avec

avec ces mots, où les Lettres Capitales marquent l'année M. DC. LXVII.

AVrIaCI hIs thaLaMIs bataVIs
Dos regIa ſIt paX.

Que la Paix puiſſe être pour les Hollandois, la Royale Dot du Mariage du Prince d'Orange.

De là paſſant au travers du Marché dans la Rüe qui conduit à la Cour, Elles y trouvérent un autre Arc de Triomphe, avec ces paroles :

Ingredere Auſpiciis Batävis fœlicibus Aulam.

Entrez ſous des Auſpices heureux dans la Cour de Hollande.



MARIE.

Reÿne d'angleterre &.
Princesse d'Orange.

Je passe sous silence plusieurs autres Cérémonies qui se firent ce jour-là. Il suffit de dire, que le Peuple ne pouvoit pas témoigner plus de joye, ni les Magistrats plus de satisfaction.

On ne fut pas long-temps sans voir les effets que l'on se prometoit de cet heureux Mariage. Et certainement un aussi puissant Prince qu'étoit le Roi de la Grand' Bretagne, qui avoit conclu cette Alliance pour le bien public des Provinces-Unies; pour les intérêts de Son Illustre Neveu; pour l'avancement de la Religion Protestante, & qui s'étoit rendu le Mediateur de toute l'Europe, ne pouvoit que tenir sa parole.

Au commencement de l'année 1678, quoi qu'on fût au milieu de l'Hyver, le Roi de France fit de si grands préparatifs pour la Guerre, que cela allarma toute l'Europe, mais particuliérement la Hollande & ses Alliez. C'est pourquoi le Roi de la Grand'Bretagne envoya le Comte de Feversham à sa Majesté Trés-Chrêtienne, avec un projet de Paix, en vertu duquel Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, S.



Guillain, & quelques autres Villes devoient être renduës aux Espagnols, & le Roi de France garder toute la Franche-Comté. Mais il n'en voulut rien faire, & le Roi d'Angleterre ne voulut rien rabattre de ses propositions. Ce qui obligea Sa Majesté Britanique d'envoyer ordre à Mylord Hyde son Ambassadeur à Nimégue, de faire en son nom une étroite Alliance avec les Etats Généraux, par laquelle, entr'autres choses, il fut conclû.

Que le Roi & les Etats s'assisteroient & se défendroient mutuellement, de telle maniére, & avec les forces dont ils conviendoient ensemble.

Que les Villes de Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Tournay, Condé, Valenciennes, & S. Guillain, seroient renduës aux Espagnols, avec les autres Places, dont les François s'étoient rendus Maîtres, depuis la prise de S. Guillain.

Que la Comté de Bourgogne demeureroit au Roi de France.

Que pour les Provinces-Unies, on restituëroit, de part & d'autre, toutes Places en Europe.

Qu'en considération de l'Alliance entre l'Em-

l'Empereur & les Etats Généraux, toutes choses seroient ajustées, selon la raison & l'équité.

Que l'on restituëroit au Duc de Lorraine sa Duché.

Qu'il y auroit une suspension d'Armes de la part du Roi de Suéde, jusqu'à-ce qu'on fut tombé d'accord, des conditions de Paix.

Et enfin, que si le Roi de France refusoit d'accepter ces conditions, qu'alors le Roi de la Grand' Bretagne, & les Etats Généraux joindroient leurs forces, pour le mettre à la raison.

Cette Ligue ayant été ainsi concluë, Sa Majesté Britannique envoya Mylord Montagu en France, pour presser le Roi d'accepter ses propositions, ayant fait lever cependant une Armée: mais le Roi de France rejetta ces conditions de Paix, & fit de grands préparatifs de Guerre de tous côtez, mais sur tout dans ses nouvelles Conquêtes des Païs-Bas, ce qui obligea le Roi d'Angleterre de rappeller les Troupes qu'il avoit au service de France, lesquelles on maltraita fort, & on les renvoya même sans les payer.

Le Roi de la Grand'Bretagne tint ferme

dans sa résolution, & ayant convoqué un Parlement, il communica à l'Assemblée l'Alliance qu'il avoit faite avec la Hollande pour le bien public & pour le repos de la Chrêtienté, protestant qu'il étoit résolu de contraindre le Roi de France à la Paix, qu'il avoit commencé de traiter, & dont il étoit le seul Médiateur: & pour cet effet, il pria le Parlement de lui fournir une somme d'Argent nécessaire pour une telle entreprise. Pour réponse la Chambre-Basse remercia Sa Majesté du soin qu'Elle prenoit de la Religion Protestante, en mariant Sa Niéce à un Prince Protestant, & la supplia, en même temps, de ne consentir à aucunes conditions de Paix avec la France, qu'elles ne fussent meilleures, que celles que l'on avoit faites au Traité des Pyrenées. A quoi le Roi ayant répondu, les Communes aprés une longue délibération résolurent d'équipper une Flote de quatre-vingt-dix Vaisseaux de guerrre, & de lever une Armée par terre de 29870. hommes, & nommérent des Commissaires pour supputer ce que cela coûteroit. Mais cela se trouva monter à une somme si haute qu'on ne pût pas d'abord convenir des moyens de lever cet argent. Cependant, c'étoit une

une affaire preſſante, car le Roy de France étoit prêt à marcher.

En effet tandis que Sa Majeſté Britannique conferoit & déliberoit, avec quelles forces & en quel endroit on s'oppoſeroit aux François, les François commencérent à couvrir les Païs-Bas Eſpagnols, comme une Nuée noire qui renferme le Tonnerre. Et ce qu'il y eut de plus facheux, c'eſt, que quand ils eurent à la fin conclu quel nombre d'hommes étoit néceſſaire, & que les Etats eurent offert trente mille hommes, pour joindre à dix mille Eſpagnols tout prêts, le reſte des Députez, excepté celui de l'Evêque de Munſter qui offrit neuf mille hommes tant de Cavalerie que d'Infanterie, declarérent qu'ils n'avoient point d'ordre de conférer touchant le temps du rendez-vous, ni touchant les hommes. De ſorte que les Etats Généraux avec l'Eſpagne furent contraints de ſoûtenir les premiers chocs des François qui ſont toûjours les plus impétueux au commencement, & le Prince d'Orange vit avec regret perdre des Lauriers qu'il eût pû cueillir, ſi les Conféderez euſſent fait un peu plus de diligence.

Le Roi de France, qui ſçavoit fort bien

ce que tenoient les Confédérez, resolut de les prevenir, avant qu'ils fussent en état de s'opposer à ses entreprises. Pour cet effet, il partit de Paris le 7. du Mois de Fevrier. Il prit sa marche du côté de Mets; & sans que personne sçeût le dessein qu'il avoit, il entra en Flandres. Tout le monde crut que les François en vouloient à Mons, ou à Namur, ou à quelque autre Place de cete importance : & Gand qui ne s'attendoit pas à être attaqué affoiblit si fort sa Garnison pour la distribuër dans les Places, pour lesquelles on apprehendoit, que le Roi de France, qui avoit observé tous les mouvemens qu'on avoit faits, alla mettre le siége devant cette ville le 1. Mars, avec une Armée de soixante, ou quatre-vingt mille hommes. Il n'étoit pas possible à une ville d'une si grande étenduë, qui n'avoit, d'ailleurs, que quatre ou cinq cens Soldats de Garnison, outre les Habitans, de se défendre contre un Prince furieux, qui estimoit plus la prise d'une Demy-lune, que la perte de mille hommes; qui ne donnoit de repos ni jour, ni nuit; & qui par les Assauts & Batteries continuelles l'eût entiérement affoiblie. Gand fut donc forcé de se rendre, neuf jours aprés le Siége. L'Enne-

mi

mi victorieux alla ensuite devant Ypre avec la même rapidité : mais parce que la Ville étoit bien plus forte que celle de Gand, & qu'elle avoit une meilleure Garnison, les Assiégeans y trouvérent une si vigoureuse résistance, & y perdirent tant d'Officiers & de Soldats, avant que de la prendre, que le Roi envoya la plus grande partie de son Armée dans les Garnisons, pour se rafraîchir, & lui-même s'en rétourna à Paris, soit qu'il jugeât que son Armée fût harassée de ces deux Siéges, soit qu'il crût avoir assez humilié son Ennemi, pour le porter aux conditions de Paix qu'il proposoit, ou qu'il craignît les Anglois, qui levoient une Armée.

Car en ce temps-là, le Duc de Montmouth étoit arrivé à Bruges, avec environ trois mille hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, que le Roi de la Grand' Bretagne envoyoit pour renforcer l'Armée du Prince d'Orange: & le Parlement pour lors assemblé étoit tellement porté à poursuivre la Guerre contre la France, qu'il pria Sa Majesté de lui déclarer ouvertement la Guerre, lui promettant d'exposer biens & vies, & de lui fournir, de temps en temps,

 des

des sommes d'argent suffisantes pour une si belle entreprise.

Pendant que tout ceci se passoit, on fut bien étonné d'apprendre, que le Roi de France avoit entiérement abandonné Messine & toute la Sicile. Les plus habiles Politiques croyoient qu'il n'y avoit plus d'espérance de Paix, puis que ce Prince avoit abandonné ses Conquêtes dans l'Italie, comme il avoit fait auparavant dans la Hollande, afin qu'il pût mieux venir à bout des Païs-Bas, de l'Espagne & de l'Empereur. D'autres au contraire disoient, que c'étoit une marque qu'il n'étoit pas si fort qu'il se vantoit, & que ce qu'il en avoit fait étoit plûtôt par néceſſité, que pour aucune autre fin.

Quoi qu'il en soit, le Parlement d'Angleterre crut que la France avoit résolu de continuer la Guerre en Allemagne & dans les Païs-Bas, & de se rendre un plus puissant Voisin qu'on n'auroit voulu. De sorte qu'il passa un Bill pour une imposition capitale, & par le même Acte il défendit le transport des Marchandises de France en Angleterre. Sa Majesté Britanique auroit souhaité de faire Alliance avec l'Empereur, l'Espagne,

&

& les Provinces-Unies, & d'obliger ces Puiſſances à faire la même défenſe de tranſporter aucune Marchandiſe de France dans leurs Etats, & ce fut l'unique raiſon qui l'empêcha de rompre hautement avec le Roi Trés-Chrêtien, juſqu'à-ce que ces deux choſes fuſſent conclûës. Mais pendant que les Hollandois marchandoient ſur le dernier point, croyant qu'une telle défenſe ruïneroit leur Commerce ; un malheureux accident arriva qui changea toute la face des affaires.

Le Roi de France étant retourné à Paris, & voyant que le Roi de la Grand'Bretagne étoit ſi reſolu à soûtenir les intétêts de ſon Neveu le Prince d'Orange, particuliérement, depuis ſon voyage en Angleterre & ſon Mariage avec ſa Niéce, en conſidération de quoi on diſoit que Son Alteſſe Royale le Duc d'York ſe préparoit d'aller lui-même en Flandres à la tête des Anglois, & peut-être de toute l'Armée des Confédérez ; le Roi de France, dis-je, voyant tout cela, fit un projet de Paix lui-même, & l'envoya à ſon Ambaſſadeur à Nimegue, pour être diſtribué aux autres Ambaſſadeurs & Médiateurs, par ceux d'Angleterre.

Les Chefs de ces propoſitions étoient, que le Roi de Suéde & le Duc de Gotorp ſeroient entiérement ſatisfaits ;

Que le Prince & Evêque de Strasbourg ſeroit rétabli dans tous ſes Domaines, Biens, Honneurs & Prérogatives, & que ſon Frere, le Prince Guillaume de Furſtemberg ſeroit mis en liberté ;

Que pour l'Empereur, il n'altéreroit rien dans les déclarations publiques qu'il avoit déja faites, qui étoient de s'en tenir au Traité de Weſtphalie. Il offroit ſeulement, ou de garder Fribourg & de rendre Philisbourg, ou de garder Philisbourg & de rendre Fribourg ;

Que quant à l'Eſpagne, il lui rendroit Charleroy, Ath, Oudenarde, Courtray, Gand, & S. Guillain, avec leurs dépendances & Chaſtelenies, & en récompenſe, il demandoit toute la Franche-Comté, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambray, Aire, & S. Omer, avec toutes leurs dépendances : en un mot toutes les Places dont il étoit en poſſeſſion, à la réſerve de celles que je viens de nommer.

De plus, il conſentoit de rendre Charlemont, ou Dinant au Roi Catholique, pourvû que l'Evêque de Liége & l'Empereur

pereur y consentissent aussi ;

Que les Confins entre l'Espagne & les Païs-Bas, à commencer depuis la Mer, seroient la Meuse, Neuport, Dixmude, Courtray, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroy, & Namur, & que ces Confins seroient assurez par ces Places, vû qu'ils lui avoient coûté des millions à fortifier, & qu'en les quittant il se privoit des avantages qu'il avoit d'aller jusqu'aux portes de Bruxelles ;

Que pour ce qui regardoit les Etats Généraux, outre la satisfaction qu'il leur donnoit, par ce qu'il cédoit à l'Espagne, il leur restituëroit Mastricht & continuëroit le même Traité de Commerce, comme il étoit auparavant ;

Que quant aux intérêts du Duc de Lorraine, il vouloit bien le rétablir, selon le Traité des Pyrenées, ou lui rendre tous ses Domaines, à l'exception de la Ville de Nancy, mais qu'en récompense il lui donneroit Toul, se réservant néanmoins le passage de ses Frontieres en Alsace, & les chemins qui lui seroient nécessaires pour aller de France à Nanci, & de Nanci à Mets Brisac & dans la Franche-Comté.

Ces conditions plurent à quelques-uns

& deplurent, en même temps, à bien d'autres. Les Etats-Généraux, par exemple, n'avoient pas sujet de les rejetter. Mais les Ministres des Alliez en ayant conferé à la Haye, les rejetterent absolument, comme injustes & deraisonnables, fondez, sur ce que le Roi de France vouloit bien que l'on satisfit ses Alliez: mais qu'il ne faisoit pas la même chose, à l'égard des autres Princes. Cependant, le Roi de France ayant demandé, le 15. d'Avril, par les Mediateurs Anglois, une réponse positive, pour le 10. de Mai; Mr. le Prince se rendit exprés à la Haye & assista à l'Assemblée générale des Etats, où aprés une longue dispute, de la part des Ministres des Alliez qui s'excusoient sur le peu de temps que la France leur demandoit, pour se determiner; Mr. de Beverning Ambassadeur des Provinces-Unies au Congrés s'en retourna à Nimegue, pour voir si les Ambassadeurs de France ne pourroient pas obtenir du Roi leur Maître un terme de deux Mois pour les Alliez, & Mr. Théodore de Leide passa à Londres, pour achever de disposer à la paix Sa Majesté Britannique.

Monsieur de Leyde étant arrivé en Angleterre

gleterre fut regardé de mauvais œil, par la Chambre-Basse du Parlement, qui croyoit que les Hollandois se hâtoient de faire une Paix deshonorable avec la France, & dans cette croyance, qui étoit augmentée par les jalousies du parti Papiste à la Cour, ils résolurent de ne plus donner d'argent au Roi, jusqu'à-ce que la Religion Protestante fut bien assurée, ce qui offença tellement Sa Majesté, que bien-tôt aprés elle prorogea le Parlement.

D'un autre côté les Espagnols commencérent à se rendre aux raisons des Etats Généraux, à quoi ils furent d'autant plus aisément portez, qu'ils virent que l'Angleterre & la Hollande consentoient aux conditions proposées par la France, & aussi parce que l'état de leurs affaires alloit de mal en pis, par la perte considerable du Fort de Leeuw, qui fut malheureusement surpris par les François, environ ce temps-là. Mais ce qui les détermina, tout à fait, fut le retour du Roi de France, qui outre l'Armée qu'il avoit auprés de Bruxelles, où il s'étoit rendu, en avoit encore deux autres, aux environs, l'une sur le Rhin, & l'autre entre la Sambre & la Meuse, qui ne menaçoient de rien moins, que de la perte

entiére de tous les Païs-Bas Espagnols, si les Hollandois faisoient la Paix sans eux, & demeuroient neutres, aprés cela, durant le cours de cette Guerre, à quoi le Roi de France les exhortoit puissamment.

Le Espagnols étant donc contraints de céder à la néceffité de leurs affaires, déclarérent qu'ils étoient prêts d'accepter les conditions de Paix. Auffi-tôt les Etats Généraux firent toute la diligence poffible pour porter les autres Alliez à y consentir, mais leurs Ministres s'amusant à faire des Mémoires & des Repliques, cela fit perdre patience aux Etats, qui ennuyez de tous ces retardemens, envoyérent des ordres exprés à leurs Ambaffadeurs à Nimégue de conclurre le Traité. Mais ils furent bien surpris quand les Plénipotentiaires de France refusérent de le signer, sur de nouvelles demandes qu'ils firent, car ils exigerent qu'on donnât une entiére satisfaction au Roi de Suéde, & protesterent qu'autrement le Roi leur Maître ne concluroit rien.

Cela fit naître de nouvelles difficultez, & donna occasion à de nouvelles plaintes, de la part des Etats Généraux, à l'égard de la maniére d'agir injuste du Roi de France,

aprés

aprés qu'ils avoient accepté si franchement les Conditions qu'il avoit lui-même proposées. Le Roi pour toute réponse dit, qu'il avanceroit jusqu'à S. Quentin, où il attendroit là six jours les Commissaires qu'ils jugeroient à propos de lui envoyer, pour ajuster ce différent. Mais les Etats croyant avoir assez fait, repliquérent, que d'envoyer des Commissaires, ce seroit seulement donner de la peine inutile à Sa Majesté, pour accommoder de nouveaux différents, aprés un consentement positif; c'est pourquoi qu'ils étoient tous prêts de signer le Traité, & que si Sa Majesté refusoit de le faire, ils protestoient de leur innocence, & jettoient sur lui toute la faute des malheurs qui en pourroient arriver. Et ils résolurent entr'eux, le Prince d'Orange present, de ne plus envoyer personne au Roi de France, jusqu'à ce que le Traité fût signé.

Les Nouvelles de ce différent & de la resolution des Hollandois de continuer la Guerre, à moins que le Roi de France ne relâchât un peu des intérêts de Suéde, étant arrivées en Angleterre; le Parlement, qui auparavant avoit résolu de casser l'Armée que le Roi avoit levée par Mer & par Terre,

re, ordonna qu'elle seroit encore sur pied. Sa Majesté envoya même une partie de son Armée en Flandres, & fit une Ligue offensive & défensive avec les Provinces-Unies, où on limita un temps assez court au Roi de France pour signer le Traité, ou pour déclarer plus au long ses prétentions.

Ces procédez résolus & fiers du Roi de la Grand'Bretagne mirent fin à cette affaire si ennuyeuse, car le Traité de Paix entre la France & la Hollande fut signé le onziéme d'Août à minuit. Et le Roi de France auroit bien mieux fait de ne pas tant rafiner dans sa politique, car cela lui pensa couter la perte entiére de l'Armée de Luxembourg.

Car Mons en Haynaut ayant été longtemps bloqué par les François, étoit presque réduit à l'extrémité, de sorte que le Prince d'Orange ayant avis que les Confélderez avoient joint l'Armée de Hollande & d'Espagne qui étoit prés du Canal de Bruxelles, partit de nuit de la Haye le vingt-sixiéme de Juillet. Si-tôt qu'il fut arrivé à l'Armée, il tint conseil de Guerre avec tous les Généraux des Alliez, où il fut conclû, que l'on délogeroit, & que l'on poursuivroit le Duc de Luxembourg,

qui

qui marchoit du côtê de Mons, à dessein d'empêcher qu'on ne secourût la Ville.

Dans cette résolution le Prince partit avec toute l'Armée, au commencement du mois d'Août, & à peine eût-il passé Bruxelles, que le Général Spaen le joignit avec un renfort de six mille hommes de l'Electeur de Brandebourg, & de l'Evêque de Munster. Les Francois qui avoient resté quelques jours à Soignes, ayant appris la marche du Prince d'Orange, décampérent bien vîte, & l'Armée des Confédérez campa au même endroit, où celle des Ennemis avoit campé le jour auparavant. Son Altesse marchant de là, du côté de Roeles, avança avec l'Aîle gauche, aussi loin que l'Abbaïe de S. Denys, où le Duc de Luxembourg avoit son quartier. Et comme ce poste étoit presque inaccessible, à cause des bois, des petits sentiers & des precipices, dont il étoit environné, le Duc s'attendoit si peu à une attaque, qu'il étoit à table, lors qu'on lui vint dire, que le Prince d'Orange s'avançoit pour le surprendre, ce qui l'obligea à se retirer en desordre. Le Prince avoit au-devant de son Aîle droite, Castrau, que le Duc avoit gagné avec precipitation, & qui se

se trouva heureusement pour lui d'un accés aussi difficile, que le lieu qu'il avoit quitté. Cependant, Son Altesse, que ces difficultez n'embarassérent point, n'eut pas plûtôt rangé son Armée en bataille, qu'elle résolut de chasser l'ennemi, de son nouveau poste. Du moment que cette résolution eut été prise, elle envoya querir son Artillerie & la fit joüer sur les François, qui étoient un peu au dessus & à côté d'un Cloître proche de S. Denis, que le Duc de Luxembourg croyoit de pouvoir défendre avec son Canon, mais il lui fut impossible de soûtenir le choc des Dragons des Confédérez, qui le chassérent de ce poste & se rendirent Maîtres du Cloître, pendant que l'Aide de Camp Général Collier, s'avança, du côté de l'Abbaye, & secondé par le Général Delwick, fila au travers de ces chemins étroits, & se glissant dans ces horribles précipices avec un courage invincible, chassa l'Ennemi qui faisoit une vigoureuse résistance dans ses Lignes. Au milieu de cette mêlée, le Prince accompagné du Duc de Montmouth, qui avoit combattu tout le jour au côté de Son Altesse, & animé du bon succés, ayant les yeux pleins de feu, crioit;

A moi, à moi, pour encourager les Régimens qui devoient seconder les premiers. On n'épargna ni Poudre ni Balles des deux côtez, tous les Régimens de l'Aîle gauche se secondant l'un l'autre jusqu'au soir avec la même vigueur & resolution. Le Comte de Horn, de son côté, approcha son Canon de plus prés, & le fit jouër sur les Bataillons François dans le Vallon, faisant un terrible ravage.

De là Son Altesse courut à Castrau qui étoit attaqué par les Espagnols, du côté de l'Aîle droite, où le Régiment des Gardes du Prince avoit l'Avantgarde, sous la conduite du Comte de Solms, qui étant secondé par le Régiment du Duc d'Holstein, & par les Anglois, chassa enfin les ennemis de leur poste, au milieu d'un feu épouvantable. Le Regiment des Gardes à pied fut en action avec les François cinq heures de suite, & les poursuivit un quart de lieuë, au travers des champs & des précipices, par où la Riviére de Haine passe, du côté le plus éloigné de Castrau. C'est assurément une chose incomprehensible, que des hommes pussent faire de si grands efforts, en des lieux qui étoient si desavantageux, que les personnes qui s'y entendoient

doient & qui les ont examinez, depuis, disent qu'il y a trés peu de Places qui soient si fortes.

Le Comte d'Offery fit des merveilles avec les Anglois à une petite distance des Gardes à pied, où les François perdirent beaucoup de monde.

Il n'y eut pas un Général qui ne se comportât avec une valeur égale à celle des anciens Héros. Mais par dessus tous nôtre Illustre Prince, qui au travers du feu & des coups, s'avança si loin, qu'il eût été dans un danger manifeste, si Monsieur d'Ouwerkerck n'eût arrêté un hardi Capitaine, qui étoit sur le point de lui lâcher un coup de Pistolet, & que ce Gentilhomme tua sur la Place. La Cavalerie ne fit rien, durant tout ce temps, à cause de la situation du lieu, qui ne permettoit pas aux Chevaux de se battre dans des passages étroits & des precipices horribles, de sorte que tout le fort du combat tomba sur l'Infanterie & sur les Dragons.

La nuit mit fin au Combat, à la faveur de laquelle le Duc de Luxembourg fit sa retraite sans bruit, mais non pas sans confusion, & se retira à Mons, pour se mettre à couvert, par le moyen d'un Bois qu'il

avoit

avoit d'un côté & d'une Riviére qu'il avoit de l'autre, laissant à Son Altesse pour marques de la Victoire, le Champ de bataille, la plus grande partie de ses blessez, quantité de Tentes & de Bagage, avec beaucoup de Poudre, & d'autres Munitions de Guerre.

Les Etats Généraux ayant appris les nouvelles d'un si grand succés, envoyérent des Commissaires au Prince pour le féliciter de la Victoire qu'il avoit remportée avec tant de gloire & de réputation, & pour le remercier des grandes actions qu'il avoit lui-même faites dans ce dernier Combat, au hazard même de sa vie: le priant néanmoins par dessus toutes choses, d'avoir plus de soin de sa Personne qu'il n'avoit eu, puisque selon toutes les apparences, la tranquilité des Provinces-Unies, & le Repos de l'Eglise & de la Réligion Protestante dépendoit absolument de son salut. Et pour témoigner l'estime qu'ils faisoient de sa conservation, ils firent present à Mr. d'Ouwerkerck, en reconnoissance du courage, avec lequel il s'étoit si généreusement opposé au danger qui menaçoit Son Altesse, d'une Epée dont la garde étoit d'Or massif; d'une paire de Pisto-

Pistolets garnis d'Or, & d'une garniture de Cheval du même Métail.

Le Prince d'Orange ayant ainsi containt le Duc de Luxembourg de se retirer, auroit sans doute poussé sa pointe & jetté du secours dans Mons, mais lors qu'il consultoit sur ce qu'il y avoit à faire, on lui donna avis, que le Roi de France & les Etats Généraux s'étoient accommodez. Aprés le mois de Juin, il y eut une cessation d'Armes, & l'Armée Françoise se retira dans le Païs entre la Sambre & la Meuse, & Son Altesse marcha à Escausines sur le grand chemin de Nivelle, d'où il retourna à la Haye.

Le succés de cette Bataille hâta la conclusion du Traité entre l'Espagne & la France, lequel fut signé le dix-septiéme de Septembre, à la grande loüange du Roi d'Angleterre, qui ayant ajoûté à sa Mediation la terreur des armes, pour executer ses promesses, eut pour recompense la joye de voir, que la Paix & le bien général de l'Europe avoit été comme la dot de sa Niéce, & que les deux grandes Alliances entre la France & la Hollande, & entre l'Espagne & la France, étoient les influences de l'Alliance conjugale entre Son

Son Alteſſe, & la Princeſſe Marie d'Angleterre, qui l'avoit engagé d'étendre ſa main, pour ainſi dire, pour arrêter la trop grande puiſſance de la France.

La Guerre étant donc finie entre la France & les Provinces-Unies, Son Alteſſe eut le temps de ſe repoſer des fatigues & des travaux des derniéres Campagnes: car aprés la ratification de la Paix, & la reſtitution de Maſtricht aux Etats, le Roi de France ne troubla plus, par la force des Armes les Païs-Bas, de ſorte qu'apres que Son Alteſſe eût réformé toutes les innovations des François, tout le monde commença à joüir du repos & de la tranquilité de la Paix.

Il n'en fut pas de même, à l'égard des Rois de France & d'Eſpagne. Par le Traité conclu entre ces deux Couronnes, on étoit convenu, qu'il s'aſſembleroit des Commiſſaires à Cambrai, pour régler le different des limites. Cela s'étoit fait dés l'année 1679. Et aprés pluſieurs conteſtations, qui ne firent qu'aigrir les affaires, les François firent naître de nouveaux differens ſur certaines pretenſions qu'ils diſoient avoir, ſur le Vieux Pont de Gand, ſur la Ville & le Château d'Aelſt & leurs depen-

dependances, sur les Villes de Grammont, Ninove & des Provinces entieres. Comme ces pretentions de la France étoient excessives, & que les Espagnols s'en moquoient, les Commissaires François livrerent une Declaration aux Espagnols par laquelle ils leur protestoient qu'ils s'alloient départir de la Conference, si on ne les satisfaisoit au plûtôt sur leurs prétensions. Et sur le refus qu'on fit de leur donner satisfaction, ou parce que l'affaire traînoit en longueur, le Roi de France les menaça non seulement de surprendre plusieurs de leurs Places: mais il le fit effectivement. Et non content de cela, quelque temps aprés, ne voulant relâcher rien de ce qu'il demandoit, il donna ordre au Marechal de Crequi de bloquer Luxembourg, & d'empêcher qu'aucune provision n'y entrât, afin d'obliger par ce moyen les Espagnols à lui accorder ses demandes. Les Etats Généraux & Son Altesse crûrent qu'ils ne devoient pas demeurer neutres dans une affaire d'une si dangereuse conséquence. Car d'un côté ils avoient peur qu'une rupture entre les deux Couronnes ne les engageât dans une nouvelle Guerre, & de l'autre, quoi qu'ils fussent en paix, ils aimoient bien

bien mieux, cependant que les Païs-Bas demeuraſſent aux Eſpagnols, que d'avoir un ſi puiſſant Voiſin que le Roi de France, qui les haraſſoit continuellement dans leurs Frontieres.

C'eſt pourquoi, à l'inſtance des Eſpagnols qui les en priérent, auſſi bien que le Roi de la Grand'Bretagne (joint que la conference entre les Miniſtres de France & d'Eſpagne à Courtray, n'avoit produit aucun effet) les Etats Généraux ſe firent une affaire de s'employer tout de bon à compoſer ces différens à l'amiable. Car bien que les Eſpagnols, aprés le blocus de Luxembourg, preſſaſſent les Etats, de leur envoier huit mille hommes de ſecours, comme ils y étoient obligez, par les Articles de la Paix, au cas que les François les attaquaſſent, contre le Traité de Paix conclû, ils aimérent mieux néanmoins prendre le parti de Médiateurs.

Pour cet effet Sa Majeſté Britannique, & les Etats Généraux par leurs Miniſtres à Paris, preſſérent le Roi de France de relâcher de ſes prétentions, ou tout au moins de lever le Blocus de Luxembourg, juſqu'à-ce qu'on eût ajuſté ces nouveaux différens. A quoi le Roi repliqua, qu'il étoit

prêt de renoncer à toutes les Places & Païs dont il demandoit d'entrer en possession, pourvû qu'en récompense, les Espagnols lui donnassent Luxembourg, avec tout le Pays à trois lieuës aux environs. Ce fut la proposition que fit le Roi de France au Roi d'Angleterre, s'il vouloit procéder à un Traité plus ample. Et Sa Majesté Britannique, & les Etats Généraux, qui avoient été priez par le Roi de France d'y faire réfléxion, trouvérent que la proposition n'étoit pas déraisonnable, & particuliérement, pourvû que le Roi s'abstint de presser davantage Luxembourg. Ce que les Etats, de l'avis du Prince d'Orange, jugérent à propos de signifier aux Ministres Espagnols, & de les presser d'accepter la condition.

Cela ayant été rejetté néanmoins par les Espagnols, le Roi de France déclara, qu'il étoit content que le Roi de la Grand' Bretagne fût l'Arbitre de tous leurs differens. Mais cela ne plût pas aux Espagnols jalous, qui soupçonnoient le Roi d'Angleterre, à cause de la nouvelle Alliance qu'il avoit faite avec la France. Alléguant de plus, que l'Angleterre n'étoit pas en état d'entreprendre une Guerre étrangére, au cas que la

la France refusât de se soûmettre au jugement du Roi de la Grand' Bretagne.

Le délai qu'aporta le Roi d'Espagne à accepter la Médiation du Roi d'Angleterre, déplût tellement à la France, que le Roi limita un temps fort court aux Espagnols, pour accepter, ou refuser ce Parti. Ce qui n'allarma pas peu les Etats Généraux, qui craignoient de nouveaux actes d'hostilité, si-tôt que le temps limité seroit expiré. Ils se résolurent donc de presser le Roi d'Espagne, d'accepter au plûtôt l'offre que leur faisoit la France, de s'en remettre au jugement du Roi d'Angleterre. D'un autre côté, ils priérent Sa Majesté d'interposer son crédit & son autorité, pour pacifier ces deux Couronnes, & de porter les Parties intéressées à s'assembler, pour préparer toutes les choses nécessaires à un accommodement.

Mais le Roi de la Grand' Bretagne, étant assuré que la France n'y consentiroit jamais, qu'on ne nommât des Lieux, & des Personnes, pour autant de temps que cela lui seroit avantageux, d'autant plus que les Parties intéressées étoient déja assemblées à Francfort pour cet effet; Il tâcha de s'excuser, disant que les Etats Généraux

étoient plus propres pour décider ce différent. Ainsi, on demeura pendant presque toute une année, à disputer qui seroit le Juge des différens des deux Couronnes.

Cependant, vû les troubles qui menaçoient le repos de toute l'Europe, en ce que les Espagnols négligeoient la médiation d'Angleterre, & que les Etats, contre le sentiment de Sa Majesté Britannique, ne jugeoient pas à propos que l'on pressât les Espagnols d'accepter l'offre, à moins que l'on n'y comprît aussi tous les Alliez; tout le monde craignoit que le temps limité à l'Espagne pour se résoudre, étant passé, le Roi de France ne renouvellât la Guerre contre les Païs-Bas Espagnols. C'est pourquoi, les Etats Généraux pressérent le Roi de la Grand' Bretagne, de prévenir par son crédit, & par sa prudence, tous les actes d'hostilité de la France, contre l'Empereur, l'Empire, & le Roi d'Espagne.

A quoi le Roi d'Angleterre répondit, qu'il étoit prêt de faire tous ses efforts pour accommoder ces deux Couronnes, mais qu'il apprehendoit de n'y pouvoir pas réüssir, à moins que l'Espagne n'acceptât la médiation, & que l'Empereur fit au plûtôt son accommodement. Il insinua même

me aſſez franchement aux Ambaſſadeurs, l'avis certain qu'il avoit que les Etats Généraux avoient diſſuadé l'Eſpagne d'accepter l'offre du Roi de France. Les Ambaſſadeurs s'excuſérent en diſant à Sa Majeſté, que ce que les Etats en avoient fait, n'étoit pas qu'ils n'aprouvaſſent bien que Sa Majeſté fût l'Arbitre de ces differens, mais ſeulement pour prévenir la jalouſie que le Roi d'Eſpagne, & les autres Alliez pourroient concevoir à leur égard, en s'imaginant que les Etats n'avoient nullement envie de garder les Traitez & les Ligues qu'ils avoient faites avec eux, & ſe ſervir de ce prétexte pour les rompre, ce qui ne pouvoit que cauſer une diviſion générale entre les Alliez & eux, & une rupture, ou du moins donner ſujet à Sa Majeſté Catholique, de leur réfuſer ſon aſſiſtance en cas de néceſſité, puis que leur ſalut dépendoit en quelque maniére des forces de leurs Alliez. Mais toutes ces raiſons ne produiſirent autre choſe dans l'eſprit du Roi d'Angleterre ſinon, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit, ſans pourtant rien promettre. Il eut néanmoins aſſez de pouvoir auprés du Roi de France, en faveur de l'Empereur, pour faire que la France lui offrit une Tréve de

trente ans, & prolongeât le terme limité, pour accepter la Médiation, ou ne pas l'accepter, jusqu'au dernier jour du mois d'Août, sans molester le Roi d'Espagne ni l'Empereur, le Roi Trés-Chrêtien se faisant un grand honneur de cette générosité, de ne chagriner point Sa Majesté Imperiale, dans un temps où elle étoit assez embarassée avec le Turc.

Mais quoi que cette Tréve de trente ans, fût considérée par tous les Etats de l'Empire, comme une proposition fort raisonnable, & qui sembloit devoir redonner à l'Empereur, le repos & la tranquilité qu'il souhaitoit tant, il y en eut néanmoins qui la rejettérent, alléguant pour raison, qu'une Tréve si longue, donneroit occasion au Roi de France, de fortifier toutes les Places dont il étoit déja en possession, & confirmeroit en quelque maniére le tître de ces injustes prétentions, comme ils les appelloient, & sur tout, si auparavant l'on ne convenoit de la maniére, & de la continuation de la Tréve. Mais parce qu'aprés un long debat à Ratisbonne, on ne pût s'accorder sur ces deux points, le progrés de cette négociation, n'alla que fort lentement.

Durant tout ce temps-là, les Etats Généraux travaillérent avec beaucoup d'assiduité à un accommodement, & pour cet effet ils nomméreht la Haye pour le rendez-vous général des Négotiateurs, & ils eurent tant d'ascendant sur l'esprit du Roi Catholique, que bien qu'il eût refusé de se soûmettre au jugement du Roi de la Grand'-Bretagne, il accepta néanmoins sa Médiation, & voulut bien que la Haye fut le lieu de la Conférence, pourvû que l'Empereur y consentît aussi. Tout ceci fut signifié aux Ambassadeurs des Etats à Londres, qui pressérent Sa Majesté, de proposer sa Médiation au Roi Trés-Chrêtien, ce que le Roi promit aux Etats, quoi que la Cour d'Angleterre crût que cela n'auroit aucun bon succés; Sa Majesté ne put s'empêcher pourtant de têmoigner aux Ambassadeurs de l'Empereur, & du Roi d'Espagne, qu'il feroit bien plus avantageux pour eux, d'accepter les propositions de la France, & de donner Luxembourg, puis que cela mettroit fin à toutes les disputes, & différens sans autre delai ni debat.

Mais ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne, ne voulurent pas prendre son avis. Le Roi de France donc pour forcer le Roi Catholique

lique, de lui faire justice, dans ce qu'il demandoit, commanda au Maréchal d'Humieres, vers la fin du mois d'Août, 1683. qui étoit le temps limité, d'entrer dans les Païs-Bas Espagnols : & de les mettre tous sous contribution. Le Maréchal ayant reçû ces Ordres, envoya, d'abord, en Flandres, dans le Brabant & dans les principales Places, des Troupes, qui ravageoient tout, qui pilloient par tout, & qui commettoient toutes les violences & les insolences imaginables, à l'égard de ceux, qui marquoient avoir la moindre repugnance à payer les Contributions. Les Espagnols, par droit de represailles, en firent de même aux François. Le Prince de Chimay, entr'autres, Gouverneur de Luxembourg, se jetta dans les terres du Roi de France, où il commit les mêmes violences, & se rendit Maître de plusieurs Châteaux. D'un autre côté le Maréchal mit le Siége devant Courtray, & le prit. Et pour se vanger de ce que les Espagnols avoient brulé Isenguin, il en brûla dix fois davantage dans le Païs Ennemi. En même temps les Espagnols, se saisirent de toutes les marchandises, & effets des François qui étoient sous leur Jurisdiction, & les confisquérent, pen-

pendant que le Maréchal d'Humieres, passant le Canal de Bruges, & l'Escaut sur la glace, mit en cendres dix ou douze Villages, & contraignit le reste de lui payer des Contributions, sous peine de mettre tout en feu. Et pour punir la Garnison de Luxembourg, qui avoit commis tant de ravages dans les terres des François, le Maréchal de Crequi, vint avec un Armée de trente mille hommes dévant cette Ville, & aprés avoir ruïné cinq cens maisons avec ses Bombes, se retira en quartier d'Hyver.

Au milieu de tous ces ravages, l'Ambassadeur de France delivra un Mémoire aux Etats-Gênéraux, par lequel il proposoit cinq sortes d'Alternatives à l'Espagne, pour satisfaire à ses prétentions, & terminer par ce moyen tous les différens qu'il y avoit entre les deux Couronnes. La premiére étoit la cession de la Ville de Luxembourg, en l'état où elle étoit, ou demolie, avec les Villages qui en dépendoient. La seconde êtoit la cession de Courtrai, & de Dixmude (laissant néanmoins Deynse avec ses dependances à l'Espagne) & le Château d'Aeth, Beaumont & Bouvignes, avec leurs dépendances. Que si

le Roi Catholique, aimoit mieux donner un Equivalent en Catalogne, ou dans la Navarre, l'Ambaſſadeur de France demandoit, au regard de la Catalogne, ce qui reſtoit encore au Roi d'Eſpagne, dans le Comté de Cerdaigne, d'où dépendoit Puycerda, Seu-Durgel, Canredon, & Caſtel-Folito, avec leurs dependances, ou ce qui étoit une quatriéme Alternative, Roſes, Gironne, & Cap de Quiers, avec ce qui en dependoit. Enfin, au regard des Frontieres de la Navarre, l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Trés-Chrêtienne propoſoit, qu'on lui cedât Pampelune, & Fontarabie avec toutes leurs dependances. C'étoit ſur ces conditions, que le Roi Catholique, pouvoit choiſir la Paix, ou la Guerre.

Les Eſpagnols rejettérent abſolument la propoſition qu'on leur faiſoit, de céder Luxembourg, & regardérent avec tant de dédain celles qui regardoient la Catalogne, & la Navarre, que le Marquis de Caſtel Moncayo, Ambaſſadeur d'Eſpagne ſe plaignit hautement de la propoſition de ces Alternatives, dans un Mémoire qu'il preſenta, à ſon tour, aux Etats, & ne pût s'empêcher de dire, que le Miniſtre du Roi

de

de France ne les avoit proposées, que pour faire voir qu'il savoit les noms des plus importantes Places d'Espagne. Ainsi bien loin que ces offres fussent un moyen pour terminer les différens, ils ne firent qu'outrer les Espagnols, qui renouvellérent leurs importunitez auprés du Roi d'Angleterre, avec tant d'ardeur, qu'ils vinrent jusques à se plaindre, de ce qu'il n'envoyoit point aux Alliez le secours qu'il s'étoit engagé de leur envoyer, en cas de besoin, par les Articles de la Ligue: mais Sa Majesté Britannique se contenta de leur répondre, qu'il s'étonnoit que le Roi Catholique, le pressât de lui envoyer du secours, dans un temps où l'état des affaires de son Royaume, ne lui permettoit pas de faire la Guerre au dehors; que quant au reste, il feroit tous ses efforts pour procurer la Paix générale à l'Europe, & qu'il rendroit en particulier service au Roi d'Espagne, s'il le pouvoit faire.

Cependant, les Espagnols n'étant pas contens de cette réponse, redoublérent leurs Remontrances, & s'adressérent aussi aux Etats: mais tout cela servit plûtôt à prolonger le temps, qu'à leur procurer du secours, car contre leur naturel, ils agirent

alors avec plus de précipitation, & avec moins d'égard à leur condition pitoyable, que le reste de leurs Voisins. Et véritablement la Province de Hollande, avoit tant de repugnance à se brouiller de nouveau avec la France, que les Etats ayant résolu pour leur propre seureté, de lever la Milice du Païs avec un renfort de seize mille hommes, & ayant demandé le consentement de la Ville d'Amsterdam, elle ne voulut jamais y consentir, alléguant que le Roi de France avoit offert un accommodement, & qu'il étoit raisonnable que l'Espagne acceptât les conditions qu'on lui offroit, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence d'en obtenir de meilleures par la force des armes. De sorte qu'aprés de longues disputes, & les raisonnemens ennuyeux de plusieurs Ministres des Princes intéressez, la nécessité qui régle les affaires de ce monde, & qui avoit beaucoup de pouvoir alors sur les Parties intéressées, commença à leur ouvrir les yeux & à leur faire connoître le miserable état où ils étoient.

Car ces différens touchant les prétentions du Roi de France avoient duré depuis l'an 1681. jusqu'à 1684. L'Empereur, quoi que le Turc ne parût pas si formidable

midable cette année que les précédentes, avoit néanmoins assez à faire en Hongrie, pour ne pas s'engager dans de nouveaux troubles ailleurs. Les affaires d'Angleterre étoient toutes en confusion. Les Trésors du Roi de France étoient trop épuisez pour entretenir une Armée aussi nombreuse que celle qu'il avoit eu sur pied. L'Espagne avoûoit elle même sa trop grande foiblesse, pour pouvoir agir sans ses Alliez. La Suéde soûpiroit aprés la Paix; & si le Roi de Dannemark faisoit des préparatifs pour la Guerre, c'étoit plûtôt parce qu'il avoit peur, que pour aucune autre fin. La plus grande partie des Princes d'Allemagne n'étoient pas en état de se faire de nouvelles affaires, & ceux qui s'étoient le mieux tiré des dernieres, souhaitoient un accommodement. Pour ce qui est des Provinces-Unies, elles avoient senti assez long-temps les incommoditez fatales d'une longue & dangereuse Guerre, pour désirer la Paix: & pour cet effet elles avoient proposé aux Alliez, l'année auparavant, de faire une Assemblée générale à la Haye, pour consulter sur les moyens les plus propres pour procurer le repos à toute l'Europe, ou au cas que ce-
la

la ne pût réüssir, de songer aux mesures que l'on prendroit pour repousser la force par la force Et la conclusion de toutes les conférences, aprés plusieurs delais, fut, que l'on accepteroit la Tréve de vingt ans, que le Roi de France offroit, en y comprenant tous les Alliez, par laquelle, entr'autres choses, il étoit porté, que le Roi de France restituëroit au Roi d'Espagne, Courtrai, & Dixmude avec leurs dépendances, aprés en avoir démoli les Fortifications auparavant; & toutes les autres Places qu'il avoit gagnées par la force des armes, depuis le trentiéme d'Août 1683. Et que le Roi d'Espagne donneroit à Sa Majesté Trés-Chrêtienne, Luxembourg, Beaumont, Bouvignes, & Chimai, avec les dépendances & Villages y appartenans, aussi-tôt que les mêmes Articles seroient conclus à Ratisbonne, entre les Rois de France, & d'Espagne. Ce Traité fut signé à la Haye le 29. de Juin, aprés quoi le Roi Trés-Chrêtien, s'étant accommodé sur les différents qu'il avoit avec l'Empereur, par d'autres Articles de même nature, on convint aussi d'une Tréve de vingt ans, entre ces deux Monarques. Ce qui ayant été ratifié quelque temps aprés, non pas

pourtant ſans quelques delais, de la part des Eſpagnols; tous ces ravages qui ruïnoient depuis pluſieurs années les plus beaux Païs de l'Europe, commencérent à ceſſer.

Au milieu de toutes ces négotiations, dont les Etats ne traittoient jamais, ou trés rarement, qu'en preſence du Prince d'Orange, lequel on conſultoit dans les affaires les plus difficiles; Son Alteſſe témoigna une générofité toute extraordinaire, en ce que, pendant que chacun ne penſoit qu'à ſes intérêts, il négligea les ſiens propres, & préféra la Paix & le bien de ſa Patrie, à la juſte reparation qu'on lui devoit faire, en le dédommageant des pertes, qui avoient ruïné ſon Domaine: car pendant que le Roi de France, pour contraindre les Eſpagnols, irréſolus d'accepter ſes offres, brûloit & ſaccageoit les Païs-Bas, & le Païs d'alentour, une partie conſidérable de l'ancien Patrimoine que le Prince a en Brabant, ne put éviter la fureur des François. La même choſe arriva, quand il prit Luxembourg, & la Franche-Comté, ou le Prince d'Iſenguyn, appuyé de l'autorité des armes de France, s'étoit emparé des grands biens de Warneton, Vianden, Does-

Doesbourg, Budgenback, St. Vith, & autres Places, & avoit exposé en vente au son de trompe, toutes les terres & biens de Son Altesse, comme lui ayant été ajugées par un Arrêt formel du Parlement de ce Pays-là. Les Provinces de Gueldres, de Zelande, & d'Utrecht, firent là dessus de grandes plaintes, au nom de Son Altesse, cependant on ne lui en fit aucune satisfaction.

Les violences & les ravages que la France commit dans la Principauté d'Orange, ne furent pas moins criantes. Car aprés que le Roi eut commandé, que l'on exécutât les Déclarations qu'il avoit publiées, contre ceux qui étoient de la Religion Reformée dans son Royaume, ces pauvres Persécutez, envoyerent leurs enfans à Orange, comme étant une Ville Souveraine, pour y achever le cours de leurs études avec plus de seureté; mais cela ne plût pas au Roi, c'est pourquoi il envoya un ordre à Monsieur de Moran Intendant de Provence, de marcher avec un Corps de deux mille hommes commandez par Monsieur de Montanegres Lieutenant de Roy en Languedoc, & de faire commandement aux Magistrats du Prince, de faire sortir

ſortir tous les enfans de la Ville, & de les renvoyer chacun chez ſoi, ſans oſer à l'avenir en recevoir aucun dans leur Académie. Quoi que ce commandement parût injuſte & déraiſonnable aux Magiſtrats, ils réſolurent néanmoins d'y obéir, de peur de s'attirer de plus grands malheurs, promettant de ne plus recevoir dans leurs Ecoles tels enfans, & d'écrire à leurs Parens de les rapeller. Ils croyoient avoir par-là donné ſatisfaction au Roi de France: mais ils furent bien ſurpris, d'apprendre que durant ces capitulations, Mr. de Montanegres approchoit avec ſon Armée du côté de la Ville d'Orange, avec des ordres exprés d'en abattre les murailles: en un mot il avança, ayant logé huit Compagnies de Dragons dans les maiſons des Bourgeois, Ces Troupes commirent mille deſordres: & aprés avoir exigé de tous, des contributions exhorbitantes, de la maniére du monde la plus violente & la plus inouïe, ils contraignirent les habitans de la Ville, de démolir eux-mêmes leurs propres murailles, & de tirer les pierres des Tours, qu'ils avoient fait ſauter par des Mines: ce que ce peuple fit avec toute la diligence poſſible, pour être plûtôt delivré de ces Hôtes Barbares

bares qui violérent, à ce que l'on dit, plusieurs jeunes Filles. Ces nouvelles étant venuës aux oreilles du Prince, il s'en plaignit aux Etats Généraux, comme d'une brêche faite à la derniere Paix, les priant de témoigner au Roi de France, leur juste ressentiment d'un procédé si violent, & si injuste, & de demander réparation de tous les dommages qu'il avoit souffert au milieu d'une Paix générale, & sans en avoir donné le moindre sujet.

Les Etats en écrivirent au Roi, lui faisant connoître les grandes injures que l'on avoit faites au Prince d'Orange en la Personne de ses Sujets, en envoyant des Soldats armez, pour démolir les murailles de la Ville Capitale de sa Principauté, & en extorquant de l'argent des Habitans, ce qui étoit formellement contraire au Traité de Nimégue; à quoi ils ajoûtoient, qu'ils y prenoient si grande part, qu'ils ne pouvoient pas s'empêcher d'én témoigner leur ressentiment à Sa Majesté, & de la prier instamment de réparer tous les dommages, que le Prince, & ses Sujets avoient soufferts, contre toutes sortes de Loix, & contre la foi du dernier Traité. Mais toute la réponse qu'ils eurent de la Cour de France, fut

que

que pour l'argent que l'on avoit exigé des Habitans d'Orange, cela s'étoit fait ſans ordre, & qu'il avoit commandé qu'on le reſtituât; qu'aprés que le Peuple s'étoit ſoûmis à ſa volonté, il avoit fait ſortir ſes troupes de la Principauté, & rétabli le Commerce, libre à la requête des Habitans; & que, quant au reſte, il avoit de bonnes raiſons pour avoir fait ce qu'il avoit fait. Et juſques ici on n'a pas fait la moindre ſatisfaction au Prince.

Auſſi-tôt que la Tréve eut commencé, les Etats furent d'avis de caſſer leurs troupes ſurnuméraires: & les Députez d'Amſterdam vouloient même réformer ſans delai, les recrûës qui avoient été levées l'année d'auparavant, mais tous les Membres, étant enfin convenus qu'il ne falloit rien conclurre, ſans l'avis du Prince d'Orange; cela lui fut propoſé par les Etats de la Province de Hollande. Son Alteſſe répondit d'abord qu'il n'y avoit perſonne, qui ſouhaitât avec plus d'ardeur que lui le ſoulagement du Peuple: mais que néanmoins il ne conſentiroit jamais, que pour délivrer le peuple, des taxes & des contributions, on ſe mit hors d'état de faire la Guerre, dans un temps où leurs affaires étoient encore

core si incertaines, & si perilleuses. Et pour leur insinuer plus fortement qu'ils devoient être toûjours en état de se défendre, & de défendre leurs Alliez, il leur représenta, que la Tréve n'étoit pas tout à fait concluë; que la Guerre continuoit entre les deux Couronnes, ce qui exposoit les Païs-Bas Espagnols à un danger éminent; que tous les Princes de l'Europe étoient encore en armes, & particuliérement leurs Voisins, & qu'ils ne pouvoient sans imprudence, & sans courir un trop grand risque, se determiner à licentier leur Milice, jusqu'à-ce qu'ils se fussent asûrez contre tout événement.

Les Etats Généraux, suivant un avis si prudent, résolurent de retenir leurs troupes depuis le premier de Juillet jusqu'au vingt-deuxiéme d'Octobre suivant. Cependant Son Altesse, qui ne veilloit pas moins au dedans qu'au dehors, s'apliqua à réformer le Gouvernement d'Utrecht, en y faisant les changemens, qu'il jugeoit nécessaires pour le bien de la Ville.

Mais il faut ici nous arrêter tout d'un coup, puis que la conclusion de la Paix nous arrête. Le temps nous fournira de quoi poursuivre la Vie de nôtre Illustre Héros.

Héros. il ſe trouvera même de meilleures Plumes, qui ſe feront un grand honneur, d'achever l'Hiſtoire du plus grand Prince de nôtre Siécle. Un Miniſtre d'Etat, qui connoiſſoit parfaitement les belles qualitez de Son Alteſſe, nous en a fait un Portrait, qui ſervira de concluſion à ce periode de ſa Vie, & qui nous juſtifiera, dans l'eſprit de ceux qui pourroient croire que nous avons eu deſſein de le flatter en décrivant ſes actions Heroïques, Ce Juge équitable, & cet excellent Ecrivain dit, que ce Prince a joint à ſon Extraction, & à ſes qualitez Royales, une infinité d'autres qualitez, qui le rendent les délices du Peuple: qu'il parle peu, mais qu'il penſe beaucoup; qu'il eſt toûjours prêt à écouter & à s'inſtruire; qu'il eſt d'un jugement ſain; qu'il eſt ferme dans ſes reſolutions; diligent & habile dans toutes les choſes qu'il entreprend; nullement adonné à ſes plaiſirs; pieux; aimant ſa Religion; charitable envers tous, moderé, modeſte, frugal dans ſa Famille, magnifique dans les grandes occaſions, courageux, intrepride, amoureux plûtôt de la grandeur de ſa Patrie, que de ſes propres interêts; en un mot que c'eſt un Prince qui poſſede toutes les vertus, & qui n'a

que

que trés-peu de défauts.

Comme c'eſt le véritable portrait de cet illuſtre Prince, & que depuis ſa tendre jeuneſſe, il s'étoit fait diſtinguer par ſa valeur, par la prudence, & par une générosité qui a été naturelle à tous les Princes de ſa Maiſon, les Anglois, qui depuis le Regne de Jaques II. ſe voyoient opprimez comme tout le monde ſait, & en leurs libertez & en leur Religion, de la maniére du monde la plus violente & la plus inouïe, crûrent que pour ſe délivrer de l'Eſclavage, où leur Monarque les vouloit reduire, ils devoient avoir recours à Guillaume III.

Ce Prince donc ayant été invité par les Nobles, par le Clergé, & par les Principaux du Peuple d'Angleterre, de venir à leur ſecours, & de tâcher de les délivrer de la Tyrannie du Papiſme, & d'un Gouvernement Arbitraire qui alloit les opprimer, fit de grands préparatifs pour cette Expédition. Les Etats Généraux s'aſſemblérent pour cet effet le 16. de Septembre de l'année 1688. & déliberérent conjointement avec le Prince, ſur les moyens qu'il y avoit à prendre pour pouſſer une ſi glorieuſe entrepriſe: ce qui ſe fit avec tant de prudence & avec tant de ſecret, qu'il n'y avoit que

cinq

cinq perſonnes qui euſſent d'abord le maniment de cette affaire. Le Roi d'Angleterre qui avoit des Eſpions en Hollande, eut avis, lors qu'il n'y pouvoit aporter aucun remède, que tous ces grands préparatifs que l'on faiſoit, etoient contre lui, ce qui l'obligea de réformer beaucoup de choſes dans ſon Royaume. Il fit publier par une Déclaration datée du 20. de Septembre, que les Catholiques Romains ſeroient incapables, comme il eſt réglé par les Loix, d être choiſis Membres de la Chambre-Baſſe du Parlement; & le vingt-ſixiéme du même mois, il rétablit tous les Députez, Gouverneurs des Provinces, & autres Perſonnes de Qualité dans leurs Emplois & Charges, dont ils avoient été privez auparavant, pour n'avoir pas voulu conſentir à l'abolition du Teſt, & des Loix Pénales. Peu de temps aprés Sa Majeſté fit publier une autre Déclaration, dans laquelle il marquoit, que les intentions du Prince d'Orange dans tout ce grand Armement, étoient de faire deſcente en Angleterre, & d'envahir ſes Royaumes, & dans cette vûë il envoya ordre au Marquis d'Albeville ſon Envoyé Extraordinaire en Hollande, de préſenter un Mémoire aux

Etats

Etats Généraux pour se plaindre de cette entreprise. Cependant l'on se préparoit toûjours à partir; & lors que le Marquis d'Albeville attendoit la réponse à son Mémoire, les Troupes du Prince s'embarquérent, & Son Altesse accompagnée du Maréchal de Schomberg, s'en alla de la Haye. Ces nouvelles étant venuës à Londres, firent un si grand effet, & allarmérent tellement le Roi d'Angleterre, qu'il ordonna, que le Collége de la Madelaine d'Oxford fut rétabli dans tous ses Droits, & Libertez, que l'on rendit à la Ville de Londres, & à plusieurs autres Villes, & Bourgs du Royaume, leurs anciennes Chartres, & Priviléges, & le Roi même qui avoit si fort persécuté l'Eglise Anglicane, témoignoit beaucoup de bonne volonté pour les principaux Evêques qu'il venoit d'emprisonner, de sorte que ces mêmes Prélats qui avoient souffert, pour avoir humblement representé au Roi, qu'ils ne pouvoient pas en conscience obéïr à ses ordres, en lisant sa Déclaration pour la Liberté de Conscience, firent hardiment des propositions à Sa Majesté, pour le rétablissement, & la bonne constitution du Gouvernement. Enfin le Parti Papiste qui avoit le dessus, se vit tout d'un

d'un coup abatu, aux nouvelles de l'approche du Prince d'Orange.

Le quinziéme du mois d'Octobre, le prétendu Prince de Galles, que l'on avoit baptisé auparavant sans cérémonies, fut solemnellement tenu sur les fonds dans la Chapelle de S. James, par le Nonce, au nom du Pape, & par la Reine Doüairiére sa Marraine, & fut nommé, Jaques, François, Edoüard. Le Roi, au même temps, se prépara à se mettre en Campagne avec toutes ses forces, car il reçût des nouvelles, que l'Armée du Prince étoit embarquée; que Son Altesse s'embarqueroit aussi-tôt que les Vaisseaux, qui étoient dans le Texel, auroient joint ceux qui étoient destinez à cette grande Expedition; & que les Etats Généraux, sur l'avis qu'on avoit arrêté en France leurs Vaisseaux Marchands, avoient fait publier un ordre portant défense d'avoir aucun commerce avec la France, jusqu'à ce qu'on les eust relâchez.

Le trentiéme d'Octobre 1688. vieux Stile, la Flote Hollandoise étant à la Brille, composée de soixante & cinq grands Vaisseaux de Guerre, & de quantité d'autres petits Bâtimens pour transporter tout l'E-

quipage, Vivres & munitions, fit voile sur les trois ou quatre heures aprés midi, ayant le vent Sud-Oüest & Sud. Le Prince s'embarqua dans un Vaisseau de 28. à 30. piéces de Canon, accompagné du Maréchal de Schomberg, du Comte Charles son fils, du Comte de Solms, du Comte de Stirum, de Monsieur de Benting, de Monsieur d'Ouwerkerk, & de quantité de Noblesse Angloise, Françoise, & Allemande, qui étoient dans la Flote. Le jour suivant ils furent à la vûë de Schevelingue. Mais le vent s'étant tourné à l'Oüest, & étant par conséquent contraire, on fut obligé de relâcher & l'on perdit quelques Vaisseaux, & beaucoup de Chevaux, avec un seul Officier François. Cela arrêta pour quelque temps la Flote, & elle se mit encore à la voile, le troisiéme de Novembre, à onze heures du matin, & fut à la hauteur de Douvre, passant devant cette Ville, à cinq heures du soir, sans que la Flote Angloise, qui la voyoit, l'attaquât.

Le cinquiéme du même mois, environ trois cens Vaisseaux arriverent au Port de Torbay dans la Comté de Devon, & plusieurs d'entr'eux, à la Baye de Brixam, où ils mirent à terre du monde, pour assurer

la descente du reste de l'Armée, au cas qu'on eût voulu l'empêcher : de sorte qu'en peu de temps, cinq ou six cens hommes furent à terre, & se mirent en état de se défendre, pendant que le reste debarqua, les uns dans de petits Bateaux, les autres, à la faveur de la Marée. Et bien loin que les Habitans de ce Païs-là prissent l'épouvante, comme cela est fort ordinaire, en de pareilles occasions; au contraire, ils témoignérent, non seulement beaucoup de joye, de l'arrivée de Son Altesse, mais ils apportérent même quantité de provisions, & autres choses necessaires, pour rafraîchir les Soldats, & ceux qui étoient à bord. Il y avoit long-temps qu'on n'avoit vû en mer une Flote si nombreuse. Elle étoit forte de soixante & cinq Navires de Guerre, dix Brulots, cinq cens Flûtes, & soixante petits bâtimens, qui avoient transporté plus de vingt mille hommes, tant Cavalerie, qu'Infanterie, Volontaires & Refugiez. Néanmoins, il n'y eut, de toute cette grande Flote, que trois petits Vaisseaux de perdus, deux où il y avoit quelques chevaux, & le troisiéme qui transportoit quatre compagnies d'Infanterie: & ces Vaisseaux mêmes qui furent

pris par deux Fregates Angloises, ne l'eussent pas été, s'ils ne se fussent écartez de la Flote.

Mais pour revenir au Port de Torbay; Son Altesse ayant fait debarquer la plus grande partie de la Cavalerie & de l'Infanterie, sans la moindre Confusion; & ayant donné ses Ordres pour le reste de l'Armée, & pour mettre à terre toute l'Artillerie, il prit sa route du côté de la Ville d'Excester. Tout le Peuple de la Campagne accourut en foule de toutes parts, lui donna mille bénédictions, & témoigna, par ses acclamations, la joye qu'il ressentoit de son heureuse arrivée en Angleterre. Plusieurs Personnes de qualité des environs, vinrent lui offrir leurs services. A son approche de la Ville, l'Evêque du lieu se retira, & les Portes, par ordre du Maire, furent fermées, à la verité, mais sans être néanmoins barricadées, de sorte qu'on les ouvrit fort aisément. En suite de quoi, un Parti, qui s'étoit avancé y entra, & fut reçû à bras ouverts, par les habitans, dont plusieurs s'étoient auparavant mis au service du Prince. Son Altesse fit son entrée dans cette Ville avec beaucoup de Pompe, le Vendredi d'aprés qu'il eut mis le pied en An-

Angleterre, & alla loger dans le Palais Episcopal, commandant à tous les Officiers & Soldats de vivre paisiblement; de ne faire aucun desordre; & de payer exactement tout ce qu'ils achéteroient, sans faire tort, ni violence à personne, sous peine d'être sévérement châtiez. Les Troupes qui ne pouvoient pas loger dans la Ville, prirent leurs quartiers aux environs.

Ce fut dans cette Ville, que Son Altesse fit lire publiquement dans une grande Assemblée, sa Déclaration, qui contenoit les raisons qui l'avoient obligé de faire descente en Angleterre, & d'y paroître avec une Armée, sçavoir, pour maintenir la Religion Protestante; & pour rétablir les Loix & les Libertez des Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande: montrant fort au long dans ce Manifeste, que toutes les Constitutions de ces trois Royaumes, avoient été ouvertement violées, par les pernicieux avis des méchans Conseillers & Ministres d'Etat, que le Roi avoit auprés de lui, à la grande oppression du Peuple, & à la destruction de la Religion Protestante, & du Gouvernement établi dans ces Royaumes. A quoi il ajoûtoit qu'on avoit dessein de les soûmettre à un

Gouvernement Arbitraire, & à l'esclavage du Papisme. Il y avoit plusieurs autres raisons pressantes, que l'on peut voir dans la Déclaration, & celle-ci, entr'autres, où Son Altesse témoignoit ses doutes raisonnables, aussi-bien que ceux de toute la Nation, touchant la naissance du prétendu Prince de Galles.

Ce fut cette derniére raison, qui obligea le Roi d'Angleterre de convoquer un Conseil extraordinaire, composé de tous les Seigneurs, Ministres d'Etat, Officiers de la Couronne, Juges, Gens du Roi, de Mylord Maire, & des Aldermans de Londres, lesquels s'étant assemblez, le deuxiéme d'Octobre, à Whithall, dans la Chambre du Conseil, on ouit les dépositions de quarante & une Personnes, Hommes & Femmes, qui témoignérent ce qu'elles sçavoient touchant la naissance du prétendu Prince: & toutes leurs dépositions ayant été en faveur du Roi, & de son prétendu Heritier, elles furent enregistrées dans la Cour de la Chancellerie, le 27 du même mois, avec celles du Comte d'Huntington, & du Comte de Peterboroug, quoi qu'ils n'eussent point assisté au Conseil, mais qu'ils eussent seulement déposé dans

la

la Cour de la Chancellerie. Ceux qui sont tant soit peu curieux peuvent voir toutes ces procédures imprimées par ordre du Roi

Le Prince d'Orange sejournant encore à Excester nomma le Lord Wiltshire, M. Herbert & M. Row Commissaires, pour lever le revenu du Roi en ce Païs-là, & envoya des Partis aux environs, pour avoir des chevaux: & son Armée augmentant, tous les jours, il donna ordre, qu'on fist des Détachemens, afin de s'assurer, de tous les passages & tous les postes avantageux. Ce fut en ce temps-là, qu'il reçût avis, que Mylord de la Mere étoit arrivé à Manchester avec un Parti considérable; qu'il s'étoit déclaré pour le Prince; & qu'ayant fait une Harangue à tous les Vassaux, par la quelle il les prioit de se trouver, le lendemain, aux Dunes de Bodon, ils ne manquerent pas de se trouver au Rendez-vous, où ces Troupes qui composoient une petite Armée, le choisirent pour leur General, & lui témoignerent qu'elles le suivroient par tout. Mylord Lovelace n'eut pas le même bonheur, car marchant, à grandes journées, avec un Parti considérable de Cavalerie, pour aller joindre le Prin-

ce, il fut surpris, par quelques Milices, dans une Hôtellerie du Bourg de Circenster, où il fut fait prisonnier & mené à la Ville de Glocester, aprés une vigoureuse resistance, où son Major & son Fils avec quelques autres furent tuez. Il est vrai qu'il fut mis bien-tôt en liberté, par un Parti de Cavalerie du Prince.

Le Roi, sur les nouvelles que le Prince d'Orange avoit quitté Excester, & qu'il s'avançoit, du côté de Londres, avec son Armée & les Troupes du Païs, fit marcher son Artillerie, du côté de la plaine de Salisbury, qu'il avoit assignée pour le Rendez-vous de toute son Armée, ayant fait préparer & marcher tous ses Equipages, pour être lui-même à la tête de toutes ses Troupes. Il partit pour cela de Whithall, avec fort peu de suite, & arriva, le dix-neuviéme de Novembre, sur les quatre heures du soir, à Salisbury. Le Duc de Berwik, le Comte de Feversham, & quelques autres Officiers Généraux tous à Cheval, allerent au devant de Sa Majesté, qui fut reçûë aux portes de la Ville par le Maire, & par les Aldermans, avec les Cérémonies accoûtumées, & conduite au Palais Episcopal, où Elle logea. Cependant, le Roi d'Angleterre

terre, voyant que presque toute la Noblesse du Royaume, & même une bonne partie de son Armée propre l'abandonnoit, & que le Comte de Devonshire, & le Comte de Danby, accompagnez de plusieurs Personnes de Qualité, s'étoient soûlevez dans le Nord d'Angleterre, fit publier une Déclaration dattée du vingtiéme de Novembre, par laquelle il promettoit, qu'il faisoit grace généralement à tous ceux qui avoient pris les armes au service du Prince, pourvû qu'ils vinssent se rendre, en vingt jours de temps, entre les mains de quelque Officier Civil ou Militaire.

Pendant que toutes ces choses se passoient, un Parti de Cavalerie du Prince, s'étant avancé trop téméraitement, fut poursuivi & attaqué par un Parti du Roi de soixante & dix Chevaux, & de trente Dragons & Grenadiers. Le Parti du Prince se voyant surpris, se posta derriére des hayes, ce qui ayant obligé les Dragons & les Grenadiers du Roi de mettre pied à terre, on fit grand feu de deux côtes, en sorte qu'il y en eut plusieurs de tuez; mais le Colonel Sarsfield, qui commandoit les Royalistes, ayant trouvé moyen d'entrer dans le Champ avec ses Cavaliers, chargea

les Ennemis si furieusement par derriére, qu'ils furent presque tous tüez, ou faits prisonniers. Le Lieutenant Cambell qui commandoit le parti du Prince y fut tüé, & du côté du Roi, il n'y en eut que quatre; le Cornette Web, jeune Gentilhomme y fut blessé dangereusement.

La joye qu'eut la Cour, de ce petit succés, fut bien-tôt interrompuë par les nouvelles que l'on reçût, que le Comte de Bath avoit surpris Plymouth; qu'il avoit fait prisonnier le Comte d'Huntington Gouverneur de la Place, & que toute la Garnison s'étoit déclarée pour le Prince d'Orange, aprés la lecture de sa Déclaration. La Flote en même temps commença à se refroidir, & plusieurs Officiers se déclarérent pour Son Altesse. De sorte que le Roi ne jugeant pas à propos de hazarder une Bataille avec une Armée, dont il n'étoit point assuré, & voyant d'ailleurs que l'Armée du Prince augmentoit, à tout moment, & que les Principaux d'entre la Noblesse avoient pris son parti, le Prince de Danemarc, le Duc d'Ormond, le Duc de Grafton, & plusieurs autres Seigneurs étant de ce nombre; il sortit de Salisbury avec précipitation, & arriva à Whithall, le vingt-

sixiéme

ſixiéme de Novembre, ſur le ſoir, ordonnant en même temps que l'on fiſt retirer toutes les forces qui étoient à la Ville qu'il venoit d'abandonner & que l'on contremandât l'Artillerie. Sa Majeſté nomma auſſi le Colonel Skelton pour être Lieutenant de la Tour, à la place du Chevalier Edoüard Hales Papiſte. Et pour plaire aux Seigneurs Eccleſiaſtques & Temporels, qui lui avoient un peu auparavant preſenté une Requête pour convoquer un Parlement, qu'il avoit pourtant alors rejettée, il commanda à ſon Chancelier d'envoyer des Lettres Circulaires par tout le Royaume, pour en convoquer un, qui devoit s'aſſembler le quinziéme de Janvier 1689. En ſuite dequoi, de l'avis de ſon Conſeil il nomma des Commiſſaires pour traiter avec le Prince; fit publier une Déclaration pour la tenuë d'un Parlement libre, & nomma l'Evêque d'Exceſter à l'Archevêché d'York, qui vaquoit depuis trés long-temps, eſpérant par-la de gagner le Clergé.

En ce temps-là le Roi reçût des nouvelles que les Seigneurs qui s'étoient ſoûlevez dans le Nord, avoient ſurpris la ville d'York, & s'étoient déclarez pour le Prince, apres avoir deſarmé tous les Papiſtes

de ce Païs-là. Si bien que leur Armée augmentant tous les jours, Mylord Molineux, qui avoit pris les armes pour le Roy, & qui avoit un Parti considérable, fut contraint de se retirer, ne se sentant pas assez fort pour leur faire tête, d'autant plus que la plus grande partie de ceux qui l'avoient suivi, desertérent. Le Port de Hull, où il y a une des plus fortes Citadelles du Royaume, se déclara aussi pour son Altesse, par le moyen du Major de la Place assisté des Soldats & des Habitans; voici de quelle maniére arriva la chose. Le troisiéme de Décembre, sur les neuf heures du soir, que l'on monte la Garde, le Major, suivant le devoir de sa Charge, se préparant à faire sa ronde, Mylord Langdale Gouverneur de la Place lui dit, qu'il avoit ordonné à Mylord Montgomery, & au Major Fontain, de faire sa fonction cette nuit-là. Sur cela le Gouverneur, & le Major eurent quelques paroles; si bien que le Major ayant gagné la plûpart des Soldats, des Matelots, & des Bourgeois, & les ayant rangez en bataille, se saisit d'abord des Gardes, fit prisonniers Mylord Langdale son Gouverneur, Mylord Montgomery & plusieurs autres: & à la pointe du jour, envoya un Parti par delà

le

le Pont, pour se saisir du Château, & de la nouvelle Citadelle, dont il ne lui fut pas difficile de s'assûrer. La premiére chose que fit le Peuple, fut de démolir la Chapelle des Papistes, qui étoit dans cette Ville. D'abord toutes les Cloches sonnerent; on fit plusieurs décharges de tout le Canon, & on arbora l'Etandard du Prince, sur la Tour de la grande Eglise pour témoigner la joye qu'on avoit d'un changement si soudain. Aprés quoi on chassa tous les Catholiques Romains qui s'étoient retirez dans cette Place, comme en un lieu de seureté, & l'on conduisit le Gouverneur dans sa propre Maison, avec une forte garde, de peur que le Peuple qui commençoit à faire des violences, ne lui fist quelque insulte. plusieurs autres Places à l'exemple de Hull se déclarerent pour le Prince,& pour la Religion Protestante, ce qui obligea le Duc de Beaufort, qui commandoit la Milice de la Province, de se retirer, voyant que les affaires étoient tellement delespérées, qu'il ne pouvoit plus rendre aucun service au Roi.

Cependant le Roi par l'avis de plusieurs Seigneurs, deputa trois Nobles à Son Altesse, pour traiter avec lui, mais l'accommodement

modement n'ayant pû se faire aux conditions que proposoit Sa Majesté; le supposé Prince de Galles que l'on avoit déja envoyé à Portsmouth, pour être prêt de passer la mer en cas de besoin, fut ramené à Londres. Tous les Prêtres, & Moines, & les Jesuïtes sur tout, cherchérent à se sauver. Le Pere Peters, que l'on disoit être l'Auteur de tous les méchans Conseils, disparut avec plusieurs autres Conseillers, Juges, & autres personnes de ce caractére. Le Roi tenoit cependant tous les jours Conseil dans son Cabinet, pour délibérer sur ce qu'il devoit faire, dans une conjoncture si pressante, lors qu'on lui vint porter la nouvelle, que les Troupes du Prince d'Orange, avoient passé par Reading, & forcé le Pont de Twyford, ce qui allarma toute la Cour; voici comment cela arriva.

Quinze cens Chevaux, & trois Compagnies de Dragons Irlandois, étant logez à Reading, gros Bourg dans la Comté de Berk, les nouvelles vinrent, qu'un Parti considérable du Prince avançoit, avec résolution de prendre leurs quartiers dans cet endroit-la, ce qui consterna un peu les Irlandois, qui n'ayant pas le Bourg de leur

côté

côté ne le croyoient pas assez forts pour leur résister. Tous les Officiers consultérent ensemble sur ce qu'ils auroient à faire, & ils résolurent de se poster vers le Pont de Twyford, pour empêcher l'Ennemi de passer. Cependant ils avoient envoyé des Espions, pour sçavoir où étoient les Troupes du Prince, ayant appris que personne ne paroissoit, celui qui les commandoit ordonna au Régiment de Claverhouse, qui étoit un Régiment de Cavalerie Ecossoise, & aux Dragons Irlandois, de s'en retourner à Reading, & de s'en rendre les Maîtres, ce qu'ils firent, le huitiéme de Decembre, sur le soir, Ils eurent ordre en même temps de se tenir sur leurs gardes, de peur d'être surpris: de sorte que la plus grande partie se tint toûjours à cheval, les uns dans le Marché, & les autres dans d'autres Postes qu'on leur avoit assignez: mais n'ayanr aucunes nouvelles des Ennemis, leurs Officiers leur commandérent de s'aller rafraîchir, eux & leurs chevaux. Mais à dix heures du matin, les Trompettes sonnerent l'alarme, & les Troupes du Prince se trouvérent à l'entrée de la Ville, avant qu'on en eût avis. On leur en disputa l'entrée, & il se fit grand feu, des deux côtez. Les

Dra-

Dragons Irlandois étoient à la tête des Troupes du Roi : & bien que la Cavalerie Ecossoise fist ferme quelque temps, cependant les Troupes du Roi lâchérent le pied, & furent obligées de sortir de Reading, & de faire retraite vers le Pont de Twyford. Beaucoup même d'entr'eux desertérent, & le reste se retira le mieux qu'il pût. Il n'y eut pourtant pas plus de trente hommes de tuez dans cette rencontre ; il est vrai qu'il y en eut beaucoup de blessez. Le Roi voyant donc ses forces diminuées, & incapables de résister à une Armée plus forte que la sienne; la Reine; qui le jour auparavant avoit été querir le prétendu Prince de Galles à Windsor, & l'avoit mené à Londrés, eut ordre de faire son Equipage, & prenant congé du Roi, elle traversa l'eau, de Whithall à Lambeth, le dixiéme de Décembre, à trois heures du matin, avec son petit Prince & peu de suite; & etant montée dans son Carrosse qui l'attendoit, elle alla à Douvres, ou prés de cette Ville, où elle s'embarqua pour aller en France, où elle est depuis ce temps-là. La Reine ayant quitté Whithall, de la maniére que je viens de dire, plusieurs Courtisans en firent de même. Le Roi le même soir assembla un Conseil extraordinaire,

naire,

naire, & envoya querir Mylord Maire, & les Echevins de Londres, ausquels entr'autres choses il ordonna d'avoir soin de la Ville, & d'y maintenir la Paix, aprés quoi il les renvoya. Il y eut de grandes disputes dans le Conseil, ce qui obligea le Roi de le renvoyer jusqu'au lendemain matin, mais on fut bien surpris d'apprendre que Sa Majesté, contre l'attente de tout le monde, étoit sortie de Whithall, à trois heures du matin, par un Escalier dérobé, & qu'elle s'étoit mise sur la Riviére dans une Barge avec fort peu de train, beaucoup même de ceux qui étoient avec lui ne la reconnoissant pas.

On n'eut pas plûtôt appris le depart du Roi, que tous les Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels, qui étoient à Londres & aux environs s'assemblérent, & aprés quelques délibérations, resolurent que tous les Officiers & Soldats Papistes seroient congédiez, & donnerent des ordres en même temps, pour empêcher que le Palais de Whithall ne fust pillé, ce qui pouvoit aisément arriver dans une telle confusion. Ils s'assemblérent le lendemain dans la Maison de Ville, Mylord Maire ayant sommé la Cour des Aldermans de s'y trouver.

trouver. Etant tous aſſemblez ils envoyérent querir le Colonel Skelton Lieutenant de la Tour, & lui commandérent de remettre le Gouvernement de cette importante Place, entre les mains de Mylord Lucas, au nom de la Ville, juſqu'à nouvel ordre. En ſuite de quoi, ils dreſſerent, & ſignerent tous la Declaration ſuivante

Nous ne doutons point, que tout le monde ne croye, que dans cette importante, & dangereuſe conjoncture, nous n'ayons un zéle ſincére, & un grand Intérêt à maintenir la Religion Proteſtante, les Loix du Païs & les Libertez, & proprietez des Sujets. Nous avions lieu de croire, que le Roi, aprés avoir fait publier ſa Déclaration, & envoyer des lettres circulaires dans tout le Royaume, pour convoquer un Parlement libre, s'acquitteroit de ſa promeſſe, & ſatisferoit par ce moyen aux vœux, & aux deſirs de tous ſes Sujets: mais Sa Majeſté s'étant retirée, de Londres, dans le deſſein, comme nous appréhendons, de ſortir du Royaume, par les Conſeils pernicieux des perſonnes mal affectionnées à la Nation, & à la Religion Proteſtante; nous ne pouvons, ſans manquer à nôtre devoir, garder le ſilence, nous voyant accablez des calamitez

que

que les Conſeils des Papiſtes, qui ont trop long-temps prévalu, nous ont attirées. C'eſt pourquoi, nous ſommes réſolus tous d'un commun accord, de nous adreſſer à ſon Alteſſe le Prince d'Orange, qui par une bonté toute particuliére pour ces Royaumes, a entrepris, au péril de ſa propre Perſonne, & avec des ſommes immenſes, de nous delivrer, des dangers du Papiſme, & de l'eſclavage, qui nous menaçoient, en tâchant de procurer un Parlement libre, & ſans répandre preſque aucune goute de ſang.

Et nos déclarons, que nous aſſiſterons de tout nôtre pouvoir ſon Alteſſe, afin qu'Elle obtienne un Parlement libre, au plûtôt, dans lequel nos Loix, nos Libertez & la proſperité de ces Royaumes ſoient fermement établies, & que l'Egliſe Anglicane en particulier, (avec une juſte liberté accordée aux Proteſtans non Conformiſtes) & l'intérêt de la Religion Proteſtante ſoit maintenu, à la gloire de Dieu, à la proſpérité du Gouvernement établi dans ces Royaumes, & à l'avantage de tous les Princes, & Etats de la Chrêtienté qui y auront quelque intérêt.

Cependant nous tâcherons autant qu'il nous ſera poſſible, de conſerver la Paix & la

la tranquilité de ces grandes & fameuses Villes de Londres & de Westmunster, & des environs, prenant soin de desarmer les Papistes, de nous assurer de tous les Jesuïtes, & Prêtres qui sont dans lesdites Villes ou aux environs; & s'il y a encore quelqu'autre chose nécessaire pour avancer les glorieuses intentions de son Altesse, & le bien public, nous serons toûjours prêts de le faire, quand l'occasion s'en presentera.

Cette Déclaration fut signée par deux Archevêques, cinq Evêques, & vingt-deux Nobles, ou Pairs du Royaume, qui conclurent tous, de députer le Comte de Pembrok, le Vicomte de Weymouth, l'Evêque d'Ely, & Mylord Culpeper vers le Prince, pour lui presenter leur Déclaration, & pour lui rendre compte, en même temps, de ce qu'ils avoient encore résolu dans leur Assemblée.

Tous ces Seigneurs étant sortis de la Maison de Ville, Mylord Maire, la Cour des Aldermans, & le Conseil commun de la Ville s'assemblérent: & entre plusieurs choses sur lesquelles ils délibérerent, il fut conclu à la pluralité des voix, de presenter en leur nom, & au nom de la Ville à Son Al-

Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, cette Adresse.

„ Ayant égard au zéle fervent, que Vôtre „ Altesse a pour la Religion Protestante, & „ qu'Elle a fait paroître à toute la terre, dans „ ses glorieuses & dangereuses entreprises, „ que Dieu par sa bonté infinie, a benites „ par des succés miraculeux; nous en ren„ dons de tres-humbles actions de graces „ à la Majesté *Divine*, & nous prions Vô„ tre Altesse de nous permettre de la remer„ cier en particulier, de ce qu'Elle paroît „ Armée dans ces Royaumes, pour pour„ suivre & executer le glorieux dessein „ qu'elle a pris de delivrer l'Angleterre, „ l'Ecosse, & l'Irlande, du Papisme, & de „ l'esclavage; & d'affermir dans un Parle„ ment libre la Religion, les Loix & les „ Libertez de ces Royaumes, sur des fon„ demens solides & inébranlables.

„ Nous atendions quelque reméde à „ nos oppressions, & nous esperions être „ à couvert des dangers qui nous mena„ çoient, par les promesses que Sa Majesté „ avoit faites, de concourir aux justes, & „ pieuses intentions exprimées dans la Dé„ claration de Vôtre Altesse.

„ Mais nous voyant frustrez de nos espe-

„ rances

„ rances, par le depart volontaire du Roi, „ nous nous adressons à Vôtre Altesse comme à nôtre Refuge: Et nous, au nom „ de cette Ville Capitale, implorons vô„ tre Protection, priant trés-humblement „ Vôtre Altesse de vouloir venir en cette „ Ville, où Elle sera reçûë avec une joye „ & satisfaction universelle.

Cette Adresse ayant été approuvée par tous ceux qui étoient dans l'assemblée ; on députa quatre Aldermans, & huit personnes du commun Conseil, pour l'aller presenter à Mr. le Prince, ce qu'ils firent, & ils furent tres-favorablement reçûs.

Les Officiers de la Lieutenance, ou Milice de la Ville de Londres, s'étant assemblez le même jour, firent aussi une Adresse en leur nom, & au nom de toute la Milice pour être presentée à Son Altesse. Comme toutes ces Adresses, font voir quels étoient les sentimens des peuples toüchant ces affaires, je les mets ici tout du long.

Nous ne pouvons assez exprimer le profond ressentiment que nous avons, & que nous conserverons dans nos cœurs, de ce que Vôtre Altesse, a exposé sa Personne à tant de dangers, par mer & par terre, pour la con-

conservation de la Religion Protestante, pour les Loix, & pour les Libertez de ce Royaume. Sans cette entreprise si glorieuse, & incomparable, nous étions sans doute exposés, à souffrir toutes les miséres que le Papisme & l'esclavage entraînent aprés eux.

Nous avons bien du chagrin, de n'avoir pas eu d'occasion assez favorable de témoigner plûtôt à Vôtre Altesse, & à toute la terre, que ç'a toûjours été nôtre résolotion, de hazarder tout ce que nous avons de plus cher au monde, pour assister Vôtre Altesse, à venir à bout des glorieux desseins qu'elle avoit formez; de rétablir & de donner le repos à ses Royaumes oppressez.

C'est pourquoi nous tous, d'un commun accord, venons rendre de justes actions de graces à Vôtre Altesse, pour l'heureux soulagement qu'elle nous donne. Et pour temoigner, que nous n'avons pas manqué à nôtre devoir dans la conjonture presente, nous nous sommes mis en etat, par la grace de Dieu, de prévenir tous les mauvais desseins de nos ennemis, & de conserver la Paix, & la tranquilité dans cette Ville, jusqu'à l'arrivée de Vôtre Altesse.

Nous la supplions donc d'y venir avec toute

toute la diligence possible, pour achever la glorieuse entreprise qu'Elle à si heureusement commencée, à la joye & satisfaction générale de nous tous.

Cette Adresse fut presentée à Son Altesse par quatre Officiers de la Milice, & fut trés-favorablement reçûë.

En ce même temps le Comte de Feversham, qui commandoit alors les troupes du Roi, reçût une lettre de Sa Majesté, par laquelle Elle lui donnoit avis de son depart de Londres, & quelques ordres qu'Elle jugea nécessaires de luy laisser. Mylord Feversham crut être obligé d'en faire part à Mr. le Prince. Si bien qu'il lui écrivit, qu'ayant reçû une Lettre, de la part de Sa Majesté, avec les malheureuses nouvelles de la resolution qu'elle avoit prise de sortir d'Angleterre, d'où elle étoit actuellement sortie; il avoit crû être obligé, étant à la tête de Son Armée, & aprés avoir reçû des ordres exprés de ne s'opposer à personne, d'en avertir Son Altesse, aussi-tôt qu'il lui avoit été possible, afin d'empêcher l'effusion du Sang. A quoi il ajoûtoit, qu'il avoit déja congedié toutes les Troupes qui étoient sous son Commandement, & que ce seroit le dernier Or-

Ordre qu'elles recevroient de lui.

Dans quelque vûë que Mylord Feversham eût congedié les Troupes du Roi, ce procedé fut cause que ces Troupes furent dispersées de tous côtez, tant à cause qu'elles se trouvoient sans chef, que parce quelles ne sçavoient point, de quelle maniére elles seroient payées, si elles demeuroient dans le service. Et en effet, quantité de Soldats furent reduits à une si grande extrêmité & se virent, tout d'un coup, tellement destituez de toutes les choses nécessaires à la vie, qu'ils furent obligez pour subsister de demander la charité. Et quoi que les Irlandois s'obstinassent d'abord à ne vouloir point mettre les armes bas néanmoins le commandement que leur en fit Son Altesse & la nécessité, où ils étoient réduits, les obligea de se soumettre.

Cette dispersion & ce desordre dans lequel se trouvoit l'Armée du Roi fit que le Prince d'Orange publia la Déclaration qui suit.

„ Dautant que nous sommes informez „ que plusieurs Régimens, Troupes & „ Compagnies ont été encouragées à se dis„ perser elles-mêmes, d'une maniére con„ tre les formes & que l'on ne peut justi-

„ tier, ce qui a extrémement troublé le re-
„ pos & la Paix publique ; Nous avons
„ jugé à propos de requérir tous les Colo-
„ nels & Officiers en Chef de tels Régi-
„ mens, Troupes & Compagnies, d'af-
„ fembler, au fon de trompe, ou en battant
„ la caiffe, ou autrement, les Officiers &
„ Soldats qui font de tels Régimens, Trou-
„ pes & Compagnies, dans les lieux qu'ils
„ jugeront les plus commodes pour leur
„ rendez-vous, & là de les tenir en bon or-
„ dre & difcipline ; & nous voulons & re-
„ quérons tels Officiers & Soldats de fe
„ rendre aux lieux qui leur feront nommez
„ par leurs Colonels & Officiers en Chef,
„ ce qui nous fera notifié au plûtôt, afin
„ que nous leur faffions fçavoir plus ample-
„ ment nôtre volonté.

Donné à Nôtre Cour à Henly le 13. de Décembre.

G. H. P. d'Orange.

Pendant que toutes ces chofes fe paf-foient dans l'Armée, la Populace de Londres & prefque de tout le Royaume s'a-maffa en divers lieux, abattant & démoliffant les Eglifes, Chapelles & maifons des Pa-

Papistes, qui s'étoient sauvez de peur d'être arrêtez: & quelque soin que prissent les Magistrats pour appaiser ce tumulte & ce grand desordre, ils ne purent jamais venir à bout avec toute leur autorité, d'arrêter la fureur aveugle & la fougue de ces Zélez indiscrets. Ils ne se contentérent pas même d'abattre le Monastére de Saint Jean que l'on avoit bâti dans l'espace de deux ans, avec beaucoup de dépense, & d'en avoir brûlé la Charpente & tous le meubles, dans la place de Smithfieilds. Ils ne se contentérent pas d'avoir démoli les Chapelles & les maisons des Moines de Limestreet & de Lincolnsimfieilds, ce qui n'auroit pas été grand' chose, s'ils s'en étoient tenus-là, car ces Chapelles étoient bâties contre les Loix: mais ils poussérent leur fureur jusques à abattre la maison de l'Ambassadeur d'Espagne, & celle du Résident de Florence, les pillant & emportant l'argent, la vaisselle & tout ce qu'il y avoit dedans. Et leur nombre croissant à tout moment, ils continuérent ces desordres deux ou trois jours, sans que les Trainbands, ou la Milice fût capable de leur faire entendre raison. Et ce ne fut que sur les nouvelles que le Prince d'Orange venoit

noit à Londres, & par un ordre que le Conseil publia de punir sévérement ces furieux; que tout fut appaisé. L'on faisoit cependant une recherche exacte de ceux qui s'étoient enfuis, ou cachez de peur d'être punis par la Justice, comme étoient les Prêtres & ceux qui avoient eu part au Gouvernement, & on en prit quelques-uns, mais entr'autres Mylord Jeffrey, Grand Chancelier d'Angleterre, que l'on trouva dans un petit cabaret, déguisé en Matelot, qui tâchoit de se sauver dans un Vaisseau prêt à faire voile pour Hambourg. Il fut mené par devant Mylord Maire, suivi d'une foule de peuple incroyable, & le Maire fut tellement surpris de le voir dans cet équipage, lui qui, cinq ou six jours auparavant l'avoit vû encore dans toute sa gloire, qu'il s'évanouit, & en fut tellement malade, qu'on le crut mort. Ne pouvant donc pas examiner alors le Chancelier, on l'envoya à la Tour, sous une bonne garde, de peur que le peuple ne le déchirât en piéces, avec ordre au Lieutenant de la Tour, de la part du Conseil, de le faire garder seurement.

Le 13. de Décembre, Son Altesse le

Prince

Prince d'Orange arriva à Windſor, ſur les trois heures aprés midi, où il fut reçû avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion & avec les Ceremonies accoûtumées, par le Maire & par les Aldermans, le Sénéſchal de ce Corps le felicitant de ſon arrivée par une Harangue fort éloquente. Aprés quoi Son Alteſſe alla au Château & logea dans l'Appartement du Prince de Dannemarck qu'on lui avoit préparé. Comme Son Alteſſe ſe diſpoſoit à ſe rendre à Londres, les nouvelles vinrent, que le Roi tâchant de paſſer la mer à Feversham en habit déguiſé, avoit eſté arreſté par quelques Pêcheurs qui cherchoient à faire quelques priſes. Ces gens qui ne connoiſſoient pas le Roi le traitterent aſſez incivilement & le menerent dans une maiſon du bourg de Feversham, lui ayant ôté quelques joyaux de grand prix, quantité d'or qu'il avoit ſur lui, & un Crucifix de grande valeur. La populace même qui s'étoit amaſſée autour de lui n'auroit ceſſé de le mal-traiter, ſi un Gentilhomme, qui eſtoit venu par curioſité, pour voir les priſonniers qu'on avoit faits, n'eût reconnu le Roi & ne ſe fût jetté à ſes pieds, ce qui ayant étrangement ſurpris tout ce peuple, les uns ſe retirerent

tout effrayez, les autres lui demandérent pardon, offrant de lui rendre tout ce qu'ils lui avoient pris, mais Sa Majesté, leur donna volontiers tout l'or, & reprit le reste.

Les Seigneurs, qui étoient assemblez à Whithall apprenant que le Roi étoit à Feversham, députérent des Personnes de qualité vers lui, pour le prier de revenir dans son Palais Royal, à quoi il sembla avoir peu d'inclination d'abord: mais on l'en pressa si fort, qu'il y consentit. Cependant, le Prince d'Orange s'étant absolument déterminé à aller à Londres & ayant pris ses mesures pour cela, crut pour plusieurs raisons qu'il n'estoit pas à propos que le Roi & lui s'y trouvassent en même temps. C'est pourquoi sçachant que Sa Majesté revenoit à Londres, il dépêcha Monsieur de Zulestein pour la rencontrer sur le chemin & pour la prier de retourner à Rochester. Mais Monsieur de Zulestein ayant pris une autre route que celle du Roi, le manqua, de sorte que Sa Majesté arriva à Whithall, le 16. de Décembre, sur les quatre heures du soir, accompagnée de quantité de Seigneurs & d'une Compagnie de ses Gardes du Corps. Il envoya aussi-tôt le Comte de Feversham

à

à S. A. pour l'inviter à prendre le logement qu'on lui avoit préparé, qui étoit le Palais de S. James, avec telles troupes qu'il jugeroit à propos. Le Prince délibérant sur cette affaire avec les Seigneurs qui étoient avec lui à Windsor, justement le jour d'auparavant qu'il avoit résolu d'être à Londres, leur fit part du message du Roi, & les laissa délibérer là-dessus : & il fut conclû, qu'il n'étoit nullement à propos que le Prince acceptât l'offre du Roi. Néanmoins parce que d'un autre côté on jugea qu'il étoit d'une nécessité absoluë que le Prince fust à Londres : le lendemain les Seigneurs crurent que la briéveté du temps ne pouvoit leur fournir d'autre meilleur expédient que celui de prier Sa Majesté de se retirer à quelque distance de Londres. Pour cet effet on lui proposa la Maison de Ham, appartenant à la Duchesse de Lauderdale, qui n'étoit qu'à dix milles de la Ville, & le Prince signa un Ordre par lequel, il prioit le Marquis d'Hallifax, le Comte de Shrewsbery, & le Lord Delamere, de dire au Roi que l'on avoit trouvé à propos, pour plus grande seureté de sa Personne, qu'il se retirât à Ham, où il seroit accompagné par des Gardes du Corps, qui

le défendroient, contre toutes ſortes d'inſultes.

Cet Ordre ayant été ſigné par Son Alteſſe, les trois Seigneurs, qui y ſont nommez furent choiſis pour le porter: mais il fut réſolu, qu'avant qu'ils le rendiſſent, les Gardes de Son Alteſſe ſe mettroient en poſſeſſion de tous les poſtes de Whithall, pour prévenir le deſordre qui auroit pû arriver entre les Gardes du Roi & ceux du Prince, ce qui outre d'autres méchantes conſéquences, auroit pû mettre en danger la Perſonne même du Roi. On avoit crû par le temps auquel les Gardes du Prince partirent de Windſor, qu'ils pourroient être à Whithal, à huit heures du ſoir, mais les chemins étoient ſi mauvais, à cauſe des pluyes continuelles, qu'ils n'y pûrent arriver qu'aprés dix-heures du ſoir: & quand ils y furent arrivez, ils ne purent pas executer leur ordre, car l'Officier du Roi refuſa les clefs à celui du Prince, de ſorte que le temps s'écoula juſques à minuit paſſé, avant que les Seigneurs députez puſſent faire ce qu'ils ſouhaitoient. Cependant, pour ne pas paroître incivils & garder le reſpect qu'ils devoient au Roi, qui étoit alors au lit, ils écrivirent un billet à

My-

Mylord Middelton un des Secrétaires d'Etat, par lequel ils lui marquoient qu'ils avoient un ordre à delivrer à Sa Majesté, de la part du Prince, qui étoit de si grande importance, qu'ils souhaitoient d'être immédiatement admis; & qu'ils le prioient, par consequent, de leur faire sçavoir, où ils pourroient trouver sa Grandeur, afin qu'ils pussent être introduits, & s'acquiter de leur Commission.

Ce Billet fut signé par les trois Mylords députez, & Mylord Middelton, leur envoya dire par celui qui le lui avoit donné, qu'il le trouveroit à l'Escalier de la Chambre de la Garde, pour les introduire auprés de Sa Majesté, ce qu'il fit. Les trois Seigneurs ayant trouvé le Roi couché, ils lui firent d'abord de grandes excuses, de ce qu'ils venoient interrompre le repos de Sa Majesté à une heure si induë, aprés quoi ils lui mirent entre les mains le papier écrit de la main du Prince, & le Roi l'ayant lû, il dit qu'il étoit prêt de faire ce que Son Altesse souhaitoit. Les Seigneurs, selon l'ordre qu'ils en avoient, priérent trés-humblement Sa Majesté de partir, de Whithal, d'assez bonne heure, pour être à Ham sur le midy, afin de ne point rencon-

trer en chemin le Prince d'Orange, lors qu'il iroit à Londres, à quoi le Roi consentit volontiers, & demanda si le Prince ne vouloit point lui marquer quels Domestiques il améneroit avec lui. Les Seigneurs lui répondirent, que Sa Majesté pouvoit donner les ordres qu'il lui plairoit; là dessus ayant pris congé du Roi, & étant déja dans la Chambre Privée, Sa Majesté les rappela, & leur dit qu'il avoit oublié de les avertir, qu'il avoit résolu, avant qu'il eust reçû le Billet du Prince, d'envoyer le lendemain matin Mylord Godolphin à Son Altesse, pour lui proposer son retour à Rochester, sçachant par l'ordre qu'avoit Monsieur de Zulestein, que le Prince n'avoit pas envie qu'il revinst à Londres, & que pour cette raison il souhaitoit & aimoit mieux retourner à Rochester, que d'aller à Ham. Les Seigneurs lui repliquérent qu'ils alloient envoyer incessamment un Exprés à Son Altesse pour lui faire sçavoir ce que Sa Majesté souhaitoit, & qu'ils ne doutoient nullement que le Prince n'y consentist. En effet, l'Exprés ayant trouvé le Prince à Sion, maison qui apartient à la Comtesse Doüairiere de Northumberland & qui n'est qu'à neuf ou dix milles de Lon-

Londres, il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & les trois Seigneurs, & avant huit heures du matin M. de Bentin, par ordre de Son Alteſſe écrivit une lettre aux trois Mylords, pour leur faire ſçavoir que Monſieur le Prince conſentoit que le Roi retournaſt dans l'endroit, où il lui plairoit. Sa Mejeſté partit donc, de Whithall, ſur les dix heures du matin, le 18. de Décembre, dans ſa Barge, & arriva ſur le ſoir, chez le Chevalier Richard Head, prés de Rocheſter, ayant choiſi cette maiſon pour ſa réſidence.

Il arriva une choſe bien remarquable entre le temps du premier départ du Roi & celui de ſon retour à Londres. Le bruit courut par tout Londres & par toute l'Angleterre, que les Papiſtes, qui étoient au deſeſpoir du depart du Roi; avoient réſolu de maſſacrer tous les Proteſtans, ce qui avoit tellement allarmé tout le monde, que chacun ſe tenoit ſur ſes gardes & n'oſoit pas même éteindre les chandelles la nuit. Il faut remarquer que ce fut en ce temps-là que Mylord Feversham congédia l'Armée, où il y avoit beaucoup de Papiſtes, qu'il n'avoit point deſarmez, & qui par conſéquent pouvoient, dans l'extremité, où ils

ſe voyoient, faire beaucoup de mal. Mais par une politique auſſi fine que néceſſaire, on donna l'alarme générale dans Londres & dans tout le Royaume, en une même nuit, ſous prétexte que les Irlandois maſſacroient, brûloient & ſaccageoient par tout, où ils paſſoient, ce qui ſe fit avec tant d'adreſſe & de promptitude, dans preſque tous les endroits du Royaume, que le peuple, juſques aux femmes & aux enfans ſortirent armez pour aller à la rencontre des Irlandois: mais le jour étant arrivé, on s'apperçût qu'on avoit donné une fauſſe alarme, qui eut pourtant l'effet qu'on s'étoit propoſé, qui étoit de faire voir ce que devoient attendre les Papiſtes, au cas qu'ils euſſent quelque mauvais deſſein.

Enfin le jour heureux que le peuple ſouhaitoit avec tant de paſſion arriva. Le Roi étant parti le Mardi 18. de Décembre 1688. Monſieur le Prince d'Orange arriva le même jour à Londres, ſur les trois heures aprés midi & alla loger au Palais de Saint James. Il ſeroit difficile de décrire la joye publique. Il ſuffit de dire, que depuis S. James juſques à huit miles dans le grand chemin par où devoit paſſer Son Alteſſe, il y avoit une ſi grande foule de peuple en caroſſe,

rosse, à cheval, & à pied, qu'à peine pouvoit-on passer, quoi que le temps fût fort pluvieux. Il entra avec un Equipage magnifique, accompagné des plus grands Seigneurs du Royaume, & fut d'abord complimenté par toute la Noblesse & autres Personnes de marque qui se trouvérent à Londres. Sur le soir on entendit le bruit des Cloches, on fit des feux de joye par tout, & toutes les fenêtres des maisons jusques à celles des Papistes mêmes furent éclairées de flambeaux. On pouvoit aisément juger de la sincerité de la joye de tout le peuple par les continuelles acclamations & bénédictions qu'ils donnoient au Prince, l'appellant leur Libérateur; la populace même qui venoit de commettre tant de desordres se tint dans son devoir, si-tôt que ce grand Prince fut arrivé.

Le Conseil ordinaire de la Ville s'assembla le lendemain & conclut unanimement, que tous les Aldermans de Londres & leurs Députez avec deux Personnes du Conseil pour chaque quartier, iroient féliciter Son Altes. de son heureuse arrivée, dans le temps & à l'endroit qu'Elle lui plairoit leur marquer, & que les deux Sherifs, ou Echevins & le Sergent de la Ville iroient sçavoir

voir de Son Altesse, qu'elle feroit sa volonté là-dessus. Et le jour leur ayant été marqué, tous les Aldermans, (Mylord Maire étant alors malade,) avec leurs Députez & deux du Conseil ordinaire pour chaque quartier de la Ville allérent trouver le Prince dans le Palais de S. James, & le félicitérent de son heureuse arrivée, par la bouche du Chevalier George Treby leur Avocat Général qui fit la Harangue qui suit.

MONSEIGNEUR,

Le Lord Maire n'étant pas en état, à cause de sa maladie, de paroître devant Vôtre Altesse, les Aldermans & les Communes de la Ville Capitale de ce Royaume, sont venus ici pour féliciter Vôtre Altesse de son heureuse arrivée dans cette grande & glorieuse occasion, dans laquelle les paroles nous manquent, pour exprimer nos pensées. Quand nous réfléchissons sur le danger auquel nous étions exposez, nous voyons que l'Eglise & l'Etat étoient opprimez par le Papisme & par un Gouvernement Arbitraire, & réduits à une totale destruction, par la conduite de certaines personnes, qui

vu-

vouloient veritablement nous subjuger ; qui avoient violé nos Loix les plus Sacrées, & qui plus est, ruïné les fondemens & l'établissement des Loix mêmes : de sorte que nous ne sçavions quel remede trouver à nos maux ; la seule personne aprés Dieu qui pouvoit appliquer ce rméde, étoit Vôtre Altesse. Vous êtes d'une Maison des plus Illustres, dont les glorieux Ancêtres ont toûjours fait du bien au genre humain. Les Titres de Prince Souverain, de Stathouder, & même d'Empereur qu'elle a possédez, sont les dignitez dont elle se vante le moins: mais elle fait gloire du Titre dont elle a joüi depuis long-temps, qui est un Titre qui lui est singulier, sçavoir, d'être la mere de tant de grands hommes que Dieu a envoyez de temps en temps pour soûtenir sa cause contre ceux qui l'opprimoient. C'est à cette Divine Commission que toute la Noblesse de ce Royaume, & nos Soldats Anglois se sont rendus, ayant mis les armes bas sitôt que V. A. a paru.

Grand Prince, lors que nous faisons reflexion sur tout ce qui s'est passé, le mois dernier, & que nous considérons avec quelle promptitude nous avons été delivrez, nous sommes si surpris, que cela nous paroit presque

que un Miracle. Vôtre Altesse conduite par la main de Dieu & appellée par la voix du peuple, a conservé ce que nous avions de plus cher au monde, la Religion Protestante, qui est le Christianisme tout pur, & a rétabli nos Loix, qui sont l'ancien titre de nos vies, de nos libertez, & de nos biens, & sans lesquelles le monde seroit proprement un desert.

Mais que rendrons-nous à Vôtre Altese pour tant de bienfaits surprenans : nous n'avons que des vœux & une reconnoissance sincere. Oui, Monseigneur, Vôtre Altesse s'est érigée un Monument éternel dans nos cœurs, & nôtre Postérité célébrera à jamais la gloire de Vôtre Auguste Nom.

Plusieurs Provinces & Villes du Royaume presentérent des Adresses au Prince d'Orange, où elles lui demandoient non seulement sa protection, & imploroient son assistance pour delivrer le Royaume du Papisme & de l'esclavage ; mais elles assuroient aussi S. A. de faire tous leurs efforts, pour achever cette glorieuse entreprise qu'Elle avoit commencée avec tant de succés.

L'Armée du Roi étant dispersée çà & là, les Soldats qui avoient peine à subsister ven-

vendirent, ou engagérent leurs armes & leurs équipages; ce qui obligea Son Altesse à publier un Ordre signé de sa main, par lequel il étoit commandé à tous ceux qui avoient de ces armes de les rendre aux Soldats, ou aux Officiers de l'Artillerie.

Le Roi d'Angleterre, aprés avoir passé quelques jours à Rochester, en sortit à minuit le 22. de Décembre, avec fort peu de monde, par une porte de derriere, & s'étant aussi-tôt embarqué sans bruit, il arriva en France, où il fut reçû avec beaucoup d'amitié.

Portsmouth dont le Duc de Berwik étoit Gouverneur ayant tenu long-temps sans vouloir se rendre, se soumit enfin & reçût la Garnison que le Prince d'Orange y envoya.

Le 25. de Décembre les Seigneurs tant Ecclesiastiques que Seculiers s'étant assemblez dans la Chambre des Lords à Westminster, presentérent une Requête à son Altesse, par laquelle ils la supplioient avec beaucoup d'instance de le vouloir charger de l'administration des affaires publiques, tant Civiles que Militaires, jusqu'à-ce que la Convention qui se devoit assembler le 22. de Janvier suivant 1689. eût été tenuë, de

disposer

diſpoſer des Revenus publics, pour la conſervation de leur Religion, de leurs Loix & de leurs Libertez; de vouloir prendre ſoin des affaires d'Irlande; & d'écrire des Lettres ſignées, de ſa propre main, afin qu'étant adreſſées, en ſon nom; aux Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels & aux diverſes Provinces, Comtez, Univerſitez, Villes & Bourgs qui avoient droit d'envoyer des Députez au Parlement, on ſe diſpoſaſt, de bonne heure, & ſans conteſtation à en élire, pour compoſer cette aſſemblée qui devoit décider de la maniere dont l'Angleterre devoit être gouvernée, depuis la deſertion de Jaques Second.

Mr. le Prince, qui depuis ſon heureuſe deſcente, n'avoit rien fait qu'avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, ne s'oppoſa pas à la priere des Seigneurs qui lui avoient preſenté cette Requête. Cependant, il ne voulut pas ſe charger de l'adminiſtration des affaires du Royaume, que ce ne fuſt auſſi par le conſentement de la Nation, ou de la Chambre Baſſe qui la repreſentoit. De ſorte que ſur la réponſe de ſon Alteſſe, tous ceux de la Ville de Londres & des environs, qui avoient été Membres de cette Chambre ſous le Regne

de

de Charles II. s'étant assemblez, le jour suivant; toute l'Assemblée, d'un commun accord, ayant donné les mains à ce qu'avoit proposé la Chambre des Seigneurs, lui fit presenter une Adresse, conçûe, à peu prés dans les mêmes termes, que celle dont nous venons de faire mention. Cette Adresse lui fut presentée, le même jour 26. de Decembre, par plusieurs Membres de la Chambre-Basse, les Aldermans & le Conseil de la Ville de Londres. Son Altesse remercia les Deputez de cette Assemblée, par un beau discours qu'elle leur fit, du zéle qu'ils avoient témoigné pour la cause commune, & de ce qu'ils avoient concouru si unanimement, pour le bien du Royaume & de la Religion, avec le Corps des Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers. Elle leur promit qu'elle feroit tous ses efforts, pour tâcher d'assurer la Paix de l'Etat, jusqu'à la tenuë de la Convention, qui prendroit les mesures néceslaires, pour remettre les affaires sur l'ancien pied, & que conformément à la demande qu'ils lui faisoient, conjointement avec les Seigneurs, elle feroit expedier sans delai des Lettres circulaires, pour faire l'Election des Membres qui devoient composer cette Assemblée

blée qui devoit faire revivre le calme dans le Royaume & dans l'Eglise. Elle ajoûta qu'elle auroit un soin tout extraordinaire d'appliquer les Revenus publics aux usages qui seroient jugez les plus propres & selon l'exigeance des cas; qu'elle ne mettroit rien en oubli, pour faire que l'Irlande fût reduite & mise dans un tel état, que la Religion Protestante & les interêts du Royaume d'Angleterre pussent être conservez en leur entier. Et aprés leur avoir protesté de la maniere la plus tendre & la plus affectueuse, qu'il n'y auroit rien qu'elle ne mist en œuvre, pour les maintenir dans leurs Privileges & leur conserver leurs Libertez, elle finit, en leur disant, que l'offre qu'on venoit de lui faire étant de la derniere importance, il devoit avant que de l'accepter, y penser quelques momens, & que pour cet effet, ils ne trouvassent pas mauvais, si elle prenoit jusqu'au lendemain, pour leur rendre une réponse positive. Les Députez donnerent les mains à tout ce que vouloit le Prince, en le suppliant toûjours neanmoins de ne leur refuser pas leur demande. Et le lendemain, voyant bien qu'il ne se pouvoit pas défendre de répondre aux vœux de toute une Nation qui l'avoit appellé

pellé à son secours & qui le regardoit, aprés Dieu, comme son unique Liberateur, il se chargea du Gouvernement, au grand contentement de tout le peuple, qui en témoigna sa joye le même soir, par une infinité de feux qui furent allumez dans tous les endroits de la Ville; & par mille acclamations & chants d'allegresse, dont on entendit retentir les airs. Mais afin que les Elections pour les Membres de la Convention pussent être faites avec une entiere liberté, & sans aucune apparence de contrainte, ce sage & équitable Prince ordonna que toutes les Troupes qui étoient dans les lieux, d'où on devoit envoyer des Députez, eussent à se retirer incessamment, ce qui fut régulierement executé. Il fit plusieurs autres réglemens de cette nature pour assurer la tranquilité du Royaume: & tout ce qu'il fit fut accompagné de tant de succés que la Ville de Londres qui étoit la plus agitée & qui depuis quelque temps, étoit dans des allarmes continuelles reprit cet heureux calme dont elle jouïssoit auparavant. Car comme ce Prince étoit devenu l'amour des Anglois, & qu'il avoit sçû l'art de gagner leur cœur tout plioit avec tant de plaisir à ses commandemens & à ses remon-

montrances, que le peuple fut appaisé tout d'un coup.

Le 30. de Décembre Son Altesse fit publier une Déclaration par laquelle il autorisoit tous les Sheriffs, ou Intendans de Province, Juges de Paix, & autres Officiers subalternes qui étoient en Charge depuis le premier du mois de Décembre, les Papistes exceptez, de faire exactement leur devoir, & d'être extrémement soigneux & vigilans à conserver la Paix & la tranquilité du Royaume & à soulager les Pauvres. Et Son Altesse Elle même voyant que le trafic n'alloit pas trop bien dans Londres, ce qui avoit reduit quantité de gens de métier à une grande pauvreté, leur fit distribuer dix mille livres Sterling, ce qui joint à la modération & à la sagesse qu'Elle faisoit paroître dans l'Administration des affaires, lui attira les bénédictions & l'estime de tout le monde.

Ces changemens si heureux avoient tellement effrayé ceux qui avoient quelque part dans les affaires, sous le régne du Roi Jaques II. & tous les Jesuïtes & Prêtres, qu'ils prirent tous la fuite, ou se cachérent: mais on ne laissa pas d'en prendre quelques-uns, & entre autres, les Comtes de

Peter-

Peterborough & de Salisbury, le Chevalier Edoüard Halles, ci-devant Lieutenant de la Tour, le Chevalier Thomas Jenner, Charles Halles, le Docteur Walker, Président d'un Collége à Oxford qui s'étoit fait Papiste, les Sieurs Graham, Brent, Burton, & plusieurs autres; Jean Leyborn, Charles Poulton, Ralph. Cloyton, Joseph Gifford, Robert Jenison, Guillaume Locker, François Calemny, & Thomas Kinsley, tous Jesuïtes, prêtres, ou Evêques Romains que l'on mit en prison, où ils furent traitez avec beaucoup d'humanité: car le Docteur Burnet par ordre de Mr. le Prince y fut pour les voir & pour sçavoir s'il ne leur manquoit rien, leur faisant donner des logemens propres & la liberté de se promener sur les Plombs de Neugate. Cette conduite fut bien différente de celle du Clergé de France, qui pour le fait seul de la Religion enterre les Protestans tout vivans dans des cachots, où étant privez de toutes les consolations & de toutes les nécessitez de la vie, ils n'ont qu'un petit trou pour respirer un air infect.

Son Altesse, selon qu'Elle l'avoit promis aux Seigneurs & aux Members des

der-

derniers Parlemens tenus ſous Charles II. envoya des Lettres Circulaires en ſon nom à toutes les Provinces, Univerſitez, Villes & Bourgs du Royaume, pous faire Election des Membres propres & qualifiez pour aſſiſter à la Convention: & ſur quelques plaintes qu'on fit, qu'aux environs de Londres on avoit logé des Soldats chez les particuliers; il fit publier une Proclamation, par laquelle elle déclaroit qu'ayant été informée, que pluſieurs Regimens, Troupes & Compagnies, avoient pris leurs logemens, contre ſon intention, dans des Maiſons particulieres, elle avoit jugé à propos de publier que ſa volonté étoit, qu'aucun Officier, ou Soldat, de quelque Nation, ou Qualité qu'il fût n'eût à prendre ſon logement dans aucune Maiſon particuliere que ce ne fût par le conſentement libre & volontaire de Maître du logis. Et afin qu'il n'y eût aucune équivoque dans les Ordres qu'elle donnoit, elle déclara, en ſuite de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle entendoit, que toutes Maiſons étoient cenſées particulieres, excepté celles, où l'on vendoit du vin, de la biere & auters telles boiſſons, en détail: ordonnant que ce ſeroit ſeulement dans ces

maiſons

maiſons publiques, que les Officiers & Soldats auroient leurs Logemens, & cela, par l'ordre & direction des Magiſtrats, Juges de paix, ou du Connétable du lieu, où les Officiers & Soldats ſe trouveroient. Enfin, elle enjoignit à ceux qui contreviendroient à ſes Ordres, ſous quelque prétexte que ce fût, qu'ils ſeroient caſſez & punis, ſelon toutes les rigueurs des Loix Militaires.

Cependant, quoi que ceux qui avoient chez eux des Officiers & des Soldats ne fuſſent nullement mécontens; quoi qu'ils les euſſent reçûs, comme leurs liberateurs, & qu'ils leur donnaſſent tout ce qui leur étoit néceſſaire, ſans prétendre aucun gain, cette Declaration leur plût infiniment & leur fit voir les bonnes intentions & la juſtice de Son Alteſſe. De ſorte qu'il ne fut pas difficile de faire ſigner dans toutes les Provinces du Royaume, une Aſſociation que l'on avoit faite, pour la conſervation de ſa Perſonne.

Comme cette Aſſociation fait voir l'eſtime particuliere qu'on avoit pour cet illuſtre Prince, je la mettrai ici, tout du long.

„Nous ſouſſignez & aſſociez; pour la „défenſe de la Religon Proteſtante & le

„ maintien de l'ancien Gouvernement; des „ Loix & des libertez d'Angleterre, d'E- „ cosse & d'Irlande, protestons, devant „ le Dieu Tout-puissant, que nous pro- „ mettons d'agir conjointement avec Son „ Altesse, le Prince d'Orange: pour soû- „ tenir cette cause & la defendre, sans ja- „ mais nous desunir, ni en desister, que „ nôtre Religion, nos Loix & nos libertez „ ne soient tellement affermies par un par- „ lement libre, que nous ne tombions ja- „ mais plus dans le danger d'être soûmis au „ Papisme, ou à l'Esclavage. Et dautant „ que nous sommes engagez dans cette cau- „ se commune, sous la protection de Son „ Altesse le Prince d'Orange, ce qui pour- „ roit exposer sa Personne à quelque dan- „ ger, & à quelques attentats desesperez „ des Papistes, ou autres cruelles person- „ nes; nous attestons devant Dieu, & nous „ engageons, que si l'on attente sur la Per- „ sonne de ce Prince, nous poursuivrons „ non seulement ceux qui en seront les Au- „ teurs, mais aussi tous leurs adhérans, & „ tous ceux que nous trouverons armez „ contre nous, avec toute la séverité d'une „ juste vangeance, à leur ruïne & destru- „ ction totale. Nous déclarons aussi que „ l'exe-

„ l'execution d'un tel attentat, dont Dieu „ par sa bonté nous veuille préserver, bien „ loin de nous empêcher de poursuivre la „ cause que nous avons entreprise, nous „ engagera encore plus fortement à la pous- „ ser avec toute la vigueur qu'une action si „ barbare mériteroit, &c.

Cette association fut faite fort à propos; car les Papistes avoient encore la hardiesse de medire du Gouvernement & d'attribuer tous les changemens, qui étoient arrivez, à l'ambition du Prince d'Orange, comme si une conduite aussi moderée que la sienne ne les avoit pas dû persuader du contraire. Il y en eut un, entre autres, qui eut l'insolence de dire dans un Ordinaire François à Londres, en montrant son épée, qu'il tüeroit, avec ce fer, le Prince d'Orange, s'il étoit en tout autre Païs. Jamais scelerat n'a mieux merité la mort que celui-là, cependant on se contenta de le tenir, quelque temps, en prison. On avoit publié, peu de jours auparavant, une Déclaration qui portoit; que tous les Papistes, qui ne possedoient point de Maison; qui n'étoient point Marchands Facturiers, ou Domestiques de la Reine Doüairiere, se retireroient, à dix miles de Londres & de

Westmunster; mais nonobstant cette Déclaration, ils ne laissoient pas d'y resider, & même de parler indiscrettement, de caballer, de semer de fausses nouvelles & de faire des assemblées dangereuses, ce qui obligea Son Altesse d'en faire publier une seconde, datée du 14 de Janvier 1689. par laquelle il étoit enjoint aux mêmes Papistes, excepté les Propriétaires de maison, de sortir de Londres & de Westmunster dans trois jours, & de s'en éloigner de dix milles, sous peine d'être mis en prison & poursuivis avec toute la sévérité des Loix, faisant commandement à tous les Magistrats de faire une exacte recherche des mêmes Papistes & de saisir & emprisonner ceux qui contreviendroient à la Déclaration.

Les nouvelles du grand succés de Son Altesse étant arrivées en Hollande, les Etats envoyérent trois Deputez au Prince pour l'en feliciter. Ils débarquerent à la Tour, où l'on fit une décharge de tous les canons, aprés quoi ils se mirent dans les Carosses, qu'on leur avoit envoyez, pour aller au Palais de Saint James, où étoit Son Altesse.

Monsieur le Prince ayant témoigné à la Ville de Londres, que le Tresor de l'Eschi-

quier

quier étoit épuisé, & qu'il avoit besoin d'argent pour subvenir aux nécessitez de l'Etat, la Ville ordonna aussitôt un Committé, pour aller trouver Son Altesse, & sçavoir d'Elle quelle somme elle souhaitoit. Le Prince leur ayant demandé deux cens mille livres Sterling à emprunter, plusieurs des principaux de Londres vinrent généreusement s'offrir à donner cette somme, & ce qui est admirable, on en trouva en moins de deux ou trois jours, trois cens mille, & on en eût trouvé davantage, si l'on eût voulu, car tout le monde venoit en foule offrir leur bourse, ce qui fait voir non seulement la richesse de Londres, mais aussi l'affection & la tendresse, qu'ils avoient pour cet auguste Prince.

Avant que de parler de la grande Convention, qui s'assembla le 22. de Janvier, & des grandes affaires qui s'y terminerent en peu de temps, il faut que nous disions quelque chose de ce qui se passa dans le Royaume d'Ecosse, pendant ce temps-là.

L'Arrivée de Son Altesse en Angleterre fit un si grand effet & jetta une si grande épouvante dans l'esprit des Ministres d'Etat du Royaume d'Ecosse, qui étoient Papistes, & de ceux qui, contre les Loix,

avoient part au Gouvernement, qu'ils fongérent à mettre ordre à leurs affaires. Les uns eurent le bonheur de se sauver, mais la plûpart furent pris & mis en prison; la populace s'amassa en plusieurs endroits, & démolit non seulement les Chapelles, & les maisons des Papistes, mais commit une infinité de desordres, dans la Ville Capitale même, où il y eut plusieurs personnes de tuées & de blessées. La Noblesse de ce Royaume ne sçachant comment apaiser cette fureur populaire, députa quelques-uns de leur Corps pour aller trouver le Prince d'Orange, afin de l'assûrer que tout le Royaume d'Ecosse étoit prêt à se soûmettre à lui, & qu'il lui demandoit sa protection. Son Altesse ayant été avertie de leurs intentions, envoya prier toute la Noblesse Escossoise qui étoit à Londres de la venir trouver: & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de ce Royaume s'étant rendus; le 7. de Janvier au Palais de S. James; ce Prince leur ayant représenté, que la seule raison qui l'avoit obligé à faire descente avec une Armée dans les Royaumes Britanniques avoit été le triste état, où ils les voyoit reduits, depuis quelque temps, par les violences de leur Monarque; il ajoûta qu'il avoit crû ablo-

abſolument néceſſaire de leur faire connoître, que ſon unique deſſein étoit de les délivrer de l'eſclavage, d'aſſûrer la Religion Proteſtante & de rétablir leurs Loix & leurs libertez, comme il s'en étoit expliqué dans ſon Manifeſte: & que pour cet effet, il les exhortoit non ſeulement à concourir avec lui à un ſi juſte deſſein, mais à lui donner leurs avis, dans une entrepriſe ſi difficile & ſi importante.

Dés que Son Alteſſe ſe fut retirée, ces Seigneurs s'aſſemblérent dans la Chambre du Conſeil à Whithall, où aprés avoir choiſi le Duc d'Hamilton pour leur Préſident, ils délibérérent ſur les Conſeils qu'ils donneroient au Prince dans cette conjoncture: mais on ne conclut rien pour lors. Le Mardy 8. s'étant encore aſſemblez, on réſolut que le meilleur moyen étoit de convoquer une Aſſemblée générale de tous les Etats du Royaume, & de preſenter une Adreſſe à ſon Alteſſe.

Le lendemain l'Adreſſe fut faite, & fut lûë en pleine Aſſemblée. On remercioit d'abord Mr. le Prince, du zéle extraordinaire qu'il avoit témoigné dans cette Expedition glorieuſe, qu'il avoit entrepriſe avec tant de fatigues & de dangers, pour la con-

ſervation de la Religion Proteſtante & le rétabliſſement des Loix & des Libertez des trois Royaumes. On ajoûtoit à cela, qu'il étoit prié, qu'en reconnoiſſance d'une action ſi ſainte, ſi digne de ſa pieté & de l'amour qu'il avoit pour les peuples qui étoient opprimez avec tant d'injuſtice, il lui plût ſe vouloir charger de l'Adminiſtration des affaires d'Ecoſſe, tant Civiles que Militaires & de diſpoſer des Revenus du Royaume & de toutes les Places qui en dépendoient, juſqu'à l'Aſſemblée Générale des Etats, qui ſe devoit tenir le 14. du mois de Mars. Aprés quoi, on le ſupplioit, qu'à l'exemple de ce qu'il avoit fait, à l'égard des Anglois, il fit expedierdes Lettres Circulaires & les envoyât, en ſon nom, dans toutes les Provinces, Villes & Bourgs, pour travailler inceſſamment à l'election des Membres, qui devoient compoſer cette Aſſemblée, qui comme celle d'Angleterre, devoit porter le nom de Convention.

Cette Adreſſe étoit ſignée par trente Seigneurs & quatre vingts Gentilshommes, qui accompagnerent le Duc d'Hamilton, lors qu'il la preſenta.

Le Prince les remercia, de la maniere du

monde la plus obligeante, de la confiance qu'ils prenoient en lui, & pour réponse à ce qu'ils lui demandoient, il leur dit d'abord, qu'il les prioit de lui donner un peu de temps pour se determiner. Mais le lendemain les ayant fait tous appeller, il leur promit d'accepter l'offre qu'ils lui avoient faite, & les assûra, de nouveau, qu'ils le trouveroient toûjours disposé à se joindre à eux dans tout ce qui seroit néceſſaire pour les rétablir & les affermir dans tous leurs Priviléges.

Environ ce temps-là, les Comtes de Crauford, & de Louthiam accompagnez de plusieurs Personnes de qualité étant arrivez à Londres, demandérent de signer l'Adreſſe, ce que le Prince leur accorda, avec des témoignages d'une grande satisfaction, voyant tant de grands Seigneurs si zélez pour achever le glorieux Ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé. Ces nouvelles ne furent pas plûtôt arrivées à Edimbourg, qu'on en témoigna une joye publique par des feux de joye, par le son des Cloches, & autres marques de réjoüissance de cette nature.

Pour revenir maintenant aux affaires d'Angleterre; les Papistes, ou autres gens

mal affectionnez au Gouvernement, firent courir le bruit que les Matelots & Soldats Anglois ne seroient point payez : mais le Prince leur en donna des assûrances si certaines & si publiques, qu'ils n'eurent plus lieu d'en douter, car il paya tous les Officiers & Soldats jusques au 8. de Janvier, de tout ce qu'il leur étoit dû auparavant, sans leur en rabattre un sou. Il en fit autant aux Officiers, Soldats & Matelots de la Flote, que ce faux bruit avoit dispersez çà & là ; mais tous généralement, par l'ordre du Prince, retournérent trés contens dans leurs Quartiers & dans leurs Vaisseaux.

Le 22. de Janvier les Seigneurs Ecclesiastiques & Seculiers, & les Communes d'Angleterre s'étant assemblez à Westminster, sous le nom de Convention, & non de Parlement, ne pouvant y avoir de Parlement que par l'Autorité du Roi ; le Marquis d'Halifax, Seigneur d'un mérite, & d'un sçavoir extraordinaire, fut choisi par les Pairs du Royaume, pour être Président de leur Chambre, place qui appartient, de droit, au Chancelier, lors qu'il y a un Parlement : & les Communes choisirent pour leur Orateur, le Sieur Henri Poole Ecuyer, homme d'une grande Probité & fort habile,

le. La premiere chose qu'on fit, fut de lire une lettre que Son Altesse Mr. le Prince d'Orange écrivoit aux deux Chambres de la Convention ; elle étoit conçûë en ces termes.

Lettre de son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, aux deux Chambres de la Convention.

MYLORDS,

J'ay tâché, de tout mon pouvoir, de faire tout ce qu'on a attendu de moi, pour conserver la paix & la tranquilité publique, depuis que vous m'avez chargé du Gouvernement des affaires. C'est a vous aujourd'hui à jetter des fondemens solides, pour la seureté de Vôtre Religion, de vox Loix, & de vos Libertez.

Je ne doute nullement que dans cette Assemblée si libre & si grande, les fins que j'ai proposées dans ma Déclaration ne soient approuvées : & puis qu'il a plû a Dieu de benir jusques a maintenant mes bonnes intentions, d'un si grand succés, j'espere qu'il aura la bonté d'achever son Ouvrage, en

vous donnant son Esprit de paix, & d'union dans vos Conseils, afin que rien ne puisse arrêter, ou interrompre un établissement heureux & durable.

L'état dangereux, où se trouvent les Protestans en Irlande qui demande un grand & prompt secours, & la condition presente des affaires étrangéres, m'obligent de vous dire, qu'excepté les divisions qui peuvent arriver parmi vous, rien n'est plus fatal & plus à craindre, qu'un long délai dans vos Consultations. Les Etats Généraux, qui m'ont aßisté à délivrer cette Nation en souffriront les premiers, si on ne leur renvoye les Troupes qui sont ici, & si on ne leur donne, au plûtôt du secours, contre un puißant ennemi qui leur a déclaré la Guerre: & parce que l'Angleterre est obligée par un Traité de les aßister dans une pareille occasion, je m'assure que la bonne volonté qu'ils ont fait paroître à secourir ce Royaume avec tant de hazard, sera un motif assez puissant pour vous exciter à leur rendre la pareille & à leur envoyer le secours qu'ils attendent de vous dans l'occasion, comme Protestans & comme Anglois.

Cette Lettre ayant été lûë, & approuvée généralement de toute l'Assemblée ; les

Seigneurs & les Communes résolurent de presenter au Prince une Adresse, pour le remercier, de ce qu'il avoit fait, & pour le prier trés humblement de continuer d'avoir soin des affaires du Royaume; voici ce qui fut résolu dans leur Convention, le 22. de Janvier 1689.

„ Nous les Seigneurs Ecclesiastiques & „ Seculiers, & les Communes, assemblés „ à Westminster, estant extrémement sensibles à la delivrance miraculeuse du Papisme & du Pouvoir Arbitraire, qu'on „ avoit commencé d'introduire dans ce „ Royaume, & persuadez que nôtre conservation aprés Dieu, est dûë à Vôtre „ Altesse, nous lui rendons de tres-humbles actions de graces, comme ayant été „ le glorieux instrument d'une si grande „ bénédiction sur nous.

„ Nous vous remercions aussi du grand „ soin que Vôtre Altesse a pris dans l'Administration des affaires publiques, jusques à present, & nous la prions tréshumblement, de vouloir continuër à „ prendre ce même soin & de disposer des „ revenus publics, pour la conservation „ de nôtre Religion, de nos Droits, Loix, „ Libertez, & Proprietez, & de la paix de „ la

„ la Nation. Nous prions aussi Vôtre Al-„ tesse d'avoir un soin particulier de l'Etat „ present de l'Irlande, & de tâcher par des „ moyens prompts & efficaces de prévenir „ les dangers qui menacent ce Royaume. „ Nous vous prions de vous charger du „ soin de toutes ces choses, jusques à de „ nouvelles résolutions, que nous pren-„ drons avec toute la diligence possible. Et „ de nôtre côté, nous ferons tous nos ef-„ forts, pour dépêcher les affaires, que Vô-„ tre Altesse nous a recommandées dans sa „ Letre.

Cette Adresse ayant été presentée à Son Altesse, Elle répondit le lendemain, qu'elle étoit bien aise, que ce qu'elle avoit fait leur fût agréable, & que puis qu'ils souhaitoient qu'elle continuât d'avoir soin des affaires du Royaume, elle vouloit bien s'en charger. En suite dequoi, elle leur recommanda les affaires étrangeres, leur rémontrant par des raisons solides, qu'il étoit nécessaire, qu'ils expediassent les affaires, non seulement pour procurer la paix & le bonheur de la Nation, mais pour mettre en repos toute l'Europe.

Cette réponse ayant plû extrémement à ceux qui avoient presenté l'Adresse, la Cham-

Chambre-Haute publia, immediatement aprés, un Ordre qui fut imprimé, publié & affiché, par lequel, il étoit défendu à tous Papiſtes, ou gens regardez comme tels, d'entrer durant l'Aſſemblée de la Convention, dans aucune des Chambres, ni dans la grand' Salle de Weſtminſter. Et dans le même temps, l'Orateur de la Chambre-Baſſe ayant repreſenté fortement, que l'état, où ſe trouvoient les affaires du Royaume demandoit une diligence extraordinaire, il recommanda à ceux qui compoſoient l'Aſſemblée d'être prompts dans leurs deliberations. Il leur mit devant les yeux, que le danger, où le Royaume venoit d'être expoſé leur devoit faire prendre les reſolutions les plus promptes, & que, ſur tout, ils devoient penſer à l'Irlande dont l'état déplorable n'étoit que trop connu, à cauſe de l'Armée nombreuſe des Papiſtes, qui menaçoient non ſeulement de maſſacrer tous les Proteſtans, mais même d'ôter ce Royaume à l'Angleterre, ſi on n'y envoyoit promptement du ſecours. Il les fit ſouvenir en ſuite, de la grandeur & de l'ambition de la France, qui aſpiroit à la Monarchie univerſelle; qui avoit une haine mortelle contre la Religion Proteſtante & contre

tre

tre la Couronne d'Angleterre: aprés quoi il conclut, en leur recommandant de mettre fin à tout, le plûtôt que faire se pourroit.

Trois ou quatre jours se passerent, sans qu'on avançât beaucoup les affaires. On publia seulement un Ordre, par lequel il étoit ordonné, par les deux Chambres, que le Mardi, 31. de Janvier, on célébreroit dans la Ville de Londres & dix Milles aux environs, un jour d'Actions de graces, pour remercier Dieu, de ce qu'il avoit choisi Son Altesse le Prince d'Orange, pour être le glorieux Instrument, dont il s'étoit servi, pour delivrer le Royaume, du Papisme & de la Puissance Arbitraire: & que le 14. du mois de Fevrier de la même année, on feroit la même chose, par tout le Royaume.

La premiere chose de considérable que fit la Chambre des Communes & sur laquelle on délibera si long temps dans la Chambre des Seigneurs fut cette Resolution qu'on prit, sçavoir:

Que le Roi Jaques ayant tâché de détruire la Constitution du Royaume, avoit rompu le Contract Original, qui étoit entre lui & ses Sujets, & que par l'avis des

Je-

Jesuïtes & autres pernicieux Conseillers, ayant violé les Loix fondamentales & s'étant retiré lui-même ; il avoit abdiqué le Royaume, & qu'ainsi le Trône demeuroit vacant.

Cette Resolution, qui avoit passé, sans presque aucune contradiction dans la Chambre-Basse, fut signifiée à la Chambre-Haute : mais il se trouva plusieurs Seigneurs & sur tout les Evêques, qui s'y opposérent, comme étant contraire, à ce qu'ils prétendoient, aux Loix fondamentales du Royaume. Pour cet effet, on en examina toutes les paroles avec la derniére sevérité.

On dit qu'il y eut un Seigneur, qui fut d'avis de faire des propositions à Jaques II. & de le rappeller, au cas qu'il les acceptât : mais soit qu'il fût seul dans son opinion, ou qu'aucun n'osât l'appuyer, on fit semblant de ne l'avoir pas entendu, tant on étoit résolu de ne vivre plus sous la Domination d'un Prince, qui avoit voulu renverser les Loix de l'Etat & de la Religion.

Quoi qu'il en soit, on demeura d'accord, à la pluralité des voix ; que veritablement Jaques II. avoit tâché de détruire

la Constitution du Royaume; qu'il avoit rompu le Contract qui étoit entre lui & le peuple; que par les pernicieux conseils des Jesuites & autres Prêtres & Papistes, il avoit violé les Loix fondamentales & que volontairement il avoit abandonné le Royaume.

Cependant, quand on vint à examiner les termes, que la Chambre-Basse avoit employez dans sa Déclaration, tous n'en voulurent pas convenir. On trouva que le mot *d'abdiquer* n'étoit pas propre, qu'il faloit se servir de celui de *deserter*; & sur cela, on fut bien-tôt d'accord. Mais il n'en fut pas de même à l'égard de cette expression: *que le Trône étoit devenu vaquant*; la plûpart des Seigneurs la rejetterent. Il y en eut cinquante trois qui persistérent dans leur sentiment, au lieu qu'il ne s'en trouva que quarante, qui crurent qu'on pouvoit fort bien dire que le Trône vaquoit par la desertion du Roi. Ainsi la pluralité des voix l'emporta. La Chambre des Communes néanmoins protesta hautement qu'elle ne desisteroit point de ce qu'elle avoit déclaré, alléguant que, puis que leur Monarque les avoit abandonnez, sans y avoir été forcé, le Trône vaquoit veritablement.

ritablement. Les Seigneurs, au contraire, persistoient toûjours à soûtenir, que le Trône ne pouvoit jamais être vaquant, parce que les Rois ne meurent jamais, celui qui est le plus proche Héritier lui succédant d'abord sans aucune Proclamation. Il y eut là-dessus beaucoup de disputes & de conférences entre les deux Chambres, ce qui chagrinoit extrémement le peuple, qui s'ennuyoit de tous ces delais & qui vouloit avoir un Roi. Plusieurs Seigneurs & sur tout les Evêques croyoient que le dessein de la Chambre-Basse, en déclarant, *que le Trône étoit vaquant*, étoit de faire une République: mais les Députez de cette Chambre s'étant expliquez là dessus, dans une conférence qu'ils eurent avec les Seigneurs, & les ayant assûrez qu'ils n'avoient d'autre but que d'élire le Prince & la Princesse d'Orange pour Roi & Reine, cela attira beaucoup de Pairs de leur côté. Enfin, aprés plusieurs conferences, ils consentirent, à la pluralité des voix, à ce que les Communes avoient résolu. De sorte que les deux Chambres convinrent enfin, qu'on choisiroit le Prince & la Princesse son Epouse, pour être Roi & Reine d'Angleterre, de France & d'Irlande; que tout

le pouvoir, & toute l'Autorité seroient entre les mains du Roi, mais que cependant rien ne se feroit, qu'au nom du Roi & de la Reine, conjointement.

On ne sera pas fâché de voir ici les raisons qui obligérent la Convention de déposer Jaques Second, & d'élire le Prince d'Orange, les voici mot à mot dans leur Déclaration.

Déclaration des Seigneurs & des Communes assemblez à Westminster, presentée à leurs Altesses le Prince & la Princesse d'Orange, à Whithall le 13. *de Février* 1689.

„DAutant que Jaques Second ci-devant Roi, à la persuasion, de plusieurs méchans Conseillers, Juges, & „Ministres d'Etat, qu'il a employez, a „tâché de detruire & d'extirper la Religion „Protestante, & les Loix & Libertez de „ce Royaume:

„I. En s'attribuant & exerçant le Pouvoir de dispenser, & de suspendre les „Loix, & l'execution des Loix sans con„sentement du Parlement:

„II. En

„II. En emprisonnant & poursuivant „plusieurs dignes Prélats, pour lui avoir „presenté de trés humbles remonstrances „& avoir refusé de concourir avec lui dans „ce Pouvoir qu'il s'attribuoit:

III. En delivrant & faisant exercer „une Commission scellée du grand Sceau, „pour ériger une Cour, appellée la Cour „des Commissaires, pour les causes Ecclé-„siastiques:

„IV. En levant de l'argenr pour l'usa-„ge de la Couronne, sous prétexte de la „prérogative, pour un autre temps, & „d'une autre maniére, qu'il n'est accordé „par le Parlement:

„V. En levant & gardant une Armée „sur pied dans le Royaume en temps de „Paix, sans le consentement du Parlement, „& logeant les Soldats d'une maniere con-„traire aux Loix:

„VI. En faisant desarmer plusieurs bons „Sujets Protestans, au même temps que „les Papistes étoient & armez & dans les „Emplois, contre les mêmes Loix:

„VII. En violant la liberté des Ele-„ctions des Membres qui sont deputez au „Parlement.

„VIII. En faisant des poursuites, ou

„pro-

„ procédures dans la Cour du Banc du Roi „ ſur des matiéres & cauſes, dont le Parlement ſeul doit prendre connoiſſance, & „ par pluſieurs autres procédures contraires aux loix.

„ IX. De plus, dautant que pluſieurs „ perſonnes, ont été choiſies dans ces dernieres années, pour ſervir de Jurez, ou „ de Juges dans les procez, & particuliérement dans ceux de Haute-Trahiſon, „ ſans avoir les qualitez requiſes.

„ X. Dautant que l'on a demandé des „ cautions impoſſibles à trouver, ou des „ ſommes exceſſives, à des perſonnes emprisonnées pour des cauſes criminelles, „ afin d'éluder par-là le bénéfice des Loix „ faites pour la liberté des Sujets.

„ XI. Dautant que l'on a impoſé des „ amendes exhorbitantes, & infligé des peines cruelles & illégales.

„ XII. Dautant que l'on a promis & „ accordé pluſieurs amandes, avant que les „ perſonnes que l'on y devoit condamner „ fuſſent convaincuës, ou jugées: Toutes leſquelles choſes ſont entiérement & „ directement contraires aux Loix connuës, Statuts, & Libertez du Royaume;

XIII. En-

„XIII. Enfin dautant que Jaques Second ci-devant Roi a abdiqué le Royaume: que partant le Trône est vaquant; „& que son Altesse le P. d'Orange (qu'il „a plû à Dieu de choisir pour être le glorieux Instrument de la delivrance de ce „Royaume,) a envoyé, de l'avis des „Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels, „& des Principaux d'entre le peuple, des „Lettres Circulaires aux Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels Protestans, dans „les Provinces, Citez, Universitez, „Bourgs, & Cinq-Ports, pour choisir „telles personnes qui devoient representer „ceux qui avoient droit d'envoier des Députez au Parlement, qui devoit s'assembler & tenir séance à Westminster le 22. „de Janvier de cette année 1688. afin d'établir tellement les choses, que leur Religion, leurs Loix, & leurs Libertez ne „fussent plus en danger d'être détruites; & „qu'en vertu de ces Lettres les Elections se „sont faites.

„Les Seigneurs Ecclesiastiques & Temporels & les Communes, en conséquence „des Lettres à eux adressées & de leur Election, étant maintenant assemblez dans „une Assemblée libre & juste, & qui represente

„ presente toute la Nation, considérant serieusement les moyens les plus propres „ pour parvenir aux fins susdites;

„ Déclarent à l'exemple de leurs Ancêtres en pareil cas, pour soûtenir & affermir leurs anciens Droits & Libertez:

„ I. Que le prétendu Pouvoir de suspendre les Loix, ou l'execution des Loix, „ par une Autorité Royale, sans le consentement du Parlement est illégal.

„ II. Que le prétendu pouvoir de dispenser des Loix, ou de l'execution des „ Loix par une Autorité Royale, l'est de „ même, de la maniére qu'il a été usurpé & „ exercé;

„ III. Que la Commission, pour ériger la derniére Cour des Commissaires „ pour les causes Ecclesiastiques, & autres „ Commissions & Cours de cette nature, „ sont illégales & pernicieuses.

„ IV. Que de lever de l'argent pour l'usage de la Couronne sous prétexte de prérogative, sans le consentement du Parlement, ou pour un plus long-temps, ou „ d'une autre maniére que cela n'a été accordé, ou sera accordé, est contre les „ Loix.

„ V. Que c'est le droit du sujet de faire

„ des

„ des remonſtrances au Roi & que les em-
„ priſonnemens & pourſuites que l'on fait
„ contre ceux qui font ces remonſtrances,
„ ſont illégales.

„ VI. Que de lever, ou de garder une
„ Armée ſur pied dans le Royaume en
„ temps de Paix, ſans le conſentement du
„ Parlement, eſt contre les Loix.

„ VII. Que les ſujets qui ſont Prote-
„ ſtans peuvent avoir des armes pour ſe dé-
„ fendre, chacun ſelon ſa condition, com-
„ me étant permis par la Loi.

„ VIII. Que l'Election des Membres du
„ Parlement doit être libre.

„ IX. Que la liberté de parler, de diſ-
„ puter & de procéder dans le Parlement ne
„ doit point être blamée, ni recherchée
„ dans aucune Cour, ou lieu autre que dans
„ le Parlement.

„ X. Que l'on ne doit point demander
„ des Cautions impoſſibles à trouver, ni
„ impoſer de trop grandes amandes, ni in-
„ fliger des peines cruelles & non uſitées.

„ XI. Que les Jurez doivent être dûë-
„ ment nommez & choiſis, & que les Ju-
„ ges qui jugent des perſonnes accuſées de
„ Haute-Trahiſon doivent avoir les quali-
„ tez requiſes.

„ XII. Que tous les Brevets & promesſes des amandes auſquelles les perſonnes „ ſont condamnées ſans être auparavant „ convaincuës ſont illégales & nulles.

„ XIII. Et que pour réformer tous les „ griefs & abus ; & conſerver & affermir „ les Loix, on doit convoquer des Parlemens fréquemment.

„ Les Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels & les Communes, reclament, „ demandent, & inſiſtent ſur tous les „ Chefs ci-deſſus, en général & en particulier, comme étant leur Droit & Liberté inconteſtable & ptétendent que ni „ Déclarations, Jugemens, Executions, „ ou Procédures, ne doivent en aucune „ maniére être tirez deſormais en conſéquence, ni en exemple, au préjudice du „ Peuple dans aucun deſdits Chefs.

„ Auſquelles demandes & inſtances de „ leurs droits, ils ſont particuliérement encouragez par la Déclaration de Son Alteſſe le Prince d'Orange, comme étant „ les ſeuls moyens d'y apporter un entier „ remède.

„ Etant donc entiérement perſuadez & „ nous confiant que ſon Alteſſe le Prince „ d'Orange, achevera la delivrance qu'il

„ a ſi

„ a si fort avancée & qu'il nous préservera
„ de la violation de nos Droits, dont nous
„ avons parlé ci-dessus, & de toutes les au-
„ tres entreprises contre nôtre Religion,
„ nos Loix & nos libertez:

„ Lesdits Seigneurs Ecclesiastiques &
„ Temporels & les communes assemblez
„ à Westminster, résolvent & déclarent:

„ Que Guillaume & Marie Prince &
„ Princesse d'Orange sont, & sont décla-
„ rez Roi & Reine d'Angleterre, de Fran-
„ ce & d'Irlande, & des Domaines qui en
„ dépendent, pour posseder la Couronne
„ & dignité Royale desdits Royaumes &
„ Domaines, eux le Prince & la Princesse,
„ durant leur vie, & ceux qui naîtront
„ d'eux, durant leur vie, que le seul &
„ plein Exercice du pouvoir Royal sera
„ seulement dans la Personne du Prince
„ d'Orange & exercé par lui, aux noms
„ du Prince & de la Princesse, durant leurs
„ vies conjointement. Et qu'apres leur
„ mort, ladite Couronne & dignité Roya-
„ le desdits Royaumes & Domaines appar-
„ tiendra aux Héritiers de ladite Princesse,
„ & au defaut d'Héritiers, à la Princesse
„ Anne de Dannemarc, & à ses Héritiers,
„ & au defaut de tels Héritiers, à ceux de-

„ dit P. d'Orange, lequel ils prient, conjointement avec la Princesse de vouloir „ accepter l'offre qu'ils leur font. Et que „ les Sermens ci-dessous, soient faits par „ toutes les Personnes qui sont obligées „ par les Loix, de prêter les Sermens de „ Fidelité & de Suprematie & que les vieux „ soient abrogez.

Je promets avec sincerité & jure, que je serai fidéle à leurs Majestez le Roi Guillaume & la Reine Marie. C'est de quoi je prends Dieu à témoin.

Je promets & jure que j'abhorre & deteste, de tout mon cœur, & déclare héretique & impie cette damnable Doctrine, qui enseigne, que les Princes excommuniez, ou deposez par le Pape, ou par l'Autorité du Siége de Rome, peuvent être dépoüillez de leurs biens, ou assassinez par leurs Sujets & autres personnes. Et je déclare, qu'il n'y a ni Prince Etranger, ni Prélat, ni Etat, ni Potentat, ni aucune personne, quelle qu'elle soit, qui ait, ou qui doive avoir aucune Jurisdiction, Pouvoir, Superiorité, Prééminence, ou Autorité Ecclesiastique, ni Seculiere, dans ce Royaume

Aprés que cette Déclaration eut été dressée, il fut ordonné, par les deux Chambres,

bres, qu'elle feroit écrite en parchemin & enregiftrée dans les Archives du Parlement & dans la Cour de la Chancelerie.

Dés que Jaques II. fe fut rétiré d'Angleterre, & que le Trône fut devenu vaquant, perfonne ne douta que Madame la Princeffe d'Orange ne fût élevée à la Dignité Royale, comme étant l'Heritiere naturelle & legitime de la Couronne Britannique, dont le Roy fon Pere s'étoit démis par fa defertion. C'étoit une chofe qui recevoit fi peu de difficulté, qu'il n'y eut aucun des Membres du Parlement qui eût la penfée qu'on la dût exclure de la Royauté, & le peuple difoit hautement dans les ruës, que fi une Marie avoit opprimé autrefois le Royaume & y avoit apporté la defolation, une autre Marie le rétabliroit & y feroit fleurir la paix & la joye. Si bien que, de l'aveu des membres du Parlement & par les vœux du peuple & de tous les gens de bien, cette Princeffe devant être élevée fur le Trône, par une Proclamation de la Convention, Mr. le Prince fit partir des Vaiffeaux pour aller chercher fon illuftre Epoufe, qu'il avoit laiffée en Hollande. Ces Vaiffeaux arriverent heureufement, & s'étant remis en mer le 20. du mois de Fe-

vrier, par un vent extrémement favorable, Madame la Princesse, qui étoit partie chargée des vœux de toutes les sept Provinces, entra dans la Tamise le 22. qui étoit le jour que les deux Chambres étoient convenuës de la Déclaration, & arriva à Londres, quelques heures aprés, où elle fut reçûë avec autant de joye, qu'elle y étoit attenduë avec impatience, car il n'y eut rien que le peuple ne fist pour témoigner son allegresse.

Dés le lendemain les deux Chambres s'étant encore assemblées, & étant convenuës qu'il faloit, sans aucun retardement, prier leurs Altesses-Royales d'accepter la Couronne. elles se rendirent à Whithall; leur présenterent leur Déclaration dans la Salle des Banquets & leur demandérent leur consentement. Leurs Altesses répondirent aux vœux du Parlement & de toute la Nation. On delibera, au même temps, que le 24. elles seroient Proclamées Roi & Reine: & du moment que cette resolution eut été prise, Mr. le Prince en fit part à leurs Hautes Puissances, par une Lettre qu'il leur écrivit.

Le lendemain qui étoit le jour qui avoit été choisi pour la Proclamation, la Chambre-

bre-Haute & la Chambre-Basse, qui étoient assemblées à Westminster étant descenduës à la porte du Palais de Whithall, où par ordre du Duc de Nordfolk, Grand Maréchal d'Angleterre se trouvérent les Héraus & Sergens d'Armes, les Trompettes & les autres Officiers qui doivent assister à ces sortes de Cérémonies; un Héraut, aprés que les Trompettes eurent sonné trois fois, publia la Proclamation, que le Chevalier Thomas de S. George, le Premier Roy d'Armes, lui lut à haute voix & par periodes, en presence des Seigneurs & des Communes & d'une multitude innombrable de peuple qui s'étoit rendu dans cet endroit-là, pour voir cette solemnité.

Aprés cela, la même Proclamation fut publiée à Temple-Barr, où est la Porte de la Ville. Voici l'ordre qui fut tenu dans cette Cérémonie. Le Grand-Baillif de Westminster, accompagné de tous ses Officiers & de ceux du Grand Maréchal, marchoit le premier. En suite, marchoient les Trompettes, suivis de leur Sergent, & d'un Héraut d'Armes, suivis de six autres, accompagnez chacun d'un Sergent d'Armes. Aprés ces Officiers marchoit

Garter Roi d'Armes, avec la Proclamation à la main, accompagné, de l'Huissier de la Verge noire, que le Marquis d'Halifax Orateur de la Chambre-Haute suivoit immediatement dans un Carosse, où étoit le Chevalier Roger Harlnett, le plus ancien Sergent d'Armes, avec sa Masse de Vermeil doré. L'Orateur de la Chambre-Basse venoit en suite dans un Carosse accompagné aussi d'un Sergent d'Armes avec sa Masse. Enfin, le Grand Maréchal fermoit la Marche dans son Carosse, suivi de plus de soixante Seigneurs & de tous les Membres des Communes, tous dans leurs Carosses. Ce fut dans cet ordre qu'on se rendit à Temple-Barr, où deux Hérauts d'Armes, un Sergent d'Armes & deux Trompettes ayant heurté à la porte, les Sherifs de Londres s'étant presentez eux-mêmes la firent ouvrir. Si bien que dés que la Porte fut ouverte, tout le monde entra, excepté le Grand Baillif de Westminster & sa suite, qui se retira parce que c'est-là qu'est bornée sa Jurisdiction. Ainsi furent Proclamez, pour la seconde fois le Roi Guillaume & la Reine Marie à la Porte de Temple-Barr, & ensuite dans la Ruë de Cheapside & à la

Bourse

Bourse Royale, avec des acclamations extraordinaires du Peuple & de la Bourgeoisie, dont il y avoit quatre Regimens sous les armes. Le Nouveau Roi & la nouvelle Reine reçûrent les complimens de toute la Noblesse, sur leur avenement à la Couronne. L'Evêque de Londres prêcha le même jour à Whithal, devant leurs Majestez & cette heureuse journée finit par des feux de joye, des illuminations dans toutes les ruës & par une infinité de rejoüissances qu'il ne seroit pas possible de décrire. Voici en quels termes étoit conçûë la Proclamation.

Comme il a plû à Dieu Tout-Puissant d'accorder à ce Royaume en sa grande misericorde, la delivrance miraculeuse du Papisme & du Pouvoir Arbitraire ; & qu'aprés Dieu nous en sommes redevables au courage & à la sage conduite de Son Altesse Monseigneur le Prince d'Orange, que Dieu a choisi pour être le glorieux Instrument d'un si grand bonheur, pour nous & pour nôtre posterité : Et étant, d'ailleurs persuadez des éminentes qualitez de Son Altesse-Royale Madame la Princesse

 d'O-

d'Orange & de son attachement à la Religion Protestante, qui sans doute, attireront une grande bénédiction sur ce Royaume; Les Seigneurs & les Communes presentement assemblez à Westminster ont fait une Déclaration, par laquelle ils prient leurs Altesses Royales d'accepter la Couronne. Ce qui ayant été accepté par Elles; Nous les Seigneurs Ecclésiastiques & Séculiers & les Communes, assemblez avec le Lord Maire, les Bourgeois de Londres & les autres Communes du Royaume; Publions & Proclamons, d'un consentement unanime, Guillaume & Marie; Prince & Princesse d'Orange, pour Roi & Reine d'Angleterre, de France, d'Irlande & des autres Domaines de leur dépendance; & qu'en consequence de nôtre Déclaration, ils seront sacrez & reconnus pour Roi & pour Reine, par tous les Sujets de ces Royaumes & de leurs Domaines, qui dés à présent, sont obligez de leur rendre le respect, l'obéïssance & la fidélité que tous les Sujets doivent à leurs Souverains. Le Grand Dieu, par qui les Rois regnent veüille benir le Roi Guillaume & la Reine Marie, & les faire regner long-temps & heureusement sur

nous

nous. Dieu benisse le Roi Guillaume & la Reine Marie.

Signé

J. Brouw, Clerc du Parlement.

Cette Proclamation n'eut pas été plûtôt publiée, avec les Céremonies, dont nous venons de faire la description, que la Convention s'assembla & dressa un Bill, pour être changée en Parlement, & cet Acte fut, en même temps, presenté à leurs Majestez, pour être approuvé par Elles, parceque le droit de convoquer un Parlement, selon les Loix du Royaume, n'appartient uniquement qu'à ceux qui sont élevez à la Dignité Royale. Ainsi cette Assemblée, à laquelle il ne manquoit qu'un nom plus illustre, que celui qu'elle portoit, n'eut pas plûtôt élevé sur le Trône ceux qui en étoient les legitimes Heritiers, que leurs Majestez donnérent leur consentement au Bill qu'elle venoit de dresser. Et le même jour, Guillaume Troisiéme révêtu des habits Royaux se rendit à Westminster & changea la Convention en Parlement. Voici le Discours que ce

Grand Monarque prononça dans cette Aſſemblée.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„Je vous ai dit, il n'y a pas long temps, „combien je ſuis ſenſible à vôtre affection, „& la grande eſtime que je fais de la con- „fiance que vous avez en moi. Je ſuis venu „ici pour vous aſſurer, que je ne ferai ja- „mais rien, qui puiſſe diminuer la bonne „opinion que vous avez de moi. Je crois „qu'il eſt néceſſaire que je vous diſe, que la „condition de nos Alliez & en particu- „lier celle de la Hollande eſt telle, qu'à „moins qu'on ne prenne ſoin d'eux, au plû- „tôt, ils ſeront expoſez à de plus grands „dangers que vous ne voudriez. Vous „voyez bien que l'état, où ſont les affaires „de ce Royaume demande que vous y faſ- „ſiez de ſérieuſes réflexions, & que vous „conſidériez d'ailleurs, qu'un bon éta- „bliſſement eſt néceſſaire en ce Païs, non „ſeulement pour vôtre propre repos, mais „auſſi pour l'intérêt des Proteſtans & ici & „dans les Païs étrangers. Et en particulier „la condition de l'Irlande eſt telle, que les „dan-

„ dangers ſont devenus trop grands, pour „ être prévenus par des méthodes lentes.

„ Je vous laiſſe à conſidérer les moyens „ les plus efficaces pour prévenir les inconvéniens qui pourroient arriver, par vos „ delais, & à juger quels ſont les remédes „ les plus propres pour procurer le bien „ public. Je ſuis aſſuré que vous y penſez, & pour moi je ſerai toûjours prêt de „ vous y ſervir.

On ne répondit pas d'abord aux demandes de Sa Majeſté, parce qu'on n'eut pas le temps de deliberer ſur le champ. Mais on ne laiſſa pas de lui faire attendre, qu'il n'auroit jamais ſujet de ſe plaindre du Parlement. Cependant on apprit de par tout, que la joye que l'on avoit euë de l'Elevation de leurs Majeſtez étoit ſi générale dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit point de Provinces, où elles n'euſſent été Proclamées. Le Clergé de Londres le harangua en Corps: & s'il ſe trouva quelques Evêques qui par delicateſſe de conſcience & par des ſcrupules peu fondez, refuſérent de prêter les nouveaux Sermens de Fidelité & de Suprematie, il s'en trouva qui les prêtérent, conformément à ce qu'avoient fait la Chambre-Haute & la Chambre-Baſſe.

Les

Les Etats des Provinces-Unies répondirent à la Lettre que Sa Majesté leur avoit écrite, pour leur faire part de son Elevation sur le Trône, & lui envoyérent des Députez, qui furent reçûs à Londres avec toutes sortes de marques d'affection & de tendresse. Cependant, comme le Parlement n'avoit pû deliberer sur la reponse qu'on devoit faire au Discours de Sa Majesté ; les deux Chambres s'étant assemblées, le 8. du mois d'Avril, il fut résolu, d'un commun accord, qu'elles assisteroient Sa Majesté Britannique, (car c'est ainsi, que nous appellerons desormais le Prince d'Orange,) de leurs biens, de leurs personnes, & de leurs vies & conformément à cette Resolution, elles lui presentérent cette Adresse.

SIRE,

Nous les trés-humbles, trés fidéles & trés obligez Sujets de Vôtre Majesté, qui sommes ici assemblez en Parlement, ressentons vivement nôtre grande & merveilleuse delivrance, du Papisme & du Pouvoir Arbitraire, sous lequel il nous eût falu gémir,

mir, si Dieu n'eût choisi Vôtre Majesté, pour être l'Instrument glorieux de nôtre rétablissement. Aussi, ne pouvons nous que témoigner à Vôtre Majesté, la reconnoissance que nous avons, d'une si belle & si généreuse entreprise, aussi nécessaire, pour le maintien de la Religion Protestante en Europe, que pour rétablir les droits Civils & les Libertez de cette Nation, qui étoient si violemment foulez par les menées des Papistes. Et comme nous sommes pleinement informez des efforts, que les Ennemis, tant de Vôtre Majesté, que de cette Nation font continuellement, pour exterminer la Religion Protestante & pour renverser nos Loix & nos Libertez; Nous déclarons tous unanimement, que nous assisterons Vôtre Majesté de nos biens & de nos vies, pour soûtenir les Alliances qu'elle a contractées avec les Puissances Etrangeres, pour reduire l'Irlande à vôtre obeïssance & maintenir la Religion Protestante dans ces Royaumes.

Sa Majesté n'eut pas plûtôt vû cette Adresse, qu'elle répondit aux Membres du Conseil Privé qui l'avoient presentée, par un Discours digne d'être lû. Le voici, mot

mot à mot, tel qu'elle le prononça sur le champ.

MYLORDS ET MESSIEURS,

„ Si l'estime que j'ai euë toute ma vie „ pour un Parlement, & principalement „ pour celui-ci, pouvoit être augmentée, „ ce seroit certainement, par les bonnes „ intentions que vous témoignez dans l'A- „ dresse que vous m'avez présentée. Elle „ est si bien conçûë & renferme des choses „ si avantageuses pour nôtre repos, qu'elle „ ne peut être que trés agréable.

„ Je puis vous assurer, que je n'abuserai „ jamais de la confiance que vous aurez „ en moi, étant fort persuadé, que la ba- „ se d'une parfaite intelligence, entre un „ Roi & ses Sujets consiste en une confian- „ ce reciproque. Lors qu'elle est une fois „ troublée, le Gouvernement est enervé. „ C'est pourquoi, tous mes soins tendront „ à disposer toutes choses, de telle ma- „ niére, qu'aucun Parlement n'aura sujet „ de se défier de moi: & l'unique moyen „ que je sçache, pour l'empêcher, est de „ ne lui rien demander qui n'ait pour fin

„ son

„ son propre intérêt. Comme je ne suis „ venu ici que pour le bien de ce Royau- „ me, & que c'est par vos soins que je suis „ élevé à la Dignité presente ; il est juste „ que je fasse tous mes efforts, pour parve- „ nir aux fins qui m'y ont conduit. Il a „ plû à Dieu de se servir de moi, pour vous „ venir delivrer des malheurs qui vous me- „ naçoient : & mon unique desir, com- „ me étant mon devoir, est de mettre tout „ en usage, pour conserver vôtre Reli- „ gion, vos Loix & vos Libertez, qui sont „ les seules raisons qui m'ont fait passer „ en Angleterre. Aussi, ne fais je point „ de doute, que c'est la cause, pour laquel- „ le mon entreprise a été accompagnée de „ tant de bénédictions.

„ Lors que je vous parlai derniérement, „ je vous remontrai, en même temps, la „ nécessité qu'il y avoit d'assurer nos Al- „ liez & principalement les Etats de Hol- „ lande, de qui la promtitude pour vous „ venir secourir, sans avoir égard au peril „ & aux dépenses qu'ils ont faites, suffit „ pour vous faire goûter ma demande. Et „ comme j'ai été témoin oculaire de leur „ ardeur, pour cette expedition & pour „ seconder mon entreprise, préferable-

„ ment

„ ment à tous leurs interêts, je ne puis
„ qu'être fort touché de la ruïne inévita-
„ ble, qu'ils se sont attirée, en vous don-
„ nant de l'assistance, si vous ne la preve-
„ nez, de vôtre côté, en les secourant. On
„ ne se peut imaginer, combien ils se sont
„ épuisez de monde & d'argent, & je suis
„ assuré que vôtre générosité envers eux ne
„ sera pas plus limitée, que celle qu'ils ont
„ euë, à vôtre égard, & que non seule-
„ ment vous me donnerez le pouvoir de
„ parachever le Traité fait avec eux & de
„ payer ce qu'ils ont déboursé en cette oc-
„ casion, dont nous vous donnnerons le
„ compte, mais que vous les défendrez
„ contre les atteintes de leurs ennemis, qui
„ doivent être aussi les vôtres, si vous envi-
„ sagez l'interêt de la Religion & que l'u-
„ nique but de ces ennemis est d'abîmer la
„ Hollande, comme étant le premier de-
„ gré, pour parvenir à vôtre abaisse-
„ ment.

„ Il n'est pas besoin de vous faire con-
„ noître le déplorable état où est aujour-
„ d'hui reduite l'Irlande par la tyrannie des
„ Papistes, qui en sont les habitans & par
„ l'encouragement & par les secours de la
„ France; jusques-là, qu'on ne peut en-
„ treprendre

„ treprendre de la ſecourir, que par des
„ forces conſiderables. Je crois qu'on ne
„ peut pas y envoyer moins de vingt mille
„ hommes, tant de Cavalerie, que d'Infan-
„ terie : mais avec ce nombre il y a tout ſu-
„ jet d'eſperer, que moyennant l'aſſiſtance
„ de Dieu, nous viendrons à bout de nô-
„ tre deſſein. A la verité, l'execution ne
„ s'en peut faire ſans beaucoup de dépenſe.
„ Il faut auſſi que vous conſideriez, que
„ pour faire réüſſir plus efficacement & plus
„ promptement les entrepriſes, du côté de
„ l'Irlande & de la France, il eſt néceſſaire
„ d'équiper une Flote conſiderable, la-
„ quelle étant jointe avec celle de Hollande
„ nous rende Maîtres de la Mer, pour em-
„ pêcher que la France ne faſſe aucun tranſ-
„ port, ni en Irlande, ni en quelque autre
„ part, qui pût cauſer aucun dommage, ou
„ à nous, ou à nos Alliez. Je vous recom-
„ mande auſſi de faire en ſorte que les reve-
„ nus ſoient fixez, afin qu'on en puiſſe faire
„ la levée, ſans aucune oppoſition. Ces
„ affaires demandent de groſſes ſommes &
„ elles ſont, par conſequent, onereuſes
„ pour le peuple. Mais ſi vous conſiderez,
„ que ni vôtre Religion, ni vôtre tranqui-
„ lité ne peuvent être affermies ſans ces
„ voyes,

„ voyes, je conclus que vous ne pouvez „ acheter trop cher vôtre repos. Je m'obli- „ ge aussi, de mon côté, solemnellement „ à employer uniquement à cela, tout ce „ que vous voudrez accorder pour subvenir „ à ces besoins. Et comme vous n'épargnez „ rien, non pas même ce qui vous est le „ plus cher, aussi n'épargnerai-je pas mon „ sang, pour maintenir la Religion Prote- „ stante & le bien & la gloire de cette Na- „ tion.

Ce Discours fut si pathetique & rempli de tant de motifs & de justes raisons, qu'il ne manqua pas de produire l'effet que le nouveau Monarque en avoit attendu: car le Parlement s'étant assemblé & ayant deliberé sur les demandes de sa Majesté Britannique, on lui accorda six cens mille livres Sterling, pour dédommager les Etats Généraux des despenses qu'ils avoient faites,& prés de six millions pour tâcher de reduire les Rebelles d'Irlande, qui avoient à leur tête le Comte de Tirconnel Viceroi de ce Royaume, qui failoit mille actes d'hostilité sur les Protestans. Tout le monde généralement concourut au dessein qu'avoit le Parlement d'assister le Roi de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans un si pres-

pressant besoin; on n'opposa aucune difficulté qui ne fût incontinent levée. Si bien qu'on se disposa de mettre en Mer plusieurs Vaisseaux pour aller croiser sur les Côtes d'Irlande. Et afin d'envoyer au plûtôt une Armée considerable, dans ce Royaume, on resolut de faire de nouvelles levées, pour la creation de plusieurs Regimens Anglois & de trois François, pour lesquels on distribua d'abord des Commissions. On commença même à équiper une Flote pour joindre à celle des Hollandois, & on fit tant de preparatifs, que le Roi de France conseilla au Roi Jaques de s'aller mettre à la tête de ses Troupes, ce qu'il fit avec une escorte de quelques Vaisseaux, Louïs XIV. ayant été dans l'impuissance de lui fournir les Troupes qu'il lui avoit d'abord promises, pour reconquerir ses Royaumes. Jaques II. s'embarqua à Brest, ayant arboré le Pavillon d'Angleterre, & arriva au Port de Kingsale, le 22. de Mars. Il partit, deux jours aprés, pour se rendre à Corke. De là, il se rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, pour le 17. de Mai: & ayant fait marcher ses Troupes vers le Nord de l'Isle, il se rendit Maître de quelques Places occupées par les Protestans, qui furent

pillées

pillées & ſaccagées, bien qu'il eût promis à ceux qui le rendroient à lui de leur conſerver leurs biens & leurs privileges; il fit même trancher la tête à quelques perſonnes de qualité & exerça pluſieurs autres cruautez.

Dans le temps que ces choſes ſe paſſoient en Irlande & qu'on ſe preparoit en Angleterre à la Cérémonie du Couronnement du Nouveau Roi & de la nouvelle Reine, les Etats d'Ecoſſe s'étant aſſemblez, travaillerent, ſans interruption, à deliberer ſur la forme du Gouvernement qu'ils avoient à choiſir, pour être à l'avenir, en repos. La diligence dans cette occaſion étoit d'autant plus importante, qu'il s'agiſſoit de prevenir le progrés des Cabales que le Parti du Roi Jaques faiſoit, ſous main, dans ce Royaume. On avoit devant les yeux les perils paſſez, dont on venoit de ſortir & les preſens, dont on étoit menacé. Il ny avoit point de milieu à tenir. Il faloit, ou s'unir avec l'Angléterre, ſous un même Gouvernement, ou ſe reſoudre à rentrer dans les fers, ce qui n'étoit pas un parti à prendre.

Auſſi quelque temps aprés que cette Convention fut aſſemblée, elle agit avec beau-

beaucoup de vigueur, pour secoüer entierement le joug du Roi Jaques. Elle ordonna au Duc de Gordon de rendre les clefs du Château d'Edimbourg, dont il étoit Gouverneur, & sur le refus qu'il en fit, car étant Papiste, il tenoit le parti du Roi détrôné, elle le declara rebelle & criminel d'Etat, au premier chef.

Dans ce temps-là Guillaume III. écrivit une Lettre à cette Assemblée, par laquelle aprés l'avoir remerciée de la confiance qu'on avoit euë en lui, en lui donnant l'Administration des affaires du Royaume, jusqu'à la tenuë de la Convention & lui avoir protesté qu'il étoit prêt de verser son sang pour maintenir leur Religion & leurs droits, il l'exhortoit à s'unir avec les Anglois, pour se mettre par ce moien-la, en état de n'avoir rien à craindre.

Le Roi Jaques qui apprehenda bien, que la Convention d'Ecosse ne suivît l'exemple de celle d'Angleterre, auroit bien voulu parer ce coup, auquel il ne lui étoit pas possible de s'opposer par force. Dans cette vûë il écrivit à cette Assemblée, pour tâcher de l'engager dans ses interêts. Si bien que la Convention reçût presque, au même temps, la Lettre du Roi Guillau-

me

me & celle du Roi Jaques. Mais ces deux Lettres eurent une destinée bien differente. Car on fit arrêter celui qui avoit été le porteur de celle de Jaques Second, & on repondit à celle de Guillaume Troisiéme, de la maniere qu'il le pouvoit souhaitter. Quelque temps aprés, il fut resolu, qu'on lui presenteroit la Couronne & à la Reine son Epouse. Si bien, qu'aprés cette Resolution, le Trône d'Ecosse ayant été déclaré vacant & le Roi Jaques déchû de la Royauté; leurs Majestez Britanniques aujourd'hui regnantes n'eurent pas plûtôt accepté l'offre, qu'elles furent proclamées Roi & Reine d'Ecosse. Ce fut le 21. du Mois d'Avril, le même jour qu'elles furent couronnées à Londres avec une magnificence & des rejouïssances publiques si extraordinaires, qu'on n'en sçauroit faire une exacte description.

Jaques II. s'étoit bien attendu à une revolution semblable, quelque parti qu'il eût encore en Angleterre & en Ecosse. Tellement que ne contant point sur les Sujets de ses Royaumes qui lui pouvoient être affectionnez & ne faisant presque aucun fonds sur le secours du Roi de France, il eut recours au Pape & à l'Empereur,

mais

mais ces deux Puiſſances furent ſourdes à ſes remontrances & à ſes prieres. Le Pape ſe contenta de dire à Mylord Porter ſon Envoyé Extraordinaire, en lui donnant ſon Audience de Congé ; qu'il compâtiſſoit avec beaucoup de douleur & de tendreſſe à l'état facheux, où étoit reduit ſon Maître, & que lors qu'il ſeroit en état de le ſecourir, ſa Majeſté devoit être aſſurée de ſon amitié paternelle : mais que les grands efforts auſquels il étoit indiſpenſablement obligé, pour aſſiſter les Hauts-Alliez contre le Turc lui ôtoient le pouvoir de lui fournir le ſecours qu'il lui demandoit ; que la Chambre Apoſtolique ſe trouvoit épuiſée ; & que le peu qui lui reſtoit devoit être néceſſairement employé à mettre l'Etat Eccleſiaſtique à couvert des menaces du Roi de France. La réponſe de l'Empereur, fut à peu prés ſemblable, excepté que Sa Majeſté Imperiale lui reprocha ; que s'il eût voulu déferer aux remonſtrances cordiales, qui avoient été faites, de ſa part, par le Comte de Caunits, plûtôt qu'aux ſuggeſtions trompeuſes des François, qui n'avoient d'autre but que d'entretenir une inimitié perpetuelle, entre lui & ſon peuple, afin de pouvoir inſulter plus facilement au reſte de

l'Europe Chrêtienne, elle ne doutoit point, qu'il n'eût évité une disgrace qu'elle avoit prevûe, depuis long-temps, & à laquelle elle ne pouvoit remédier, vû la guerre qu'il avoit avec la Porte.

Ce refus du Pape & de l'Empereur ne firent pas perdre courage au Roi Jaques, qui, enflé de quelques avantages qu'il avoit eus en Irlande & se flattant d'un secours considérable que la France lui promettoit, commençoit à chanter le triomphe. Il mit le siége devant Londonderry: & ne doutant nullement d'emporter cette Place, d'emblée, & de soûmettre tout le Royaume, avant qu'il pût être secouru, il proposa, avant la tenuë du Parlement, de faire passer plusieurs Actes au prejudice des Protestans, & un entre autres, pour rétablir tout le Clergé Romain dans les Eglises, Abbayes & autres Bénéfices, de même que cela étoit avant le Regne de Henry VIII: Mais étant venu à considerer que ce qu'il avoit fait en Angleterre, en faveur de la Religion Catholique lui avoit causé toutes ses infortunes il n'osa en venir à l'execution. Au contraire, quoi que le Roy de France lui eût envoyé un nouveau secours, que l'Amiral Herbert ne put jamais empê-

cher de passer, quelques efforts surprenans qu'il eût faits, il fit un Discours, à l'Ouverture du Parlement, qui s'assembla, le jour qu'il avoit marqué, où il protesta; *qu'il ne vouloit faire à autrui, que ce qu'il vouloit qu'on lui fist* : & le lendemain il fit publier une Déclaration, dans laquelle il disoit positivement ; *qu'il n'avoit pas moins à cœur la defense de la Religion Protestante, que le recouvrement de ses propres droits.*

Il employa une infinité d'autres artifices, pour tâcher de se concilier l'amitié de ses Sujets, Mais les Irlandois tant Papistes que Protestans ne laissérent pas de murmurer, parce que le bruit courut, qu'il avoit vendu l'Irlande au Roi de France, & qu'en conséquence de cette vente, le Comte d'Avaux en avoit pris possession, au nom du Roi son Maître. Et en effet, il ne choisit que des François, pour remplir les principales Charges, au préjudice des naturels Habitans du Païs, sans excepter même le Comte de Tirconnel, qu'il dépoüilla de sa Vice-Royauté, sans s'en être rendu nullement indigne. Il est vrai que Jaques II. fit toûjours un mystére de ce Traité Mais comme on ne peut pas le démentir, tout à

fait, il parla si avantageusement du Roi de France & en public & en particulier, qu'il donna entierement à connoître, qu'il n'exerçoit qu'exterieurement les fonctions de Roi, & que son dessein étoit d'accoûtumer insensiblement les Irlandois à vivre sous la domination d'un Prince, qui devoit regner, à l'avenir, sur eux. Aussi ces éloges pour Loüis XIV. qui lui échapoient à tous momens, joints à la conduite qu'il tint, en distribuant la plûpart des Charges à des Etrangers causerent une si grande division dans le Parlement, qu'il y eut des Seigneurs qui tirerent l'épée les uns contre les autres, en pleine Assemblée, ce qui faillit à être funeste à quelques-uns.

Cependant les affaires ne laissoient pas d'aller assez bien en Irlande pour le Roi Jaques: car quoi que Londonderry se défendist vigoureusement, l'Armée Irlandoise qui étoit de plus de trente mille hommes faisoit tant de progrés ailleurs, que les Protestans avoient tout à craindre dans ce Royaume. Mais si tout sembloit réüssir en Irlande au Roi detrôné, il n'en étoit pas de même en Ecosse, où ce Prince avoit encore un assez gros parti. Le Vicomte de Dundée, qui étoit à la tête des Mécontens

fut

fût battu par le Comte d'Argile & le Général Mackai; toutes les conſpirations que les Jeſuïtes avoient faites dans ce Royaume furent découvertes & diſſipées; le Duc de Gordon, qui tenoit le Château d'Edimbourg ſe rendit; & à quelques Montagnars prés, tous les Rebelles furent reduits & mis hors d'état de rien entreprendre.

Le nouveau Roi d'Angleterre, qui n'avoit pû encore faire entrer du ſecours dans Londonderry, où les Proteſtans manquoient de tout & étoient aux derniéres extrêmitez, y en fit entrer dans ce temps-là, de la maniére du monde la plus miraculeuſe. Il y avoit déja quelques jours que le Major-Général Kirke étoit arrivé, d'Angleterre, avec quelques Vaiſſeaux, & qu'il étoit même à la vûë de la Place. Mais parceque les Irlandois qui étoient Maîtres d'un Fort, ſous le Canon duquel il faloit paſſer, avoient fermé la Riviére par le moyen d'une Eſtacade, qu'il s'agiſſoit de forcer, & que pour cet effet, il y avoit à eſſuyer le feu de leur Artillerie & de deux mille Mouſquetaires, dont le paſſage étoit bordé, il n'y avoit pas grande apparence que Londonderry pût être ſecouru. Auſſi ce Major-Général avoit-il perdu eſperance

de faire réüssir son entreprise, & les Assiégez commençoient à se repentir d'avoir refusé l'Amnistie que le Roi Jaques leur avoit fait offrir dans le commencement du Siége. Mais par la bonne conduite & la bravoure de ce Général tous ces obstacles furent surmontez. L'état pitoyable où il voyoit cette Place reduite, car on ne s'y nourrissoit, depuis plus d'un mois, que de chevaux & de chiens, fit qu'il hazarda tout pour la delivrer. Il se servit, à peu prés, des mêmes machines dont les Hollandois se servirent lors qu'ils se rendirent Maîtres de Damiete. Le premier Vaisseau qui fut commandé pour aller rompre les chaînes & frayer un chemin aux autres, s'embarassa si fort tout d'un coup, qu'il ne pût ni avancer ni reculer. Mais celui qui le commandoit n'ayant pas perdu courage & ayant fait tirer tout son Canon, ce Bâtiment fut si ébranlé par cette décharge, qu'il fut degagé dans le moment, & le passage ayant été ouvert, il entra dans la Place & fut suivi de tous les autres, n'étant peri dans cette occasion que cinq ou six Soldats tout au plus.

Comme le Ciel combattoit visiblement pour le Roi Guillaume, que le Roi Jaques

ques n'avoit pas eu le courage de commander en personne à ce Siége, à cause des sorties vigoureuses que faisoient les Assiégez, à tous momens, les Troupes Irlandoises furent si épouvantées de cette espece de miracle que Dieu venoit de faire en faveur de leurs ennemis, que ne se sentant pas animées par la presence de leur Roi, qui n'avoit pas voulu s'exposer, elles décampérent, un moment aprés, se contentant, pour se dédommager de la honte de cette fuite, de faire sauter le Fort, où elles étoient & de brûler toutes les maisons qu'ils trouvérent, en descendant de la Riviére, aprés les avoir entiérement pillées. Ainsi Londonderry, à la gloire du Ministre Walker, qui en étoit Gouverneur, se vit délivré entiérement, aprés avoir soûtenu un Siége de trois mois & demi & avoir repoussé pendant ce temps là, avec la derniére vigueur, une Armée de prés de vingt mille hommes.

L'Angleterre qui sous les deux Regnes précédens avoit concouru, contre ses propres intérêts à l'agrandissement du Roi de France, s'apperçût enfin, que le repos dans lequel on l'avoit entretenuë n'avoit servi qu'à lui preparer le même joug, qu'el-

le avoit laiſſé mettre ſur les autres Etats. En effet, elle ſe vit attaquée, tout d'un coup, par ce même Roi, qui l'avoit endormie, pendant ſi long-temps. L'Irlande fut inondée de Troupes Françoiſes. Si bien que le Parlement s'étant aſſemblé & ayant été réſolu qu'on déclareroit la guerre à l'ennemi commun de toute l'Europe, le Roy d'Angleterre la lui déclara & fit publier ſa Déclaration, le même jour qu'on fit l'ouverture du Parlement d'Irlande. Il la déclara, quelque temps aprés, au nom du Royaume d'Ecoſſe, comme il l'avoit fait, au nom de celui d'Angleterre: & pour rompre les meſures du Roi Jaques & de ſon Allié, il envoya en Irlande Mr. le Maréchal de Schomberg avec une petite Armée, qui fit heureuſement deſcente dans ce Royaume, malgré les efforts que la France fit dans cette rencontre, car elle avoit mis en mer plus de quarante Vaiſſeaux, qui furent obligez de ſe retirer ſans avoir rien fait.

Mr. de Schomberg n'eut pas plûtôt pris terre, qu'il aſſiégea Carrikfergus & le prit, aprés quelques jours de tranchée ouverte. Peu de temps aprés, il ſe rendit maître de tout le Nord d'Irlande & prit la

toute

route de Dublin. Ce grand Capitaine découvrit une Conspiration contre l'Armée qu'il commandoit & contre sa propre personne. Mais quelque grands que fussent les dangers, où il se voyoit exposé, & quelque nombreuse que fût l'Armée du Roi Jaques, il ne perdit pas l'espérance de vaincre. Et comme il attendoit un nouveau renfort de Troupes, il s'alla retrancher avec celles qu'il avoit, auprés de Dundalke, où il étoit impossible qu'on le pût forcer, car il n'étoit pas en état de livrer bataille à l'ennemi. L'armée du Roi Jaques n'étoit campée, qu'à quelques milles, de la sienne. Mais toute nombreuse qu'elle étoit, elle n'osa faire aucun mouvement, tant le nom du Duc de Schomberg étoit redoutable. Les Troupes qu'on attendoit, de jour à autre, n'arrivérent que vers la fin de la Campagne, encore n'arriva-t-il que quelques Regimens. Il étoit bien difficile, qu'avec si peu de Troupes, on pût penser à quelque entreprise. Cependant, comme le Duc s'impatientoit d'en venir aux mains avec les ennemis, il avoit résolu de leur aller presenter le combat, mais le Roi Jaques abandonna son Camp & se retira, du côté d'Ardée, d'où

en ſuite il alla camper à Drogheda, aprés avoir mis une forte Garniſon dans Dundalke & avoir brûlé & ruiné tout ce qui reſtoit derriére lui. Les Irlandois furent battus à diverſes fois, par les autres Troupes du Roi Guillaume qui étoient en Irlande, avant l'arrivée du Maréchal de Schomberg, mais parce que ce ne furent que des chocs, nous n'entrerons ici dans aucun détail.

Les deux Armées entrérent en quartier d'hiver. Mais cela n'empêcha pas que les Troupes du Roi Jaques ne s'emparaſſent de Slego, qui eſt une petite Place, proche de la mer, qu'ils avoient attaquée une autrefois en vain. Elles firent quelques autres petites entrepriſes, où elles furent toûjours battuës & miſes en fuite.

Cependant Sa Majeſté Britannique agiſſoit ſans ceſſe en Angletetre, afin de prendre des meſures aſſurées pour ſe rendre maître de l'Irlande, & y faire marcher pour cet effet, des Troupes, au commencement du Printemps. Le Parlement lui accorda deux Millions de Livres Sterling. Il fit faire d'abord de nouvelles levées: & quoi que le Maréchal de Schomberg fût un Général, ſur la bravoure & la vigilance duquel il ſe confioit, il fit le deſſein néanmoins

moins

moins de l'aller joindre & de se mettre à la tête de son Armée. La presence de ce glorieux Monarque sembloit être absolument nécessaire en Angleterre, à cause de diverses machinations, que formoient, tous les jours, les ennemis du Gouvernement & les Créatures du Roi Jaques. On peut dire d'ailleurs, que Guillaume Troisiéme n'avoit rien à craindre en Irlande, où une Armée considérable devoit agir, sous un Chef d'une experience consommée, & qui devoit être secondé par tant de braves Officiers, car tout ce qu'il y avoit de gens distinguez, se preparoient pour aller faire cette Campagne. Mais cela n'empêcha pas, que ce Prince infatigable ne resolust d'aller commander son Armée en personne. Il déclara sa resolution au Parlement, & fit travailler incessament à tout ce qui étoit nécessaire pour son départ.

Avant que la Campagne s'ouvrist, & que le Roi se pût mettre en mer, les Troupes Angloises commencérent d'agir; battirent les Rebelles en plusieurs rencontres, & prirent quelques petites Places assez considérables, comme Charlemont, le Château de Ballingargi & quelques autres petits Forts.

Les Irlandois étoient dans une si grande consternation qu'ils avoient perdu tout à fait courage. Mais sur la fin du mois de Mars, ils reçûrent un secours d'argent considérable, une grande quantité d'armes & de Munitions, & quatre, ou cinq mille François, commandez par le Comte de Lausun. Ce renfort, dans un temps, où ils en avoient si grand besoin, quoi que leur Armée fust infiniment plus nombreuse que celle du Roi d'Angleterre les encouragea tellement, qu'ils commencérent à faire mille ravages, mais les partis de l'Armée Angloise, les chasserent toûjours & en taillérent plusieurs en pie es. Dans ce temps-là le Prince de Wirtemberg arriva en Irlande, à la tête de sept mille Danois, qu'on y attendoit, dés la Campagne précedente, & les Troupes qu'on destinoit pour ce Royaume étoient prêtes à s'embarquer, & n'attendoient qu'un temps favorable. Le Roi d'Angleterre cependant prit toutes les précautions imaginables, pour faire que pendant son absence, les Anglois n'eussent rien à craindre, de la part des ennemis de l'Etat, du Gouvernement & de la Religion. Il donna pleine puissance à tous les Gouverneurs de Province

vince & à leurs Lieutenans de faire prendre les armes aux Milices, en cas de néceſſité. Il ordonna que tous les Papiſtes ſe retireroient dans les lieux de leurs demeures, & qu'il leur ſeroit défendu de s'en éloigner de cinq milles, que ce ne fût par permiſſion, & remit le Gouvernement entre les mains de la Reine ſon illuſtre Epouſe.

Aprés toutes ces précautions & quelques autres Réglemens, Sa Majeſté Britannique partit de Londres; ce fut le 14. du mois de Juin, ayant été precedée du Prince de Dannemark, de pluſieurs Seigneurs & d'un trés grand nombre de Troupes. Elle arriva à Cheſter, quatre jours aprés, où elle fut reçûë, par les Magiſtrats, le Clergé & le peuple, avec des acclamations, des rejouïſſances & des cris de joye, qu'il ſeroit impoſſible de repreſenter. Le même jour elle alla viſiter les Vaiſſeaux qui étoient à Highlake, & étant allée coucher à Gaiton, elle retourna à Highlake le lendemain, où elle s'embarqua dans un Jacht accompagné de ſix autres Jachts, de ſix Vaiſſeaux de guerre, & de pluſieurs autres Bâtimens qui tranſportoient des Troupes, des munitions & des vivres. Il fit peu de vent lors que le Roi

ſe

ſe mit en mer, qu'il ne pût arriver à la Baye de Barnſy, que le 23. à dix heures du ſoir: mais le temps ayant été favorable, le lendemain, il aborda à Carrikfergus, d'où il ſe rendit par terre à Belfaſt, où il fut rencontré par le Maréchal de Schomberg, le Prince de Wirtemberg, le Major Général Kirke & pluſieurs autres perſonnes conſiderables, qui étoient allées au devant.

Ce grand Prince ne fut pas plûtôt arrivé dans cette Ville, qu'on lui preſenta des Adreſſes, de par tout. Et aprés y avoir répondu, & avoir proteſté à ceux qui les lui preſentérent, qu'il noublieroit rien pour leur redonner le repos, dont ils ſe voyoient privez, depuis ſi long-temps, il ſe rendit à ſon Armée, qui étoit compoſée de ſoixante & deux Eſcadrons, Dragons, ou Cavalerie & de cinquante-deux Bataillons.

Comme il s'agiſſoit de frapper d'abord un grand coup, Sa Majeſté fit deſſein de faire marcher l'Armée vers Market Hill, & de prendre en ſuite de cela le grand chemin, qui conduit, d'Armagh à Dundalke. Pour cet effet, il diviſa ſes Troupes en quatre Corps. Le Commandement & l'Avant-

garde

garde fut donné au Lieutenant-Général Douglas; l'Aîle droite au Major Général Kirke; la Gauche aux Comtes d'Oxford & de Solms; & Sa Majesté elle-même se mit à la tête du Corps de Bataille, accompagné du Duc de Schomberg & de Mr. de Scravemoer.

Dés que les choses eurent été disposées, de la maniére qu'on vient de le dire, Mr. de Scravemoer fut commandé avec trois cens Chevaux & deux cens Dragons, pour reconnoître les endroits, où l'Armée pourroit aller camper, & pour observer les ennemis qui étoient prés de Dundalke, au nombre de neuf, ou dix mille: car le reste de l'Armée du Roi Jaques étoit retranché, du côté de la Riviére de Boine. L'ennemi étoit si fort épouvanté de l'arrivée du Roi Guillaume, que le Détachement de Mr. de Scravemoer ayant été aperçû par un petit Parti de l'Armée Irlandoise, cette Armée épouvantée prit la fuite, aprés avoir mis le feu dans son Camp. Le Roi qui ne s'étoit pas attendu à cela, résolut, en même temps, de changer sa marche. Les Troupes qui étoient à Armagh & à Tenargée eurent ordre de s'avancer, du côté de Dundalke & le reste de l'Armée prit sa

route

route du côté de Nuri. Si bien que toute son Armée arriva le 7. de Juillet, proche de Dundalke, que les Irlandois avoient abandonné, sans y mettre le feu; Sa Majesté mit la Garnison; parceque, quoique la Ville fût petite, elle étoit néanmoins commode, à cause que c'est un Port de mer.

Le lendemain, le Roi alla réconnoître le Païs, au delà d'Ardée, & marqua un Campement, où toutes les Troupes se rendirent, le neuviéme. Le dixiéme, Sa Majesté s'avança jusqu'à la portée du Canon, de Drogheda, où étoit l'Armée ennemie, campée le long de la Riviére, pour tâcher d'en empêcher le passage. L'Infanterie & l'Artillerie étant arrivées fort tard, tout ce que pût faire le Roi, ce jour-là, fut d'aller reconnoître la scituation des lieux & tâcher de découvrir les gués, par où son Armée pourroit passer. Comme ce grand Prince n'apprehende point les perils, le feu continuel que les ennemis faisoient avec leur Artillerie ne fut pas capable de l'émouvoir. Il voulut être present dans tous les endroits, où il faloit sonder la Riviére, & ce jour faillit à être funeste à toute la Chrêtienté. Car un boulet de Ca-

Canon de six livres, tiré du Camp de l'Armée ennemie lui effleura l'épaule & lui fit une blessure assez large, mais qui n'étoit pas beaucoup profonde, tellement qu'il monta à cheval, un moment aprés, sans qu'on vist dans son visage aucune alteration, & agit, comme à l'ordinaire. Les passages ayant été reconnus, il fut résolu de les forcer, le lendemain, par trois endroits differens. Le Comte Menard de Schomberg eut ordre d'attaquer par le haut de la Riviére; le Duc de Schomberg son Pere, par le bas; & le Roi lui-méme voulut commander l'attaque du milieu, accompagné du Prince de Dannemark. Cette entreprise fut executée avec une vigueur incroyable, nonobstant la resistance & le grand feu des ennemis. Le Comte de Schomberg fut celui qui passa le premier. Il força huit Escadrons avec un courage intrepide & mit, aprés cela, ses Troupes en Bataille, afin de prendre l'ennemi en flanc. Le reste de l'Armée passa, au travers de mille perils, la Cavalerie à la nage, & la plûpart de l'Infanterie ayant de l'eau, jusques sous les bras. L'Aîle droite se voyant engagée dans un combat sanglant; le Roi alla à son secours, pendant que la gau-

gauche poussoit les ennemis de son côté, avec une vigueur héroïque. La presence & l'exemple du Roi animerent si fort les Troupes Angloises, que celles du Roi Jaques, qui se tenoit à l'écart sur une eminence, furent entiérement déconcertées. L'Infanterie ennemie ne pouvant resister aux efforts d'une Armée qui vouloit, ou vaincre, ou perir, plia la premiére, & prit la fuite au travers des Montagnes, des Marais & des Défilez, sans qu'il fût possible aux Officiers de la rallier, quelques mouvemens qu'ils se donnassent. La Cavalerie soûtint le choc, pendant quelque temps, mais enfin elle fut mise en déroute, n'y ayant eu que celle que commandoit le Comte de Lausun, & quelques Suisses qui se retirassent en quelque ordre. Le reste de cette fameuse journée fut employé à poursuivre les ennemis, qui eussent été entiérement défaits, si la nuit ne fût survenuë. On peut dire que cette Victoire fut entiére. Les Irlandois laissérent dans leur Camp un nombre trés considérable de Chariots, la plus grande partie de leur bagage, leurs tentes, leurs armes, leurs munitions, plusieurs prisonniers & le Champ de Bataille couvert de blessez & de morts.

L'at-

L'attaque avoit été si vigoureuse & les ennemis s'étoient d'abord si bien défendus, qu'il n'étoit pas possible que le Roi d'Angleterre ne fist des pertes dans cette occasion. Il Perdit le Duc de Schomberg, l'un des plus grands Capitaines de son siécle; le Docteur Walcker, si connu par le Siége de Londonderri; plusieurs Officiers distinguez; & ce qui alarma toute l'Armée, Sa Majesté elle-même courut risque d'être emportée d'un coup de Canon: car elle eut pour la seconde fois, sa botte effleurée d'un boulet, qui en emporta une piece.

Le Roy Jaques qui apprehenda de tomber entre les mains de son Vainqueur, laissa le débris de son Armée sous la conduite du Comte de Lausun & se retira à Dublin. Il y arriva, à dix heures du soir, & le lendemain, à la pointe du jour, il prit la poste & se rendit à Waterford, où il s'embarqua sur un Vaisseau qui étoit tout prêt: car la veille de la Bataille, il avoit envoyé un exprés dans cette Ville, pour s'y assurer de ce Bâtiment, avec lequel il repassa en France, avec la même precipitation qu'il avoit abandonné ses Troupes, dés qu'il eut

vû

vû que son Infanterie commençoit à lâcher le pied.

Cette retraite si precipitée & si peu attenduë jetta une si grande consternation parmi les Irlandois, que tout ce qu'il y eut de personnes considérables parmi les Catholiques Romains sortit de Dublin. Tous ceux qui étoient sous les armes les mirent bas. Les Protestans qui étoient prisonniers furent délivrés. Les clefs du Château furent remises volontairement entre les mains de la Régence. Et on députa incessamment vers Sa Majesté, pour la supplier d'honorer la Ville de sa presence. Le Roi se fût rendu à Dublin, du moment que cette Députation lui eut été faite, mais la chose ne fut pas possible. Le lendemain de la Bataille, il avoit envoyé sommer le Gouverneur de Drogheda de se rendre & il vouloit être Maître de cette Place, avant que d'entrer dans la Capitale de l'Irlande. Le Colonel de la Melloniére avoit été commandé pour cela avec cinq Bataillons & quatre Escadrons : & on croyoit que Drogheda ne feroit pas la moindre resistance. Cependant, comme cette Place avoit une Garnison composée de

de deux, ou trois Régimens, le Gouverneur fit mine de se vouloir défendre, ce qui arrêta d'abord le Roi. Sa Majesté fit sommer pour une seconde fois le Gouverneur, & le menaça de ne lui donner aucun quartier, ni à sa Garnison, s'il attendoit l'Artillerie : ce qui l'épouvanta si fort, qu'il se rendit le même jour. Aprés la prise de cette Place, l'Armée décampa, d'auprés de Duleck. Pendant que Sa Majesté étoit en marche, elle eut nouvelle que la Ville de Wexford s'étoit rangée sous son obéïssance : & quelques jours aprés, elle fit son entrée dans Dublin, où elle fut reçûë avec toutes les marques de joye & de soûmission, qu'on pouvoit attendre de cette Ville. Dés que les Cérémonies de son Entrée eurent été finies, elle alla dans l'Eglise Cathedrale, où aprés qu'elle eut rendu graces à Dieu de ses Victoires & de ses Triomphes, elle alla visiter le Château. Ce Prince donna en même temps, tous les ordres qu'il jugea pouvoir être propres à redonner la tranquilité à cette Ville & à tout le Royaume. En suite de quoi il retourna dans son Camp, où il reçût, durant plusieurs jours, des Députez de presque toutes les Provinces, qui se venoient soû-

mettre

mettre à son Autorité & aux Loix de son Gouvernement. Entre les divers ordres qu'il donna, il fit publier une Proclamation, le 17. de Juillet 1690. par laquelle il déclara; qu'il prenoit sous sa protection Royale tous les Irlandois de quelque condition qu'ils fussent, qui se soûmettroient à son autorité, dans un certain temps qu'il marqua. Et pour les Auteurs de la Rebellion qui avoient déja refusé l'Amnistie qu'il leur avoit fait presenter, par une Proclamation du 2. de Mars 1689 il protesta qu'il les abandonnoit aux suites funestes de la guerre, à moins que par de grandes & manifestes démonstrations du repentir de leur faute, il ne fust convaincu qu'ils meriteroient la clemence, laquelle il déclara, qu'il ne leur refuseroit jamais. Cette Proclamation produisit l'effet que Sa Majesté en avoit attendu : car non seulement la plûpart des Villes lui presentérent des Adresses, pour reconnoître son Autorité, mais la plûpart des troupes de l'Armée du Roi Jaques desertérent & se jettérent dans le Camp des Anglois. A cette Proclamation en succeda une autre, où Sa Majesté Britannique repetoit les mêmes choses, n'ayant rien tant à cœur que de

ranger

ranger à leur devoir par la clemence, des peuples qu'il ne tenoit qu'à lui de soûmettre par la force, s'il avoit voulu user de sa Victoire.

Le Roi Jaques arriva à S. Germain, le 26. de Juillet. La Bataille de Fleurus s'etoit donnée, environ trois semaines auparavant, & celle de Beves, entre l'Escadre Hollandoise & la Flote des François, il n'y avoit que quinze jours. Les nouvelles de ces deux Batailles, où à la verité, Louïs XIV. avoit eu l'avantage, quoi que ces deux Victoires lui coûtassent cher, avoient repandu une si grande joye dans les cœurs des ennemis de Guillaume Troisiéme qu'ils se flattoient que les Alliez étoient perdus, & que le Roi Jaques encouragé par le succés de ces deux combats, se rendroit Maître de toute l'Irlande & pourroit reconquerir ses trois Royaumes. Les Rejoüissances étoient plubliques dans toutes les Provinces de France: mais l'arrivée du Roi Jaques modera si fort, tout d'un coup, la joye des François, qu'il seroit impossible de representer leur consternation & leur épouvante

Avant que le Roi Jaques s'embarquât, un Officier Irlandois l'avoit assuré que le

Duc

Duc de Schomberg avoit été tué dans le combat & que le Prince d'Orange avoit eu la même destinée : mais il n'ajoûta pas foi à cette Nouvelle, & ne perdit point de temps pour s'embarquer, de peur qu'il n'apprist, par une funeste experience, que ce Prince étoit encore vivant. Cette nouvelle le flattoit agreablement néanmoins: & ce même Officier qui l'avoit suivi continuant d'assûrer que ce Prince étoit mort véritablement; le lendemain de son arrivée, on fit publier à Paris, par les Commissaires des Quartiers, que le Prince d'Orange n'étoit plus, si bien que peu de jours aprés, cette fausse nouvelle fut répanduë par tout le Royaume, & depuis dans tous les Royaume de l'Europe.

La posterité aura peine à croire ce que fit la France dans cette rencontre. Il n'y eut point de Ville dans tout ce Royaume, où l'on ne fist éclater une joye pleine de fureur & d'extravagance: & ces excés indignes d'une Nation Chrêtienne, & qu'à peine pourroit-on pardonner aux peuples les moins civilisez & les plus barbares ne furent pas moins grands dans la Ville Capitale que dans celles des plus petites Provinces. Il se fit des réjouïssances publiques,

ques, des feux de joye, des festins, à la face du Roi Trés-Chrêtien, pour cette mort imaginaire : & ce qu'il y eut de plus incroyable, quelque veneration qu'on ait naturellement pour les Manes d'un ennemi, on traita ceux de cet illustre Prince avec des indignitez, qui n'ont jamais eu, peut être, d'exemple. Une populace forcenée, qui avoit à la tête les bourgeois les plus notables & même quelques gens d'Eglise fit une figure qui representoit le Roi Guillaume, à laquelle on fit le procés en forme. Cette effigie d'un des plus grands Monarques qui ayent jamais porté le Sceptre, fut condamnée à être traînée par les ruës, & aprés qu'elle eut été promenée par toutes les places & carrefours de Paris; on fit un convoi funebre ridicule, & celui qu'on appelloit le Prince d'Orange fut jetté dans un lieu immonde, couvert de pierres & de bouë. Je laisse ces extravagances & cette conduite brutale, que toute l'Europe regarda avec un souverain mépris, pour faire ici cette réflexion. C'est que la France ne se lavera jamais de la tache dont elle se souilla par l'action la plus lâche, & la plus basse, dont une Nation puisse être capable : & que par un juste jugement du

Ciel, contre ses veuës & son intention, elle fit le plus beau Panegirique, dont on puisse jamais honorer la memoire de ce Prince invincible, lors qu'elle le traita avec tant de fureur & avec tant d'indignité : car enfin qui ne voit, qu'elle s'imaginoit d'avoir mis dans le tombeau tous ses ennemis, & qu'elle n'avoit plus rien à redouter, aprés avoir été delivrée de ce grand & redoutable Monarque.

Pendant toutes ces réjoüissances excessives, le Roi de la Grand' Bretagne étoit à la tête de son Armée victorieuse, chargé de Palmes & de Lauriers. Comme ce qui avoit resté de l'Armée du Roi Jaques s'étoit jetté dans Limerick, dans Athlone & à Waterford, Sa Majesté, qui ne voulut pas donner aux ennemis le temps de respirer, détacha le Lieutenant Général Douglas, avec dix Regimens d'Infanterie, quatre de Cavalerie & deux de Dragons, qui prit sa marche vers Athlone ; elle commanda un second Détachement qui s'avança vers Limerick ; & elle méme continua sa route du côté de Waterford, avec le reste de son Armée, & fit sommer d'abord cette Place.

Le Gouverneur qui étoit le Colonel He-

Henizi ne hésita point à capituler, mais il fit des propositions si absurdes, que si le Roi n'eût eu pitié des habitans de cette Ville, il l'eût attaquée sur le champ & prise d'assaut : mais Sa Majesté voulant épargner le sang de ses sujets, proposa des conditions si avantageuses aux assiégés & si honorables pour le Gouverneur qu'il ne put se défendre de les accepter. La Garnison de cette Place, qui étoit de seize cens hommes, fut conduite jusqu'à Mallow, sur le chemin de Limerick. Aprés la rèduction de Waterford, le Roi fit sommer le Gouverneur de Duncannon, qui est un Fort qui commande à la Riviére de cette Ville dont il venoit de se rendre Maître. Ce Gouverneur fit d'abord des propositions qui n'étoient pas moins ridicules que celles qu'avoit faites le Colonel Henizi. Mais apprehendant d'être brûlé dans son Fort, il capitula, aux conditions qui lui furent imposées.

Dés que ces deux Places se furent renduës, l'Armée marcha du côté de Limerick, où étoient presque toutes les Troupes du Roi Jaques, commandées par les Comtes de Tirconnel & de Lausun. Elle arriva prés de cette Place le 19. d'Août,

& fut renforcée des Troupes que commandoit le Lieutenant Général Douglas, qui fut obligé de se retirer, de devant Athlone, faute de fourage, l'Armée Irlandoise ayant tout ravagé dans ces Quartiers-là. Les Comtes de Tirconnel & de Lausun se retirérent à Galloway, aprés avoir laissé dans Limerick une Garnison capable de se bien défendre, & avoir pourvû cette Place, qui est la plus forte de l'Irlande, de toutes les provisions nécessaires, & d'un Gouverneur trés habile & trés courageux. Une grande partie des Troupes Irlandoises étoient campées, à une lieuë de Limerick, au delà d'une Riviére, d'où elles faisoient un feu épouvantable sur l'Armée de Sa Majesté Britannique. Ce grand Prince qui vouloit emporter cette Ville, tandis que la saison le permettoit, parce que c'étoit de cette Conqueste que dépendoit la reduction de tout le Royaume, fit dessein de passer la Riviére & d'aller forcer les ennemis dans leurs retranchemens, nonobstant le feu qu'ils faisoient. Mais étant un peu trop tard, lors qu'il prit cette resolution, ses Généraux lui ayant representé, que la chose se feroit le lendemain & plus aisément & avec plus de commodité,

dité, il déféra à leurs avis. Et en effet, ce conseil réüssit admirablement : car l'épouvante s'étant jettée dans les Troupes Irlandoises, à l'approche de Sa Majesté, elles décamperent dans la nuit, d'une maniere si précipitée & avec tant de desordre, qu'elles laisserent une partie de leurs armes & presque toutes leurs tentes & tout leur bagage. Tellement que l'Armée Angloise passa sans rencontrer le moindre obstacle & s'alla camper à la portée du Canon de la Place, qu'il avoit projetté d'assieger. Le Roi qui ne vouloit point perdre de temps, fit dresser d'abord des batteries ; & on travailla aux Lignes avec tant de diligence, la nuit suivante, que Sa Majesté fut en état de sommer le Gouverneur de se rendre. Mr de Boisseleau, un Général François, à qui les Comtes de Tirconnel & de Lausun avoient laissé le commandement de la Place, ne voulut entendre à aucunes propositions, quoi que celles qu'on lui faisoit fussent extrémement avantageuses, alleguant que la reddition de cette Ville n'étoit pas en son pouvoir, & que quand même il ne seroit pas obligé d'obéïr & d'être fidéle à ceux qui l'avoient établi dans ce poste, il étoit resolu de se défendre jus-

qu'à la derniere goute de son sang.

Le Roi n'eut pas plûtôt apris la resolution du Gouverneur, à laquelle il s'étoit pourtant bien attendu, qu'il fit ouvrir la Tranchée, & se rendit Maître de deux Redoutes. Trois jours aprés, on en prit une autre. Et le lendemain, qui étoit le 1. de Septembre on ruïna deux Tours extrémement hautes, d'où les ennemis tiroient incessamment & incommodoient fort les travailleurs. Aprés ces premiers avantages, on commença à bombarder la Ville, & on le fit avec tant de succés, qu'une Carcasse étant tombée sur le grand Magazin de fourage, ce Magazin & plusieurs maisons furent entierement reduites en cendres. Le 3. on acheva de dresser toutes les bateries, où l'on posa trente pieces de Canon. Le 4. on poussa la Tranchée jusqu'à trente pas du fossé, & l'on fit brêche au Rempart. Le lendemain on élargit la brêche, & l'on abattit les Pallissades, qui défendoient la Contrescarpe, que le Roi fit dessein d'emporter, le jour aprés, ce qui fut executé, avec tant de vigueur & de bon succés, qu'on se rendit Maître d'un Fort qui étoit au pied du fossé & ce qu'il y eut d'assez particulier, on repoussa les Irlandois

dois avec tant de force, qu'il y eut plusieurs des attaquans, qui entrerent, pêle-mêle, avec eux, dans la Place, en les poursuivant. Cependant, comme les Assiégez étoient retranchez derriere la brêche, d'une maniere à ne pouvoir pas être forcez aisément, & qu'ils faisoient un feu continuel, de leur Artillerie, on fut obligé de se retirer aprés un choc, où l'on fit des pertes considérables, de côté & d'autre. Le 7. & le jour suivant, on continua à faire joüer le Canon, pour agrandir la brêche, & tout étoit entiérement disposé pour donner un Assaut général. Mais les pluyes extraordinaires qu'il avoit fait, pendant plusieurs jours & qui ne discontinuoient point, ayant rempli d'eau les Tranchées & tellement amoli la terre, qu'elle ne pouvoit presque plus porter le Canon, on ne balança point à lever le Siége. Et il est constant que Sa Majesté donna dans cette occasion une preuve extraordinaire de cette sagesse, qui ne lui est pas moins naturelle que la bravoure: car outre qu'elle conserva son Artillerie, & ses Soldats: la Riviére vint à déborder, d'une maniére si furieuse, aprés le décampement, qu'elle eût été obli-

gée de faire par force, ce qu'elle fit par une prudence, qui sera admirée dans tous les siécles; car enfin, quelque grand & courageux que soit un Prince, il ne peut pas forcer les Elemens. Aprés la levée du Siége, le Roi se disposa à repasser en Angleterre, où sa presence étoit d'une nécessité absoluë. Il laissa le commandement de l'Armée au Comte de Solms & établit Gouverneurs d'Irlande le Vicomte de Syney & Mr. Thomas Coningsby, & le 15. de Septembre, il s'embarqua à Duncanon, avec le Prince de Dannemark & plusieurs grands Seigneurs qui avoient fait sous lui la Campagne. Le 16. il arriva à Kindroad, & le 19. à Windsor; on ne sçauroit exprimer la joye que ressentit & que fit paroître toute l'Angleterre, à l'arrivée de cet auguste Prince. On s'étoit imaginé que la levée du Siége de Limerick & l'absence du Roi d'Angleterre étoient des motifs extrémement forts, pour arrêter en Irlande les François qui y étoient déja. Cependant le Comte de Lausun, & Mr. de Boisseleau, accompagnez du Comte de Tirconnel repassérent en France, avec presque toutes les Troupes Françoises, & laissérent au

Duc

Duc de Berwich le commandement des Troupes, qui composoient l'Armée du Roi Jaques.

Comme les motifs de cette retraite, qui fut bien-tôt sçûë en Angleterre, étoient inconnus au Roi Guillaume, il ne sçût d'abord qu'en penser. Il crut néanmoins, que quelques vûës qu'eussent eues les François, en abandonnant l'Irlande, il devoit tâcher de s'en prevaloir. Pour cet effet, il n'en eut pas plûtôt reçû la nouvelle, qu'il fit embarquer de nouvelles Troupes, pour aller tenter d'achever ce qu'il avoit commencé si heureusement. Ces Troupes ne furent pas plûtôt arrivées dans l'embouchure de la Riviére de Corcke, qu'elles se saisirent de quelques petits Forts, qui êtoient des obstacles à leur descente, & quelques jours aprés, Corcke ayant été assiegé, cette Place se rendit à discretion, quoi que la Garnison qui y étoit dedans fût de prés de quatre mille hommes. Ces mêmes Troupes marchérent, en suite, du côté de Kingsale, qui ayant été assiégé, capitula, aprés dix jours de tranchée ouverte.

Tandis que ces choses se passoient en Irlande, le Roi qui étoit arrivé en Angle-

terre, comme nous l'avons dit, convoqua le Parlement & obtint de cette Assemblée tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Il fut remercié de ses soins; felicité de son heureux retour, comblé de benédictions & de vœux, & complimenté par les deux Chambres, qui s'engagerent unanimement à concourir à tous ses desseins & à n'oublier rien, de leur côté pour rendre son Regne heureux & paisible, & soûmettre tous ses ennemis & ceux de la Religion & de l'Etat. Ce ne furent pas les seuls Anglois, qui s'empresserent de témoigner à Sa Majesté Britannique la part qu'ils prenoient à son retour & à la glorieuse Victoire qu'il venoit de remporter en Irlande. Les Ministres des Princes Etrangers, qui étoient à la Cour d'Angleterre la haranguerent, tour à tour : & l'Envoyé Extraordinaire de Savoye, qui étoit à la Cour d'Angleterre, depuis que le Duc son Maître s'étoit déclaré contre la France, le fit d'une maniere si distinguée, que je ne sçaurois m'empêcher de mettre ici son Compliment. Le voici tel qu'il le prononça.

SIRE;

SIRE,

Son Alteſſe Royale félicite vôtre ſacrée Majeſté, de ſon glorieux avenement à la Couronne, dûë à ſa naiſſance, meritée par ſa vertu, & ſoûtenuë par ſa valeur. La Providence l'avoit deſtinée à vôtre Tête ſacrée, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels, qui, aprés une longue patience, tendent toûjours à ſuſciter des ames choiſies, pour reprimer la violence & proteger la juſtice. Les merveilleux commencemens de vôtre Regne ſont des préſages aſſurez des benédictions que le Ciel prepare à la droiture de vos intentions, qui n'ont point d'autre but, que de rendre ſa premiére grandeur à ce floriſſant Royaume & de rompre les chaînes, dont l'Europe eſt preſque accablée. Ce magnanime deſſein, digne du Héros de nôtre ſiécle, remplit d'abord ſon Alteſſe Royale d'une joye indicible: mais il fut contraint de la tenir reſſerrée dans le ſecret de ſon cœur. Et s'il a pû la faire éclater, dans la ſuite, il en a l'obligation au nom méme de Vôtre Majeſté, qui a fait concevoir

voir des esperances de liberté, aprés tant d'années de servitude.

Mes paroles & le Traité que j'ai signé à la Haye, avec le Ministre de Vôtre Majesté, n'expriment que foiblement la passion qu'a mon Maître de s'unir à Vôtre Majesté, par un attachement inviolable à son service. L'honneur, Sire, *qu'il a de vous appartenir à formé les premiers nœuds de cette union; le respect infini qu'il a pour vôtre Personne sacrée les a serrez plus étroitement: & la protection que vous lui accordez, avec tant de générosité, achevera de les rendre indissolubles. Ce sont les sentimens sincéres de Son Altesse Royale, ausquels je n'oserois rien mêler du mien Car quelque ardent que soit le Zele & quelque profonde que soit la venération que j'ai pour la gloire de Vôtre Majesté, je ne sçaurois mieux m'en expliquer, que par un silence de respect & d'admiration.*

Mr

Mr. le President de la Tour complimenta, en suite, la Reine, avec la même delicatesse; ce furent les paroles.

MADAME,

Vôtre Majesté a fait monter avec elle la vertu sur le Trône, & toute l'Europe l'a vû avec admiration: mais personne n'en a ressenti plus de joye, que Son Altesse Royale, par l'honneur qu'il a de vous appartenir de si prés, & par la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans ses intérêts. J'en rends à Vôtre Majesté de trés-humbles actions de graces, de sa part. & je lui demande sa protection, avec une confiance entiere qu'il soûtiendra son Rang; si le Ciel daigne appuyer la justice de sa cause, par la valeur, du Roi & par la sagesse de Vôtre Majesté. Vous l'avez fait paroître l'Eté passé, d'une maniére surprenante, en gagnant le cœur de vos Sujets, par la douceur de vôtre Gouvernement & en imprimant la terreur à vos ennemis, par la fermeté de vôtre courage. C'est un bonheur, qui accompagnera toûjours les vertus héroïques de Vôtre Ma-

jesté

jeste & qui unira a la gloire immortelle la félicité éternelle de ses Royaumes. Je le souhaite, Madame, *avec autant de zéle, que les plus fidéles de vos serviteurs.*

Dans le temps que le Roi d'Angleterre recevoit des complimens & des Adresses de toutes parts & qu'il se delassoit auprés de la Reine, des fatigues d'une Campagne, où sa vie avoit été exposée aux plus grands perils, on découvrit plusieurs Conspirations, tant contre le Gouvernement en général, que contre la personne de Sa Majesté. Ses ennemis avoient pris des mesures en Ecosse, pour y rétablir le Roi Jaques, qui s'étoit fait fort de s'y rendre, au commencement du Printemps, avec une Armée de vingt mille hommes. Deux miserables, qu'on avoit gagnez par argent, avoient formé le dessein de tuër le Roi & de l'attaquer dans son Carosse. Et quelques personnes du premier rang en Angleterre, soûtenus par le Roi de France, avoient sourdement mis tout en usage, pour introduire le Roi détrôné dans le Royaume pendant que Sa Majesté étoit en Irlande. Mais tous ces complots échouérent, par la découverte qu'on en fit, avant

qu'on

qu'on en pût venir à l'execution.

Cependant, le Roi se confiant sur la Providence, qui a fait de si grands miracles en sa faveur ne parut jamais plus tranquile, qu'il le fit dans cette rencontre: & malgré les machinations des Créatures du Roi Jaques & des Papistes cachez en Angleterre, il forma le dessein de passer en Hollande, où sa presence n'étoit pas moins nécéssaire que dans les Royaumes Britanniques. Il déclara dans son Parlement, le 5. du mois de Décembre, la resolution qu'il avoit prise, & se disposa à partir, le plû ôt qu'il pût, dans la saison de l'année la plus incommode & la plus orageuse. Il quitta Londres dans le mois de Janvier 1691. Il arriva à Sihtingborne le 16. du méme mois & le lendemain à Cantorberi: mais le vent ayant été contraire il fut obligé de retourner à Londres, d'où il partit, pour la seconde fois le 26. Il fit voile le même jour, avec sept Yachts escortez de douze Vaisseaux de guerre, ayant à sa suite plusieurs grands Seigneurs, l'Evêque de Londres & plusieurs Officiers considérables, & arriva sur les Côtes de Hollande, aprés quatre jours de navigation. La saison étoit si avancée, lors que Sa Majesté

partit

partit d'Angleterre, qu'elle ne pouvoit que beaucoup souffrir dans son voyage. Mais les incommoditez qu'elle ressentit d'abord ne furent rien, en comparaison de celles qu'elle eut à supporter, dans la suite. Le 30. qui fut le jour qu'elle arriva sur les Côtes de Hollande, la Marée se trouva si contraire, le temps si calme, l'air rempli d'un broüillard si épais, & ce qu'il y eut de plus facheux, le rivage de la mer bordé, par tout, de tant de monceaux de glace, entassez les uns sur les autres, qu'il n'étoit pas possible de prendre terre, sans s'exposer à mille dangers. Cependant, quelques perils qu'il y eût à courir, ce Prince intrepide, qui sçavoit bien la nécessité qu'il y avoit qu'il fût à la Haye, ne laissa pas d'entrer dans une Chaloupe, pour tâcher d'aborder en quelque endroit, accompagné des Comtes de Devonshire, de Nassau, d'Ouwerkerk, de Nottingham & de Portland, avec un valet de Chambre seulement & trois Valets de pied. Les Capitaines des Navires n'étoient pas d'avis que Sa Majesté se hazardât, mais elle le voulut toûjours, disant que la Providence prendroit soin de lui, & montra un visage riant, tandis que toute la suite & les Matelots mê-

mes

mes étoient dans la consternation & dans l'épouvante.

Le Roi s'étoit imaginé que le broüillard se dissiperoit ; mais au contraire, s'étant épaissi extraordinairement, les Matelots qui conduisoient la Chaloupe ne sçurent, où ils en étoient. On perdit d'abord de vûë la Flote, qui l'avoit escorté. On ne sçût, si l'on étoit loin, ou si l'on étoit prés du rivage; tant le temps étoit obscurci. On n'osoit pas même ramer. Et du moment qu'on le voulut faire, on se trouva environné de glaces, & dans l'impuissance d'avancer. Si bien que la nuit étant survenuë, & étant par consequent impossible d'arriver à terre, Sa Majesté se vit exposée, pendant prés de vingt-quatre heures, à toutes les injures de l'air, à un froid extraordinaire & aux vagues de la mer qui entroient, de temps en temps, dans la Chaloupe, qui étoit découverte & qui se glaçoient sur les habits des Mylords qui l'accompagnoient & qui l'avoient mis au milieu d'eux.

Enfin, cette nuit étant passée & le temps ayant été un peu éclairci, la Chaloupe aborda dans l'Isle de Goérée : & un moment aprés, le Roi & les Seigneurs qui étoient

avec lui étant montez dans un Chariot qu'on rencontra fortuitement, ils entrerent dans la premiere maison qui se trouva, qui fut la maison d'un Païsan qui leur alluma d'abord un grand feu.

Sa Majesté, qui vouloit sortir de l'Isle, n'eut pas plûtôt changé de linge & d'habit, qu'elle remonta en Chariot, pour aller reprendre la Chaloupe, où elle avoit passé une si mauvaise nuit: mais il y eut de nouveaux obstacles à surmonter. Car comme à cause des glaces, qui étoient sur le rivage, ce petit Batiment n'avoit pû y aborder tout à fait, il falut que le Roi consentist que deux Matelots le prissent entre leurs bras & qu'ils le portassent dans la Chaloupe.

Ce Prince aussi peu fatigué, que s'il avoit passé la nuit dans son lit, quoi qu'il se fût un peu enrumé, arriva, aprés tous ces contre-temps, dans un lieu, appellé Orange-Polder, d'où il envoya chercher des Carosses. On fut bien-tôt averti aux environs, de l'arrivée de Sa Majesté, qu'on attendoit avec beaucoup d'impatience, parce qu'on sçavoit, depuis quelques jours, par des avis certains, qu'elle étoit en mer. Dés que la nouvelle en fut répanduë, le Prince

Prince de Naſſau Sarbruk, Maréchal de Camp, l'Envoyé Extraordinaire de l'Empereur, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, les Députez des Etats de Hollande, le Prince de Friſe, le Comte de Hoorn & pluſieurs autres Seigneurs, allerent à ſa rencontre, & aprés l'avoir complimenté, l'accompagnérent à Honſlardick, où il arriva heureuſement.

Tout le monde croyoit que le Roi d'Angleterre feroit quelque ſejour dans cette Maiſon, en attendant qu'on euſt diſpoſé toutes choſes, pour l'Entrée magnifique qu'on lui preparoit. Néanmoins il voulut partir pour la Haye, le même jour: & en effet il y arriva *incognitò*, à ſix heures du ſoir.

Dés qu'il fut deſcendu de Caroſſe, il fut harangué par Mr. Heinſius, au nom de Leurs Hautes Puiſſances, les Etats de Hollande & de Weſtfriſe, qui étoient aſſemblez pour lors. Le Roi répondit en peu de mots, mais de la maniere du monde la plus ſolide & en même temps la plus obligeante pour cet auguſte Corps & pour le Miniſtre qui portoit la parole. En ſuite de quoi il ſe mit à table, & aprés le repas s'alla repoſer.

Comme l'arrivée de Sa Majesté Britannique fut inopinée & qu'on ne s'y attendoit pas, ce soir-là, à la Haye, tout ce qu'on pût faire, pour temoigner la joye publique, fut de faire, quelques décharges de trente piéces de Canon, qui étoient sur le Viverberg & de sonner toutes les cloches. Le jour suivant, elle fut complimentée par tout ce qu'il y avoit de Ministres Etrangers & par tous les Colléges : & les Etats lui ayant demandé, quel jour elle vouloit prendre pour faire son Entrée publique, elle répondit qu'elle n'en vouloit point faire, vû que c'étoit perdre inutilement en Cérémonies un temps qu'elle avoit resolu d'employer tout entier à agir. Les Etats avoient fait des preparatifs si superbes, pour recevoir ce glorieux Prince, qui venoit revoir leur Patrie, moins brillant par l'éclat de ses trois Couronnes, que par la gloire de ses Victoires ; & d'un autre côté, les Bourgeois de la Haye avoient fait de si grandes dépenses, pour paroître dans cette occasion, qu'on supplia ce grand Monarque de ne vouloir pas refuser les honneurs qu'on s'étoit preparé de lui rendre & ausquels tout le monde s'attendoit généralement. Ce Prince qui n'aime point le

le faste témoigna qu'il étoit faché, des dépenses excessives qu'on avoit faites pour sa reception & persista toûjours à refuser de faire une Entrée publique. Mais enfin s'étant laissé gagner aux sollicitations pressantes des Etats & du Magistrat de la Haye, on obtint de lui qu'il iroit dîner dans une Maison de Campagne, qui appartient au Comte de Porland & qu'il en reviendroit en Caresse, passant au milieu des Bourgeois, qui seroient rangez en haye, depuis la Cour, jusqu'au premier pont, par où il devoit entrer. Le jour fut marqué, au 5. de Fevrier : & comme on en fut averti partout, il y eut un si grand concours de peuple à la Haye, qu'à peine pouvoit-on passer par les ruës & moins encore trouver des endroits, pour loger.

Je ne décrirai pas cette entrée, parce qu'outre qu'elle nous meneroit trop loin, on en peut voir la description ailleurs. Je dirai seulement que le Roi passa sous trois Arcs de Triomphe, d'une beauté & d'une magnificence extraordinaire, où entre autres choses, on voyoit representez tous les grands exploits qu'il a faits ; l'Europe delivrée des mains du Prince qui la vouloit rendre esclave ; la liberté de la Hollande

défen-

défenduë & conservée; celle de la Grand' Bretagne rétablie ; l'Irlande soûmise ; la Religion maintenuë ; & une infinité d'Emblêmes & d'Inscriptions, qui seront un monument éternel de l'amour que les Hollandois ont pour cet incomparable Prince.

Le Roi ne fut pas plûtôt à la Haye qu'on vit arriver, de toutes parts, des Princes & des Ambassadeurs, avec lesquels ce Monarque & les Etats Généraux devoient conferer, avant que les Troupes des Alliez se missent en Campagne. Le premier qui y arriva fut l'Electeur de Brandebourg qui fut suivi, quelques jours aprés, du Duc de Wirtemberg & du Prince son Frere; du Comte de Windisgrats, qui devoit assister au Congrés à la place du Comte de Berca Ambassadeur d'Espagne, qui venoit d'être rappellé; du Duc de Baviere; du Marquis de Gastanaga, Gouverneur des Païs Bas ; du Lantgrave de Hesse-Cassel; du Prince Commerci, Général des Troupes Imperiales; de deux Princes de Curland; du Duc de Zeel qui arriva, des derniers, à cause d'une petite indisposition ; & de plusieurs autres Princes, Princesses, Grands Seigneurs & Ministres,

ſtres, qui avoient tous des trains magnifiques & des ſuites dignes du grand Monarque qu'ils avoient fait deſſein d'honorer & avec lequel ils devoient prendre des meſures pour la Campagne qui devoit s'ouvrir au commencement du Printemps. Voici une Liſte de toutes les perſonnes diſtinguées qui s'étoient renduës à la Haye, avant, ou aprés l'arrivée de Sa Majeſté par laquelle on verra que cette Aſſemblée fut une Aſſemblée des plus magnifiques, dont il ſoit fait mention dans aucune Hiſtoire.

Noms des Princes, Princeſſes, Dames, & Grands Seigneurs qui etoient à la Haye, dans le temps que Sa Majeſté Britannique y eſtoit.

L'Electeur de Brandebourg.
L'Electeur de Baviere.
Le Duc de Lunebourg Zel.
Le Duc de Brunſwic Wolfenbuttel.
Le Lantgrave de Heſſe-Caſſel.
Le Prince Chrêtien Louïs de Brandebourg.
Le Marquis de Gaſtanaga, Gouverneur des Païs-Bas.

Le Prince de Waldec.
Le Prince de Naſſau, Gouverneur de Friſe & Maréchal de Camp.
Le Prince de Naſſau Sarbruc.
Le Prince de Naſſau Dillembourg.
Le Prince de Naſſau Idſtein.
Le Prince Philippe Palatin.
Le Duc de Saxe Eyſenach.
Le Lantgrave de Heſſe-Darmſtat, & le Prince ſon Frere.
Le Duc Adminiſtrateur de Wirtemberg.
Le Comte de Hoorn.
Le Comte d'Erbach.
Le Lieutenant Général Webbenun; *il y mourut.*
Le Lieutenant Amiral Général Tromp; *il mourut quelque temps apres.*
Le Général Chauvet.
Le Général Delwich.
Le Comte Arco.
Le Comte Sanfra.
Le Comte de Riviera.
Le Comte de Gryal.
Le Comte de Brouay.
Le Comte de Tirimont.
Le Marquis de Caſtel-Moncayo.
Le Duc de Zultsbach.
Le Général d'Autel.

Le

Le Comte de Lippe.
Le Général Barfus.
Le Baron de Pallant.
Le Prince de Wirtemberg & le Prince son Frere.
Le Prince de Wirtemberg Nieustadt.
Deux Princes d'Anspach.
Le Lantgrave de Hombourg.
Trois Princes de Holstein-Beck.
Le Prince d'Anhalt Zerborst.
Le Duc de Courland & le Prince son Frere.
Le Duc de Holstein.
Le Prince de Commerci.
Le Prince Palatin de Birkenfelt.
Le Duc de Schomberg.
Le Comte Menard, son Frere.
Le Comte d'Espence.
Le Comte de Denhoff.
Le Comte de Fugger.
Le Baron Spaan.
Le Rhingrave & son Frere.
Le Comte de Carelson.
Le Comte Général Palfi.
La Princesse de Nassau, Epouse du Gouverneur de Frise.
La Princesse Radzivil.
La Princesse de Saxe Eysenach.
La Comtesse de Soissons.

Noms des Seigneurs Anglois, qui arrivérent avec Sa Majesté.

LE Duc de Nortforck.
Le Duc d'Ormond.
Mylord Dorset.
Mylord Devonshire.
Mylord Nottingham.
Mylord Portland.
Mr. d'Ouwerkerke.
Mylord Sharborougr.
Mylord Excés.
Mylord Dramlendrits.
Mylord Selekirch.
Mylord Conton, Evêque de Londres.
Mylord Dursley, Envoyé Extraordinaire d'Angleterre en Hollande, qui y étoit, avant le Roi.
Mylord Montmouht.

Noms des Ambassadeurs, Envoyez Extraordinaires & autres Ministres, tant Auprès du Roi, que de Leurs Hautes Puissances.

LE Comte de Windisgrats. Le Comte Berka. Le Chevalier Cramprcht, Mi-

Miniſtres de l'Empereur.

Le Comte Pielat. Le Preſident de la Tour, Miniſtres du Duc de Savoye.

Le Comte Rebenklau. Mr. Lenthe, Miniſtres de Dannemarck.

Le Comte Oxenſtern, Miniſtre de Suéde,

Dom Manuel Colomna, Miniſtre d'Eſpagne.

Mr. Hoxhauſen, Miniſtre de Saxe.

Le Baron de Boomgarden. Mr. Prielmeyer, Miniſtre de Baviere.

Mr. Van-Dieſt. Mr. Smettau, Miniſtres de Brandebourg.

Le Baron de Leyen, Mr. Champagne, Miniſtres de l'Electeur de Treves.

Mr, Talberg, Mr. Meyers, Miniſtres de l'Electeur de Mayence.

Le Général & Baron Bernſaw. Mr. Soelemaker, Miniſtres de l'Electeur de Cologne.

Mr. de Norf, Miniſtre de l'Evéque de Munſter.

Mr. Berenſdorf, Miniſtre du Duc de Lunebourg Zel.

Mr. Ziegel, Miniſtre du Duc de Lunebourg,

Le Baron de Gorts. Mr. Keppelaar, Miniſtres du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.

Le Baron de Crofek, Miniſtre du Duc de Brunſwik Wolfenbuttel.

Mr. Klekk Miniſtre de Hannover.

Mr. Hetermans, Miniſtre de l'Electeur Palatin.

Mr. Moreau, Miniſtre du Roi de Pologne.

M. Jeurkens, Miniſtre du Duc de Holſtein Gottorf.

Le Conſeiller Mean, Miniſtre de Liege.

Mr. --- Miniſtre de Hambourg.

Il ne ſe paſſa guéres de jour, que Sa Majeſté ne mangeât avec quelques-uns des Princes, avec leſquels il avoit en ſuite des conférences particuliéres, ne voulant perdre aucun moment, pour travailler aux affaires générales des Alliez. Et dés que toutes les Cérémonies, toutes les Harangues, & tous les Complimens furent finis, il aſſiſta aux Etats Généraux & au Conſeil d'Etat, où il fit des diſcours pleins d'affection & de tendreſſe, qui marquerent que la conſervation des Provinces-Unies ne lui étoit pas moins chere, que celle des trois Royaumes, ſur leſquels Dieu venoit de l'établir Souverain. Il leur dit d'abord, que la derniere fois qu'il avoit paru dans l'Aſ-

semblée de Leurs Hautes Puissances, il leur avoit déclaré, que son dessein étoit de passer en Angleterre, pour delivrer ce Royaume, des maux qui le menaçoient & qu'il ressentoit déja ; qu'avec le secours qu'ils lui avoient donné, Dieu avoit tellement beni ses justes desseins, qu'il avoit eu un succés & plus prompt & plus heureux qu'il n'avoit pû espérer ; que cette Nation lui avoit offert la Couronne des trois Royaumes Britanniques, laquelle il avoit acceptée, comme Dieu lui en étoit témoin, non par ambition & vaine gloire, mais pour maintenir la Religion, la tranquilité & les libertez de ces Royaumes, & afin de pouvoir assister plus efficacement ses Alliez & leur Etat principalement, contre les entreprises de la France. Il leur protesta, qu'il eût bien souhaité les pouvoir secourir d'abord, mais que les affaires d'Irlande, qui lui étoient survenuës l'en avoient empêché jusqu'alors ; & que tout étant en meilleur état dans ce Royaume & dans les deux autres, il étoit venu dans leurs Provinces, non seulement pour conférer avec les Alliez, sur les mesures qu'il faudroit prendre pour la Campagne, où l'on devoit bien-tôt entrer, mais aussi pour

exercer les fonctions de Capitaine Général de leurs Provinces & commander en Flandres leur Armée de terre, tandis que l'Amiral Tromp commanderoit leur Flote. Il ajoûta, que depuis la plus tendre jeunesse, il avoit eu toûjours de l'amour & de l'affection pour leur Etat, & que si cet amour & cette affection pouvoient croîre, ils éprouveroient cet accroissement, en reconnoissance de tant de témoignages de confiance qu'il venoit de recevoir & des Etats & du peuple, mais que cette amour & cette affection étoient si grandes, qu'elles ne le pouvoient être davantage; qu'il sacrifieroit tout ce qui dépendroit de lui, pour le bien de leur République, sans épargner même sa propre vie; qu'il esperoit que Dieu se serviroit de lui, comme d'un instrument, pour détourner les dangers qui les menaçoient & rétablir le repos dans toute l'Europe; & qu'il mourroit content & satisfait, s'il pouvoit venir à bout de ce dessein.

Les Etats répondirent à ce discours, de la maniére que Sa Majesté pouvoit souhaiter: car aprés l'avoir remerciée de l'honneur qu'elle leur avoit fait de vouloir assister dans leur Assemblée & de l'affection qu'elle

qu'elle venoit de leur temoigner, ils lui promirent de concourir avec elle, de tout leur pouvoir, au bien public & à sa satisfaction particuliere.

Aprés diverses Conférences que le Roi eut & en général & en particulier avec les Princes, Ambassadeurs & autres Ministres étrangers, il partit pour Loo, accompagné du Duc de Zel & de plusieurs Seigneurs de sa Cour, dans le dessein de s'y delasser quelques jours & d'y prendre le divertissement de la Chasse, ou plûtôt pour y conférer sur les affaires de la guerre, avec plus de repos: ce lieu n'étant, à proprement parler, qu'un Rendez-vous particulier dont les parties de Chasse qu'on y devoit faire n'étoient que le prétexte. Sa Màjesté y arriva le 18. de Mars: mais à peine y fut-elle arrivée, qu'ayant eu avis que le Roi de France avoit fait investir Mons, elle fut obligée de se rendre à la Haye, en toute diligence, si bien qu'elle y fut de retour, le 21. à neuf, ou dix heures du soir, d'où elle partit le 26. pour se rendre en Flandres.

Le Roy de France, qui avoit projetté, depuis long-temps, de faire le Siége de cette Place, avant l'ouverture de la Cam-

pagne, avoit si bien pris ses mesures, qu'il étoit extrémement difficile de faire échoüer son dessein. Comme dans la saison; où l'on étoit, il n'avoit rien à craindre, ni pour les Côtes, ni même du côté d'Allemagne, il ramassa toutes les forces, ne laissant dans la plûpart des Places, que le nombre de Troupes qui étoient nécessaires, pour se garantir de surprise. Si bien qu'il forma une Armée de prés de cent mille hommes, pour surprendre cette Ville & l'emporter, avant qu'on la pût secourir. D'ailleurs, les François ayant un grand nombre de Places fortes derriere eux, ils sçavoient qu'ils ne pouvoient être forcez dans leur Camp, que par un seul endroit qu'ils avoient fortifié, d'une maniere extraordinaire. Le Roi d'Angleterre cependant avoit fait dessein de forcer les ennemis dans leurs lignes. Il ramassa avec toute la diligence qui lui fut possible, tout autant de Troupes qu'il pût: & si la Place eût tenu tout le temps qu'elle pouvoit tenir, il est indubitable, qu'il eust fait retirer l'Armée Françoise, quelque nombreuse qu'elle fût. Mais les Bourgeois poussez par les Moines & autres Ecclésiastiques, qui étoient d'intelligence avec la France, décla-

déclarerent au Gouverneur qu'ils vouloient le rendre, & sur le refus qu'il leur en fit d'abord, ils le menacérent d'ouvrir les portes à l'ennemi & d'émouvoir une sedition. Le Prince de Berghes, qui étoit le Gouverneur fut au desespoir de voir les Bourgeois dans cette disposition. Il voyoit que les ennemis ne s'étoient pas encore rendus Maîtres de tous les Dehors ; que le Corps de la Place étoit encore dans son entier ; qu'il pouvoit recevoir du secours ; & que sa Garnison, quoiqu'extrémement fatiguée, à cause des diverses & vigoureuses attaques des François, étoit disposée à se défendre jusqu'à la derniere goute de son sang. Mr Fagel Brigadier & Colonel d'un Regiment Hollandois faisoit tous ses efforts pour encourager le Gouverneur à persister dans son dessein, & à faire échoüer la trahison. Mais les Bourgeois étant armez & en plus grand nombre que la Garnison, il falut que le Prince de Berghes capitulât, en dépit qu'il en eût.

Le Roi d'Angleterre ayant apris la reddition de Mons & voyant bien que sa presence n'étoit plus néceſſaire en Flandres, en partit, & arriva à la Haye, le 16. du mois d'Avril. Deux jours aprés, il donna

l'Ordre de la Jarretiere au Duc de Zel, dans son Cabinet, en presence des Chevaliers qui se trouverent à la Cour, & s'embarqua le 22. pour l'Angleterre, où il arriva heureusement le 24. Ce Prince infatigable se remit en mer, trois semaines aprés, ayant pourvû à la seureté de ce Royaume, & terminé ce qu'il y avoit à faire, & fut de retour à la Haye, le 13. de Mai. Comme son dessein étoit de se rendre incessamment en Flandres, le sejour qu'il fit en Hollande ne fut que trés-peu considerable, en effet, il arriva le 2. de Juin à l'Armée, qu'il trouva campée à trois milles, au dessus de Bruxelles. L'Armée des Alliez étoit à peu prés aussi forte, que celle de France commandée par le Duc de Luxembourg. Si bien qu'on s'étoit imaginé que la Campagne ne se passeroit point, sans quelque action, qui décideroit de la destinée de l'Europe. Le Roi de la Grand'-Bretagne qui brûloit du desir d'en venir aux mains, fit tout ce qu'il pût pour engager les François à une Bataille. Il les alla chercher. Il leur presenta le combat. Il fit mine de les attaquer. Mais le Duc de Luxembourg qui le craignoit & qui voyoit bien, qu'il n'en seroit pas d'une bataille,

taille, avec cet invincible Monarque, comme de celle de Fleurus, ne fit que fuïr, & décamper, de jour en jour. Et comme quand on a affaire à un Général experimenté, qui n'a pas dessein de se battre, il est bien difficile de l'y contraindre; le Duc se retrancha toûjours dans des postes si avantageux, qu'il fut impossible à Sa Majesté Britannique de venir jamais à ses fins: ce qui l'obligea à se retirer à Breda, pour se disposer à repasser en Angleterre, où elle se devoit trouver à l'ouverture du Parlement.

Le Duc de Luxembourg, qui apprit le depart du Roi & qui n'avoit plus desormais tant à craindre, tâcha de se prevaloir de l'absence de ce Prince, & il le fit. Car le 19 de Septembre, l'Armée des Alliez, commandée par le Prince de Waldec, ayant décampé, le matin, de Leuse, pour se retirer à Cambron, le Duc qui en fut averti fit un détachement d'environ trente Escadrons, la plûpart de la Maison du Roi, qui marcha toute la nuit à la faveur d'un broüillard extrémement épais & alla attaquer quinze Escadrons de l'Arriere garde des Alliez que le Prince de Nassau Saarbrug commandoit. Quoi que la partie ne

fût pas égale & que l'Arriere-garde fût surprise, elle se défendit avec tant de vigueur, que cette journée fut funeste à la Maison du Roi, car tous ceux qui perirent dans cette occasion étoient des gens qualifiez, & l'élite des Troupes Françoises. Tellement que quoique l'avantage fût du côté des François, cet avantage leur couta si cher, que le Roi de France fut au desespoir de cette petite Victoire & en sçût trés-mauvais gré à son Général.

Ce fut ainsi que se passa la Campagne de Flandres, sans avantage, ni desavantage, d'un côté, ny d'autre, à proprement parler: aucune Place considerable n'ayant été assiegée, ni prise, & toute la saison s'étant passée à camper & à décamper, à faire quelques legeres Escarmouches & à passer & repasser la Sambre. Mais si le Roi d'Angleterre ne fit rien en Flandres, il n'en fut pas de même en Irlande, où son Armée commandée par le Général Ginkel fut si victorieuse, que ce Royaume est entierement reduit sous l'obéïssance de ce grand Prince, n'y ayant aucune Place considerable qui n'ait été prise, ou contrainte de capituler.

Comme les Vaisseaux qui devoient escorter

corter Sa Majesté étoient prêts, il y avoit long-temps, elle partit de la Haye, dés que le vent fut favorable & arriva à Londres, le 19. d'Octobre. On fit d'abord dresser une Proclamation, pour établir un jour d'actions de graces publiques, pour le retour du Roi & la reduction d'Irlande. Le Lord Mair & les Alderman assurerent Sa Majesté, au nom de la Ville de Londres, que tout le monde y étoit disposé à fournir les sommes d'argent qui seroient nécessaires pour la continuation de la guerre. Et le Parlement s'étant assemblé le 1. du mois de Novembre, le Roi s'y étant rendu avec les Cérémonies accoutumées, fit le discours suivant aux deux Chambres.

MYLORDS ET MESSIEURS,

J'ai convoqué cette Assembée du Parlement, aussi-tôt que les affaires qui m'avoient obligé de passer la mer, ont pû permettre mon retour en Angleterre: afin de vous donner plus de temps à penser aux moyens les plus convenables & les plus efficaces, pour la continuation de la guerre, que nous

avons

avons à soûtenir contre la France. Je veux espérer, que les heureux succés qu'il a plû à Dieu de donner à mes armes en Irlande, seront non seulement un puissant motif pour vous y encourager, mais que vous les considerez, comme un présage du bonheur futur que vos prompts secours nous procureront, avec la benédiction du Ciel. Et comme je ne doute pas, que vous ne preniez soin de satisfaire aux arrérages dû. a cette Armée qui a si bien fait son devoir, en achevant de donner le repos à l'Irlande; je vous aßure aussi que de mon côté, je n'oublierai rien pour faire en sorte, que ce Royaume ne soit point a charge a l'Angleterre.

MYLORDS ET MESSIEURS,

Je ne doute pas que vous ne reconnoissiez, qu'il sera nécessaire de mettre en mer, l'année prochaine, une puissante Flote, qui soit prête d'außi bonne heure, qu'elle le fut cette année. Je dois aussi vous dire, que la grande puissance de la France demande nécessairement, que nous entretenions une forte Armée, prête en tout temps, non seulement à nous garantir contre toutes sortes d'insultes,

tes, mais aussi à attaquer l'ennemi commun, par l'endroit le plus sensible. Et je ne vois pas que nous puissions le faire, avec moins de soixante & cinq mille hommes. Je finis, en vous disant, que par la promptitude de vos déliberations & par les secours que j'espere de la Séance de ce Parlement, vous avez une occasion entre vos mains, que vous ne sçauriez recouvrer, si vous la negligez, pour affermir, non seulement, à l'avenir, le repos & la prosperité de ces Royaumes, mais aussi la Paix & la sureté de toute l'Europe.

On répondit, à ce discours avec de si grandes marques de joye & de réconnoissance, qu'il ne seroit pas possible de les exprimer; mais comme le Parlement n'étoit pas complet, il s'ajourna pour le lendemain. Cependant les Membres qui se trouverent à la Chambre-Haute, resolurent qu'on presenteroit une Adresse à Sa Majesté, pour la remercier de tous les soins qu'elle avoit pris & qu'elle prenoit incessamment, pour leur conservation & pour l'assurer, en même temps, de l'attachement inviolable qu'ils auroient, toute leur vie, pour sa personne sacrée & pour les intérêts

térêts particuliers, ce qui fut executé le même jour. Les Communes en presenterent une autre, par laquelle elles lui protesterent, que tous ceux qui composoient leur Corps étoient prêts à l'assister de leurs vies & de leurs biens, pour la gloire de Leurs Majestez, pour la conservation du Gouvernement & de l'Etat & pour la continuation de la guerre contre la France, à quoi le Roi répondit ceci.

MESSIEURS,

Tout ce qui me vient de la part de la Chambre des Communes m'est fort agréable, sur tout, quand il s'y trouve une affection telle que celle que vous me témoignez; ce qui merite bien ma reconnoissance. Je vous asûre, que je tâcherai d'amener les choses a un tel point, que la France sera obligée d'en venir a une Paix honorable pour nous & pour nos Alliez. J'espére toûjours, que de vôtre côté, vous m'assisterez de ce qui sera nécessaire pour réüssir dans cette entreprise: & je vous proteste, de ma part, que je n'oublierai rien pour venir à cette heureuse fin.

Le

Le Clergé de Londres, le Lord Maire & les Aldermans presentérent, à leur tour des Adresses, où ils faisoient, à peu prés les mêmes protestations à Sa Majesté.

On peut voir par tout le tissu de cette Histoire dont nous n'avons fait qu'une ébauche imparfaite, quelle est la gloire de ce Grand Monarque, & ce que l'Europe doit attendre de lui. Tout le monde demeure d'accord que jamais Princes n'ont été plus dignes de porter le nom de Héros, que ceux de la Maison de Nassau; chacun en peut juger par ce que la renommée en a publié: par ce qu'on en a lû dans toutes les Histoires & enfin par cet Abregé de leur vie que nous avons tracé. Guillaume III. a herité de toutes les grandes qualitez de ces Princes: mais on peut dire qu'il les a rehaussées dans sa personne avec des distinctions toutes particuliéres. L'invasion de l'année 1672. & les perils, où se trouva reduite sa Patrie, furent le commencement de ce grand nom qu'il s'est aquis & qui rendra sa gloire immortelle. Cette tempête qui faisoit gemir les Provinces-Unies & qui les mit, pour ainsi dire, à deux doigts de leur ruïne totale, fut le denoûment de tous les obstacles qu'une circonstance fu-

neste

neste avoit apportez à son élevation & à son rétablissement dans les Dignitez de ses Ayeux, de glorieuse mémoire. Ce que ce Prince fit dans ce temps facheux, en un âge si peu avancé, lui attira l'estime de ses ennemis; la confiance de ceux qui s'étoient attachez à lui; & l'affection de tout un grand peuple, dont il fut le Liberateur & le Pere. Il ne fut pas plûtôt à la tête des Armées des Etats-Généraux, que l'ennemi victorieux, fut arrêté dans sa carriére & obligé de renoncer à ses Victoires & à ses Triumphes. Enfin, l'abaissement de l'Espagne, l'oppression de l'Empire, les nouveaux dangers des Provinces-Unies, l'abbattement de l'Angleterre, & l'Esclavage, où toute l'Europe couroit risque d'être reduite, par l'ambition du Roi de France, ont placé ce Prince sur le Trône de la Grand'-Bretagne, dans le temps qu'il s'y attendoit le moins, afin que delà il put tendre les mains à tous ses Alliez & agir avec eux, d'une maniére efficace, contre l'ennemi commun: car ce n'étoit que par le moyen de l'Angleterre unie avec la Hollande, qu'ils pouvoient voir briser leurs fers. Il a rempli jusques ici l'attente des Confédérez: & malgré les oppositions de ses

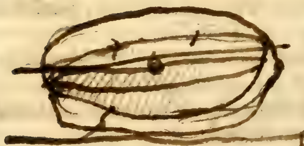
ses ennemis, il est devenu des delices des peuples, sur lesquels Dieu l'a établi Souverain, & a entierement reduit les rebelles. L'Angleterre, qui sous les Regnes précedens n'avoit été qu'un affreux Théatre, où se joüoient les plus sanglantes Tragedies, à joui d'une Paix profonde sous son Gouvernement pacifique. Elle a éprouvé dans ce Prince, une douceur, une moderation & un penchant à pardonner, dont on a vû peu d'exemples : & si elle a vû répandre du sang, ce n'a été que celui de ce Héros, qu'il a voulu prodiguer, pour lui assûrer sa Religion & ses Libertez & la mettre à couvert des insultes des ennemis du dedans & du dehors, qui l'avoient reduite aux derniéres extrémitez & dont elle avoit encore beaucoup à craindre. C'est donc avec beaucoup de raison que ce Royaume seconde avec tant de joye & avec tant d'ardeur un Monarque qui s'est exposé à tant de dangers, pour le maintien de ses Priviléges & qui l'a fait d'une maniére si intrepide. La Grand'-Bretagne ne trouvera jamais dans l'Histoire de ses Rois, qu'un Monarque blessé d'un coup de Canon, la veille d'une Bataille, n'ait pas laissé de la donner le lendemain, & de combattre à

la tête de son Armée, comme si en recevant cette blessure, qui avoit allarmé toutes ses Troupes, il n'eust reçû que le signal qui l'avertissoit, qu'il devoit aller fondre sur l'ennemi, forcer un passage qu'on croyoit inaccessible & remporter une Victoire qui doit decider de la destinée de toute l'Europe: car enfin ce fut le passage de la Boine & les grandes actions qu'y fit ce Monarque, qui ont donné le branle, à tout ce qui a été fait, depuis ce temps-là, de grand & de considérable en Irlande & qui fut comme le prélude de tant de triomphes, qui vont assurer la Paix à l'Europe & humilier une Puissance que toute la Chrétienté redoutoit. Il y a tout sujet d'esperer que cette grande affection que les Anglois témoignent pour leur Prince ne se ralantira jamais, parce que ce Prince a tout ce qu'il faut pour se faire aimer & qu'il n'abusera jamais de cette tendresse & de cette confiance, dont ils lui ont donné si grandes marques. Si les efforts que l'Angleterre a faits, sous les Regnes précedens, eussent été aussi utilement employez, que ceux qu'ils s'engagent aujourd'hui de faire, pour remplir les vœux de leur Monarque, la Chrétienté ne gémiroit pas sous

cette

cette fatale guerre, sous laquelle elle gémit malheureusement & qui a dépeuplé des Provinces entieres. Mais si ce Royaume a laissé croître le mal, contre son intention, il y remédie, sous le Regne glorieux de Guillaume III. & laisse entrevoir aux Alliez des esperances mille fois plus grandes, que leurs craintes ne l'avoient été.

FIN.





CATALOGUE

Des Livres nouveaux, qui se trouvent chez PAUL MARRET.

LE grand Dictionaire Historique, par Moreri. 4 vol fol.

Dialogues sur les affaires de l'Europe. 12.

Journal du Siége de Londonderri, par le Sr. Walker. 12.

Memoires de la vie de Jaques II. 12.

Comedies de Terence traduites, par Mad. Dacier. 12 3. vol. fig.

Histoire de Louïs le Grand en Medailles, par le P. Claude Menestrier. fol.

—— des Princes d'Orange de la Maison de Nassau.

—— du temps, ou Relation de ce qui s'est passé de mémorable en Europe. 12. 3. vol,

Oeuvres Posthumes de Rohault. 12: 2. vol.

—— de François Rabelais. 12 2. vol.

Po-

—— Posthumes de M. Claude. 8. 5. vol.

—— de Tacite, par Dablancourt. 8. 2. vol.

Recüeil des plus belles Lettres des meilleurs Autheurs François, par Pierre Richelet. 12.

Voyage du Monde de Descarces. 12.

—— d'Espagne. 12. en 1680.

—— d'Italie en 1688. 12. 2. vol. fig.

Vie d'Olivier Cromwel. 12.

—— du Duc de Lorraine 12.

—— de Turenne. 12.

Fortifications de Deschales. 12,

—— de Fournier. 12.

Elemens de Geometrie, par Mrs. du P. Royal.

—— d'Euclide par Deschales.

Cours Entier de Philosophie, par Silvain Regis. 3. vol. 4.

L'Horoscope des Jesuïtes; où l'on découvre combien ils doivent durer. 12.

Journal du Voyage de la Reine d'Espagne. 12

Mémoires de la Cour d'Espagne. 12.

Discours Politiques de Machiavel. 12.

Desordres du Jeu, avec des Reflexions. 12.

Reflexions sur les Livres de l'Ecriture

Sainte

Sainte, par M. Allix 2. vol 8.
Dames Galantes de Brantome. 12. 2. vol.
Amitiez, Amours & Amourettes, par Le Pays. 12.



